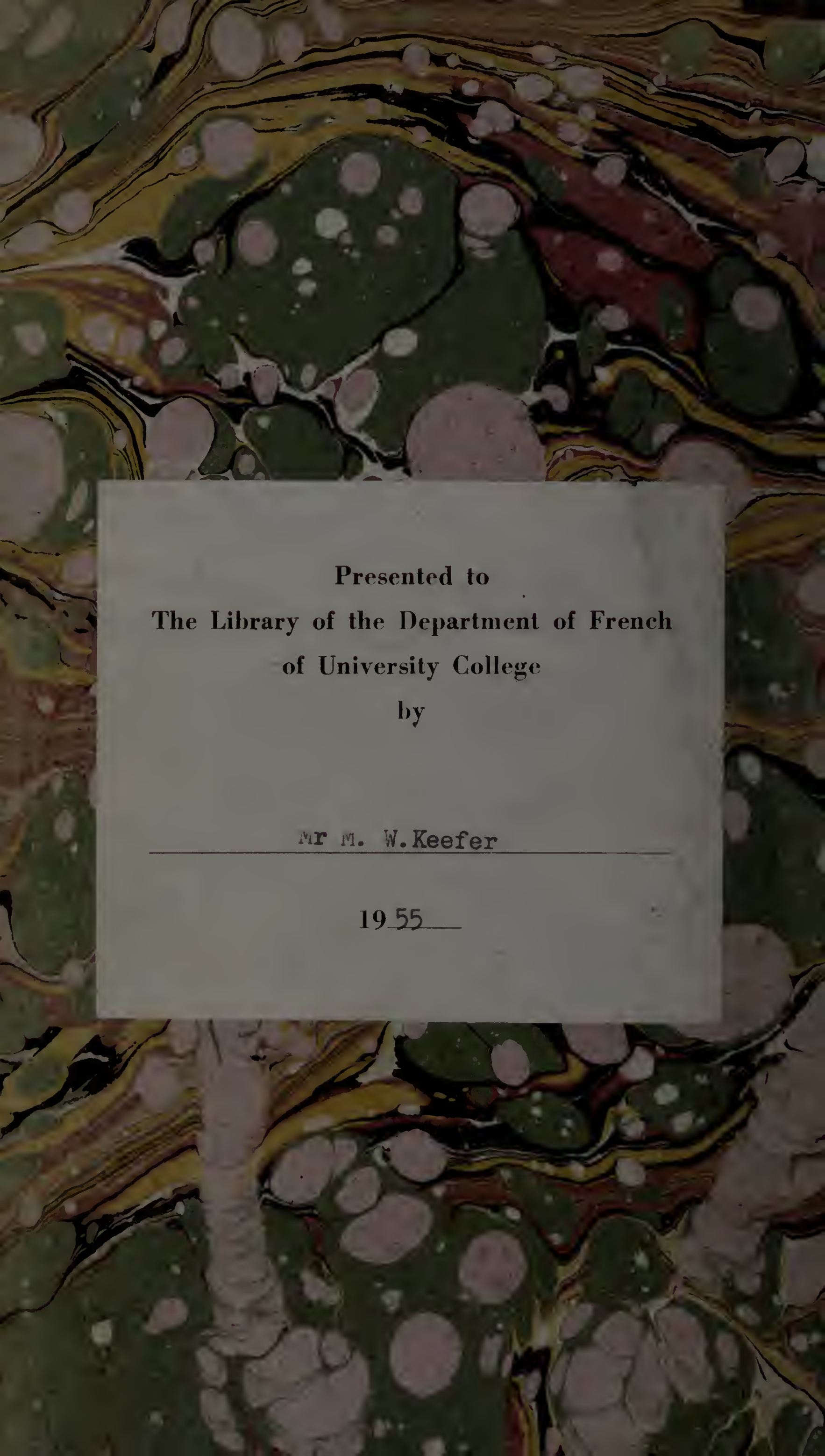
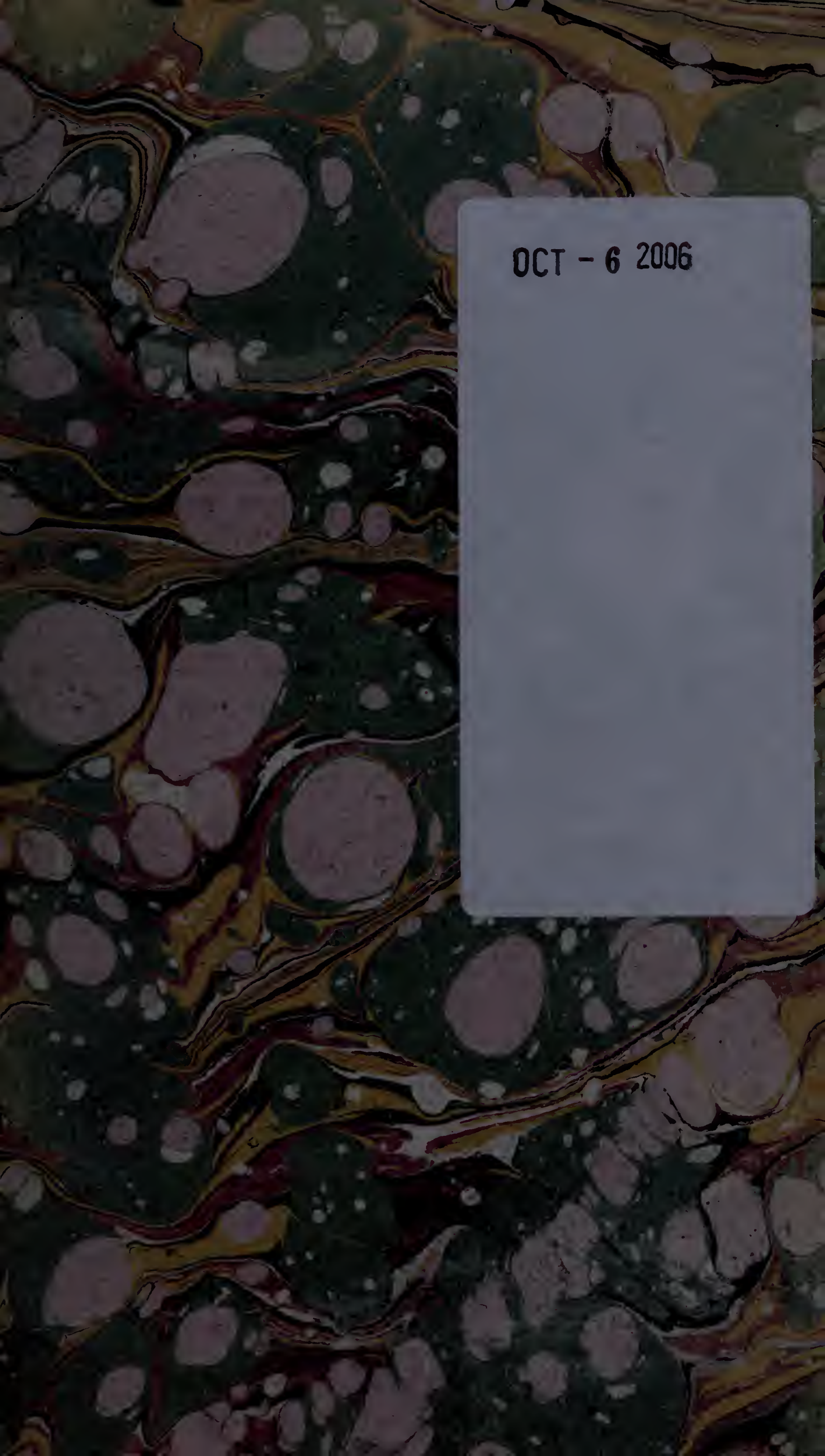
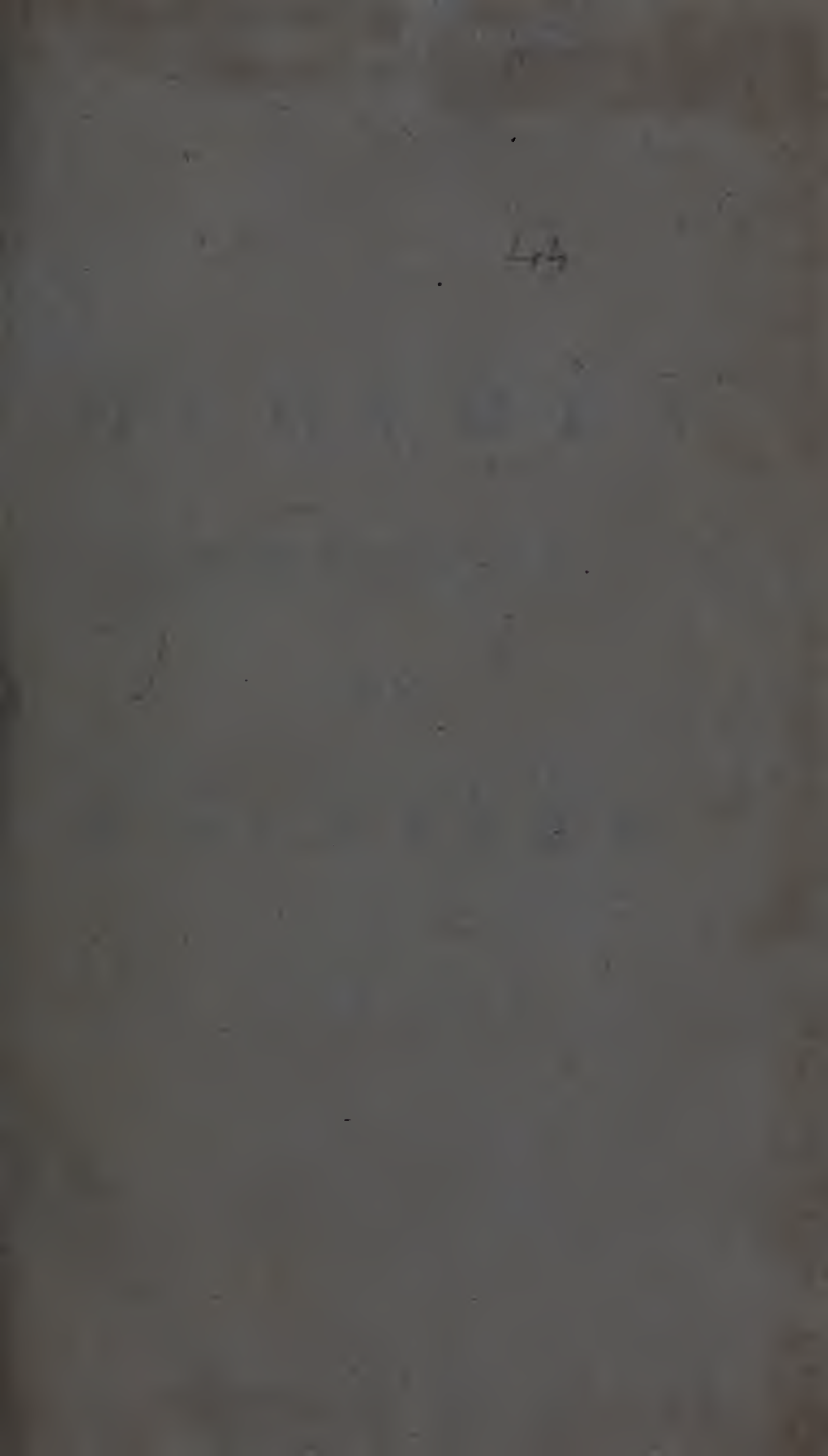

ERINDALE COLLEGE
3 1761 02838 0343




OCT - 6 2006



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

THEATRE.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome quatrième.

ORESTE,

ORESTE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 12 janvier 1750.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce eſt une imitation de *Sophocle*, auſſi exacte que la différence des mœurs et les progrès de l'art ont pu le permettre. Elle fut jouée en 1750 avec beaucoup de ſuccès. L'auteur fut ſeulement obligé de changer le dénouement. Voici ce qu'il dit de ce changement dans une note qui ſe trouvait à la fin de pluſieurs éditions d'Oreſte.

„ Quoique cette cataſtrophe, imitée de *Sophocle*, „ ſoit ſans aucune comparaiſon plus théâtrale „ et plus tragique que l'autre manière dont on „ a joué la fin de la pièce, cependant j'ai été „ obligé de préférer ſur le théâtre cette ſeconde „ leçon, toute faible qu'elle eſt, à la première. „ Rien n'eſt plus aiſé, et plus commun parmi „ nous, que de jeter du ridicule ſur une action „ théâtrale à laquelle on n'eſt pas accoutumé. „ Les cris de *Clytemneſtre*, qui feſaient frémir „ les Athéniens, auraient pu, ſur un théâtre „ mal conſtruit et confuſément rempli de jeunes „ gens, faire rire des Français ; et c'eſt ce que „ prétendait une cabale un peu violente. Cette „ action théâtrale a fait beaucoup d'effet à „ Verſailles, parce que la ſcène, quoique trop „ étroite, était libre ; et que le fond plus

„ rapproché laiſſait entendre *Clytemneſtre* avec „ plus de terreur, et rendait ſa mort plus „ préſente. Mais je doute que l'exécution eût „ pu réuſſir à Paris. „

Voici donc a manière dont on a gâté la fin de la pièce de *Sophocle* :

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides,
Sourdes à la prière et de vengeance avides,
Miniſtres des arrêts prononcés par le ſort,
Marcher autour d'Oreſte en appelant la mort.

IPHISE.

Il vient : il eſt vengé ; je le vois.

ELECTRE.

Cher Oreſte,
Je peux vous embraſſer : Dieux ! quel accueil funeſte !
Quels regards effrayans !

ORESTE.

O terre, entr'ouvre-toi :
Clytemneſtre, Tantale, Atrée, attendez-moi ;
Je vous ſuis aux enfers, éternelles victimes, &c.

Crébillon était cenſeur des pièces de théâtre : M. de *Voltaire* fut donc obligé de lui préſenter ſa tragédie. *Monſieur*, lui dit *Crébillon*, en la lui rendant, *j'ai été content du ſuccès d'Electre, je ſouhaite que le frère vous faſſe autant d'honneur que la ſœur m'en a fait.*

A la première repréſentation on applaudit avec tranſport un morceau imité de *Sophocle.*

M. de *Voltaire* s'élança ſur le bord de ſa loge : *Courage, Athéniens*, s'écria-t-il, *c'eſt du Sophocle.*

On verra, en liſant les variantes, que l'auteur a retranché d'éloquentes déclamations, pour mettre plus de mouvement dans les ſcènes, qu'il s'eſt écarté du génie du théâtre grec, pour ne plus ſuivre que le ſien.

AVIS AU LECTEUR,

Extrait de l'édition de 1750.

L'AUTEUR de cette tragédie ſe croit obligé d'avertir les gens de lettres, et tous ceux qui ſe forment des cabinets de livres, que de toutes les éditions faites juſqu'ici en Hollande et ailleurs de ſes prétendues Oeuvres, il n'y en a pas une ſeule qui mérite la moindre attention, et qu'elles ſont toutes remplies de pièces ſuppoſées, ou défigurées.

Il n'y a guère d'années qu'on ne débite ſous ſon nom des ouvrages qu'il n'a jamais vus ; et il apprend qu'il n'y a guère de mois où l'on ne lui impute dans les mercures quelque pièce fugitive qu'il ne connaît pas davantage. Il ſe flatte que les lecteurs judicieux ne feront pas plus de cas de ces imputations continuelles,

que des critiques paſſionnées dont il entend dire qu'on remplit les ouvrages périodiques.

Il ne fera plus qu'une ſeule réflexion ſur ces critiques : c'eſt que depuis les obſervations de l'Académie ſur le *Cid*, il n'y a pas eu une ſeule pièce de théâtre qui n'ait été critiquée, et qu'il n'y en a pas eu une ſeule qui l'ait bien été. Les obſervations de l'Académie ſont, depuis plus de cent ans, la ſeule critique raiſonnable qui ait paru, et la ſeule qui puiſſe paſſer à la poſtérité. La raiſon en eſt qu'elle fut compoſée avec beaucoup de temps et de ſoin par des hommes capables de juger, et qui jugeaient ſans partialité.

EPITRE

A SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

MADAME,

Vous avez vu paſſer ce ſiècle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût et par vos exemples ; ce ſiècle qui ſert de modèle au nôtre en tant de choſes, et peut-être de reproche, comme il en ſervira à tous les âges. C'eſt dans ces temps illuſtres que les *Condé* vos aïeux, couverts de tant de lauriers, cultivaient et encourageaient les arts ; où un *Boſſuet* immortaliſait les héros, et inſtruiſait les rois ; où un *Fénélon*, le ſecond des hommes dans l'éloquence, et le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enſeignait avec tant de charmes la juſtice et l'humanité ; où les *Racine*, les *Deſpréaux* préſidaient aux belles-lettres, *Lully* à la muſique, *le Brun* à la peinture. Tous ces arts, Madame, furent accueillis ſurtout dans votre palais. Je me ſouviendrai toujours que, preſque au ſortir de l'enfance, j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme, dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, et qui cultiva l'eſprit de monſeigneur le duc de Bourgogne, ainſi que le vôtre et celui de M. le duc du Maine ; travaux heureux, dans leſquels il fut ſi puiſſamment ſecondé par la nature. Il prenait quelquefois devant V. A. S. un *Sophocle*, un *Euripide* ; il traduiſait ſur le champ en français une de leurs

tragédies. L'admiration, l'enthouſiaſme dont il était ſaiſi, lui inſpirait des expreſſions qui répondaient à la mâle et harmonieuſe énergie des vers grecs, autant qu'il eſt poſſible d'en approcher dans la proſe d'une langue à peine tirée de la barbarie, et qui, polie par tant de grands auteurs, manque encore pourtant de préciſion, de force et d'abondance. On ſait qu'il eſt impoſſible de faire paſſer dans aucune langue moderne la valeur des expreſſions grecques; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples. Un ſeul terme y ſuffit pour repréſenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un dieu qui lance au loin ſes traits, ou les ſommets des rochers frappés ſouvent de la foudre. Non-ſeulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination; mais chaque terme, comme on ſait, avait une mélodie marquée, et charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'eſprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poëte grec eſt toujours faible, sèche et indigente. C'eſt du caillou et de la brique, avec quoi on veut imiter des palais de porphyre. Cependant M. de *Malézieu*, par des efforts que produiſait un enthouſiaſme ſubit, et par un récit véhément, ſemblait ſuppléer à la pauvreté de la langue, et mettre dans ſa déclamation toute l'ame des grands hommes d'Athènes. Permettez-moi, Madame, de rappeler ici ce qu'il penſait de ce peuple inventeur, ingénieux et ſenſible, qui enſeigna tout aux Romains ſes vainqueurs, et qui, long-temps après ſa ruine et celle de l'empire romain, a ſervi encore à tirer l'Europe moderne de ſa groſſière ignorance.

Il connaiſſait Athènes mieux qu'aujourd'hui quelques

voyageurs ne connaiſſent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de ſtatues des plus grands maîtres, ces colonnes qui ornaient les marchés publics, ces monumens de génie et de grandeur, ce théâtre ſuperbe et immenſe, bâti dans une grande place, entre la ville et la citadelle, où les ouvrages des *Sophocle* et des *Euripide* étaient écoutés par les *Periclès* et par les *Socrate*, et où des jeunes gens n'aſſiſtaient pas debout et en tumulte; en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les arts en tous les genres était préſent à ſon eſprit. Il était bien loin de penſer comme ces hommes ridiculement auſtères, et ces faux politiques, qui blâment encore les Athéniens d'avoir été trop ſomptueux dans leurs jeux publics, et qui ne ſavent pas que cette magnificence même enrichiſſait Athènes, en attirant dans ſon ſein une foule d'étrangers qui venaient l'admirer et prendre chez elle des leçons de vertu et d'éloquence.

Vous engageâtes, Madame, cet homme d'un eſprit preſque univerſel, à traduire avec une fidélité pleine d'élégance et de force l'Iphigénie en Tauride d'*Euripide*. On la repréſenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S., fête digne de celle qui la recevait, et de celui qui en feſait les honneurs; vous y repréſentiez Iphigénie. Je fus témoin de ce ſpectacle; je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre français; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce ſujet tragique : je me livrai aux mœurs et aux coutumes de la Gréce, d'autant plus aiſément qu'à peine j'en connaiſſais d'autres; j'admirai l'antique dans toute ſa noble ſimplicité. Ce fut là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie

d'Oedipe, ſans même avoir lu celle de *Corneille*. Je commençai par m'eſſayer, en traduiſant la fameuſe ſcène de *Sophocle*, qui contient la double confidence de *Jocaſte* et d'*Oedipe*. Je la lus à quelques-uns de mes amis qui fréquentaient les ſpectacles, et à quelques acteurs : ils m'aſſurèrent que ce morceau ne pourrait jamais réuſſir en France; ils m'exhortèrent à lire *Corneille*, qui l'avait ſoigneuſement évité; et me dirent tous que, ſi je ne mettais, à ſon exemple, une intrigue amoureuſe dans Oedipe, les comédiens même ne pourraient pas ſe charger de mon ouvrage. Je lus donc l'Oedipe de *Corneille*, qui, ſans être mis au rang de Cinna et de Polyeucte, avait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre; mais il fallut céder à l'exemple et à la mauvaiſe coutume. J'introduiſis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraiſſait trop choquante, mais au moins le reſſouvenir d'une paſſion éteinte : je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs ſur ce ſujet.

V. A. S. ſe ſouvient que j'eus l'honneur de lire Oedipe devant elle : la ſcène de *Sophocle* ne fut aſſurément pas condamnée à ce tribunal; mais vous, et M. le cardinal de *Polignac*, et M. de *Malézieu*, et tout ce qui compoſait votre cour, vous me blâmâtes univerſellement, et avec très-grande raiſon, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où *Sophocle* avait ſi bien réuſſi ſans ce malheureux ornement étranger; et ce qui ſeul avait fait recevoir ma pièce, fut préciſément le ſeul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouèrent à regret l'Oedipe, dont

ils n'efpéraient rien. Le public fut entièrement de votre avis; tout ce qui était dans le goût de *Sophocle* fut applaudi généralement; et ce qui reffentait un peu la paffion de l'amour fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, Madame, quelle place pour la galanterie, que le parricide et l'incefte qui défolent une famille, et la contagion qui ravage un pays! Et quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre et du pouvoir de l'habitude, que *Corneille* d'un côté, qui fait dire à *Théfée :*

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la pefte,
> L'abfence aux vrais amans eft encor plus funefte:

et moi qui, foixante ans après lui, viens faire parler une vieille *Jocafte* d'un vieil amour; et tout cela pour complaire au goût le plus fade et le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature?

Qu'une *Phèdre* dont le caractère eft le plus théâtral qu'on ait jamais vu, et qui eft prefque la feule que l'antiquité ait repréfentée amoureufe; qu'une *Phèdre*, dis-je, étale les fureurs de cette paffion funefte; qu'une *Roxane*, dans l'oifiveté du férail, s'abandonne à l'amour et à la jaloufie; qu'*Ariane* fe plaigne au ciel et à la terre d'une infidélité cruelle; qu'*Orofmane* tue ce qu'il adore : tout cela eft vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, fuivi de remords, arrache de nobles larmes. Point de milieu : il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraiffe pas; il n'eft point fait pour la feconde place. Mais que *Néron* fe cache derrière une tapifferie pour entendre les difcours de fa maîtreffe et de fon rival; mais que le vieux *Mithridate* fe ferve d'une rufe

comique pour ſavoir le ſecret d'une jeune perſonne aimée par ſes deux enfans; mais que *Maxime*, même dans la pièce de Cinna, ſi remplie de beautés mâles et vraies, ne découvre en lâche une conſpiration ſi importante, que parce qu'il eſt imbécillement amoureux d'une femme dont il devait connaître la paſſion pour *Cinna*, et qu'on diſe pour raiſon,

L'amour rend tout permis;
Un véritable amant ne connaît point d'amis;

mais qu'un vieux *Sertorius* aime je ne ſais quelle *Viriate*, et qu'il ſoit aſſaſſiné par *Perpenna*, amoureux de cette eſpagnole : tout cela eſt petit et puéril, il le faut dire hardiment; et ces petiteſſes nous mettraient prodigieuſement au-deſſous des Athéniens, ſi nos grands maîtres n'avaient racheté ces défauts, qui ſont de notre nation, par les ſublimes beautés qui ſont uniquement de leur génie.

Une choſe à mon ſens aſſez étrange, c'eſt que les grands poëtes tragiques d'Athènes aient ſi ſouvent traité des ſujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une *Electre*, une *Iphigénie*, une *Merope*, un *Alcméon*, et que nos grands modernes, négligeant de tels ſujets, n'aient preſque traité que l'amour, qui eſt ſouvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois ennoblir cet amour par la politique; mais un amour qui n'eſt pas furieux eſt froid, et une politique qui n'eſt pas une ambition forcenée eſt plus froide encore. Des raiſonnemens politiques ſont bons dans *Polybe*, dans *Machiavel;* la galanterie eſt à ſa place dans la comédie et dans des

contes; mais rien de tout cela n'eſt digne du pathétique et de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avait dans la tragédie prévalu au point qu'une grande princeſſe, qui par ſon eſprit et par ſon rang ſemblait en quelque ſorte excuſable de croire que tout le monde devait penſer comme elle, imagina qu'un adieu de *Titus* et de *Bérénice* était un ſujet tragique : elle le donna à traiter aux deux maîtres de la ſcène. Aucun des deux n'avait jamais fait de pièce dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un ſecond rôle; mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les ſeules ſcènes du Cid qu'il avait imitées de l'eſpagnol; l'autre, toujours élégant et tendre, était éloquent dans tous les genres, et ſavant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite ſituation les ſentimens les plus délicats : auſſi le premier fit de *Titus* et de *Bérénice* un des plus mauvais ouvrages qu'on connaiſſe au théâtre, l'autre trouva le ſecret d'intéreſſer pendant cinq actes, ſans autre fonds que ces paroles : *je vous aime, et je vous quitte.* C'était, à la vérité, une paſtorale entre un empereur, une reine et un roi, et une paſtorale cent fois moins tragique que les ſcènes intéreſſantes du Paſtor Fido. Ce ſuccès avait perſuadé tout le public et tous les auteurs que l'amour ſeul devait être à jamais l'ame de toutes les tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il était capable de mieux faire, et qu'il ſe repentit d'avoir affaibli la ſcène par tant de declarations d'amour, par tant de ſentimens de jalouſie et de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déjà oſé le dire, de *Ménandre* que de *Sophocle* et d'*Euripide*.

Il compofa fon chef-d'œuvre d'Athalie; mais quand il fe fut ainfi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant et un prêtre puffent former une tragédie intéreffante : l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui foit jamais forti de la main des hommes, refta long-temps méprifé, et fon illuftre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vu fon fiècle éclairé, mais corrompu, ne pas rendre juftice à fon chef-d'œuvre.

Il eft certain que, fi ce grand homme avait vécu, et s'il avait cultivé un talent, qui feul avait fait fa fortune et fa gloire, et qu'il ne devait pas abandonner, il eût rendu au théâtre fon ancienne pureté, il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands fujets de l'antiquité. Il avait commencé l'Iphigénie en Tauride, et la galanterie n'entrait point dans fon plan : il n'eût jamais rendu amoureux ni *Agamemnon*, ni *Orefte*, ni *Electre*, ni *Téléphonte*, ni *Ajax;* mais ayant malheureufement quitté le théâtre avant que de l'épurer, tous ceux qui le fuivirent imitèrent et outrèrent fes défauts, fans atteindre à aucune de fes beautés. La morale des opéra de *Quinault* entra dans prefque toutes les fcènes tragiques : tantôt c'eft un *Alcibiade*, qui avoue que *dans ces tendres momens il a toujours éprouvé qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé;* tantôt c'eft une *Ameftris*, qui dit que

La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu fecret, fans honte et fans effroi.

Ici un *Agnonide*

De la belle Chryfis en tout lieu fuit les pas,
Adorateur conftant de fes divins appas.

Le féroce *Arminius*, ce défenſeur de la Germanie, proteſte *qu'il vient lire ſon ſort dans les yeux d'Iſménie;* et vient dans le camp de *Varus* pour voir *ſi les beaux yeux de cette Iſménie daignent lui montrer leur tendreſſe ordinaire.* Dans Amaſis, qui n'eſt autre choſe que la Mérope chargée d'épiſodes romaneſques, une jeune héroïne, qui depuis trois jours a vu un moment dans une maiſon de campagne un jeune inconnu dont elle eſt épriſe, s'écrie avec bienſéance :

C'eſt ce même inconnu, pour mon repos, hélas!
Autant qu'il le devait, il ne ſe cacha pas ;
Et pour quelques momens qu'il s'offrit à ma vue,
Je le vis, j'en rougis; mon ame en fut émue.

Dans Athenaïs, un prince de Perſe ſe déguiſe pour aller voir ſa maîtreſſe à la cour d'un empereur romain. On croit lire enfin les romans de mademoiſelle *Scudéri*, qui peignait des bourgeois de Paris ſous le nom de héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût déteſtable, et qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers ſenſés, il arriva, par malheur, que M. de *Longe-Pierre*, très-zélé pour l'antiquité, mais qui ne connaiſſait pas aſſez notre théâtre, et qui ne travaillait pas aſſez ſes vers, fit repréſenter ſon Electre. Il faut avouer qu'elle était dans le goût antique ; une froide et malheureuſe intrigue ne défigurait pas ce ſujet terrible; la pièce était ſimple et ſans épiſode: voilà ce qui lui valait, avec raiſon, la faveur déclarée de tant de perſonnes de la première conſidération, qui eſpéraient qu'enfin cette ſimplicité précieuſe, qui avait fait le mérite des

grands génies d'Athènes, pourrait être bien reçue à Paris, où elle avait été ſi négligée.

Vous étiez, Madame, auſſi-bien que feue madame la princeſſe de *Conti*, à la tête de ceux qui ſe flattaient de cette eſpérance; mais malheureuſement les défauts de la pièce françaiſe l'emportèrent ſi fort ſur les beautés qu'il avait empruntées de la Gréce, que vous avouâtes à la repréſentation, que c'était une ſtatue de *Praxitèles*, défigurée par un moderne. Vous eûtes le courage d'abandonner ce qui en effet n'était pas digne d'être ſoutenu, ſachant très-bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages eſt auſſi contraire aux progrès de l'eſprit que le déchaînement contre les bons. Mais la chute de cette Electre fit en même temps grand tort aux partiſans de l'antiquité : on ſe prévalut très-mal à propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original; et pour achever de corrompre le goût de la nation, on ſe perſuada qu'il était impoſſible de ſoutenir ſans une intrigue amoureuſe et ſans des aventures romaneſques ces ſujets que les Grecs n'avaient jamais déshonorés par de tels épiſodes; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il était impoſſible de les imiter ſans être condamné par ſon ſiècle : étrange contradiction! car, ſi en effet la lecture en plaît, comment la repréſentation en peut-elle déplaire?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avaient de défectueux et de faible. Il eſt même très-vraiſemblable que les défauts où ils tombèrent, furent relevés de leur temps. Je ſuis perſuadé, Madame, que les bons eſprits d'Athènes

condamnèrent,

condamnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations, dont *Sophocle* avait chargé ſon Electre : ils durent remarquer qu'il ne fouillait pas aſſez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres, non-ſeulement à la langue grecque, mais aux mœurs, au climat, au temps, qu'il ſerait ridicule de vouloir tranſplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'Electre de *Sophocle*, il s'en faut beaucoup; j'en ai pris, autant que je l'ai pu, tout l'eſprit et toute la ſubſtance. Les fêtes que célébraient *Egiſthe* et *Clytemneſtre*, et qu'ils appelaient les feſtins d'*Agamemnon*, l'arrivée d'*Oreſte* et de *Pylade*, l'urne dans laquelle on croit que ſont renfermées les cendres d'*Oreſte*, l'anneau d'*Agamemnon*, le caractère d'*Electre*, celui d'*Iphiſe* qui eſt préciſément la *Chryſothémis* de *Sophocle*, et ſurtout les remords de *Clytemneſtre*, tout eſt puiſé dans la tragédie grecque; car lorſque celui qui fait à *Clytemneſtre* le récit de la prétendue mort d'*Oreſte*, lui dit : *Eh quoi, Madame, cette mort vous afflige?* *Clytemneſtre* répond : *Je ſuis mère, et par là malheureuſe; une mère, quoique outragée, ne peut haïr ſon ſang :* elle cherche même à ſe juſtifier devant *Electre* du meurtre d'*Agamemnon :* elle plaint ſa fille; et *Euripide* a pouſſé encore plus loin que *Sophocle* l'attendriſſement et les larmes de *Clytemneſtre :* voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux et le plus ſenſible de la terre : voilà ce que j'ai vu ſenti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'eſt en effet plus dans la nature qu'une femme criminelle envers ſon époux, et qui ſe laiſſe attendrir par ſes enfans, qui reçoit la pitié dans ſon cœur altier et farouche, qui s'irrite, qui

reprend la dureté de ſon caractère quand on lui fait des reproches trop violens, et qui s'apaiſe enſuite par les ſoumiſſions et par les larmes : le germe de ce perſonnage était dans *Sophocle* et dans *Euripide*, et je l'ai développé. Il n'appartient qu'à l'ignorance et à la préſomption, qui en eſt la ſuite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens : il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les ſemences.

Je me ſuis impoſé, ſurtout, la loi de ne pas m'écarter de cette ſimplicité tant recommandée par les Grecs, et ſi difficile à ſaiſir : c'était-là le vrai caractère de l'invention et du génie; c'était l'eſſence du théâtre. Un perſonnage étranger, qui dans l'Oedipe ou dans Electre ferait un grand rôle, qui détournerait ſur lui l'attention, ferait un monſtre aux yeux de quiconque connaît les anciens et la nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art et le génie conſiſtent à trouver tout dans ſon ſujet, et non pas à chercher hors de ſon ſujet. Mais comment imiter cette pompe et cette magnificence vraiment tragique des vers de *Sophocle*, cette élégance, cette pureté, ce naturel, ſans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) ſerait un mauvais ouvrage?

J'ai donné au moins à ma nation quelque idée d'une tragédie ſans amour, ſans confidens, ſans épiſodes; le petit nombre des partiſans du bon goût m'en fait gré, les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injuſtice de la perſécution et les ténèbres de l'ignorance ſont diſſipées. C'eſt à vous, Madame, à conſerver les

étincelles qui reſtent encore parmi nous de cette lumière précieuſe que les anciens nous ont tranſmiſe. Nous leur devons tout : aucun art n'eſt né parmi nous, tout y a été tranſplanté ; mais la terre qui porte ces fruits étrangers s'épuiſe et ſe laſſe ; et l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, percerait encore quelquefois malgré la culture ; les diſciples d'Athènes et de Rome deviendraient des goths et des vandales, amollis par les mœurs des Sybarites, ſans cette protection éclairée et attentive des perſonnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie, elles encouragent notre nation, qui eſt plus faite pour imiter que pour inventer, et qui cherche toujours dans le ſang de ſes maîtres les leçons et les exemples dont elle a beſoin. Tout ce que je déſire, Madame, c'eſt qu'il ſe trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché, qui tire le théâtre de cette molleſſe et de cette afféterie où il eſt plongé, qui le rende reſpectable aux eſprits les plus auſtères, digne du théâtre d'Athènes, digne du très-petit nombre de chefs-d'œuvre que nous avons, et enfin du ſuffrage d'un eſprit tel que le vôtre, et de ceux qui peuvent vous reſſembler.

PERSONNAGES.

ORESTE, fils de *Clytemnestre* et d'*Agamemnon*.

ELECTRE, } sœurs d'*Oreste*.
IPHISE, }

CLYTEMNESTRE, épouse d'*Egisthe*.

EGISTHE, tyran d'Argos.

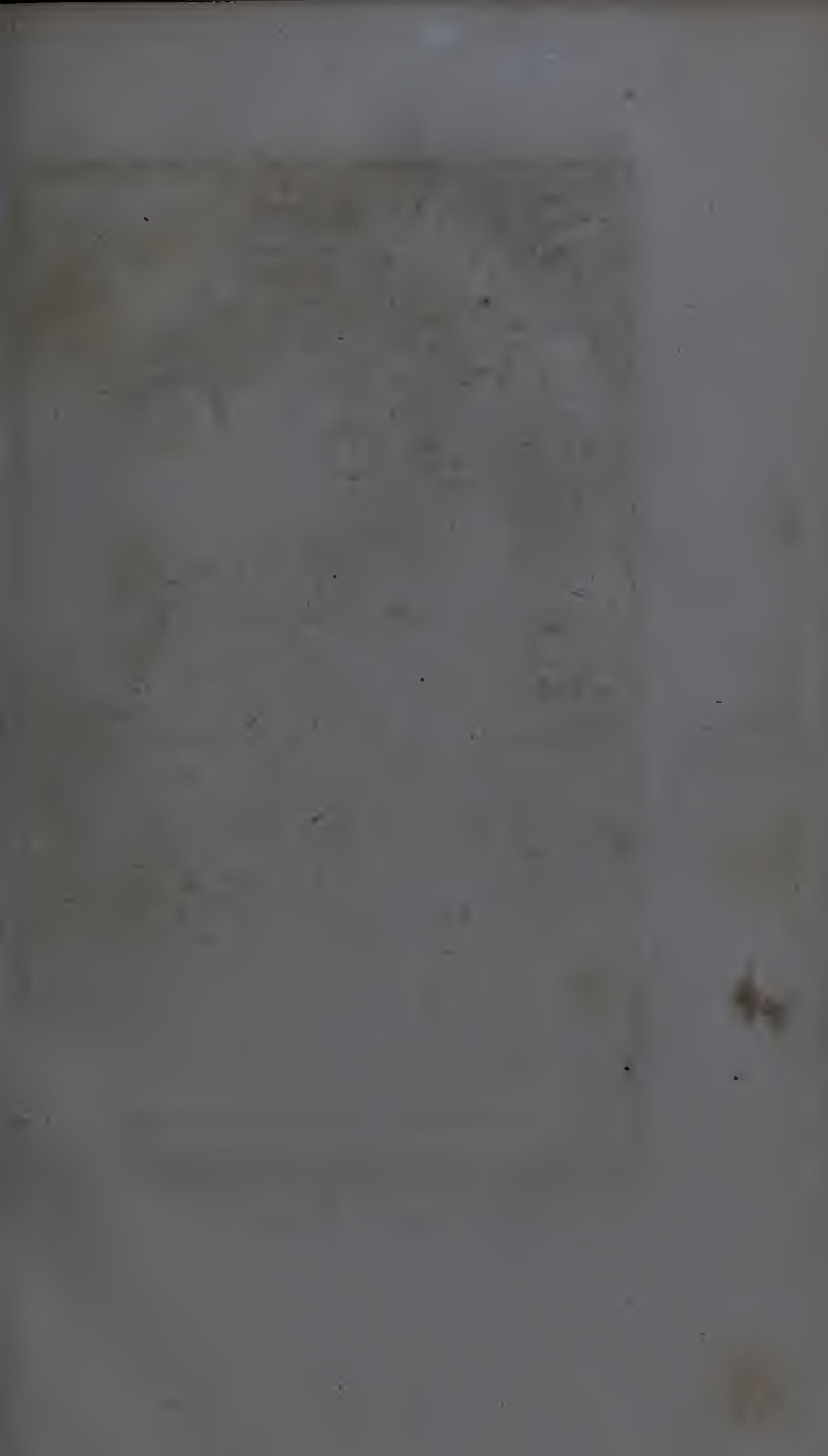
PYLADE, ami d'*Oreste*.

PAMMENE, vieillard attaché à la famille d'*Agamemnon*.

DIMAS, officier des gardes.

Suite.

Le théâtre doit représenter le rivage de la mer ; un bois, un temple, un palais et un tombeau, d'un côté ; et de l'autre, Argos dans le lointain.





Non, fatal Etranger, je ne rendrai jamais
Ces préſens douloureux que ta pitié m'a faits ;

Oreste, Act. 3. Sc. 4.

J. M. Moreau le J.e inv. 1783. *J. B. Simonet Sculp.*

ORESTE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

Est-il vrai, cher Pammène ; et ce lieu ſolitaire,
Ce palais exécrable où languit ma misère,
Me verra-t-il goûter la funeſte douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma ſœur ?
La malheureuſe Electre, à mes douleurs ſi chère,
Vient-elle avec Egiſthe au tombeau de mon père ?
Egiſthe ordonne-t-il qu'en ces ſolennités
Le ſang d'Agamemnon paraiſſe à ſes côtés ?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine
Qui célèbre le crime, et que ce jour amène ? (*a*)

PAMMENE.

Miniſtre malheureux d'un temple abandonné,
Du fond de ces déſerts où je ſuis confiné,
J'adreſſe au ciel des vœux pour le retour d'Oreſte ;
Je pleure Agamemnon ; j'ignore tout le reſte.
O reſpectable Iphiſe ! ô pur ſang de mon roi !
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi.

Les desseins d'une cour en horreurs si fertile
Pénètrent rarement dans mon obscur asile.
Mais on dit qu'en effet Egisthe soupçonneux
Doit entraîner Electre à ces funèbres jeux ;
Qu'il ne souffrira plus qu'Electre en son absence
Appelle par ses cris Argos à la vengeance.
Il redoute sa plainte, il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ses clameurs ;
Et d'un œil vigilant épiant sa conduite,
Il la traite en esclave, et la traîne à sa suite.

IPHISE.

Ma sœur esclave ! ô Ciel ! ô sang d'Agamemnon !
Un barbare à ce point outrage encor ton nom !
Et Clytemnestre, hélas ! cette mère cruelle,
A permis cet affront qui rejaillit sur elle ! (*b*)

PAMMENE.

Peut être votre sœur, avec moins de fierté,
Devait de son tyran braver l'autorité ;
Et n'ayant contre lui que d'impuissantes armes,
Mêler moins de reproche et d'orgueil à ses larmes.
Qu'a produit sa fierté ? que servent ses éclats ?
Elle irrite un barbare, et ne nous venge pas.

IPHISE.

On m'a laissé du moins, dans ce funeste asile,
Un destin sans opprobre, un malheur plus tranquille.
Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,
Loin de ses ennemis, et loin de son bourreau :
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egisthe.
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir,
Que, lorsque rappelant le temps du désespoir,

Le ſoleil à regret ramène la journée
Où le ciel a permis ce barbare hyménée,
Où ce monſtre enivré du ſang du roi des rois,
Où Clytemneſtre. . . .

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

HELAS ! eſt-ce vous que je vois,
Ma ſœur ? . . .

ELECTRE.

Il eſt venu ce jour où l'on apprête
Les déteſtables jeux de leur coupable fête.
Electre leur eſclave, Electre votre ſœur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un deſtin moins affreux permet que je vous voie;
A ma douleur profonde il mêle un peu de joie;
Et vos pleurs et les miens enſemble confondus. . .

ELECTRE.

Des pleurs ! Ah ma faibleſſe en a trop répandus.
Des pleurs ! Ombre ſacrée, ombre chère et ſanglante,
Eſt-ce-là le tribut qu'il faut qu'on te préſente ?
C'eſt du ſang que je dois, c'eſt du ſang que tu veux;
C'eſt parmi les apprêts de tes indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe où mon tyran m'entraîne,
Que, ranimant ma force et ſoulevant ma chaîne,
Mon bras, mon faible bras oſera l'égorger
Au tombeau que ſa rage oſe encore outrager.

Quoi ! j'ai vu Clytemnestre, avec lui conjurée,
Lever sur son époux sa main trop assurée !
Et nous sur le tyran nous suspendons des coups,
Que ma mère à mes yeux porta sur son époux !
O douleur ! ô vengeance ! ô vertu qui m'animes,
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pu les crimes ?
Nous seules désormais devons nous secourir :
Craignez-vous de frapper ? craignez-vous de mourir ?
Secondez de vos mains ma main désespérée ;
Fille de Clytemnestre, et rejeton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah ! modérez ces transports impuissans ;
Commandez, chère Electre, au trouble de vos sens ;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes :
Qui peut nous seconder ? comment trouver des armes ?
Comment frapper un roi de gardes entouré,
Vigilant, soupçonneux, par le crime éclairé ?
Hélas ! à nos regrets n'ajoutons point de craintes ;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ELECTRE.

Je veux qu'il les écoute ; oui, je veux dans son cœur (1)
Empoisonner sa joie, y porter ma douleur ;
Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre ;
Qu'ils appellent la foudre, et la fassent descendre ;
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom,
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas ! cette douleur captive,
Ces faibles sentimens de votre ame craintive :
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi.
Vous n'êtes point esclave, et d'opprobres nourrie ;

Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtemens de mort, ces apprêts, ce feſtin,
Ce feſtin déteſtable, où, le fer à la main,
Clytemneſtre... ma mère... ah ! cette horrible image
Eſt préſente à mes yeux, préſente à mon courage.
C'eſt là, c'eſt en ces lieux, où vous n'oſez pleurer,
Où vos reſſentimens n'oſent ſe déclarer,
Que j'ai vu votre père attiré dans le piége, (2)
Se débattre et tomber ſous leur main ſacrilége.
Pammène, aux derniers cris, aux ſanglots de ton roi,
Je crois te voir encore accourir avec moi ;
J'arrive. Quel objet ! une femme en furie
Recherchait dans ſon flanc les reſtes de ſa vie.
Tu vis mon cher Oreſte enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connaiſſait pas,
Près du corps tout ſanglant de ſon malheureux père ;
A ſon ſecours encore il appelait ſa mère.
Clytemneſtre, appuyant mes ſoins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux ;
Et s'arrêtant du moins au milieu de ſon crime,
Nous laiſſa loin d'Egiſthe emporter la victime.
Oreſte, dans ton ſang conſommant ſa fureur,
Egiſthe a-t-il détruit l'objet de ſa terreur ?
Es-tu vivant encore ? as-tu ſuivi ton père ?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère.
Mes mains portent des fers ; et mes yeux pleins de pleurs
N'ont vu que des forfaits et des perſécuteurs.

PAMMENE.

Filles d'Agamemnon, race divine et chère,
Dont j'ai vu la ſplendeur et l'horrible misère,
Permettez que ma voix puiſſe encore en vous deux
Réveiller cet eſpoir qui reſte aux malheureux.

Avez-vous donc des dieux oublié les promeſſes ?
Avez-vous oublié que leurs mains vengereſſes
Doivent conduire Oreſte en cet affreux ſéjour ,
Où ſa ſœur avec moi lui conſerva le jour ?
Qu'il doit punir Egiſthe au lieu même où vous êtes ,
Sur ce même tombeau , dans ces mêmes retraites ,
Dans ces jours de triomphe , où ſon lâche aſſaſſin
Inſulte encore au roi , dont il perça le ſein ?
La parole des dieux n'eſt point vaine et trompeuſe ;
Leurs deſſeins ſont couverts d'une nuit ténébreuſe ;
La peine ſuit le crime : elle arrive à pas lents. (3)

ELECTRE.

Dieux qui la préparez , que vous tardez long-temps ! (*c*)

IPHISE.

Vous le voyez , Pammène ; Egiſthe renouvelle
De ſon hymen ſanglant la pompe criminelle.

ELECTRE.

Et mon frère , exilé de déſerts en déſerts ,
Semble oublier ſon père , et négliger mes fers.

PAMMENE.

Comptez les temps , voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à ſe joindre au courage :
Eſpérez ſon retour , eſpérez dans les dieux.

ELECTRE.

Sage et prudent vieillard , oui , vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble , à mon impatience ;
Hélas ! vous me rendez un rayon d'eſpérance.
Qui pourrait de ces dieux encenſer les autels ,
S'ils voyaient ſans pitié les malheurs des mortels ,
Si le crime inſolent , dans ſon heureuſe ivreſſe ,
Ecraſait à loiſir l'innocente faibleſſe !

Dieux, vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur ;
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur.
Oreste, entends ma voix, celle de ta patrie,
Celle du sang versé qui t'appelle et qui crie :
Viens du fond des déserts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monstres des forêts ton bras fait il la guerre ?
C'est aux monstres d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des rois que tu dois t'adresser :
Viens, qu'Electre te guide au sein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs, et cette plainte amère ;
Votre mère paraît.

ELECTRE.

Ai-je encore une mère ?

SCENE III.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

CLYTEMNESTRE.

Allez ; que l'on me laisse en ces lieux retirés :
Pammène, éloignez-vous ; mes filles, demeurez.

IPHISE.

Hélas ! ce nom sacré dissipe mes alarmes.

ELECTRE.

Ce nom, jadis si saint, redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

J'ai voulu sur mon sort et sur vos intérêts
Vous dévoiler enfin mes sentimens secrets.

Je rends grâce au deſtin, dont la rigueur utile
De mon ſecond époux rendit l'hymen ſtérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeſte flanc,
Un ſang que j'aurais vu l'ennemi de mon ſang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie ;
Et les chagrins ſecrets dont je fus pourſuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pourront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne ſont point étrangères ;
Même en dépit d'Egiſthe elles m'ont été chères :
Je n'ai point étouffé mes premiers ſentimens ;
Et malgré la fureur de ſes emportemens,
Electre, dont l'enfance a conſolé ſa mère
Du ſort d'Iphigénie, et des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage, et qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ſes droits.

ELECTRE.

Qui ! vous, Madame, ô Ciel ! vous m'aimeriez encore ?
Quoi, vous n'oubliez point ce ſang qu'on déshonore ?
Ah, ſi vous conſervez des ſentimens ſi chers,
Obſervez cette tombe : et regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir ; votre eſprit inflexible
Se plaît à m'accabler d'un ſouvenir horrible :
Vous portez le poignard dans ce cœur agité,
Vous frappez une mère, et je l'ai mérité.

ELECTRE.

Eh bien, vous déſarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur eſt toujours entendue,
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches ſanglans trop long-temps eſſuyés.

Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egifthe dans mon cœur je vous ai féparée.
Ce fang que je vous dois ne faurait fe trahir ;
J'ai pleuré fur ma mère, et n'ai pu vous haïr.
Ah ! fi le ciel enfin vous parle et vous éclaire,
S'il vous donne en fecret un remords falutaire,
Ne le repouffez pas : laiffez-vous pénétrer
A la fecrète voix qui vous daigne infpirer.
Détachez vos deftins des deftins d'un perfide,
Livrez-vous toute entière à ce dieu qui vous guide,
Appelez votre fils ; qu'il revienne en ces lieux
Reprendre de vos mains le rang de fes aïeux ;
Qu'il puniffe un tyran, qu'il règne, qu'il vous aime,
Qu'il venge Agamemnon, fes filles et vous-même.
Faites venir Orefte.

CLYTEMNESTRE.

Electre, levez-vous ;
Ne parlez point d'Orefte, et craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée ;
Mais d'un maître abfolu la puiffance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas :
Et vous l'avez forcé d'appefantir fon bras.
Moi-même qui me vois fa première fujette,
Moi qu'offenfa toujours votre plainte indifcrette,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encore, au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous feule un affront qui m'outrage ;
Pliez à votre état ce fuperbe courage ;
Apprenez d'une fœur comme il faut s'affliger,
Comme on cède au deftin, quand on veut le changer.
Je voudrais dans le fein de ma famille entière
Finir un jour en paix ma fatale carrière.

Mais fi vous vous hâtez, fi vos foins imprudens
Appellent en ces lieux Orefte avant le temps,
Si d'Egifthe jamais il affronte la vue,
Vous hafardez fa vie, et vous êtes perdue;
Et malgré la pitié dont mes fens font atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ELECTRE.

Lui, votre époux? ô Ciel! lui, ce monftre? Ah! ma mère,
Eft-ce ainfi qu'en effet vous plaignez ma misère?
A quoi vous fert, hélas! ce remords paffager?
Ce fentiment fi tendre était-il étranger?
Vous menacez Electre, et votre fils lui-même!
(*à Iphife.*)
Ma fœur! et c'eft ainfi qu'une mère nous aime?
(*à Clytemneftre.*)
Vous menacez Orefte!... Hélas! loin d'efpérer
Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore fi le ciel a confervé fa vie;
J'ignore fi ce maître abominable, impie,
Votre époux, puifque ainfi vous l'ofez appeler,
Ne s'eft pas en fecret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame croyez-nous; je jure. j'en attefte,
Lés dieux dont nous fortons, et la mère d'Orefte,
Que loin de l'appeler dans ce féjour de mort,
Nos yeux, nos triftes yeux font fermés fur fon fort.
Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux. de fes fœurs gémiffantes;
N'affligez plus Electre: on peut à fes douleurs
Pardonner le reproche, et permettre les pleurs.

ELECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte ;
Quand je parle d'Orefte, on redouble ma crainte.
Je connais trop Egifthe et fa férocité ;
Et mon frère eft perdu, puifqu'il eft redouté.

CLYTEMNESTRE.

Votre frère eft vivant ; reprenez l'efpérance :
Mais s'il eft en danger, c'eft par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, et fachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, refpecter mon ennui.
Vous penfez que je viens, heureufe et triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante.
Electre, cette fête eft un jour de douleur :
Vous pleurez dans les fers, et moi dans ma grandeur.
Je fais quels vœux forma votre haine infenfée.
N'implorez plus les dieux ; ils vous ont exaucée.
Laiffez-moi refpirer.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE *feule.*

L'ASPECT de mes enfans
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen, fatal hymen, crime long-temps profpère,
Nœuds fanglans qu'ont formés le meurtre et l'adultère,
Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,
Quel eft donc cet effroi dont vous me pénétrez ?
Mon bonheur eft détruit, l'ivreffe eft diffipée ;
Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.

Qu'Egifthe eft aveuglé, puifqu'il fe croit heureux !
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux ;
Il triomphe, et je fens fuccomber mon courage.
Pour la première fois je redoute un préfage ;
Je crains Argos, Electre et fes lugubres cris,
La Gréce, mes fujets, mon fils, mon propre fils.
Ah, quelle deftinée, et quel affreux fupplice,
De former de fon fang ce qu'il faut qu'on haïffe,
De n'ofer prononcer, fans des troubles cruels,
Les noms les plus facrés, les plus chers aux mortels !
Je chaffai de mon cœur la nature outragée ;
Je tremble au nom d'un fils : la nature eft vengée.

SCENE V.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! trop cruel Egifthe, où guidiez-vous mes pas ?
Pourquoi revoir ces lieux confacrés au trépas ?

EGISTHE.

Quoi, ces folennités qui vous étaient fi chères,
Ces gages renaiffans de nos deftins profpères,
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur !
Ce jour de notre hymen, eft-il un jour d'horreur ?

CLYTEMNESTRE.

Non ; mais ce lieu, peut-être, eft pour nous redoutable.
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourmens nouveaux tous mes fens font ouverts.
Iphife dans les pleurs, Electre dans les fers,

Du

Du ſang verſé par nous cette demeure empreinte,
Oreſte, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

EGISTHE.

Laiſſez gémir Iphiſe, et vous reſſouvenez
Qu'après tous nos affronts, trop long-temps pardonnés,
L'impétueuſe Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, et je ne prétends pas
Que de ſes cris plaintifs alarmant mes Etats,
Dans Argos déſormais ſa dangereuſe audace
Oſe des dieux ſur nous rappeler la menace,
D'Oreſte aux mécontens promettre le retour.
On n'en parle que trop : et depuis plus d'un jour,
Par-tout le nom d'Oreſte a bleſſé mon oreille ;
Et ma juſte colère à ce bruit ſe réveille.

CLYTEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous ? tout mon cœur en frémit.
On prétend qu'en ſecret un oracle a prédit
Qu'un jour en ce lieu même, où mon deſtin me guide,
Il porterait ſur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les dieux? Pourquoi vous préſenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, et qu'on peut éviter?

EGISTHE.

Ne craignez rien d'Oreſte. Il eſt vrai qu'il reſpire :
Mais, loin que dans le piége Oreſte nous attire,
Lui-même à ma pourſuite il ne peut échapper.
Déjà de toutes parts j'ai ſu l'envelopper.
Errant et pourſuivi de rivage en rivage,
Il promène en tremblant ſon impuiſſante rage ;
Aux forêts d'Epidaure il s'eſt enfin caché.
D'Epidaure en ſecret le roi m'eſt attaché.

Plus que vous ne penſez, on prend notre défenſe.

CLYTEMNESTRE.

Mais quoi, mon fils!

EGISTHE.

Je ſais quelle eſt ſa violence.
Il eſt fier, implacable, aigri par ſon malheur;
Digne du ſang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur! elle eſt juſte.

EGISTHE.

Il faut la rendre vaine.
Vous ſavez qu'en ſecret j'ai fait partir Pliſtène:
Il eſt dans Epidaure.

CLYTEMNESTRE.

A quel deſſein? pourquoi?

EGISTHE.

Pour aſſurer mon trône, et calmer votre effroi.
Oui, Pliſtène mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom et de mon diadème,
Eſt trop intéreſſé, Madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez ſoupçonner.
Il vous tient lieu de fils, n'en connaiſſez plus d'autre.
Vous ſavez, pour unir ma famille et la vôtre,
Qu'Electre eût pu prétendre à l'hymen de mon fils,
Si ſon cœur à vos lois eût été plus ſoumis,
Si vos ſoins avaient pu fléchir ſon caractère;
Mais je punis la ſœur, et je cherche le frère:
Pliſtène me ſeconde; en un mot, il vous ſert.
Notre ennemi commun ſans doute eſt découvert.
Vous frémiſſez, Madame?

CLYTEMNESTRE.

O nouvelles victimes!
Ne puis-je reſpirer qu'à force de grands crimes ?
Egiſthe, vous ſavez qui j'ai privé du jour....
Le fils que j'ai nourri périrait à ſon tour!
Ah! de mes jours uſés le déplorable reſte
Doit-il être acheté par un prix ſi funeſte ? (*d*)

EGISTHE.

Songez....

CLYTEMNESTRE.

Souffrez du moins que j'implore une fois
Ce ciel dont ſi long-temps j'ai mépriſé les lois.

EGISTHE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obſtacles ?
Qu'attendez-vous ici du ciel et des oracles ?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés ?

CLYTEMNESTRE.

Vous rappelez des temps dont ils ſont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les dieux, la crainte les conſulte.
N'inſultez point, Seigneur, à mes ſens affaiblis.
Le temps qui change tout a changé mes eſprits;
Et peut-être des dieux la main appeſantie
Se plaît à ſubjuguer ma fierté dementie.
Je ne ſens plus en moi ce courage emporté
Qu'en ce palais ſanglant j'avais trop écouté.
Ce n'eſt pas que pour vous mon amitié s'altère:
Il n'eſt point d'intérêt que mon cœur vous préfère;
Mais une fille eſclave, un fils abandonné,
Un fils mon ennemi, peut-être aſſaſſiné,
Et qui, s'il eſt vivant, me condamne et m'abhorre;
L'idée en eſt horrible, et je ſuis mère encore.

EGISTHE.

Vous êtes mon épouſe, et ſurtout vous regnez.
Rappelez Clytemneſtre à mes yeux indignés.
Ecoutez-vous du ſang le dangereux murmure,
Pour des enfans ingrats qui bravent la nature ?
Venez ; votre repos doit ſur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE.

Du repos dans le crime ! ah, qui peut s'en ſlatter ?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Pylade, où ſommes-nous ? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obſtiné du deſtin qui me ſuit ?
L'infortune d'Oreſte environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Tréſors, armes, ſoldats, a péri dans les mers.
Sans ſecours avec toi jeté dans ces déſerts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le deſtin t'opprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'eſpoir qui m'anime.
A peine as-tu caché, ſous ces rocs eſcarpés,
Quelques triſtes débris au naufrage échappés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête ?

PYLADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête ;
Mais de notre deſtin pourquoi déſeſpérer ?
Tu vis, il me ſuffit ; tout doit me raſſurer.
Un dieu dans Epidaure a conſervé ta vie,
Que le barbare Egiſthe a toujours pourſuivie.
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Pliſtène ſous tes coups a fini ſes deſtins.
Marchons ſous la faveur de ce dieu tutélaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père. (*e*)

ORESTE.

Je n'ai contre un tyran ſur le trône affermi,
Dans ces lieux inconnus, qu'Oreſte et mon ami.

PYLADE.

C'eſt aſſez; et du ciel je reconnais l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage;
Il veut ſeul accomplir ſes auguſtes deſſeins;
Pour ce grand ſacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance,
Tantôt, trompant la terre, et frappant en ſilence,
Il veut, en ſignalant ſon pouvoir oublié,
N'armer que la nature, et la ſeule amitié.

ORESTE.

Avec un tel ſecours banniſſons nos alarmes;
Je n'aurai pas beſoin de plus puiſſantes armes.
As-tu dans ces rochers, qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché, du moins, ces cendres de Pliſtène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance et de haine,
Cette urne qui d'Egiſthe a dû tromper les yeux?

PYLADE.

Echappée au naufrage, elle eſt près de ces lieux.
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée,
Qui dans le ſang Troyen fut autrefois trempée;
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger ſa mort,
Ce fer qu'on enleva, quand par un coup du ſort,
Des mains des aſſaſſins ton enfance ſauvée,
Fut, loin des yeux d'Egiſthe, en Phocide élevée.
L'anneau qui lui ſervait eſt encore en tes mains.

ORESTE.

Comment des dieux vengeurs accomplir les deſſeins?

Comment porter encore aux manes de mon père
(*en montrant l'épée qu'il porte.*)
Ce glaive qui frappa mon indigne adverſaire ?
Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel ;
Lui-même a tout détruit ; un naufrage cruel
Sur ces bords ignorés nous jette à l'aventure.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure,
A ce ſéjour de crime où j'ai reçu le jour ?

PYLADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois ſombre et ſauvage ;
De deuil et de grandeur tout offre ici l'image.
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triſte, levant au ciel des yeux déſeſpérés ;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience :
Sur ton malheureux ſort il pourra s'attendrir.

ORESTE.

(*f*) Il gémit : tout mortel eſt donc né pour ſouffrir !

SCENE II.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

PYLADE.

O qui que vous ſoyez, tournez vers nous la vue :
La terre où je vous parle eſt pour nous inconnue ;
Vous voyez deux amis et deux infortunés,
A la fureur des flots long-temps abandonnés.

Ce lieu nous doit-il être ou funeste ou propice ?

PAMMENE.

Je sers ici les dieux, j'implore leur justice ;
J'exerce en leur présence, en ma simplicité,
Les respectables droits de l'hospitalité.
Daignez, sous l'humble toit qu'habite ma vieillesse,
Mépriser des grands rois la superbe richesse :
Venez ; les malheureux me sont toujours sacrés.

ORESTE.

Sage et juste habitant de ces bords ignorés,
Que des dieux par nos mains la puissance immortelle
De votre piété récompense le zèle !
Quel asile est le vôtre, et quelles sont vos lois ?
Quel souverain commande aux lieux où je vous vois ?

PAMMENE.

Egisthe règne ici ; je suis sous sa puissance.

ORESTE.

Egisthe ? Ciel ! ô crime ! ô terreur ! ô vengeance !

PYLADE.

Dans ce péril nouveau, gardez de vous trahir.

ORESTE.

Egisthe ? justes Dieux ! celui qui fit périr....

PAMMENE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemnestre après ce coup funeste....

PAMMENE.

Elle règne avec lui : l'univers fait le reste.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau.....

PAMMENE.

Ce palais redouté
Eſt par Egiſthe même en ce jour habité.
Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage
Par une main plus digne, et pour un autre uſage.
Ce tombeau (pardonnez ſi je pleure à ce nom)
Eſt celui de mon roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah! c'en eſt trop : le ciel épuiſe mon courage.

PYLADE *à Oreſte.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton viſage.

PAMMENE *à Oreſte qui ſe détourne.*

Etranger généreux, vous vous attendriſſez ;
Vous voulez retenir les pleurs que vous verſez :
Hélas! qu'en liberté votre cœur ſe déploie ;
Plaignez le fils des dieux, et le vainqueur de Troie :
Que des yeux étrangers pleurent au moins ſon ſort,
Tandis que dans ces lieux on inſulte à ſa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les deſcendans d'Atrée.
Un grec doit s'attendrir ſur le ſort des héros.
Je dois ſurtout.... Electre eſt-elle dans Argos?

PAMMENE.

Seigneur, elle eſt ici.

ORESTE.

Je veux, je cours.

PYLADE.

Arrête.
Tu vas braver les dieux, tu haſardes ta tête.

Que je te plains ! (*g*)

(*à Pammène.*)

Daignez, reſpectable mortel,
Dans le temple voiſin nous conduire à l'autel ;
C'eſt le premier devoir. Il eſt temps que j'adore
Le dieu qui nous ſauva ſur la mer d'Epidaure.

ORESTE.

Menez-nous à ce temple, à ce tombeau ſacré,
Où repoſe un héros lâchement maſſacré :
Je dois à ſa grande ombre un ſecret ſacrifice.

PAMMENE.

Vous, Seigneur ? ô deſtins ! ô céleſte juſtice ! (*h*)
Eh quoi ! deux étrangers ont un deſſein ſi beau !
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau !
Hélas, le citoyen, timidement fidèle
N'oſerait en ces lieux imiter ce ſaint zèle.
Dès qu'Egiſthe paraît, la piété, Seigneur,
Tremble de ſe montrer, et rentre au fond du cœur.
Egiſthe apporte ici le frein de l'eſclavage.
Trop de danger vous ſuit.

ORESTE.

C'eſt ce qui m'encourage.

PAMMENE.

De tout ce que j'entends que mes ſens ſont ſaiſis !
Je me tais.... mais, Seigneur, mon maître avait un fils,
Qui dans les bras d'Electre.... Egiſthe ici s'avance :
Clytemneſtre le ſuit.... évitez leur préſence.

ORESTE.

Quoi ! c'eſt Egiſthe ?

PYLADE.

Il faut vous cacher à ſes yeux.

SCENE III.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE *plus loin*, PAMMENE, Suite.

EGISTHE *à Pammène.*

A qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux ?
L'un de ces deux mortels porte ſur ſon viſage
L'empreinte des grandeurs, et les traits du courage ;
Sa démarche, ſon air, ſon maintien m'ont frappé :
Dans une douleur ſombre il ſemble enveloppé :
Quel eſt-il ? eſt-il né ſous mon obéiſſance ?

PAMMENE.

Je connais ſon malheur, et non pas ſa naiſſance.
Je devais des ſecours à ces deux étrangers,
Pouſſés par la tempête à travers ces rochers ;
S'ils ne me trompent point, la Gréce eſt leur patrie.

EGISTHE.

Répondez d'eux, Pammène : il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi, deux malheureux, en ces lieux abordés,
D'un œil ſi ſoupçonneux feraient-ils regardés ?

EGISTHE.

On murmure, on m'alarme, et tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! depuis quinze ans, c'eſt-là notre partage :
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint ;
Et c'eſt un des poiſons dont mon cœur eſt atteint.

EGISTHE *à Pammène.*

Allez, dis-je, et ſachez quel lieu les a vu naître;
Pourquoi près du palais ils ont oſé paraître;
De quel port ils partaient; et ſurtout quel deſſein
Les guida ſur ces mers dont je ſuis ſouverain.

SCENE IV.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE

EGISTHE.

CLYTEMNESTRE, vos dieux ont gardé le ſilence: (*i*)
En moi ſeul déſormais mettez votre eſpérance.
Fiez-vous à mes ſoins, vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au deſtin d'Electre, il eſt temps que j'y penſe.
De nos nouveaux deſſeins j'ai peſé l'importance: (*k*)
Sans doute elle eſt à craindre; et je ſais que ſon nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon;
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence,
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je briſe ſes liens,
Que j'uniſſe par vous ſes intérêts aux miens;
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale?
Parlez-lui, mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus, qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous qu'un ſi triſte eſclavage
Doit plier de ſon cœur la fermeté ſauvage;
Que ce paſſage heureux, et ſi peu préparé,
Du rang le plus abject à ce premier degré,

Le poids de la raifon qu'une mère autorife,
L'ambition furtout la rendra plus foumife.
Gardez qu'elle réfifte à fa félicité :
Il refte un châtiment pour fa témérité.
Ici votre indulgence et le nom de fon père
Nourriffent fon orgueil au fein de la misère :
Qu'elle craigne, Madame, un fort plus rigoureux,
Un exil fans retour, et des fers plus honteux.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, approchez-vous; et d'un œil moins auftère
Envifagez ces lieux, et furtout une mère.
Je gémis en fecret, comme vous foupirez,
De l'aviliffement où vos jours font livrés :
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injufte haine,
Je m'en afflige en mère, et m'en indigne en reine.
J'obtiens grâce pour vous; vos droits vous font rendus.

ELECTRE.

Ah, Madame ! à vos pieds....

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ELECTRE.

Eh ! quoi ?

CLYTEMNESTRE.

De votre fang foutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine.

Réunir ſes enfans, trop long-temps diviſés.

ELECTRE.

Ah ! parlez-vous d'Oreſte ? achevez, diſpoſez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même : et votre ame obſtinée
A ſon propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaiſſement c'eſt peu de vous tirer :
Electre, au trône un jour il vous faut aſpirer.
Vous pouvez, ſi ce cœur connaît le vrai courage,
De Micène et d'Argos eſpérer l'héritage :
C'eſt à vous de paſſer, des fers que vous portez,
A ce ſuprême rang des rois dont vous ſortez.
D'Egiſthe contre vous j'ai ſu fléchir la haine ;
Il veut vous voir en fille, il vous donne Pliſtène.
Pliſtène eſt d'Epidaure attendu chaque jour :
Votre hymen eſt fixé pour ſon heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déjà la gloire ;
Le paſſé n'eſt plus rien, perdez-en la mémoire.

ELECTRE.

A quel oubli, grands Dieux ! oſe-t-on m'inviter !
Quel horrible avenir m'oſe-t-on préſenter ?
O ſort ! ô derniers coups tombés ſur ma famille !
Songez-vous au héros dont Electre eſt la fille ?
Madame, oſez-vous bien, par un crime nouveau,
Abandonner Electre au fils de ſon bourreau ?
Le ſang d'Agamemnon ! qui ? moi ? la ſœur d'Oreſte,
Electre, au fils d'Egiſthe, au neveu de Thieſte !
Ah ! rendez-moi mes fers ; rendez-moi tout l'affront,
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front ;
Rendez-moi les horreurs de cette ſervitude,
Dont j'ai fait une épreuve et ſi longue et ſi rude.

L'opprobre eſt mon partage ; il convient à mon ſort.
J'ai ſupporté la honte, et vu de près la mort.
Votre Egiſthe cent fois m'en avait menacée ;
Mais enfin c'eſt par vous qu'elle m'eſt annoncée.
Cette mort à mes ſens inſpire moins d'effroi,
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez, de cet affront je vois trop bien la cauſe ;
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propoſe.
Vous n'avez plus de fils ; ſon aſſaſſin cruel
Craint les droits de ſes ſœurs au trône paternel :
Il veut forcer mes mains à ſeconder ſa rage,
Aſſurer à Pliſtène un ſanglant héritage,
Joindre un droit légitime aux droits des aſſaſſins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus ſaints.
Ah ! ſi j'ai quelques droits, s'il eſt vrai qu'il les craigne,
Dans ce ſang malheureux que ſa main les éteigne ;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon ſein :
Et ſi ce n'eſt aſſez, prêtez-lui votre main :
Frappez, joignez Electre à ſon malheureux frère ;
Frappez, dis-je : à vos coups je connaîtrai ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Ingrate, c'en eſt trop, et toute ma pitié
Cède enfin dans mon cœur à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté ? que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briſer ton cruel caractère ?
Tendreſſe, châtimens, retour de mes bontés,
Tes reproches ſanglans ſouvent même écoutés,
Raiſon, menace, amour, tout, juſqu'à la couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne ;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné ſans fruit :
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la ſuit :

Va, je ſuis Clytemneſtre, et ſurtout je ſuis reine.
Le ſang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.
C'eſt trop flatter la tienne, et de ma faible main
Careſſer le ſerpent qui déchire mon ſein.
Pleure, tonne, gémis, j'y ſuis indifférente.
Je ne verrai dans toi qu'une eſclave imprudente.
Flottant entre la plainte et la témérité,
Sous la puiſſante main de ſon maître irrité.
Je t'aimai malgré toi; l'aveu m'en eſt bien triſte:
Je ne ſuis plus pour toi que la femme d'Egiſthe;
Je ne ſuis plus ta mère, et toi ſeule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémiſſant réclamait la nature,
Que ma fille déteſte, et qu'il faut que j'abjure.

SCENE VI.

ELECTRE *ſeule.*

Et c'eſt ma mère, ô Ciel! fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'effroi?
Hélas, j'en ai trop dit: ce cœur plein d'amertume
Répandait malgré lui le fiel qui le conſume.
Je m'emporte, il eſt vrai; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreſte, en ſes diſcours, annoncé le trépas?
On offre ſa dépouille à ſa ſœur déſolée!
De ces lieux tout ſanglans la nature exilée,
Et qui ne laiſſe ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait pour lui toute entière en mon cœur.
S'il n'eſt plus, ſi ma mère à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie?

Pourquoi?

Pourquoi ? pour obtenir de ſes triſtes faveurs
De ramper dans la cour de mes perſécuteurs ?
Pour lever en tremblant, aux dieux qui me trahiſſent,
Ces languiſſantes mains que mes chaînes flétriſſent ?
Pour voir avec des yeux de larmes obſcurcis,
Dans le lit de mon père, et ſur ſon trône aſſis,
Ce monſtre, ce tyran, ce raviſſeur funeſte,
Qui m'ôte encor ma mère, et me prive d'Oreſte?

SCENE VII.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Chere Electre, apaiſez ces cris de la douleur.

ELECTRE.

Moi !

IPHISE.

Partagez ma joie.

ELECTRE.

Au comble du malheur,
Quelle funeſte joie à nos cœurs étrangère !

IPHISE.

Eſpérons.

ELECTRE.

Non, pleurez ; ſi j'en crois une mère,
Oreſte eſt mort, Iphiſe.

IPHISE.

Ah ! ſi j'en crois mes yeux,
Oreſte vit encore, Oreſte eſt en ces lieux.

ELECTRE.

Grands Dieux! Orefte? lui? ferait-il bien poffible?
Ah! gardez d'abufer une ame trop fenfible.
Orefte, dites-vous?

IPHISE.

Oui.

ELECTRE.

D'un fonge flatteur
Ne me préfentez pas la dangereufe erreur.
Orefte!... Pourfuivez; je fuccombe à l'atteinte
Des mouvemens confus d'efpérance et de crainte.

IPHISE.

Ma fœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts,
La main d'un dieu, fans doute, a jetés fur ces bords,
Recueillis par les foins du fidelle Pammène....
L'un des deux....

ELECTRE.

Je me meurs, et me foutiens à peine.
L'un des deux?

IPHISE.

Je l'ai vu; quel feu brille en fes yeux!
Il avait l'air, le port, le front des demi-dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troye;
La même majefté fur fon front fe déploie.
A mes avides yeux foigneux de s'arracher,
Chez Pammène en fecret il femble fe cacher.
Interdite, et le cœur tout plein de fon image,
J'ai couru vous chercher fur ce trifte rivage,
Sous ces fombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vu, ce tombeau couronné de guirlandes,
De l'eau fainte arrofé, couvert encor d'offrandes;

Des cheveux, ſi mes yeux ne ſe ſont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes ſens ſont frappés;
Une épée, et c'eſt-là ma plus ferme eſpérance,
C'eſt le ſigne éclatant du jour de la vengeance:
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Suſcité par les dieux pour le ſalut d'Argos,
Aurait oſé braver ce tyran redoutable?
C'eſt Oreſte, ſans doute, il en eſt ſeul capable;
C'eſt lui, le ciel l'envoie; il m'en daigne avertir.
C'eſt l'éclair qui paraît, la foudre va partir.

ELECTRE.

Je vous crois; j'attends tout: mais n'eſt-ce point un piége
Que tend de mon tyran la fourbe ſacrilége?
Allons. De mon bonheur il me faut aſſurer.
Ces étrangers.... Courons, mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point approcher de ſa retraite obſcure.
Il y va de ſes jours.

ELECTRE.

Ah! que m'avez-vous dit?
Non, vous êtes trompée, et le ciel nous trahit.
Mon frère, après ſeize ans, rendu dans ſa patrie,
Eût volé dans les bras qui ſauvèrent ſa vie;
Il eût porté la joie à ce cœur déſolé;
Loin de vous fuir, Iphiſe, il vous aurait parlé.
Ce fer vous raſſurait, et j'en ſuis alarmée.
Une mère cruelle eſt trop bien informée.
J'ai cru voir, et j'ai vu dans ſes yeux interdits
Le barbare plaiſir d'avoir perdu ſon fils.
N'importe, je conſerve un reſte d'eſpérance;
Ne m'abandonnez pas, ô Dieux de la vengeance!

Pammène à mes tranſports pourra-t-il réſiſter ?
Il faut qu'il parle, allons : rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez; ſongez qu'un maître impitoyable
Nous obsède, nous ſuit d'un œil inévitable.
Si mon frère eſt venu, nous l'allons découvrir;
Ma ſœur, en lui parlant, nous le feſons périr :
Et ſi ce n'eſt pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammène. (*l*)
Je revole au tombeau que je puis honorer :
Clytemneſtre du moins m'a permis d'y pleurer.
Cet étranger, ma ſœur, y peut paraître encore;
C'eſt un aſile sûr : et ce ciel que j'implore,
Ce ciel dont votre audace accuſe les rigueurs,
Pourra le rendre encore à vos cris, à mes pleurs.
Venez.

ELECTRE.

De quel eſpoir ma douleur eſt ſuivie!
Ah! ſi vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE. (m)

ORESTE, PYLADE.

(*Un esclave porte une urne, et un autre une épée.*)

PYLADE.

Quoi, verrai-je toujours ta grande ame égarée
Souffrir tous les tourmens des descendans d'Atrée ?
De l'attendrissement passer à la fureur ?

ORESTE.

C'est le destin d'Oreste, il est né pour l'horreur.
J'étais dans ce tombeau, lorsque ton œil fidèle
Veillait sur ces dépôts confiés à ton zèle ;
J'appelais en secret ces manes indignés,
Je leur offrais mes dons, de mes larmes baignés.
Une femme vers moi courant désespérée,
Avec des cris affreux dans la tombe est entrée,
Comme si dans ces lieux, qu'habite la terreur,
Elle eût fui sous les coups de quelque dieu vengeur.
Elle a jeté sur moi sa vue épouvantée ;
Elle a voulu parler, sa voix s'est arrêtée.
J'ai vu soudain, j'ai vu les filles de l'enfer
Sortir entre elle et moi de l'abyme entr'ouvert.
Leurs serpens, leurs flambeaux, leur voix sombre et terrible
M'inspirait un transport inconcevable, horrible,

Une fureur atroce ; et je ſentais ma main
Se lever malgré moi , prête à percer ſon ſein :
Ma raiſon s'enfuyait de mon ame éperdue.
Cette femme en tremblant s'eſt ſouſtraite à ma vue ,
Sans s'adreſſer aux dieux , et ſans les honorer ;
Elle ſemblait les craindre , et non les adorer.
Plus loin, verſant des pleurs , une fille timide,
Sur la tombe et ſur moi fixant un œil avide,
D'Oreſte en gémiſſant a prononcé le nom.

SCENE II.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ORESTE *à Pammène.*

O Vous qui ſecourez le ſang d'Agamemnon ,
Vous vers qui nos malheurs et nos dieux ſont mes guides,
Parlez, révélez-moi les deſtins des Atrides :
Qui ſont ces deux objets , dont l'un m'a fait horreur ,
Et l'autre a dans mes ſens fait paſſer la douleur ?
Ces deux femmes . . . .

PAMMENE.

Seigneur , l'une était votre mère. . . .

ORESTE.

Clytemneſtre ! elle inſulte aux manes de mon père ?

PAMMENE.

Elle venait aux dieux vengeurs des attentats
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.
L'autre était votre ſœur , la tendre et ſimple Iphiſe ,
A qui de ce tombeau l'entrée était permiſe.

ORESTE.

Hélas ! que fait Electre ?

PAMMENE.

Elle croit votre mort ;

Elle pleure.

ORESTE.

Ah ! grands Dieux qui conduiſez mon ſort,
Quoi, vous ne voulez pas que ma bouche affligée
Conſole de mes ſœurs la tendreſſe outragée ?
Quoi, toute ma famille, en ces lieux abhorrés,
Eſt un ſujet de trouble à mes ſens déchirés !

PAMMENE.

Obéiſſons aux dieux.

ORESTE.

Que cet ordre eſt ſévère !

PAMMENE.

Ne vous en plaignez point ; cet ordre eſt ſalutaire :
La vengeance eſt pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, et qu'on aide leurs bras :
Electre vous nuirait, loin de vous être utile ;
Son caractère ardent, ſon courage indocile,
Incapable de feindre et de rien ménager,
Servirait à vous perdre, au lieu de vous venger.

ORESTE.

Mais quoi ! les abuſer par cette feinte horrible ?

PAMMENE.

N'oubliez point ces dieux, dont le ſecours ſenſible
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.
Contre leurs volontés ſi vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale :
Tremblez, malheureux fils d'Atrée et de Tantale,

Tremblez de voir ſur vous, en ces lieux déteſtés,
Tomber tous les fléaux du ſang dont vous ſortez.

ORESTE.

Pourquoi nous impoſer, par des lois inhumaines,
Et des devoirs nouveaux, et de nouvelles peines ?
Les mortels malheureux n'en ont-ils pas aſſez ?
Sous des fardeaux ſans nombre ils vivent terraſſés.
A quel prix, Dieux puiſſans, avons-nous reçu l'être?
N'importe, eſt-ce à l'eſclave à condamner ſon maître ?
Obéiſſons, Pammène.

PAMMENE.

Il le faut, et je cours
Eblouir le barbare armé contre vos jours.
Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreſte
Doit remettre en ſes mains cette cendre funeſte.

ORESTE.

Allez donc. Je rougis même de le tromper.

PAMMENE.

Aveuglons la victime, afin de la frapper.

SCENE III.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Apaise de tes ſens le trouble involontaire,
Renferme dans ton cœur un ſecret néceſſaire ;
Cher Oreſte ! crois-moi, des femmes et des pleurs
Du ſang d'Agamemnon ſont de faibles vengeurs.

ORESTE.

Trompons ſurtout Egiſthe, et ma coupable mère.
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur paſſagère;
Si pourtant une mère a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards ſatisfaits!

PYLADE.

Attendons-les ici tous deux à leur paſſage.

SCENE IV.

ELECTRE, IPHISE *d'un côté*, ORESTE, PYLADE *de l'autre, avec un eſclave qui porte l'urne et l'épée.*

ELECTRE.

L'ESPERANCE trompée accable et décourage. (*n*)
Un ſeul mot de Pammène a fait évanouir
Ces ſonges impoſteurs dont vous oſiez jouir.
Ce jour faible et tremblant, qui conſolait ma vue,
Laiſſe une horrible nuit ſur mes yeux répandue.
Ah! la vie eſt pour nous un cercle de douleur.

ORESTE *à Pylade.*

Tu vois ces deux objets: ils m'arrachent le cœur.

PYLADE.

Sous les lois des tyrans tout gémit, tout s'attriſte.

ORESTE.

La plainte doit régner dans l'empire d'Egiſthe.

IPHISE *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ELECTRE.

Préſages douloureux !
Le nom d'Egiſthe, ô Ciel ! eſt prononcé par eux.

IPHISE.

L'un d'eux eſt ce héros dont les traits m'ont frappée.

ELECTRE.

Hélas ! ainſi que vous j'aurais été trompée.
(*à Oreſte.*)
Eh qui donc êtes-vous, étrangers malheureux?
Que venez-vous chercher ſur ce rivage affreux?

ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, la préſence
Du roi qui tient Argos ſous ſon obéiſſance.

ELECTRE.

Qui ? du roi ! quoi ! des grecs oſent donner ce nom
Au tyran qui verſa le ſang d'Agamemnon !

PYLADE.

Il règne : c'eſt aſſez ; et le ciel nous ordonne
Que, ſans peſer ſes droits, nous reſpections ſon trône.

ELECTRE.

Maxime horrible et lâche ! Eh que demandez-vous
Au monſtre enſanglanté qui règne ici ſur nous ?

PYLADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuſes.

ELECTRE.

Elles ſont donc pour nous inhumaines, affreuſes ?

IPHISE, *en voyant l'urne.*

Quelle eſt cette urne ? hélas ! O ſurpriſe ! ò douleurs !

PYLADE.

Oreſte.....

ELECTRE.

Oreſte ! ah Dieux ! il eſt mort ; je me meurs.

ORESTE *à Pylade.*

Qu'avons-nous fait, ami ? peut-on les méconnaître
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître ?
Tout mon ſang ſe ſoulève. Ah Princeſſe ! ah vivez !

ELECTRE.

Moi, vivre ! Oreſte eſt mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas ! d'Agamemnon vous voyez ce qui reſte,
Ses deux filles, les ſœurs du malheureux Oreſte.

ORESTE.

Electre ! Iphiſe ! où ſuis-je ? impitoyables Dieux !
(*à celui qui porte l'urne.*)
Otez ces monumens ; éloignez de leurs yeux
Cette urne dont l'aſpect....

ELECTRE, *revenant à elle, et courant vers l'urne.*

Cruel, qu'oſez-vous dire ?
Ah ! ne m'en privez pas ; et devant que j'expire,
Laiſſez, laiſſez toucher à mes tremblantes mains
Ces reſtes échappés à des dieux inhumains.
Donnez.

(*elle prend l'urne et l'embraſſe.*)

ORESTE.

Que faites-vous ? ceſſez.

PYLADE.

Le ſeul Egiſthe
Dut recevoir de nous ce monument ſi triſte.

ELECTRE.

Qu'entends-je ? ô nouveau crime ! ô déſaſtres plus grands !
Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans !
Des meurtriers d'Oreſte, ô Ciel, ſuis-je entourée ?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon ame déchirée,
Ne peut plus....

ELECTRE.

Et c'eſt vous qui partagez mes pleurs ?
Au nom du fils des rois, au nom des dieux vengeurs,
S'il n'eſt pas mort par vous, ſi vos mains généreuſes
Ont daigné recueillir ſes cendres malheureuſes.....

ORESTE.

Ah ! Dieux !...

ELECTRE.

Si vous plaignez ſon trépas et ma mort,
Répondez-moi ; comment avez-vous ſu ſon ſort ?
Etiez-vous ſon ami ? dites-moi qui vous êtes,
Vous ſurtout dont les traits.... Vos bouches ſont muettes ;
Quand vous m'aſſaſſinez, vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en eſt trop, et les dieux ſont trop bien obéis.

ELECTRE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Laiſſez ces dépouilles horribles.

ELECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui ſeront-ils inflexibles ?

Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces préſens douloureux, que ta pitié m'a faits ;
C'eſt Oreſte, c'eſt lui... Vois ſa ſœur expirante
L'embraſſer en mourant de ſa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y réſiſte plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre.....

ELECTRE.

Eh bien ?

ORESTE.

Je dois....

PYLADE.

Ciel !

ELECTRE.

Pourſuis.

ORESTE.

Apprenez....

SCENE V.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, ELECTRE, IPHISE, PAMMENE, Gardes.

EGISTHE.

Quel ſpectacle ! ô fortune à mes lois aſſervie !
Pammène, eſt-il donc vrai ? mon rival eſt ſans vie ?
Vous ne me trompiez point, ſa douleur m'en inſtruit.

ELECTRE.

O rage ! ô dernier jour !

ORESTE.

Où me vois-je réduit ?

EGISTHE.

Qu'on ôte de ſes mains ces dépouilles d'Oreſte.

(*on prend l'urne des mains d'Electre.*)

ELECTRE.

Barbare, arrache-moi le ſeul bien qui me reſte :
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur,
Joins le père aux enfans, joins le frère à la ſœur.
Monſtre heureux, à tes pieds vois toutes tes victimes,
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des ſpectacles ſi doux,
Mère trop inhumaine ; ils ſont dignes de vous.

(*Iphiſe l'emmène.*)

SCENE VI.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, Gardes.

CLYTEMNESTRE.

QUE me faut-il entendre !

EGISTHE.

Elle en ſera punie.
Qu'elle ſe plaigne au ciel ; ce ciel me juſtifie ;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis :
Nos jours ſont aſſurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux grecs échappés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle et le courage.

ORESTE.

C'eſt nous-mêmes : j'ai dû vous offrir ces préſens,
D'un important trépas gages intéreſſans,

Ce glaive, cet anneau, vous devez les connaître; (*o*)
Agamemnon les eut, quand il fut votre maître;
Oreste les portait.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! c'est vous que mon fils....

EGISTHE.

Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.
De quel sang êtes-vous? que vois-je en vous paraître?

ORESTE.

Mon nom n'est point connu.... Seigneur, il pourra l'être.
Mon père aux champs Troyens a signalé son bras,
Aux yeux de tous ces rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces temps de malheurs et de gloire,
Qui des Grecs triomphans ont suivi la victoire.
Ma mère m'abandonne, et je suis sans secours;
Des ennemis cruels ont poursuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune et de père.
J'ai recherché l'honneur et bravé la misère.
Seigneur, tel est mon sort.

EGISTHE.

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Epidaure.

EGISTHE.

Mais le roi d'Epidaure avait proscrit ses jours;
D'où vient qu'à ses bienfaits vous n'avez point recours?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, et je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.

Des intérêts fecrets, Seigneur, m'avaient conduit ;
Cet ami les connut, il en fut feul inftruit.
Sans implorer des rois, je venge ma querelle.
Je fuis loin de vanter ma victoire et mon zèle ;
Pardonnez. Je friffonne à tout ce que je voi,
Seigneur.... d'Agamemnon la veuve eft devant moi....
Peut-être je la fers, peut-être je l'offenfe :
Il ne m'appartient pas de braver fa préfence. (*p*)
Je fors....

EGISTHE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur ;
Son afpect me remplit d'épouvante et d'horreur.
C'eft lui que j'ai trouvé dans la demeure fombre,
Où d'un roi malheureux repofe la grande ombre.
Les Déités du Styx marchaient à fes côtés.

EGISTHE.

Qui! vous?.... qu'ofiez-vous faire en ces lieux écartés?

ORESTE.

J'allais comme la reine, implorer la clémence
De ces manes fanglans qui demandent vengeance.
Le fang qu'on a verfé doit s'expier, Seigneur.

CLYTEMNESTRE.

Chaque mot eft un trait enfoncé dans mon cœur.
Eloignez de mes yeux cet affaffin d'Orefte.

ORESTE.

Cet Orefte, dit-on, dut vous être funefte :
On difait que profcrit, errant et malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux.

CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Il naquit pour verſer le ſang qui le fit naître.
Tel fut le ſort d'Oreſte, et ſon deſſein peut-être.
De ſa mort cependant mes ſens ſont pénétrés.
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui, lui, Madame? un fils armé contre ſa mère! (4)
Ah! qui peut effacer ce ſacré caractère?
Il reſpectait ſon ſang.... Peut être il eût voulu....

CLYTEMNESTRE.

Ah Ciel!

EGISTHE.

Que dites-vous? où l'aviez-vous connu?

PYLADE.

Il ſe perd.... Aiſément les malheureux s'uniſſent;
Trop promptement liés, promptement ils s'aigriſſent;
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE.

Oui.... j'y ſus ſon deſſein.

EGISTHE.

Eh bien, quel était-il?

ORESTE.

De vous percer le ſein.

EGISTHE.

Je connaiſſais ſa rage, et je l'ai mépriſée.
Mais de ce nom d'Oreſte Electre autoriſée,
Semblait tenir encor tout l'Etat partagé;
C'eſt d'Electre ſurtout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ſes offenſes:
Comptez-la déſormais parmi vos récompenſes.
Oui, ce ſuperbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, et de haine enivré,

Qui même de mon fils dédaigna l'alliance;
Digne fœur d'un barbare avide de vengeance,
Je la mets dans vos fers; elle va vous fervir:
C'eſt m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureufe
Traîna chez fes vainqueurs une chaîne honteufe,
Le fang d'Agamemnon peut fervir à fon tour.

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi, je fouffrirais?...

EGISTHE.

Eh, Madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce fang qui vous détefte?
N'épargnez point Electre, ayant profcrit Orefte.
(*à Orefte.*)
Vous.... laiffez cette cendre à mon jufte courroux.

ORESTE.

J'accepte vos préfens; cette cendre eſt à vous.

CLYTEMNESTRE.

Non, c'eſt pouffer trop loin la haine et la vengeance;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompenfe.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces triftes bords,
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Ofons-nous préparer ce feftin fanguinaire,
Entre l'urne du fils et la tombe du père?
Ofons-nous appeler à nos folennités
Les dieux de ma famille à qui vous infultez,
Et livrer dans les jeux d'une pompe funefte
Le fang de Clytemneftre au meurtrier d'Orefte?
Non, trop d'horreur ici s'obftine à me troubler;
Quand je connais la crainte, Egifthe peut trembler.
Ce meurtrier m'accable; et je fens que fa vue
A porté dans mon cœur un poifon qui me tue.

Je cède, et je voudrais, dans ce mortel effroi,
Me cacher à la terre, et s'il ſe peut, à moi.

(*elle ſort.*)

EGISTHE *à Oreſte.*

Demeurez. Attendez que le temps la déſarme.
La nature un moment jette un cri qui l'alarme;
Mais bientôt dans un cœur à la raiſon rendu,
L'intérêt parle en maître, et ſeul eſt entendu.
En ces lieux, avec nous, célébrez la journée
De ſon couronnement, et de mon hymenée.

(*à ſa ſuite.*)

Et vous.... dans Epidaure allez chercher mon fils;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

SCENE VII.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Va, tu verras Oreſte à tes pompes cruelles;
Va, j'enſanglanterai la fête où tu m'appelles.

PYLADE.

Dans tous ces entretiens, que je tremble pour vous!
Je crains votre tendreſſe, et plus votre courroux;
Dans ſes émotions je vois votre ame altière,
A l'aſpect du tyran s'élançant toute entière;
Tout prêt de l'inſulter, tout prêt de vous trahir,
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah! Clytemneſtre encor trouble plus mon courage.
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage!

As-tu vu dans ſes yeux, ſur ſon front interdit,
Les combats qu'en ſon ame excitait mon récit?
Je les éprouvais tous : ma voix était tremblante.
Ma mère en me voyant s'effraye et m'épouvante.
Le meurtre de mon père, et mes ſœurs à venger,
Un barbare à punir, la reine à ménager,
Electre, ſon tyran, mon ſang qui ſe ſoulève;
Que de tourmens ſecrets! ô Dieu terrible, achève!
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance, et que prévient mon cœur!
Quand pourrai-je ſervir ma tendreſſe et ma haine,
Mêler le ſang d'Egiſthe aux cendres de Pliſtène,
Immoler ce tyran, le montrer à ma ſœur,
Expirant ſous mes coups, pour la tirer d'erreur?

SCENE VIII.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ORESTE.

QU'AS-TU fait, cher Pammène? as-tu quelque eſpérance?

PAMMENE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vu dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont aſſiégé.

ORESTE.

Comment?

PYLADE.

Quoi, pour Oreſte aurai-je à craindre encore?

PAMMENE.

Il arrive à l'inſtant un courrier d'Epidaure;

Il eſt avec Egiſthe ; il glace mes eſprits :
Egiſthe eſt informé de la mort de ſon fils.

PYLADE.

Ciel !

ORESTE.

Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon eſt tombé la victime?

PAMMENE.

On parle de ſa mort, on ne dit rien de plus ;
Mais de nouveaux avis ſont encore attendus.
On ſe tait à la cour, on cache à la contrée
Que d'un de ſes tyrans la Gréce eſt délivrée.
Egiſthe avec la reine en ſecret renfermé
Ecoute ce récit, qui n'eſt pas confirmé :
Et c'eſt ce que j'apprends d'un ſerviteur fidèle,
Qui pour le ſang des rois comme moi plein de zèle,
Gémiſſant et caché, traîne encor ſes vieux ans
Dans un ſervice ingrat à la cour des tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices ;
Mes mains ont commencé mes juſtes ſacrifices ;
Les dieux permettront-ils que je n'achève pas ?
Cher Pylade, eſt-ce en vain qu'ils ont armé mon bras?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au père?
Marchons ; notre péril doit nous déterminer :
Qui ne craint point la mort eſt sûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puiſſe éclairer ſa rage,
Je veux de ce moment ſaiſir tout l'avantage.

PAMMENE.

Eh bien, il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur roi ſauront du moins mourir ;

Il en eſt, j'en réponds, cachés dans ces aſiles;
Plus ils ſont inconnus, plus ils ſeront utiles.

PYLADE.

Allons, et ſi les noms d'Oreſte et de ſa ſœur,
Si l'indignation contre l'uſurpateur,
Le tombeau de ton père, et l'aſpect de ſa cendre,
Les dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre;
S'il faut qu'Oreſte meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te ſont conſacrés.
Nous périrons unis; c'eſt l'eſpoir qui me reſte:
Pylade à tes côtés mourra digne d'Oreſte.

ORESTE.

Ciel, ne frappe que moi, mais daigne, en ta pitié,
Protéger ſon courage, et ſervir l'amitié.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

De Pammène, il eſt vrai, la ſage vigilance (*q*)
D'Egiſthe pour un temps trompe la défiance ;
On lui dit que les dieux, de Tantale ennemis,
Frappaient en même temps les derniers de ſes fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous ſe déclare,
Répand l'aveuglement ſur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau ſi cher à ma douleur ;
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur ; (*r*)
Ce fer eſt enlevé par des mains ſacriléges.
L'aſile de la mort n'a plus de priviléges ;
Et je crains que ce glaive, à mon tyran porté,
Ne lui donne ſur nous quelque affreuſe clarté.
Précipitons l'inſtant où je veux le ſurprendre.

PYLADE.

Pammène veille à tout, ſans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,
Le peu de vos ſujets à vous ſuivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous enſemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous raſſemble.

ORESTE.

Allons.... Pylade, ah ciel! ah trop barbare loi!
Ma rigueur aſſaſſine un cœur qui vit pour moi.

Quoi, j'abandonne Electre à sa douleur mortelle !

PYLADE.

Tu l'as juré, poursuis, et ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, et ne peut te servir :
Les yeux de tes tyrans sont tout prêts de s'ouvrir :
Renferme cet amour et si sainte et si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature ?
Ah ! de quels sentimens te laisses-tu troubler ?
Il faut venger Electre, et non la consoler.

ORESTE.

Pylade, elle s'avance, et me cherche peut-être.

PYLADE.

Ses pas sont épiés ; garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement :
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PYLADE.

ELECTRE.

Le perfide.... il échappe à ma vue indignée.
En proie à ma fureur, et de larmes baignée,
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.
(*à Pylade.*)
Toi qui sembles frémir, et qui n'oses me voir ;
Toi, compagnon du crime, apprends-moi donc, barbare,
Où va cet assassin, de mon sang trop avare ;
Ce maître à qui je suis, qu'un tyran m'a donné.

PYLADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné ;

Il obéit aux dieux ; imitez-le, Madame.
Les arrêts du deſtin trompent ſouvent notre ame ;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins ſecrets qu'ils ne connaiſſent pas;
Il plonge dans l'abyme, et bientôt en retire;
Il accable de fers, il élève à l'empire;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de ſuccomber à vos tourmens nouveaux.
Soumettez-vous; c'eſt tout ce que je puis vous dire.

SCENE III.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

Ses diſcours ont accru la fureur qui m'inſpire.
Que veut-il? prétend-il que je doive ſouffrir
L'abominable affront dont on m'oſe couvrir?
La mort d'Agamemnon, l'aſſaſſinat d'un frère,
N'avaient donc pu combler ma profonde misère !
Après quinze ans de maux et d'opprobres ſoufferts,
De l'aſſaſſin d'Oreſte il faut porter les fers ;
Et preſſée en tout temps d'une main meurtrière,
Servir tous les bourreaux de ma famille entière !
Glaive affreux, fer ſanglant, qu'un outrage nouveau
Expoſait en triomphe à ce ſacré tombeau,
Fer teint du ſang d'Oreſte, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée ;
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un objet plus digne, et mes juſtes efforts.

Egifthe, m'a-t-on dit, s'enferme avec la reine;
De quelque nouveau crime il prépare la fcène;
Pour fuir la main d'Electre, il prend de nouveaux foins;
A l'affaffin d'Orefte on peut aller du moins.
Je ne puis me baigner dans le fang des deux traîtres:
Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres. (s)

IPHISE.

Eft-il bien vrai qu'Orefte ait péri de fa main?
J'avais cru voir en lui le cœur le plus humain.
Il partageait ici notre douleur amère.
Je l'ai vu révérer la cendre de mon père.

ELECTRE.

Ma mère en fait autant: les coupables mortels
Se baignent dans le fang, et tremblent aux autels.
Il paffent fans rougir du crime au facrifice.
Eft-ce ainfi que des dieux on trompe la juftice?
Il ne trompera pas mon courage irrité.
Quoi! de ce meurtre affreux ne s'eft-il pas vanté?
Egifthe au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée?
Ne fuis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous ofez douter, quand je meurs dans vos bras,
Quand Orefte au tombeau m'appelle avec fon père?
Ma fœur, ah! fi jamais Electre vous fut chère,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment.
Il faut qu'il foit terrible! il faut qu'il foit fanglant.
Allez, informez-vous de ce que fait Pammène,
Et fi le meurtrier n'eft point avec la reine.
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille elle a reçu l'affaffin de fon fils.
On l'a vu partager (et ce crime eft croyable)
De fon indigne époux la joie impitoyable.

Une mère ! ah grands Dieux !... ah, je veux de ma main,
A ſes yeux, dans ſes bras, immoler l'aſſaſſin ;
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injuſtice :
L'aſpect du meurtrier eſt pour elle un ſupplice.
Ma ſœur, au nom des dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Electre, ou je m'abuſe, ou l'on s'obſtine à taire,
A cacher à nos yeux un important myſtère.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excuſable au cœur des malheureux.
On ſe cache de vous ; Pammène vous évite ;
J'ignore comme vous quel projet il médite :
Laiſſez-moi lui parler, laiſſez-moi vous ſervir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

SCENE IV.

ELECTRE *ſeule.*

UN repentir ! qui ? moi ! mes mains déſeſpérées (*t*)
Dans ce grand abandon ſeront plus aſſurées.
Euménides, venez, ſoyez ici mes dieux ;
Vous connaiſſez trop bien ces déteſtables lieux,
Ce palais plus rempli de malheurs et de crimes,
Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi ;
Venez avec la mort, qui marche avec l'effroi ;
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent ;
Oreſte, Agamemnon, Electre vous appellent :

Les voici, je les vois, et les vois ſans terreur ;
L'aſpect de mes tyrans m'inſpirait plus d'horreur.
Ah! le barbare approche; il vient, ſes pas impies
Sont à mes yeux vengeurs entourés des furies.
L'enfer me le déſigne, et le livre à mon bras.

SCENE V.

ELECTRE *dans le fond*, ORESTE *d'un autre côté.*

ORESTE.

Ou ſuis-je ? C'eſt ici qu'on adreſſa mes pas.
O ma patrie! ô terre à tous les miens fatale!
Redoutable berceau des enfans de Tantale,
Famille des héros et des grands criminels,
Les malheurs de ton ſang feront-ils éternels ?
L'horreur qui règne ici m'environne et m'accable.
De quoi ſuis-je puni ? de quoi ſuis-je coupable?
Au ſort de mes aïeux ne pourrai-je échapper ?

ELECTRE *avançant un peu du fond du théâtre.*

Qui m'arrête ? et d'où vient que je crains de frapper?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'eſt fait entendre ?
Père, époux malheureux, chère et terrible cendre,
Eſt-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon ?

ELECTRE.

Juſte Ciel! eſt-ce à lui de prononcer ce nom ? (*u*)

ORESTE.

O malheureuſe Electre !

ELECTRE.

Il me nomme, il ſoupire !
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ?
Qu'importe des remords à mon juſte courroux ?

(elle avance vers Oreſte.)

Frappons.... Meurs, malheureux.

ORESTE *lui ſaiſiſſant le bras.*

Juſtes Dieux ! eſt-ce vous,
Chère Electre ?....

ELECTRE.

Qu'entends-je ?

ORESTE.

Hélas ! qu'alliez-vous faire ?

ELECTRE.

J'allais verſer ton ſang, j'allais venger mon frère.

ORESTE *la regardant avec attendriſſement.*

Le venger ! et ſur qui ?

ELECTRE.

Son aſpect, ſes accens,
Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes ſens.
Quoi ! c'eſt vous dont je ſuis l'eſclave malheureuſe ?

ORESTE.

C'eſt moi qui ſuis à vous.

ELECTRE.

O vengeance trompeuſe !

D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur eſt changé?

ORESTE.

Sœur d'Oreſte.....

ELECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où me ſuis-je engagé?

ELECTRE.

Ah ! ne me trompez plus: parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis.... fuyez-moi.

ELECTRE.

Qui! moi vous fuir!

ORESTE.

Tremblez.

ELECTRE.

Pourquoi?

ORESTE.

Je ſuis.... Ceſſez. Gardez qu'on ne vous voie.

ELECTRE.

Ah! vous me rempliſſez de terreur et de joie!

ORESTE.

Si vous aimez un frère....

ELECTRE.

Oui, je l'aime; oui, je crois
Voir les traits de mon père, entendre encor ſa voix;
La nature nous parle, et perce ce myſtère:
Ne lui réſiſtez pas: oui, vous êtes mon frère,
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embraſſe; hélas!
Cher Oreſte, et ta ſœur a voulu ton trépas!

ORESTE *en l'embraſſant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte;
Un dieu me retenait; mais Electre eſt plus forte.

ELECTRE.

Il t'a rendu ta ſœur, et tu crains ſon courroux!

ORESTE.

Ses ordres menaçans me dérobaient à vous.
Eſt-il barbare aſſez pour punir ma faibleſſe?

ELECTRE.

Ta faibleſſe eſt vertu : partage mon ivreſſe.
A quoi m'expoſais-tu, cruel? à t'immoler?

ORESTE.

J'ai trahi mon ſerment.

ELECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'eſt le ſecret des dieux.

ELECTRE.

C'eſt moi qui te l'arrache,
Moi qu'un ſerment plus ſaint à leur vengeance attache;
Que crains-tu?

ORESTE.

Les horreurs où je ſuis deſtiné,
Les oracles, ces lieux, ce ſang dont je ſuis né.

ELECTRE.

Ce ſang va s'épurer; viens punir le coupable;
Les oracles, les dieux, tout nous eſt favorable;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

SCENE VI.

ELECTRE, ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ELECTRE.

Ah! venez et joignez tous vos tranſports aux miens;
Uniſſez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PYLADE *à Oreſte.*

Quoi, vous avez trahi ce dangereux myſtère!
Pouvez-vous....

ORESTE.

Si le ciel veut ſe faire obéir,
Qu'il me donne des lois que je puiſſe accomplir.

ELECTRE *à Pylade.*

Quoi, vous lui reprochez de finir ma misère?
Cruel, par quelle loi, par quel ordre ſévère,
De mes perſécuteurs prenant les ſentimens,
Dérobiez-vous Oreſte à mes embraſſemens?
A quoi m'expoſiez-vous? Quelle rigueur étrange....

PYLADE.

Je voulais le ſauver: qu'il vive, et qu'il vous venge.

PAMMENE.

Princeſſe, on vous obſerve en ces lieux déteſtés,
On entend vos ſoupirs, et vos pas ſont comptés.
Mes amis inconnus, et dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur maître; il était ſecondé;
Tout était prêt, Madame, et tout eſt haſardé.

ELECTRE.

ELECTRE.

Mais Egifthe en effet ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyait de mon fang altérée ?
(*à Orefte.*)
Mon fort à vos deftins n'eft-il pas affervi ?
Oui, vous êtes mon maître : Egifthe eft obéi.
Du barbare une fois la volonté m'eft chère.
Tout eft ici pour nous.

PAMMENE.

Tout vous devient contraire.
Egifthe eft alarmé, redoutez fon tranfport :
Ses foupçons, croyez-moi, font un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PYLADE *à Pammène.*

Va, cours, ami fidelle et fage,
Raffemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les momens nous font chers; il eft temps d'éclater.

SCENE VII.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ORESTE, PYLADE, Gardes.

EGISTHE.

Ministres de mes lois, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnait d'autres maîtres,
Qui connaiffaient les droits de l'hofpitalité.

PYLADE.

Egifthe, contre toi qu'avons-nous attenté ?

De ce héros au moins reſpecte la jeuneſſe.

EGISTHE.

Allez, et ſecondez ma fureur vengereſſe.
Quoi donc, à ſon aſpect vous ſemblez tous frémir?
Allez, dis-je, et gardez de me déſobéir :
Qu'on les traîne.

ELECTRE.

Arrêtez! Oſez-vous bien, barbare...
Arrêtez ! Le ciel même eſt de leur ſang avare ;
Ils ſont tous deux ſacrés... On les entraîne... ah Dieux!

EGISTHE.

Electre, frémiſſez pour vous comme pour eux;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère.

SCENE VIII.

ELECTRE, CLYTEMNESTRE.

ELECTRE.

AH ! daignez m'écouter ; et ſi vous êtes mère,
Si j'oſe rappeler vos premiers ſentimens,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens;
D'une douleur ſans borne effet inévitable.
Hélas ! dans les tourmens la plainte eſt excuſable.
Pour ces deux étrangers laiſſez-vous attendrir.
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir
La ſeule occaſion d'expier des offenſes
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances;
Peut-être en les ſauvant tout peut ſe réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inſpirer?

ELECTRE.

Vous voyez que les dieux ont respecté leur vie ;
Ils les ont arrachés à la mer en furie ;
Le ciel vous les confie, et vous répondez d'eux.
L'un d'eux... si vous saviez... tous deux sont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide,
Du sang des étrangers fait fumer son autel ?
Eh bien, pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il ? Ordonnez : j'épouserai Plistène :
Parlez ! j'embrasserai cette effroyable chaîne :
Ma mort suivra l'hymen ; mais je veux l'achever :
J'obéis, j'y consens.

CLYTEMNESTRE.

Voulez-vous me braver ?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Plistène a terminé la vie ?

ELECTRE.

Quoi donc, le ciel est juste ! Egisthe perd un fils ?

CLYTEMNESTRE.

De joie à ce discours je vois vos sens saisis !

ELECTRE.

Ah ! dans le désespoir où mon ame se noie,
Mon cœur ne peut goûter une funeste joie ;
Non, je n'insulte point au sort d'un malheureux,
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers ; mon ame intimidée
Ne voit point d'autre objet, et n'a point d'autre idée.

CLYTEMNESTRE.

Va, je t'entends trop bien ; tu m'as trop confirmé
Les soupçons dont Egisthe était tant alarmé.

Ta bouche eſt de mon ſort l'interprète funeſte ;
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux eſt Oreſte.

ELECTRE.

Eh bien, s'il était vrai, ſi le ciel l'eût permis...
Si dans vos mains, Madame, il mettait votre fils...

CLYTEMNESTRE.

O moment redouté ! que faut-il que je faſſe ?

ELECTRE.

Quoi, vous héſiteriez à demander ſa grâce !
Lui ! votre fils ! ô Ciel !... quoi, ſes périls paſſés.....
Il eſt mort : c'en eſt fait, puiſque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

Je ne balance point : va, ta fureur nouvelle
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle ;
Je le prends ſous ma garde ; il pourra m'en punir....
Son nom ſeul me prépare un cruel avenir....
N'importe.... Je ſuis mère, il ſuffit ; inhumaine,
J'aime encor mes enfans.... tu peux garder ta haine.

ELECTRE.

Non, Madame, à jamais je ſuis à vos genoux.
Ciel, enfin tes faveurs égalent ton courroux ;
Tu veux changer les cœurs, tu veux ſauver mon frère,
Et pour comble de biens, tu m'as rendu ma mère.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

On m'interdit l'accès de cette affreuſe enceinte ;
Je cours, je viens, jattends, je me meurs dans la crainte :
En vain je tends aux dieux ces bras chargés de fers ;
Iphiſe ne vient point ; les chemins ſont ouverts :
La voici ; je frémis.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

Que faut-il que j'eſpère ?
Qu'a-t-on fait ? Clytemneſtre oſe-t-elle être mère ?
Ah ! ſi. . . . Mais un tyran l'aſſervit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits ?
En a-t-elle la force ? en a-t-elle l'idée ?
Parlez. Déſeſpérez mon ame intimidée.
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'eſpère ; mais je crains.
Egiſthe a des avis, mais ils ſont incertains ;
Il s'égare, il ne ſait, dans ſon trouble funeſte,
S'il tient entre ſes mains le malheureux Oreſte ;

Il n'a que des ſoupçons, qu'il n'a point éclaircis;
Et Clytemneſtre au moins n'a point nommé ſon fils.
Elle le voit, l'entend; ce moment la rappelle
Aux premiers ſentimens d'une ame maternelle;
Ce ſang prêt à couler parle à ſes ſens ſurpris,
Epouvantés d'horreur, et d'amour attendris.
J'obſervais ſur ſon front tout l'effort d'une mère,
Qui tremble de parler, et qui craint de ſe taire.
Elle défend les jours de ces infortunés
Deſtinés au trépas ſitôt que ſoupçonnés;
Aux fureurs d'un époux à peine elle réſiſte;
Elle retient le bras de l'implacable Egiſthe.
Croyez-moi, ſi ſon fils avait été nommé,
Le crime, le malheur eût été conſommé:
Oreſte n'était plus.

ELECTRE.

O comble de misère!
Je le trahis peut-être, en implorant ma mère.
Son trouble irritera ce monſtre furieux.
Le nature en tout temps eſt funeſte en ces lieux.
Je crains également ſa voix et ſon ſilence.
Mais le péril croiſſait; j'étais ſans eſpérance.
Que fait Pammène?

IPHISE.

Il a, dans nos dangers preſſans,
Ranimé la lenteur de ſes débiles ans;
L'infortune lui donne une force nouvelle;
Il parle à nos amis, il excite leur zèle;
Ceux même dont Egiſthe eſt toujours entouré,
A ce grand nom d'Oreſte ont déjà murmuré.
J'ai vu de vieux ſoldats, qui ſervaient ſous le père,
S'attendrir ſur le fils, et frémir de colère;

Tant aux cœurs des humains la juſtice et les lois
Même aux plus endurcis font entendre leur voix.

ELECTRE.

Grands Dieux ! ſi j'avais pu dans ces ames tremblantes
Enflammer leurs vertus à peine renaiſſantes,
Jeter dans leurs eſprits, trop faiblement touchés,
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés !
Si mon frère, abordé ſur cette terre impie,
M'eût confié plutôt le ſecret de ſa vie !
Si du moins juſqu'au bout Pammène avait tenté...

SCENE III.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, Gardes.

EGISTHE.

Qu'on ſaiſiſſe Pammène, et qu'il ſoit confronté
Avec ces étrangers deſtinés au ſupplice.
Il eſt leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piége effroyable ils allaient me jeter !
L'un des deux eſt Oreſte, en pouvez-vous douter ?
(*à Clytemneſtre.*)
Ceſſez de vous tromper, ceſſez de le défendre.
Je vois tout, et trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'eſt celle de mon fils ; un père gémiſſant
Tient de ſon aſſaſſin cet horrible préſent.

CLYTEMNESTRE.

Croyez-vous....

EGISTHE.

Oui, j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfans de Thyeſte et d'Atrée;
J'en crois le temps, les lieux marqués par cette mort,
Et ma ſoif de venger ſon déplorable ſort,
Et les fureurs d'Electre, et les larmes d'Iphiſe,
Et l'indigne pitié dont votre ame eſt ſurpriſe.
Oreſte vit encore : et j'ai perdu mon fils !
Le déteſtable Oreſte en mes mains eſt remis;
Et quel qu'il ſoit des deux, juſte dans ma colère,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à ſa mère.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien, ce ſacrifice eſt horrible à mes yeux.

EGISTHE.

A vous ?

CLYTEMNESTRE.

Aſſez de ſang a coulé dans ces lieux.
Je prétends mettre un terme au cours des homicides,
A la fatalité du ſang des Pélopides.
Si mon fils, après tout, n'eſt pas entre vos mains,
Pourquoi verſer du ſang ſur des bruits incertains?
Pourquoi vouloir, ſans fruit, la mort de l'innocence ?
Seigneur, ſi c'eſt mon fils, j'embraſſe ſa défenſe.
Oui, j'obtiendrai ſa grâce, en duſſé-je périr.

EGISTHE.

Je dois la refuſer, afin de vous ſervir.
Redoutez la pitié qu'en votre ame on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte et m'irrite.
L'un des deux eſt Oreſte, et tous deux vont périr.
Je ne puis balancer, je n'ai point à choiſir.
A moi, ſoldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi? ſa famille entière
Perdra-t-elle à vos pieds ſes cris et ſa prière?
(elle ſe jette à ſes pieds.)
Avec moi, chère Electre, embraſſez ſes genoux;
Votre audace vous perd.

ELECTRE.

Où me réduiſez-vous?
Quel affront pour Oreſte, et quel excès de honte!
Elle me fait horreur... eh bien, je la ſurmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la baſſeſſe et l'effroi!
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.
(ſans ſe mettre à genoux.)
Cruel, ſi ton courroux peut épargner mon frère,
(Je ne puis oublier le meurtre de mon père;)
Mais je pourrais du moins, muette à ton aſpect,
Me forcer au ſilence, et peut-être au reſpect.
Que je demeure eſclave, et que mon frère vive.

EGISTHE.

Je vais frapper ton frère, et tu vivras captive;
Ma vengeance eſt entière: au bord de ſon cercueil,
Je te vois ſans effet abaiſſer ton orgueil.

CLYTEMNESTRE.

Egiſthe, c'en eſt trop; c'eſt trop braver, peut-être,
Et la veuve et le ſang du roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils; et, malgré tes fureurs,
Tu trouveras ſa mère encor plus que ſes ſœurs.
Que veux-tu? ta grandeur, que rien ne peut détruire,
Oreſte en ta puiſſance, et qui ne peut te nuire,
Electre enfin ſoumiſe, et prête à te ſervir,
Iphiſe à tes genoux, rien ne peut te fléchir!

Va, de tes cruautés je fus aſſez complice ;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand ſacrifice.
Faut-il, pour t'affermir dans ce funeſte rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon ſang ?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide ?
L'un maſſacre ma fille aux campagnes d'Aulide,
L'autre m'arrache un fils, et l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du père, à l'aſpect de ſes dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadème,
Odieux à la Gréce, et peſant à moi-même !
Je t'aimai, tu le ſais ; c'eſt un de mes forfaits :
Et le crime ſubſiſte ainſi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon ſang mes mains ſeront avares :
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares :
J'arrêterai ton bras levé pour le verſer.
Tremble, tu me connais .... tremble de m'offenſer.
Nos nœuds me ſont ſacrés, et ta grandeur m'eſt chère ;
Mais Oreſte eſt mon fils, arrête, et crains ſa mère.

ELECTRE.

Vous paſſez mon eſpoir. Non, Madame, jamais
Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfans et mon père.

EGISTHE.

Vous comblez la meſure, eſclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve et les enfans
Arrêteraient mes coups par des cris menaçans !
Quel démon vous aveugle, ô Reine malheureuſe ?
Et de qui prenez-vous la défenſe odieuſe ?
Contre qui ? juſte Ciel ! ... Obéiſſez, courez :
Que tous deux dans l'inſtant à la mort ſoient livrés.

SCENE IV.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR!

EGISTHE.

Parlez. Quel eſt ce déſordre funeſte?
Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreſte.

IPHISE.

Qui, lui?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils?

ELECTRE.

Mon frère?

EGISTHE.

Eh bien, eſt-il puni? (x)

DIMAS.

Il ne l'eſt pas encor.

EGISTHE.

Je ſuis déſobéi!

DIMAS.

Oreſte s'eſt nommé, dès qu'il a vu Pammène.
Pylade, cet ami qui partage ſa chaîne,
Montre aux ſoldats émus le fils d'Agamemnon:
Et je crains la pitié pour cet auguſte nom.

EGISTHE.

Allons, je vais paraître, et preffer leur fupplice.
Qui n'ofe me venger fentira ma juftice.
Vous, retenez fes fœurs; et vous, fuivez mes pas.
Le fang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels et quels dieux pourraient fauver Orefte
Du père de Pliftène, et du fils de Thyefte?

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

SUIVEZ-LE, montrez-vous, ne craignez rien, parlez;
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ELECTRE.

Au nom de la nature, achevez votre ouvrage;
De Clytemneftre enfin déployez le courage.
Volez, conduifez-nous.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles, ces foldats
Me refpectent à peine, et retiennent vos pas.
Demeurez, c'eft à moi, dans ce moment fi trifte,
De répondre des jours et d'Orefte et d'Egifthe:
Je fuis époufe et mère; et je veux à la fois,
Si j'en puis être digne, en remplir tous les droits.

(elle fort.)

SCENE IV.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Ah ! le dieu qui nous perd en ſa rigueur perſiſte;
En défendant Oreſte, elle ménage Egiſthe.
Les cris de la pitié, du ſang et des remords,
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.
Egiſthe furieux, et brûlant de vengeance,
Conſomme ſes forfaits pour ſa propre défenſe;
Il condamne, il eſt maître; il frappe, il faut périr.

ELECTRE.

Et j'ai pu le prier avant que de mourir!
Je deſcends dans la tombe avec cette infamie,
Avec le déſeſpoir de m'être démentie!
J'ai ſupplié ce monſtre, et j'ai hâté ſes coups.
Tout ce qui dut ſervir s'eſt tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont ſe vantait Pammène,
Ces peuples dont Egiſthe a ſoulevé la haine?
Ces dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur,
Et qui lui défendaient de conſoler ſa ſœur?
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux ſous ces voûtes fatales?
Quoi! la nature entière, en ce jour de terreur,
Paraiſſait à ma voix s'armer en ma faveur :
Et tout eſt pour Egiſthe, et mon frère eſt ſans vie;
Et les dieux, les mortels, et l'enfer m'ont trahie!

SCENE VII.

ELECTRE, PYLADE, IPHISE.

ELECTRE.

En eſt-ce fait, Pylade?

PYLADE.

Oui, tout eſt accompli,
Tout change, Electre eſt libre, et le ciel obéi.

ELECTRE.

Comment?

PYLADE.

Oreſte règne, eſt c'eſt lui qui m'envoie.

IPHISE.

Juſtes Dieux!

ELECTRE.

Je ſuccombe à l'excès de ma joie.
Oreſte! eſt-il poſſible?

PYLADE.

Oreſte tout-puiſſant
Va venger ſa famille et le ſang innocent.

ELECTRE.

Quel miracle a produit un deſtin ſi proſpère?

PYLADE.

Son courage, ſon nom, le nom de votre père,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la juſtice, un dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egiſthe on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidelle Pammène;

Tout un peuple ſuivait, morne, glacé d'horreur;
J'entrevoyais ſa rage à travers ſa terreur;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Oreſte ſe tournant vers ſes fiers ſatellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois:
L'oſez-vous? A ces mots, au ſon de cette voix,
A ce front où brillait la majeſté ſuprême,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même,
Qui perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle, tout s'émeut, l'amitié perſuade:
On reſpecte les nœuds d'Oreſte et de Pylade.
Des ſoldats avançaient pour nous envelopper,
Ils ont levé le bras, et n'ont oſé frapper:
Nous ſommes entourés d'une foule attendrie:
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreſte était porté.
Egiſthe avec les ſiens, d'un pas précipité
Vole, croit le punir, arrive, et voit ſon maître.
J'ai vu tout ſon orgueil à l'inſtant diſparaître,
Ses eſclaves le fuir, ſes amis le quitter,
Dans ſa confuſion ſes ſoldats l'inſulter.
O jour d'un grand exemple! ô juſtice ſuprême!
Des fers que nous portions il eſt chargé lui-même.
La ſeule Clytemneſtre accompagne ſes pas,
Le protége, l'arrache aux fureurs des ſoldats,
Se jette au milieu d'eux, et d'un front intrépide,
A la fureur commune enlève le perfide,
Le tient entre ſes bras, s'expoſe à tous les coups,
Et conjure ſon fils d'épargner ſon époux.
Oreſte parle au peuple, il reſpecte ſa mère;
Il remplit les devoirs et de fils et de frère.

A peine délivré du fer de l'ennemi,
C'eſt un roi triomphant ſur ſon trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frère;
Voyons Oreſte heureux, et conſolons ma mère.

ELECTRE.

Quel bonheur inoui, par les dieux envoyé!
Protecteur de mon ſang, héros de l'amitié,
Venez.

PYLADE *à ſa ſuite.*

Briſez, amis, ces chaînes ſi cruelles;
Fers, tombez de ſes mains; le ſceptre eſt fait pour elles.

(*on lui ôte ſes chaînes.*)

SCENE VIII.

ELECTRE, IPHISE, PYLADE, PAMMENE.

ELECTRE.

Ah! Pammène, où trouver mon frère, mon vengeur?
Pourquoi ne vient-il pas?

PAMMENE.

Ce moment de terreur
Eſt deſtiné, Madame, à ce grand ſacrifice,
Que la cendre d'un père attend de ſa juſtice:
Tel eſt l'ordre qu'il ſuit. Cette tombe eſt l'autel
Où ſa main doit verſer le ſang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père.
Ce devoir redoutable eſt juſte et néceſſaire;
Mais ce ſpectacle horrible aurait ſouillé vos yeux.
Vous connaiſſez les lois qu'Argos tient de ſes dieux:

Elles

Elles ne fouffrent point que vos mains innocentes
Avant le temps prefcrit preffent fes mains fanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clytemneftre en ces momens d'horreur?
Voyons-la.

PAMMENE.

Clytemneftre, en proie à fa fureur,
De fon indigne époux défend encor la vie;
Elle oppofe à fon fils une main trop hardie. (*y*)

ELECTRE.

Elle défend Egifthe.... elle de qui le bras
A fur Agamemnon.... Dieux, ne le fouffrez pas!

PAMMENE.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides
Sourdes à la prière, et de meurtres avides,
Miniftres des arrêts prononcés par le fort,
Marcher autour d'Orefte, en appelant la mort.

IPHISE.

Jour terrible et fanglant, foyez un jour de grâce.
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah, ma fœur! ah, Pylade! entendez-vous ces cris?

ELECTRE.

C'eft ma mère!

PAMMENE.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE, *derrière la fcène.*

Arrête!

IPHISE.

Ciel!

CLYTEMNESTRE, *derrière la fcène.*

Mon fils!

ELECTRE.

Il frappe Egifthe. Achève, et fois inexorable;
Venge-nous, venge-la; tranche un nœud fi coupable:
Immole entre fes bras cet infame affaffin.
Frappe, dis-je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils!... j'expire de ta main.

PYLADE.

O deftinée!

IPHISE.

O crime!

ELECTRE.

Ah, trop malheureux frère!
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère!
Jour à jamais affreux!

SCENE IX et dernière.

Les acteurs précédens, ORESTE.

ORESTE.

O Terre! entr'ouvre-toi;
Clytemneftre, Tantale, Atrée, attendez-moi:
Je vous fuis aux enfers, éternelles victimes;
Je difpute avec vous de tourmens et de crimes.

ELECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel?

ORESTE.

Elle a voulu fauver....
Et les frappant tous deux.... Je ne puis achever.

ELECTRE.

Quoi? de la main d'un fils! quoi par ce coup funeſte,
Vous....

ORESTE.

Non, ce n'eſt pas moi; non, ce n'eſt point Oreſte.
Un pouvoir effroyable a ſeul conduit mes coups.
Exécrable inſtrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère,
Patrie, Etats, parens, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout eſt perdu pour moi!
Soleil qu'épouvanta cette affreuſe contrée,
Soleil qui reculas pour le feſtin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas!
Dieux, tyrans éternels, puiſſance impitoyable,
Dieux qui me puniſſez, qui m'avez fait coupable!
Eh bien, quel eſt l'exil que vous me deſtinez?
Quel eſt le nouveau crime où vous me condamnez?
Parlez.... Vous prononcez le nom de la Tauride;
J'y cours, j'y vais trouver la prêtreſſe homicide,
Qui n'offre que du ſang à des dieux en courroux,
A des dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ELECTRE.

Demeurez. Conjurez leur juſtice et leur haine.

PYLADE.

Je te ſuivrai par-tout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels, et du courroux des dieux.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

D'ORESTE.

EDITION DE 1750.

PAMMENE.

(*a*) O Refpectable Iphife ! ô fille de mon roi !
Relégué comme vous dans ce féjour d'effroi ,
Les fecrets d'une cour , en horreurs fi fertile ,
Pénètrent rarement dans mon obfcur afile , &c.

(*b*) *Iphife* continue ,

. . . . Peut-être que ma fœur. . . .

Et parle jufqu'à la fin de la fcène.

IPHISE.

(*c*) Dieux qui la préparez , que vous tardez long-temps !
Auprès de ce tombeau je languis défolée ;
Ma fœur plus malheureufe , à la cour exilée ,
Ma fœur eft dans les fers ; et l'oppreffeur en paix ,
Indignement heureux , jouit de fes forfaits.

ELECTRE.

Vous le voyez , Pammène ; Egifthe renouvelle
De fon hymen fanglant la pompe criminelle ,
Et mon frère exilé de déferts en déferts , &c.

EGISTHE.

(*d*) Songez. . . .

CLYTEMNESTRE.

Non , laiffez-moi , dans ce trouble mortel ,
Confulter de ces lieux l'oracle folennel.

EGISTHE.

Madame , à mes deffeins mettra-t-il des obftacles ? . . . .
. . . .

(*e*) Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père,
Qui veille fur le jufte, et venge les forfaits.

ORESTE.

Ce Dieu, dans fa colère, a repris fes bienfaits ;
Sa faveur eft trompeufe, et dans toi je contemple
Des changemens du fort un deplorable exemple.
As-tu, dans ces rochers qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché cette urne et ces marques funèbres,
Qu'en des lieux déteftés, par le crime célèbres,
Dans ce champ de Mycène où régnaient mes aïeux,
Nous devions apporter par les ordres des dieux ?
Cette urne qui contient les cendres de Pliftène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance et de haine,
Qui devaient d'un tyran tromper les yeux cruels ?

PYLADE.

Oui, j'ai rempli ces foins.

ORESTE.

O décrets éternels !
Quel fruit tirerons-nous de notre obéiffance ?
Ami, qu'eft devenu le jour de la vengeance ?
Reverrai-je jamais ce palais, ce féjour,
Ce lieu cher et terrible où j'ai reçu le jour ?
Où marcher, où trouver cette fœur généreufe
Dont la Gréce a vanté la vertu courageufe,
Que l'on admire, hélas! qu'on n'ofe fecourir,
Qui conferva ma vie, et m'apprit à fouffrir ;
Qui, digne en tous les temps d'un père magnanime,
N'a jamais fuccombé fous la main qui l'opprime.
Quoi donc, tant de héros, tant de rois, tant d'Etats
Ont combattu dix ans pour venger Ménélas ?
Agamemnon périt, et la Gréce eft tranquille ?
Dans l'univers entier fon fils n'a point d'afile ;
Et j'euffe été fans toi, fans ta tendre amitié,
Aux plus vils des mortels un objet de pitié :
Mais le ciel me foutient quand il me perfécute,
Il m'a donné Pylade, il ne veut point ma chute :

Il m'a fait vaincre au moins un indigne ennemi,
Et la mort de mon père eſt vengée à demi.
Mais que nous ſervira cette cendre funeſte
Que nous devions offrir pour la cendre d'Oreſte ?
Quel chemin peut conduire à cette affreuſe cour ?

PYLADE.

Regarde ce palais, &c.

(*f*) Il gémit : tout mortel eſt-il né pour ſouffrir !

(*g*) Que je le plains !

PAMMENE.

(*h*) Vous, Seigneur ! ô deſtins ! ô céleſte juſtice !
Vous, lui ſacrifier ! Parmi ſes ennemis,
Je me tais.... Mais, Seigneur, mon maître avait un fils.

EGISTHE.

(*i*) Vous l'avez donc voulu ; votre crainte inquiète
A des dieux vainement conſulté l'interprète ;
Leur ſilence ne ſert qu'à vous déſeſpérer :
Mais Egiſthe vous parle, et doit vous raſſurer.
A vous-même oppoſée, et par vos vœux trahie,
Craignant la mort d'un fils, et redoutant ſa vie,
Votre eſprit ébranlé ne peut ſe raffermir.
Ah ! ne conſultez point, ſur un ſombre avenir,
Des confidens des dieux l'incertaine réponſe.
Ma main fait nos deſtins, et ma voix les annonce.
Fiez-vous à mes ſoins, &c.

(*k*) De vos nouveaux deſſeins, &c.

(*l*) Venez à ce tombeau, vous pouvez l'honorer ;
Et l'on ne vous a pas défendu d'y pleurer.
Cet étranger, &c.

(*m*) *SCENE PREMIERE de l'édition de 1750, qui répond aux trois premières ſcènes de cette édition.*

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

(*un eſclave, dans l'enfoncement, porte une urne et une épée.*)

PAMMENE.

Que béni ſoit le jour ſi long-temps attendu,
Où le fils de mon maître, à nos larmes rendu,
Vient, digne de ſa race et de ſa deſtinée,
Venger d'Agamemnon la cendre profanée !
Je crains que le tyran, par ſon trouble averti,
Ne détourne un deſtin déjà trop preſſenti.
Il n'a fait qu'entrevoir et ſon juge et ſon maître,
Et ſa rage a déjà ſemblé le reconnaître.
Il s'informe, il s'agite, il veut ſurtout vous voir :
Vous-même vous mêlez la crainte à mon eſpoir.
De vos ordres ſecrets exécuteur fidèle,
Je ſonde les eſprits, j'encourage leur zèle ;
Des ſujets gémiſſans conſolant la douleur,
Je leur montre de loin leur maître et leur vainqueur.
La race des vrais rois tôt ou tard eſt chérie ;
Le cœur s'ouvre aux grands noms d'Oreſte et de patrie.
Tout ſemble autour de moi ſortir d'un long ſommeil ;
La vengeance aſſoupie eſt au jour du réveil,
Et le peu d'habitans de ces triſtes retraites
Lève les mains au ciel, et demande où vous êtes.
Mais je frémis de voir Oreſte en ce déſert,
Sans armes, ſans ſoldats, près d'être découvert.
D'un barbare ennemi l'active vigilance
Peut prévenir d'un coup votre juſte vengeance ;
Et contre ce tyran, ſur le trône affermi,
Vous n'amenez, hélas ! qu'Oreſte et ſon ami.

PYLADE.

C'eſt aſſez, et du ciel je reconnais l'ouvrage :
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage ;

Il veut ſeul accomplir ſes auguſtes deſſeins ;
Pour ce grand ſacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance,
Tantôt trompant la terre, et frappant en ſilence,
Il veut, en ſignalant ſon pouvoir oublié,
N'armer que la nature et la ſeule amitié.

ORESTE.

Avec un tel ſecours, Oreſte eſt ſans alarmes.
Je n'aurai pas beſoin de plus puiſſantes armes. (*)

PYLADE.

Prends garde, cher Oreſte, à ne pas t'égarer
Au ſentier qu'un dieu même a daigné te montrer.
Prends garde à tes ſermens, à cet ordre ſuprême
De cacher ton retour à cette ſœur qui t'aime ;
Ton repos, ton bonheur, ton règne eſt à ce prix.
Commande à tes tranſports, diſſimule, obéis ;
Il la faut abuſer encor plus que ſa mère.

PAMMENE.

Remerciez les dieux de cet ordre ſévère.
A peine j'ai trompé ſes tranſports indiſcrets :
Déjà portant par-tout ſes pleurs et ſes regrets,
Appelant à grands cris ſon vengeur et ſon frère,
Accourant ſur vos pas dans ce lieu ſolitaire,
Elle m'interrogeait et me feſait trembler.
La nature en ſecret ſemblait lui révéler,
Par un preſſentiment trop tendre et trop funeſte,
Que le ciel en ſes bras remet ſon cher Oreſte.
Son cœur, trop plein de vous, ne peut ſe contenir.

ORESTE.

Quelle contrainte, ô Dieux ! puis-je la ſoutenir !

PYLADE.

Vous balancez ! ſongez aux menaces terribles
Que vous feſaient ces dieux dont les ſecours ſenſibles
* Vous ont rendu la vie au milieu du trépas.
* Contre leurs volontés ſi vous faites un pas,
* Ce moment vous dévoue à leur haine fatale.
* Tremblez, malheureux fils d'Atrée et de Tantale,

(*) Ces vers ont été placés dans la première ſcène du ſecond acte.

* Tremblez de voir ſur vous, dans ces lieux déteſtés,
* Tomber tous ces fléaux du ſang dont vous ſortez.

ORESTE.

Quel eſt donc, cher ami, le deſtin qui nous guide?
Quel pouvoir invincible à tous nos pas préſide ?
Moi, ſacrilége! moi, ſi j'écoute un inſtant
La voix du ſang qui parle à ce cœur gémiſſant!
O juſtice éternelle, abyme impénétrable!
Ne diſtinguez-vous point le faible et le coupable.
Le mortel qui s'égare ou qui brave vos lois,
Qui trahit la nature, ou qui cède à ſa voix ?
(*) N'importe : eſt-ce à l'eſclave à condamner ſon maître ?
Le ciel ne nous doit rien quand il nous donne l'être.
J'obéis, je me tais Nous avons apporté
Cette urne, cet anneau, ce fer enſanglanté :
Il ſuffit; offrons-les loin d'Electre affligée.
Allons, je la verrai quand je l'aurai vengée.
(*à Pammène.*)
Va préparer les cœurs au grand événement
Que je dois conſommer, et que la Gréce attend.
Trompe ſurtout Egiſthe et ma coupable mère :
* Qu'ils goûtent de ma mort la douceur paſſagère;
* Si pourtant une mère a pu porter jamais
* Sur la cendre d'un fils des regards ſatisfaits.
Va, nous les attendrons tous deux à leur paſſage.

(n) SCENE II, qui répond à la SCENE IV.

ELECTRE *à Iphiſe.*

* L'ESPERANCE trompée accable et décourage.
* Un ſeul mot de Pammène a fait évanouir
* Ces ſonges impoſteurs dont vous oſiez jouir.
* Ce jour faible et tremblant qui conſolait ma vue,
* Laiſſe une horrible nuit ſur mes yeux répandue.

(*) Ces vers ſe retrouvent dans la ſeconde ſcène du troiſieme acte.

* Ah! la vie eſt pour moi un cercle de douleurs.

ORESTE *à Pylade.*

Quelle eſt cette princeſſe et cette eſclave en pleurs?

IPHISE *à Electre.*

D'une erreur trop flatteuſe ô ſuite trop cruelle!

ELECTRE.

Oreſte, cher Oreſte! En vain je vous rappelle,
En vain pour vous revoir j'ai prolongé mes jours.

ORESTE.

Quels accens! Elle appelle Oreſte à ſon ſecours.

IPHISE.

Voilà ces étrangers.

ELECTRE *à Iphiſe.*

Que ſes traits m'ont frappée!
Hélas! ainſi que vous j'aurais été trompée.
(*à Oreſte.*)
Eh, qui donc êtes-vous, étrangers malheureux;
Et qu'oſez-vous chercher ſur ce rivage affreux?

PYLADE.

Nous attendons ici les ordres, la préſence
Du roi qui tient Argos ſous ſon obéiſſance.

ELECTRE.

Qui? du roi? quoi! des grecs oſent donner ce nom
Au tyran qui verſa le ſang d'Agamemnon!

ORESTE.

Cher Pylade, à ces mots, aux douleurs qui la preſſent,
Aux pleurs qu'elle répand, tous mes troubles renaiſſent,
Ah! c'eſt Electre.

ELECTRE.

Hélas! vous voyez qui je ſuis:
On reconnaît Electre à ſes affreux ennuis.

IPHISE.

Du vainqueur d'Ilion voilà le triſte reſte,
Ses deux filles, les ſœurs du malheureux Oreſte.

ORESTE.

Ciel! ſoutiens mon courage.

ELECTRE.

Eh, que demandez-vous
Au tyran dont le bras s'eſt déployé ſur nous ?

PYLADE.

Je lui viens annoncer un deſtin trop propice.

ORESTE.

Que ne puis-je du vôtre adoucir l'injuſtice !
Je vous plains toutes deux : je déteſte un devoir
Qui me force à combler votre long déſeſpoir.

IPHISE.

Serait-il donc pour nous encor quelque infortune ?

ELECTRE.

Parlez, délivrez-moi d'une vie importune.

PYLADE.

Oreſte....

ELECTRE.

Eh bien, Oreſte ?

ORESTE.

Où ſuis-je ?

IPHISE, *en voyant l'urne.*

Dieux vengeurs !...

ELECTRE.

Cette cendre.... on ſe tait.... mon frère.... je me meurs.

IPHISE.

Il n'eſt donc plus ! faut-il voir encor la lumière !

ORESTE *à Pylade.*

Elle ſemble toucher à ſon heure dernière.
Ah ! pourquoi l'ai-je vue, impitoyables Dieux !
(*à celui qui porte l'urne.*)
Otez ce monument, gardez pour d'autres yeux, &c.

(*o*) ORESTE.

. . . .

Ce glaive, cet anneau.... vous devez le connaître :
Agamemnon l'avait quand il fut votre maître.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! ce ferait par vous qu'au tombeau defcendu. . . .

EGISTHE.

Si vous m'avez fervi, le prix vous en eft dû.
De quel fang êtes-vous ?

(*p*) ORESTE.

Souffrez. . . . .

EGISTHE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur ;
Cette urne, ce récit me rempliffent d'horreur.
Le ciel veille fur vous, il foutient votre empire ;
Rendez grâce, et fouffrez qu'une mère foupire.

ORESTE.

Madame. . . . j'avais cru que, profcrit dans ces lieux,
Le fils d'Agamemnon vous était odieux.

CLYTEMNESTRE.

Je ne vous cache point qu'il me fut redoutable.

ORESTE.

A vous !

CLYTEMNESTRE.

Il était né pour devenir coupable.

ORESTE.

Envers qui ?

CLYTEMNESTRE.

Vous favez qu'errant et malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux ;
Né pour fouiller fa main du fang qui l'a fait naître,

. . . .

(*q*) De Pammène, il eft vrai, l'adroite vigilance.

(*r*) Où ma main frémiffante offrit ce fer vengeur.

(s) Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Je ſuis loin de blâmer des douleurs que je ſens ;
Mais ſouffrez mes raiſons dans vos emportemens.
Tout parle ici d'Oreſte : on prétend qu'il reſpire,
Et le trouble du roi ſemble encor nous le dire.
Vous avez vu Pammène avec cet étranger,
Lui parler en ſecret, l'attendre, le chercher.
Pammène, de nos maux conſolateur utile,
Au milieu des regrets vieilli dans cet aſile,
Juſqu'à tant de baſſeſſe a-t-il pu s'oublier ?
Eſt-il d'intelligence avec le meurtrier ?

ELECTRE.

Que m'importe un vieillard qu'on aura pu ſéduire ?
Tout nous trahit, ma ſœur, tout ſert à m'en inſtruire.
Ce cruel étranger lui-même avec éclat
Ne s'eſt-il pas vanté de ſon aſſaſſinat ?
Egiſthe au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée ? &c.

(t) ELECTRE *ſeule.*

Mes tyrans de Pammène ont vaincu la faibleſſe ;
Le courage s'épuiſe et manque à la vieilleſſe.
Que peut contre la force un vain reſte de foi ?
Pour moi, pour ma vengeance, il ne reſte que moi.
Eh bien, c'en eſt aſſez ; mes mains déſeſpérées
Dans ce grand abandon ſeront plus aſſurées.
Euménides, venez : ſoyez ici mes dieux ;
Accourez de l'enfer en ces horribles lieux ;
En ces lieux plus cruels et plus remplis de crimes
Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes !

(u) ELECTRE.

Juſte Ciel ! eſt-ce à lui de prononcer ce nom ?
D'où vient qu'il s'attendrit ? je l'entends qui ſoupire ;
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ?
Qu'importent des remords à l'horreur où je ſuis.
(elle avance vers Oreſte.)
Le voilà ſeul.... frappons. Meurs, traître.... je ne puis....

ORESTE.

Ciel! Electre, eſt-ce vous, furieuſe, tremblante ?

ELECTRE.

Ah ! je crois voir en vous un dieu qui m'épouvante.
Aſſaſſin de mon frère, oui, j'ai voulu ta mort:
J'ai fait, pour te frapper, un impuiſſant effort.
Ce fer m'eſt échappé ; tu braves ma colère,
Je cède à ton génie, et je trahis mon frère.

ORESTE.

Ah ! loin de le trahir.... Où me ſuis-je engagé ?

ELECTRE.

Sitôt que je vous vois, tout mon cœur eſt changé.
Quoi, c'eſt vous qui tantôt me rempliſſiez d'alarmes ?

ORESTE.

C'eſt moi qui de mon ſang voudrais payer vos larmes.

ELECTRE.

Le nom d'Agamemnon vient de vous échapper :
Juſte Ciel ! à ce point ai-je pu me tromper ?
Ah ! ne me trompez plus, parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

O ſœur du tendre Oreſte, évitez-moi, tremblez.

ELECTRE.

Pourquoi ?

ORESTE.

Ceſſez.... je ſuis.... gardez qu'on ne nous voie.

(x) EGISTHE.

Eh bien, eſt-il puni ?

DIMAS.

Paraiſſez ; c'eſt à vous, Seigneur, d'être obéi.
Oreſte s'eſt nommé dès qu'il a vu Pammène.

(y) PAMMENE.

Elle oppoſe à ſon fils une main trop hardie.
Pour ce grand criminel qui touche à ſon trépas
Elle demande grâce, et ne l'obtiendra pas.
On dit que dans [illegible] trouble on voit les Euménides
Sourdes à la prière, et de meurtres avides,
Miniſtres des arrêts prononcés par le ſort,
Marcher autour d'Oreſte, en appelant la mort.

IPHISE.

Jour terrible et ſanglant, &c.

Fin des Variantes d'Oreſte.

NOTES.

(1) Ah, plutôt dans les maux où mon cœur eſt en proie,
Puiſſent mes cris troubler leur odieuſe joie !
Electre de Longe-Pierre.

(2) C'eſt ici qu'arrêté dans le piége,
Mon père ſuccomba ſous un fer ſacrilége.
Ibidem.

(3) Le temps auprès des dieux ne preſcrit point le crime.
Leur bras ſait tôt ou tard atteindre ſa victime ;
Ce bras ſur le coupable eſt toujours étendu (*)
Et va frapper un coup ſi long-temps attendu.
Ibid.

(4) Un fils peut-il ſi loin étendre ſes fureurs?
Une mère à ſes yeux, Madame, eſt toujours mère,
La nature aiſément déſarme ſa colère.
Ibid.

(*) Vers d'Athalie.

DISSERTATION

DISSERTATION

SUR LES PRINCIPALES

TRAGÉDIES

ANCIENNES ET MODERNES,

Qui ont paru ſur le ſujet d'Electre, et en particulier ſur celle de Sophocle.

Par M. DU MOLARD, membre de pluſieurs academies.

TRADUCTION

DE DEUX VERS D'EURIPIDE.

Un bon critique suit toujours les règles de l'équité, et reprend en tout temps et en tout lieu ceux qui commettent des fautes.

DISSERTATION

SUR LES PRINCIPALES

TRAGEDIES

ANCIENNES ET MODERNES,

Qui ont paru ſur le ſujet d'Electre, et en particulier ſur celle de Sophocle.

Le ſujet d'Electre, un des plus beaux de l'antiquité, a été traité par les plus grands maîtres et chez toutes les nations qui ont eu du goût pour les ſpectacles. *Eſchyle*, *Sophocle*, *Euripide*, l'ont embelli à l'envi chez les Grecs. Les Latins ont eu pluſieurs tragédies ſur ce ſujet. *Virgile* le témoigne par ce vers :

Aut Agamemnonius ſcenis agitatus Oreſtes.

ce qui donne à entendre que cette pièce était ſouvent repréſentée à Rome. *Cicéron*, dans le livre *de Finibus*, cite un fragment d'une tragédie d'Oreſte fort applaudie de ſon temps. *Suétone* dit que *Néron* chanta le rôle d'*Oreſte* parricide ; et *Juvenal* parle d'un Oreſte qui était d'une longueur rebutante, et auquel l'auteur n'avait pas encore mis la dernière main :

.... Summi plenâ jam margine libri
Scriptus et in tergo, necdùm finitus Oreſtes.

Baif eſt le premier qui ait traité ce ſujet en notre

langue. Son ouvrage n'eſt qu'une traduction de l'Electre de *Sophocle* : il a eu le ſort de toutes les pièces de théâtre de ſon ſiècle. L'Electre de M. de *Longe-Pierre*, faite en 1700, ne fut jouée, je crois, qu'en 1718. Pendant cet intervalle M. de *Crébillon* donna ſa tragédie d'Electre. Je ne connais que le titre de l'Electre du baron de *Walef* qui a paru dans les Pays Bas. Enfin M. de *Voltaire* vient de nous donner une tragédie d'Oreſte. *Eraſmo di Valvaſone* a traduit en italien l'Electre de *Sophocle*, et *Ruſcellai* a fait une tragédie d'Oreſte, qui ſe trouve dans le premier volume du théâtre italien, donné par M. le marquis de *Maffei*, à Vérone, en 1723.

Je diviſerai cette diſſertation en trois parties. Je rechercherai dans la première quels ſont les fondemens de la préférence que tous les ſiècles ont donnée à la tragédie d'Electre de *Sophocle* ſur celle d'*Euripide*, et ſur les Choéphores d'*Eſchyle*.

Dans la ſeconde, j'examinerai ſans prévention ce qu'on doit penſer de l'entrepriſe de l'auteur de la tragédie d'Oreſte, de traiter ce ſujet ſans ce que nous appelons épiſodes, et avec la ſimplicité des anciens ; et de la manière dont il a exécuté cette entrepriſe.

Dans la troiſième et dernière partie, je ferai voir combien il eſt difficile de s'écarter de la route que les anciens nous ont frayée en traitant ce ſujet, ſans détruire le bon goût, et ſans tomber dans des défauts qui paſſent même des penſées aux expreſſions.

Je ſoumets tout ce que je dirai dans cet écrit au jugement de ceux qui aiment ſincèrement les

belles-lettres, qui ont fait de bonnes études, qui connaiſſent en même temps le génie de la langue grecque et celui de la nôtre, qui, ſans être les adorateurs ſerviles et aveugles des anciens, connaiſſent leurs beautés, les ſentent et leur rendent juſtice, et qui joignent l'érudition à la ſaine critique : je récuſe tous les autres juges, comme incompétens.

Je ne cherche qu'à être utile ; je ne veux faire ni d'éloge ni de ſatire. Le théâtre, que je regarde comme l'école de la jeuneſſe, mérite qu'on en parle d'une manière plus ſérieuſe et plus approfondie qu'on ne fait d'ordinaire dans tout ce qui s'écrit pour et contre les pièces nouvelles (*a*). Le public eſt las de tous ces écrits, qui ſont plutôt des libelles que des inſtructions, et de tous ces jugemens dictés par un eſprit de cabale et d'ignorance. Quiconque oſe porter un jugement doit le motiver, ſans quoi il ſe déclare lui-même indigne d'avoir un avis ; je n'ai formé le mien qu'après avoir conſulté les gens de lettres les plus éclairés. C'eſt ce qui m'enhardit à me nommer, afin de n'être pas confondu avec les auteurs de tant d'écrits ténébreux, dont le moins qu'on puiſſe dire eſt qu'ils ſont inutiles.

(*a*) Le père *Rapin*, dans ſes Réflexions ſur la Poëtique, dit, après *Ariſtote*, que la tragedie eſt une leçon publique, plus inſtructive, ſans comparaiſon, que la philoſophie, parce qu'elle inſtruit l'eſprit par les ſens, et qu'elle rectifie les paſſions par les paſſions mêmes, en calmant, par leur emotion, le trouble qu'elles excitent dans le cœur.

PREMIERE PARTIE.

De l'Electre de Sophocle.

On a toujours regardé l'Electre de *Sophocle* comme un chef-d'œuvre, ſoit par rapport au temps auquel elle a été compoſée, ſoit par rapport au peuple pour lequel elle a été faite.

Ce temps touchait à celui de l'invention de la tragédie. Trois illuſtres rivaux, les chefs et les modèles de tous ceux qui ont excellé depuis dans le genre dramatique, ſe diſputèrent la victoire. Les pièces des deux antagoniſtes de *Sophocle* furent louées, furent même récompenſées; la ſienne fut couronnée et préférée. Toute la nation grecque et toute la poſtérité n'ont jamais varié ſur ce jugement. Elle tira des gémiſſemens et des larmes; elle excita même des cris qu'arrachaient la terreur et la pitié portées à leur comble. On ne peut la lire dans l'original ſans répandre des pleurs. Tel eſt l'effet que produiſit et que produit encore de nos jours la ſcène de l'urne, que toute l'antiquité a regardée comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique. *Aulu-Gelle* rapporte que de ſon temps, ſous l'empire d'*Adrien*, un acteur nommé *Paulus*, qui feſait le rôle d'*Electre*, fit tirer du tombeau l'urne qui contenait les cendres de ſon fils bien-aimé; et, comme ſi c'eût été l'urne d'*Oreſte*, il remplit toute l'aſſembée, non pas d'une ſimple émotion de douleur bien imitée, mais de cris et de pleurs véritables. Effectivement cette ſcène eſt un

modèle achevé du pathétique. En la lisant on se représente un grand peuple pénétré qui ne peut retenir ses larmes. On croit entendre les soupirs et les sanglots interrompus de temps en temps par les cris les plus douloureux ; mais bientôt un silence morne, signe de la consternation générale, succède à ce bruit : tout le peuple semble tomber avec *Electre* dans le désespoir, à la vue de ce grand objet de terreur et de compassion.

Si tous les Grecs et les Romains, si les deux nations les plus célèbres du monde, et qui ont le plus cultivé et chéri la littérature et la poësie, si deux peuples entiers aussi spirituels et aussi délicats, si tous ceux qui depuis eux, dans d'autres pays et avec des mœurs différentes, ont aimé les lettres grecques et ont été en état de sentir les beautés de cette pièce, se sont tous unanimement accordés à penser de même de l'Electre de *Sophocle*, il faut absolument que ces beautés soient de tous les temps et de tous les lieux.

En effet, tout ce qui peut concourir à rendre une pièce excellente se trouve dans celle-ci : fable bien constituée ; exposition claire, noble, entière ; observation parfaite des règles de l'art ; unité de lieu, d'action et de temps ; (l'action ne dure précisément que le temps de la représentation) conduite sage, mœurs ou caractères vrais et toujours également soutenus. *Electre* y respire continuellement la douleur et la vengeance, sans aucun mélange de passions étrangères. *Oreste* n'a d'autre idée que d'exécuter une entreprise aussi grande, aussi hardie, aussi difficile qu'intéressante. Son cœur est fermé à tout

autre ſentiment, à tout autre objet. La douleur de *Chryſothemis*, plus ſage, plus modérée que celle de ſa ſœur, fait un contraſte adroit et continuel avec les emportemens d'*Electre*. Les ſentimens y ſont par-tout convenables. La ſcène d'*Electre* et de *Chryſothemis* fait ſortir le caractère de la première par la douceur de celui de ſa ſœur. *Iſmène*, dans la tragédie d'Antigone de *Sophocle*, montre la même douceur par le même art, et pour faire contraſter le caractère des deux ſœurs. *Iſmène* et *Chryſothemis* ont la même compaſſion et la même tendreſſe pour *Antigone* et pour *Electre*, pour *Oreſte* et pour *Polynice :* la ſeule différence eſt qu'*Antigone* ayant un peu moins de dureté qu'*Electre*, *Iſmène* de ſon côté a un peu plus de fermeté que *Chryſothemis*.

L'expoſition produiſait d'abord un ſpectacle frappant et un très-grand intérêt. L'immenſité du théâtre, la magnificence artificieuſe des décorations, qui ſuppoſe neceſſairement une grande connaiſſance de la perſpective, donnent lieu au gouverneur d'*Oreſte* de lui faire obſerver deux villes, une forêt, des temples, des places publiques et des palais. Un français, peu verſé dans l'hiſtoire et dans la littérature grecque, peut traiter les villes d'Argos et de Mycène, le bois de la fille d'*Inachus*, célèbre par les fables d'*Io* et d'*Argus*, le palais d'*Agamemnon*, les temples les plus renommés ; il peut, dis-je, les traiter d'objets peu intéreſſans. Mais que ces objets étaient frappans pour toute la Gréce ! que notre théâtre eſt éloigné d'en offrir de pareils ! Le reſte du diſcours du gouverneur met le ſpectateur au fait, en très-peu de mots, de l'hiſtoire d'*Oreſte* et

de ſon projet, que la réponſe du héros achève d'expliquer. L'oracle lui défend d'avoir des troupes et d'employer d'autres armes que la ruſe et le ſecret :

Δόλοισι κλέψαι χειρὸς ἐνδίκους σφαγάς.

En conſéquence il envoie ſon gouverneur annoncer à *Egiſthe* et à *Clytemneſtre* qu'*Oreſte* a été tué aux jeux pythiens. Qu'importe, dit-il, qu'on diſe que je ſuis mort, pourvu que je vive et que je me couvre de gloire ? Quand un faux bruit nous procure un grand avantage, je ne puis le regarder comme un mal ; ce qui fait alluſion à l'idée que les anciens avaient que ces bruits de mort étaient d'un mauvais augure.

Τί γάρ με λυπεῖ τοῦθ', ὅταν λόγῳ θανὼν
ἔργοισι σωθῶ, κἀξενέγκωμαι κλέος ;
δοκῶ μὲν οὐδὲν ῥῆμα σὺν κέρδει κακόν.

Il ſort enſuite pour aller faire des libations ſur le tombeau de ſon père, ainſi qu'*Apollon* l'a ordonné. Sa conduite ne ſe dément point. Les caractères ne ſe démentent pas davantage. Même inflexibilité, même fureur dans *Electre*, même douceur dans *Chryſothemis*, même ſageſſe dans *Oreſte* et dans le gouverneur, même fierté dans *Clytemneſtre*. Traiter cette fierté de défaut, c'eſt inſulter à toute l'antiquité, c'eſt ignorer ce que c'eſt que les mœurs dans un pareil ſujet, c'eſt méconnaître la belle nature.

Je ne diſconviendrai pas qu'avec toutes ces perfections on ne puiſſe faire quelques objections contre *Sophocle*. On dira que l'intrigue eſt très-ſimple : je

l'avoue, et je crois même que c'eſt la plus grande beauté de la pièce. Cette ſimplicité irait au détriment de l'intrigue, ſi cette intrigue elle-même était autre choſe qu'un tableau continu. *Sophocle*, ajoutera-t-on, manque de certains traits délicats et finis que la tragédie a pu acquérir avec le temps. Les penſées n'y ſont peut-être pas aſſez approfondies ni aſſez variées. Mais les Grecs, et *Sophocle* en particulier, connaiſſaient peu ces faibles ornemens. Son pinceau hardi peignait tout à grands traits. Il ne s'embarraſſait que d'arriver au but.

On apporte les cendres d'*Oreſte* qu'on dit avoir été tué aux jeux pythiens, dont on fait une très-longue deſcription, qui appartient plus à l'épopée qu'à la tragédie. Ce récit ne forme pas d'ailleurs de nœud aſſez intrigué. Il ne met point le héros auquel on s'intéreſſe en un danger réel; il ne produit ni pitié ni terreur, du moins chez un peuple débarraſſé du préjugé aveugle où vivaient les anciens, que ces bruits de mort étaient du plus ſiniſtre préſage. Mais ce même préjugé feſait que les Grecs n'en craignaient que plus pour *Oreſte* ; et cette crainte était ſi forte qu'elle ſuſpendait tous les mouvemens précédens de terreur et de compaſſion. Quoique ce bruit de mort mette ce héros dans le plus grand danger de perdre la vie, *Oreſte* foule aux pieds cette crainte, parce que le but de la tragédie eſt d'empêcher de craindre avec trop de faibleſſe des diſgrâces communes. *Sophocle* ménage la crainte des ſpectateurs, en feſant mépriſer par *Oreſte* ce mauvais préſage. La crainte du héros ſe porte toute entière ſur l'obéiſſance aveugle qu'on doit aux oracles.

D'ailleurs on a toujours excufé cette defcription épifodique par le goût décidé, par la paffion furieufe que toute la nation grecque avait pour ces jeux. En effet c'était un des endroits de la pièce les plus applaudis. On paffait à *Sophocle* l'anachronifme formel en faveur de la beauté de ce morceau, et de l'intérêt qu'on prenait à cette magnifique defcription.

On dira peut-être encore que le gouverneur d'*Orefte* était bien hardi de débiter à une grande reine une fable dont elle pouvait d'un moment à l'autre reconnaître la fauffeté. Toute la Gréce accourait aux jeux pythiens. N'y avait-il aucun habitant de Mycène ou d'Argos qui y eût affifté ? Cela n'eft pas probable. Perfonne n'en était-il encore revenu quand le gouverneur fefait ce récit, ou quelqu'un ne pouvait-il pas en arriver dans le moment même ? La reine pouvait en un inftant découvrir l'impofture.

Cette objection tombe d'elle-même, pour peu que l'on faffe réflexion que l'action qui ne dure que quatre heures, ou le temps de la repréfentation, eft fi preffée, que *Clytemneftre* et *Egifthe* font tués avant qu'ils aient le temps d'être détrompés ; et, encore un coup, le plaifir que ce morceau fefait à toute la nation, la beauté, la fublimité du ftyle dans lequel il eft écrit, l'emportèrent fur toutes les critiques.

Je ne faurais difconvenir que *Sophocle*, ainfi qu'*Euripide*, ne devaient pas faire de *Pylade* un perfonnage muet. Ils fe font privés par là de grandes beautés.

N'eft-ce pas encore un défaut qu'*Egifthe* ne paraiffe qu'à la dernière fcène, et pour y recevoir la mort? Quel perfonnage que celui d'un roi qui ne vient que

pour mourir ! Cependant il ne ſemble pas abſolument néceſſaire qu'*Egiſthe* paraiſſe plus tôt. Le poëte inſpire tant de terreur dans tout le cours de la pièce, qu'il n'a pas beſoin d'introduire plus tôt un perſonnage qui ne produirait que de l'horreur, qui nuirait à ſon plan, ou qui du moins ſerait inutile.

Quant à l'atrocité de la cataſtrophe, elle paraît horrible dans nos mœurs ; elle n'était que terrible dans celles des Grecs. C'était un fait avoué de tout le monde, qu'*Oreſte* avait tué ſa mère de propos délibéré pour venger le meurtre de ſon père. Il n'était pas permis de le déguiſer, ni de changer une fable univerſellement reçue (*b*) ; c'était même ce qui feſait tout le grand tragique, tout le terrible de cette action (*c*) : auſſi voit-on qu'*Eſchyle* et *Euripide* ont exactement ſuivi, comme *Sophocle*, l'hiſtoire conſacrée. Il me ſemble même que la mort de *Clytemneſtre*, tuée par ſon fils, eſt en un ſens moins atroce, et ſans contredit beaucoup plus théâtrale et plus tragique que le meurtre de *Camille*, exécuté par *Horace*.

Elle me paraît moins atroce, en ce que *Camille* eſt innocente, et *Clytemneſtre* eſt coupable du plus grand des crimes ; crime dont elle ſe glorifie

(*b*) Il faut que *Clytemneſtre* ſoit tuée par *Oreſte*. Ariſtot. *de Poët. c.* 15.

(*c*) Un des principaux objets du poëme dramatique eſt d'apprendre aux hommes à ménager leur compaſſion pour des ſujets qui le méritent. Car il y a de l'injuſtice d'être trop touché des malheurs de ceux qui méritent d'être miſérables. On doit voir ſans pitié, dit le père *Rapin*, *Clytemneſtre* tuée par ſon fils *Oreſte*, dans *Eſchyle*, parce qu'elle avait tué ſon époux ; et l'on ne peut voir ſans compaſſion mourir *Hippolyte*, parce qu'il ne meurt que pour avoir été ſage et vertueux. *Voy. Reflexion ſur la Poëtique.*

quelquefois, et dont elle n'a qu'un léger repentir : en cela elle mérite infiniment plus d'être punie que *Camille*, qui regrette ſon amant, et dont tout le crime ne conſiſte qu'en des paroles trop dures que lui arrache l'excès de ſa douleur.

Elle eſt plus théâtrale, en ce qu'elle fait le vrai ſujet de la pièce ; car cette mort eſt préparée et attendue, et celle de *Camille* dans les Horaces n'eſt qu'un événement imprévu qui pouvait ne pas arriver, qui ne fait qu'une double action vicieuſe, et un cinquième acte inutile, qui devient lui-même une triple action dans la pièce. Il n'y a qu'une ſeule action au contraire dans *Sophocle*, la punition des deux époux étant le ſeul ſujet de la pièce. C'eſt cette unité qui contribuait tant au pathétique de la cataſtrophe. Quoi de plus pathétique en effet que ces cris de *Clytemneſtre ? O mon fils ! mon fils, ayez pitié de celle qui vous a mis au monde.*

. . . . ὦ τέκνον, τέκνον,
οἴκτειρε τὴν τεκοῦσαν.

On frémiſſait à cette terrible, quoique juſte, réponſe d'*Electre : Mais, vous-même, avez-vous eu pitié de ſon père et de lui ?*

ἀλλ' οὐκ ἐκ σέθεν
ᾠκτείρεθ' οὗτος, οὔθ' ὁ γεννήσας πατήρ ?

On tremblait à cette effrayante exclamation d'*Electre* à ſon frère : *Frappe, redouble, ſi tu le peux.*

. . . . . . παῖσον, εἰ σθένεις, διπλῆν.

Après quoi *Clytemnestre* expirante s'écrie : *Encore une fois, hélas !*

ὤ μοι μάλ' αὖθις !

Qu'Egisthe, poursuit *Electre*, *ne reçoit-il le même traitement !*

εἰ γὰρ Αἰγίσθῳ θ' ὁμοῦ !

Egisthe qui arrive dans ces terribles circonstances, croyant voir le corps d'*Oreste* massacré, et découvrant celui de sa femme ; la mort ignominieuse de cet assassin, qui n'a pas même la consolation de mourir volontairement et en homme libre, et à qui l'on annonce qu'il sera privé de la sépulture ; tout cela forme le coup de théâtre le plus frappant et le plus terrible, je ne dis pas pour notre nation, mais pour toute celle des Grecs, qui n'était point amollie par des idées d'une tendresse lâche et efféminée ; pour un peuple qui, d'ailleurs humain, éclairé, poli autant qu'aucun peuple de la terre, ne cherchait point au théâtre ces sentimens fades et doucereux auxquels nous donnons le nom de galans, et qui par conséquent était plus disposé à recevoir les impressions d'un tragique atroce.

Combien ce peuple ne s'intéressait-il pas à la gloire d'*Agamemnon*, à son malheur et à sa vengeance? Il entrait dans ces sentimens autant qu'*Oreste* lui-même. Les Grecs n'ignoraient pas que ce prince était coupable de tuer sa mère ; mais il fallait absolument représenter ce crime. La mort de *Clytemnestre* était juste, et son fils n'était coupable que par l'ordre

formel des dieux qui le conduifaient pas à pas dans ce crime ; par celui des deftinées, dont les arrêts étaient irrévocables , qui fefaient des malheureux mortels ce qu'il leur plaifait : *Qui nos homines quafi pilas habent.* Ainfi, en condamnant *Orefte* autant qu'ils le devaient , les Grecs ne condamnaient point *Sophocle*, et ils le comblaient au contraire de louanges. D'ailleurs tous les poëtes tragiques tiennent le langage de la philofophie ftoïcienne.

Il me femble avoir montré les fources de l'admiration que tous les anciens ont eue pour l'Electre de *Sophocle.* Le parallèle de cette pièce avec celles d'*Euripide* et d'*Efchyle* fur ce fujet , qui font à la vérité pleines de beautés , ne fervira pas peu à démontrer entièrement combien elle leur eft fupérieure. On verra combien la conduite et l'intrigue de la pièce de *Sophocle* font plus belles et plus raifonnables que celles des deux autres.

Plufieurs critiques ont douté que la tragédie d'Electre, que nous avons fous le nom d'*Euripide*, fût de ce grand maître. On y trouve moins de chaleur et moins de liaifon ; et l'on pourrait foupçonner qu'elle eft l'ouvrage d'un poëte fort poftérieur. On fait que les favans de la célèbre école d'Alexandrie ont non-feulement rectifié et corrigé , mais auffi altéré et fuppofé plufieurs poëmes anciens. Electre était peut-être mutilée ou perdue de leur temps ; ils en auront lié tous les fragmens pour en faire une pièce fuivie. Quoi qu'il en foit , on y retrouve les fameux vers cités par *Plutarque* (dans la vie de *Lyfandre*), qui préfervèrent Athènes d'une deftruction

totale, lorſque *Lyſandre* s'en rendit le maître. En effet, comme les vainqueurs délibéraient le ſoir dans un feſtin s'ils raſeraient ſeulement les murailles de la ville, ou s'ils la renverſeraient de fond en comble, un phocéen chanta ce beau chœur, et tous les convives en furent ſi émus, qu'ils ne purent ſe réſoudre à détruire une ville qui avait produit d'auſſi beaux eſprits et d'auſſi grands perſonnages.

Dans *Euripide*, *Electre* a été mariée par *Egiſthe* à un homme ſans bien et ſans dignité, qui demeure hors de la ville dans une maiſon conforme à ſa fortune. La ſcène eſt devant cette maiſon, ce qui ne produit pas une décoration bien magnifique. Cet époux d'*Electre*, qui, à la vérité, par reſpect n'a eu aucun commerce avec elle, ouvre la ſcène, en fait l'expoſition dans un long monologue qu'on peut regarder comme un prologue. Ce défaut, qui ſe trouve dans preſque toutes les premières ſcènes d'*Euripide*, rend ſes expoſitions la plupart froides et peu liées avec la pièce.

Oreſte eſt reconnu par un vieillard en préſence de ſa ſœur, par une cicatrice qu'il s'eſt faite au-deſſus du ſourcil, en courant, lorſqu'il était enfant, après un chevreuil.

Des critiques ont trouvé cette reconnaiſſance trop bruſque, et celle de *Sophocle* trop traînante. Ils ſemblent qu'ils n'aient fait aucune attention aux mœurs de la nation grecque, et qu'ils n'aient connu ni le génie ni les grâces des deux tragiques.

Oreſte va enſuite avec ſon ami *Pylade* aſſaſſiner *Egiſthe* par derrière, pendant qu'il eſt penché pour

conſidérer

confidérer les entrailles d'une victime. Ils le tuent au milieu d'un facrifice et d'une cérémonie religieufe, parce que tous les droits divins et humains avaient été violés dans l'affaffinat d'*Agamemnon*, commis dans fon propre palais par une rufe abominable, et lorfqu'il allait fe mettre à table et faire des libations aux dieux. Ainfi ce récit de la mort d'*Egifthe* contient la defcription d'un facrifice. Les Grecs étaient fort curieux de ces defcriptions de facrifices, de fêtes, de jeux, &c. ainfi que des marques, cicatrices, anneaux, bijoux, caffettes et autres chofes qui amènent les reconnaiffances.

Le récit qu'*Electre* et fon frère font de la manière dont ils ont affaffiné leur mère, qui ne vient fur la fcène que pour y être tuée, me paraît beaucoup plus atroce que la fcène de *Sophocle*, que j'ai rapportée ci-deffus. *Orefte* eft livré aux furies, pour avoir exécuté l'ordre des dieux, pendant qu'*Electre*, qui fe vante d'avoir vu cet horrible fpectacle, d'avoir encouragé fon frère, d'avoir conduit fa main, parce qu'*Orefte* s'était couvert le vifage de fon manteau, *Electre*, dis-je, eft épargnée. *Sophocle* certainement l'emporte ici fur *Euripide;* mais les *Diofcures*, *Caftor* et *Pollux*, frères de *Clytemneftre*, furviennent, et loin de prendre la défenfe de leur fœur, ils rejettent le crime de fes enfans fur *Apollon*, envoient *Orefte* à Athènes pour y être expié, lui prédifent qu'il courra rifque d'être condamné à mort, mais qu'*Apollon* le fauvera en fe chargeant lui-même de ce parricide. Ils lui annoncent enfuite un fort heureux, après qu'*Electre* aura époufé *Pylade*, époux digne en effet d'une auffi grande princeffe, puifqu'il était fils d'une

sœur d'*Agamemnon*, et qu'il deſcendait d'*Eaque* fils de *Jupiter* et d'*Egine*. C'eſt ce qui juſtifie le reproche d'un critique à M. *Racine*, d'avoir fait de *Pylade* un confident trop ſubalterne dans Andromaque, et d'avoir déshonoré par là une amitié reſpectable entre deux princes dont la naiſſance était égale.

Quant à la pièce d'*Eſchyle*, des filles étrangères eſclaves de *Clytemneſtre*, mais attachées à *Electre*, portent des préſens ſur le tombeau d'*Agamemnon;* c'eſt ce qui a fait donner à la pièce le nom de *Choéphores*, ou porteuſes de libations ou de préſens, du mot grec χοὴ, qui ſignifie des libations qu'on feſait ſur les tombeaux.

Oreſte eſt reconnu par ſa ſœur dès le commencement de la pièce, par trois marques aſſez équivoques, les cheveux, la trace des pas, et la robe ὕφασμα qu'elle a tiſſue elle-même, il y avait ſans doute long-temps.

Les anciens eux-mêmes ſe ſont moqués de cette reconnaiſſance; et M. *Dacier* la blâme, parce qu'elle eſt trop éloignée de la péripétie, ou changement d'état. Celle de *Sophocle* eſt plus ſimple. *Oreſte* dit à ſa ſœur: *Regardez cet anneau, c'eſt celui de mon père.*

τήνδε προσβλέψασ' ἐμοῦ
σφραγῖδα πατρὸς.

Il déclare enſuite que l'oracle d'*Apollon* lui a ordonné de tuer les meurtriers de ſon pere, ſous peine d'éprouver les plus cruels tourmens, d'être livré aux furies, &c.

Le P. *Brumoy* remarque judicieuſement à ce ſujet qu'*Oreſte* eſt criminel en obéiſſant et en n'obéiſſant

pas. Cependant il ne peut ſe déterminer à tuer ſa mère. *Electre* lève ſes ſcrupules et l'aigrit contre elle. Le chœur lui raconte le ſonge de la reine, qui a cru voir ſortir de ſon ſein un ſerpent qui lui a tiré du ſang au lieu de lait. *Oreſte* jure qu'il accomplira ce ſonge. Le chœur ſuivant eſt un récit des amours funeſtes qui ont été enſanglantés.

Oreſte s'introduit dans le palais d'*Egiſthe* ſous le nom d'un marchand de la Phocide, qui vient annoncer la mort du fils d'*Agamemnon*. *Egiſthe* entre dans ſon palais pour s'aſſurer de ce bruit. *Oreſte* l'y tue, et reparaît pour aſſaſſiner ſa mère ſur le théâtre.

En vain elle lui demande grâce par les mamelles qui l'ont allaité. *Pylade* dit à ſon ami, qui craint encore de commettre ce parricide, qu'il doit obéir aux dieux et accomplir ſes ſermens. *Préférez-vous*, ajoute-t-il, *vos ennemis aux dieux mêmes ?* *Oreſte* déterminé dit à ſa mère : *C'eſt à vous-même, et non pas à moi, que vous devez attribuer votre mort*,

Σύ τοι σεαυτὴν, οὐκ ἐγὼ, κατακτενεῖς.

Quoi de plus réfléchi, de plus dur et de plus cruel ! Il n'y a point d'oracle, de deſtinée qui pût diminuer ſur notre théâtre l'atrocité de cette action et de ce ſpectacle ; auſſi *Oreſte* a beau ſe diſculper, faire ſon apologie, et rejeter le crime ſur l'oracle et ſur la menace d'Apollon, *les chiens irrités de ſa mère* l'environnent et le déchirent.

Electre n'eſt point amoureuſe chez les trois tragiques grecs : en voici les raiſons. Les caractères étaient

conſtatés, et comme conſacrés dans les tragédies d'*Eſchyle*, de *Sophocle* et d'*Euripide*, parce que les caractères étaient conſtatés chez les anciens. Ils ne s'écartaient jamais de l'opinion reçue : *Sit Medea ferox invictaque*, &c. *Electre* ne pouvait pas plus être amoureuſe que *Polyxène* et *Iphigénie* ne pouvaient être coquettes, *Médée* douce et compatiſſante, *Antigone* faible et timide. Les ſentimens étaient toujours conformes aux perſonnages et aux ſituations. Un mot de tendreſſe dans la bouche d'*Electre* aurait fait tomber la plus belle pièce du monde, parce que ce mot aurait été contre le caractère diſtinctif et la ſituation terrible de la fille d'*Agamemnon*, qui ne doit reſpirer que la vengeance.

Que dirait-on, parmi nous, d'un poëte qui ferait agir et parler *Louis XII* comme un tyran, *Henri IV* comme un lâche, *Charlemagne* comme un imbécille, St *Louis* comme un impie ? Quelque belle que la pièce fût d'ailleurs, je doute que le parterre eût la patience d'écouter juſqu'au bout. Pourquoi *Electre*, amoureuſe, aurait-elle eu un meilleur ſuccès à Athènes ?

Les ſentimens doucereux, les intrigues amoureuſes, les tranſports de jalouſie, les ſermens indiſcrets de s'aimer toute la vie, malgré les dieux et les hommes, tout ce verbiage langoureux, qui déshonore ſouvent notre théâtre, était inconnu des Grecs. La correction des mœurs était le but principal de leur théâtre. Pour y réuſſir, ils voulurent monter à la ſource de toutes les paſſions et de tous les ſentimens. Loin de rencontrer l'amour ſur leur route, ils y trouvèrent la terreur et la compaſſion. Ces deux ſentimens leur

parurent les plus vifs de tous ceux dont le cœur humain eſt ſuſceptible. Mais la terreur et l'attendriſſement, portés à l'excès, précipitent indubitablement les hommes dans les plus grands crimes et dans les plus grands malheurs. Les Grecs entreprirent de corriger l'un et l'autre, et de les corriger l'un par l'autre.

La crainte non corrigée, *non épurée*, pour me ſervir du terme d'*Ariſtote*, nous fait regarder comme des maux inſupportables les événemens fâcheux de la vie, les diſgrâces imprévues, la douleur, l'exil, la perte des biens, des amis, des parens, des couronnes, de la liberté et de la vie. La crainte bien épurée nous fait ſupporter toutes ces choſes; elle nous fait même courir au-devant avec joie, lorſqu'il s'agit des intérêts de la patrie, de l'honneur, de la vertu et de l'obſervation des lois éternelles établies par les dieux. Les Grecs enſeignaient ſur leur théâtre à ne rien craindre alors, à ne jamais balancer entre la vie et le devoir, et à ſupporter ſans ſe troubler toutes les diſgrâces, en les voyant ſi fréquentes et ſi extrêmes dans les perſonnages les plus conſidérables et les plus vertueux; *à ménager la crainte* et à la tempérer par les exemples les plus illuſtres. Les peuples apprenaient au théâtre qu'il y a de la puſillanimité et du crime à craindre ce qui n'eſt plus un mal, par le motif qui le fait ſurmonter, et par la cauſe qui le produit; puiſque ce mal, ſi c'en eſt un, n'eſt rien en comparaiſon de maux inévitables et bien plus à craindre, tels que l'infamie, le crime, la colère et la vengeance éternelle des dieux. La terreur de ces maux bien plus redoutables fait diſparaître entièrement celle des

premiers. L'*Oreſte* de *Sophocle* s'embarraſſe peu qu'on faſſe courir le bruit de ſa mort, pourvu qu'il obéiſſe ponctuellement aux oracles. *Electre* mépriſe l'eſclavage et les rigueurs de ſa mère et d'*Egiſthe*, pourvu que la mort d'*Agamemnon* ſoit vengée; il faut n'avoir jamais lu ni le texte ni la traduction de *Sophocle*, pour oſer dire qu'elle ſonge plus à venger ſes propres injures, que la mort de ſon père. *Antigone* rend les honneurs funèbres à ſon frère, et ne craint point d'être enterrée vive, parce que l'ordre ſacrilége de *Créon* eſt formellement contraire à celui des dieux, et qu'on ne peut ni ne doit jamais balancer entre les dieux et les hommes, entre la mort et la colère des immortels. *Oreſte*, dans *Sophocle*, n'a rien à craindre des *Euménides*, parce qu'il ſuit fidellement les ordres d'*Apollon*.

La pitié non épurée nous fait plaindre tous les malheureux qui gémiſſent dans l'exil, dans la misère et dans les ſupplices. La pitié épurée apprenait aux Grecs à ne plaindre que ceux qui n'ont point mérité ces maux, et qui ſouffrent injuſtement, *à ménager leur compaſſion*, à ne point gémir ſur les malheurs qui accablent ceux qui déſobéiſſent aux dieux et aux lois, qui trahiſſent la patrie, qui ſe ſont ſouillés par des crimes.

Clytemneſtre n'eſt point à plaindre de périr par la main d'*Oreſte;* parce qu'elle a elle-même aſſaſſiné ſon époux, parce qu'elle a goûté le barbare plaiſir de rechercher dans ſon flanc les reſtes de ſa vie, parce qu'elle lui avait manqué de foi par un inceſte, parce qu'elle a voulu faire périr ſon propre fils, de peur qu'il ne vengeât la mort de ſon père. C'eſt une

injuſtice de plaindre ceux qui méritent d'être miſérables, de s'attendrir ſur les malheurs qui arrivent aux tyrans, aux traîtres, aux parricides, aux ſacriléges, à ceux, en un mot, qui ont tranſgreſſé toutes les règles de la juſtice. On ne doit les plaindre que d'avoir commis les crimes qui leur ont attiré la punition et les tourmens qu'ils ſubiſſent. Mais cette pitié même ne fait que guérir l'ame de cette vile compaſſion qui peut l'amollir, et de ces vaines terreurs qui la troublent.

C'eſt ainſi que le théâtre grec tendait à la correction des mœurs par la terreur et par la compaſſion, ſans le ſecours de la galanterie. C'était de ces deux ſentimens que naiſſaient les penſées ſublimes, et les expreſſions énergiques que nous admirons dans leurs tragédies, et auxquelles nous ne ſubſtituons que trop ſouvent des fadeurs, de jolis riens, et des épigrammes.

Je demande à tout homme raiſonnable, dans un ſujet auſſi terrible que celui de la vengeance de la mort d'*Agamemnon*, que peut produire l'amour d'*Electre* et d'*Oreſte* qui ne ſoit infiniment au-deſſous de l'art de *Sophocle* ? Il eſt bien queſtion ici de déclarations d'amour, d'intrigues de ruelle, de combats entre l'amour et la vengeance. Loin d'élever l'ame, ces faibles reſſources ne feraient que l'avilir. Il en eſt de même de preſque tous les grands ſujets traités par les Grecs. L'auteur d'Oedipe convient lui-même, et cet aveu lui fait infiniment d'honneur, que l'amour de *Jocaſte* et de *Philoctète*, qu'il n'a introduit que malgré lui, déroge à la grandeur de ſon ſujet. La nouvelle tragédie de Philoctète n'eût

valu que mieux, ſi l'auteur avait évité l'amour de *Pyrrhus* pour la fille de *Philoctète*. Le goût du ſiècle l'a entraîné. Ses talens auraient ſurmonté la prétendue difficulté de traiter ces ſujets ſans amour, comme *Sophocle*.

Mettez de l'amour dans Athalie et dans Mérope, ces deux pièces ne ſeront plus des chefs-d'œuvre, parce que l'amour le mieux traité n'a jamais le ſérieux, la gravité, le ſublime, le terrible qu'exigent ces ſujets. *Electre*, amoureuſe, n'inſpire plus cette terreur et cette pitié active des anciens. Inutilement veut-on y ſuppléer par des épiſodes romaneſques, par des deſcriptions déplacées, par des reconnaiſſances accumulées les unes ſur les autres, par des converſations galantes, par des lieux communs de toute eſpèce, et par des idées giganteſques. On ne fait que défigurer l'art de *Sophocle* et la beauté du ſujet. C'eſt faire un mauvais roman d'une excellente tragédie; et comme le ſtyle eſt d'ordinaire analogue aux idées, il devient lâche, bourſouflé, barbare. Qu'on diſe après cela que ſi on avait quelque choſe à imiter de *Sophocle*, ce ne ſerait certainement pas ſon Electre; qu'on appelle ce prince de la tragédie *grec babillard*, il réſulte de ces invectives que l'art de *Sophocle* eſt inconnu à celui qui tient ce diſcours, ou qu'il n'a pas daigné travailler aſſez ſon ſujet pour y parvenir; ou enfin que tous ſes efforts ont été inutiles, et qu'il n'a pu y atteindre. Il ſemble que le déſeſpoir lui ait ſuggéré de condamner d'un mot *Sophocle* et toute la Gréce. Mais *Electre*, amoureuſe du fils d'*Egiſthe* aſſaſſin de ſon père, ſéducteur de ſa mère, perſécuteur d'*Oreſte*, auteur de tous ſes

malheurs; *Oreſte*, amoureux de la fille de ce même *Egiſthe* bourreau de toute ſa famille, raviſſeur de ſa couronne, et qui ne cherche qu'à lui ôter la vie, auraient l'un et l'autre échoué ſur le théatre d'Athènes. Ce double amour aurait eu néceſſairement le plus mauvais ſuccès. Vainement on aurait dit en faveur du poëte que plus *Electre* eſt malheureuſe, plus elle eſt aiſée à attendrir ; le peuple d'Athènes aurait répondu que plus *Oreſte* et *Electre* ſont malheureux, moins ils ſont ſuſceptibles d'un amour puéril et inſenſé ; qu'ils ſont trop occupés de leurs infortunes et de leur vengeance, pour s'amuſer à lier une partie quarrée avec les deux enfans du bourreau d'*Agamemnon*, et de leur plus implacable ennemi. Ces amans tranſis auraient fait horreur à toute la Gréce, et le peuple aurait prononcé ſur le champ contre une fable auſſi abſurde et auſſi déshonorante pour le deſtructeur de Troye et pour toute la nation.

Cette courte analyſe des deux pièces rivales de l'Electre de *Sophocle* ſuffit pour faire connaître combien celle-ci eſt préférable aux deux autres, par rapport à la fable, (μῦθος) et par rapport aux mœurs. (ἤθη)

Mais le principal mérite de *Sophocle*, celui qui lui a acquis l'eſtime et les éloges de ſes contemporains et des ſiècles ſuivans juſqu'au nôtre, celui qui les lui procurera tant que les lettres grecques ſubſiſteront, c'eſt la nobleſſe et l'harmonie de ſa diction. (λέξις) Quoique *Euripide* l'emporte quelquefois ſur lui par la beauté des penſées, (διάνοιαι) *Sophocle* eſt au-deſſus de lui par la grandeur, par la majeſté,

par la pureté du ſtyle, et par l'harmonie. C'eſt ce que le ſavant et judicieux abbé *Dubos* appelle la poëſie de ſtyle. C'eſt elle qui a fait donner à *Sophocle* le ſurnom d'*Abeille*, c'eſt elle qui lui a fait remporter vingt-trois victoires ſur tous les poëtes de ſon temps. Le dernier de ſes triomphes lui coûta la vie, par la ſurpriſe et par la joie imprévue qu'il en eut, de ſorte qu'on peut dire de lui qu'il eſt mort dans le ſein de la victoire.

Les termes pittoreſques, et cette imagination dans l'expreſſion, ſans laquelle le vers tombe en langueur, ſoutiendront *Homère* et *Sophocle* dans tous les temps, et charmeront toujours les amateurs de la langue dans laquelle ces grands hommes ont écrit (*d*). Ce mérite ſi rare de la beauté de l'élocution eſt, ſelon *Quintilien*, comme une muſique harmonieuſe qui charme les oreilles délicates. Un poëme aurait beau être parfait d'ailleurs, et conduit ſelon toutes les règles de l'art, il ne ſera lu de perſonne, s'il manque de ce mérite, et s'il péche par l'élocution. Cela eſt ſi vrai, qu'il n'y a jamais eu dans aucune langue, et chez aucun peuple, de poëme mal écrit, qui jouiſſe de la moindre eſtime permanente et durable. C'eſt ce qui a fait entièrement oublier l'Electre de *Longe-Pierre*, et celles dont j'ai parlé ci-deſſus. C'eſt ce qui a fait univerſellement rejeter parmi nous la Pucelle de *Chapelain*, et le poëme de Clovis de *Deſmarets*.

,, Ce ſont deux poëmes épiques ,, , ajoute M. l'abbé *Dubos*, ,, dont la conſtitution et les mœurs valent

(*d*) *Graïis ingenium, Graïis dedit ore rotundo*
Muſa loqui. Hor. de Art. poët.

„ mieux ſans comparaiſon que celles des deux „ tragédies du Cid et de Pompée. D'ailleurs leurs „ incidens, qui ſont la plus belle partie de notre „ hiſtoire, doivent plus attacher la nation françaiſe, „ que des événemens arrivés depuis long-temps „ dans l'Eſpagne et dans l'Egypte. Chacun ſait le „ ſuccès de ces poëmes, qu'on ne ſaurait imputer „ qu'au defaut de la poëſie de ſtyle. On n'y trouve „ preſque point de ſentimens naturels capables d'in- „ téreſſer. Ce défaut leur eſt commun. Quant aux „ images, *Deſmarets* ne crayonne que des chimères, „ et *Chapelain*, dans ſon ſtyle tudeſque, ne deſſine „ rien que d'imparfait et d'eſtropié. Toutes ſes pein- „ tures ſont des tableaux gothiques. De-là vient le „ ſeul défaut de la Pucelle, mais dont il faut, ſelon „ M. *Deſpréaux*, que ſes défenſeurs conviennent : le „ défaut qu'*on ne la ſaurait lire* „.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.

BOILEAU, *Art poët.*

SECONDE PARTIE.

De la tragédie d'Oreſte.

Il n'eſt pas indifférent de remarquer d'abord que dans tous les ſujets que les anciens ont traités, on n'a jamais réuſſi qu'en imitant leurs beautés. La différence des temps et des lieux ne fait que de très-légers changemens, car le vrai et le beau ſont de tous les temps et de toutes les nations. La vérité

eſt une, et les anciens l'ont ſaiſie, parce qu'ils ne recherchaient que la nature, dont la tragédie eſt une imitation. Phèdre et Iphigénie en ſont des preuves convaincantes. On ſait le mauvais ſuccès de ceux qui, en traitant les mêmes ſujets, ont voulu s'écarter de ces grands modèles. Ils ſe ſont écartés en effet de la nature, et il n'y a de beau que ce qui eſt naturel. Le décri dans lequel l'Oedipe de *Corneille* eſt tombé, eſt une bonne preuve de cette vérité. *Corneille* voulut s'écarter de *Sophocle*, et il fit un mauvais ouvrage.

Il ſe préſente une autre réflexion non moins utile, c'eſt que, parmi nous, les vrais imitateurs des anciens ſe ſont toujours remplis de leur eſprit, au point de ſe rendre propres leur harmonie et leur élégance continue. La raiſon en eſt, à mon gré, qu'ayant ſans ceſſe devant les yeux ces modèles du bon goût et du ſtyle ſoutenu, ils ſe formaient peu à peu l'habitude d'écrire comme eux, tandis que les autres, ſans modèles, ſans règles, s'abandonnaient aux écarts d'une imagination déréglée, ou reſtaient dans leur ſtérilité.

Ces deux principes poſés, je crois ne rien dire que de raiſonnable en avançant que l'auteur de la tragédie d'Oreſte a imité *Sophocle* autant que nos mœurs le lui permettaient, et quelque eſtime que j'aye pour la pièce grecque, je ne crois pas qu'on dût porter l'imitation plus loin.

Il a repréſenté *Electre* et ſon frère toujours occupés de leur douleur et de la vengeance de leur père, et n'étant ſuſceptibles d'aucun autre ſentiment. C'eſt préciſément le caractère que *Sophocle*, *Eſchyle* et *Euripide* leur donnent; il n'en a retranché que

des expreſſions trop dures ſelon nos mœurs. Même réſolution dans les deux *Electres* de poignarder le tyran , même douleur en apprenant la fauſſe nouvelle de la mort d'*Oreſte*, mêmes menaces , mêmes emportemens dans l'une et dans l'autre , mêmes déſirs de vengeance.

Mais il n'a pas voulu repréſenter *Electre* étendant ſa vengeance ſur ſa propre mère , ſe chargeant d'abord du ſoin de ſe défaire de *Clytemneſtre*, enſuite excitant ſon frère à cette action déteſtable , et conduiſant ſa main dans le ſein maternel. Il les a rendus plus reſpectueux pour celle qui leur a donné la naiſſance , et il a même ſemé dans le rôle d'*Electre*, tantôt des ſentimens de tendreſſe et de reſpect, et tantôt des emportemens , ſelon qu'elle a plus ou moins d'eſpérance.

Les rôles de *Pylade* et de *Pammène* me paraiſſent avoir été faits pour ſuppléer aux chœurs de *Sophocle*. On ſait les effets prodigieux que feſaient ces chœurs accompagnés de muſique et de danſe : à en juger par ces effets , la muſique devait merveilleuſement ſeconder et augmenter le terrible et le pathétique des vers. La danſe des anciens était peut - être ſupérieure à leur muſique ; elle exprimait , elle peignait les penſées les plus ſublimes et les paſſions les plus violentes. Elle parlait aux cœurs comme aux yeux. Le chœur des Euménides d'*Eſchyle* coûta la vie à pluſieurs des ſpectateurs. Quant aux paroles des chœurs, elles n'étaient qu'un tiſſu de penſées ſublimes , de principes d'équité , de vertus et de la morale la plus épurée. Le nouvel auteur a tâché de ſuppléer par les rôles de *Pylade* et de

Pammène à ces beautés qui manquent à notre théâtre. Quelle ſageſſe dans l'un et dans l'autre perſonnage ! et quels ſentimens l'auteur donne au premier ! Je n'en veux rapporter que deux exemples. Le premier eſt tiré de la ſcène où *Pylade* dit à *Oreſte* :

C'eſt aſſez, et du ciel je reconnais l'ouvrage :
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage ;
Il veut ſeul accomplir ſes auguſtes deſſeins :
Pour ce grand ſacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance,
Tantôt, trompant la terre, et frappant en ſilence,
Il veut, en ſignalant ſon pouvoir oublié,
N'armer que la nature et la ſeule amitié.

L'autre eſt tiré de la ſcène où *Pylade* dit à *Electre* qu'*Oreſte* obéit aux dieux :

Les arrêts du deſtin trompent ſouvent notre ame.
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins ſecrets qu'ils ne connaiſſent pas ;
Il plonge dans l'abyme, et bientôt en retire ;
Il accable de fers, il élève à l'empire ;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux....

Le fonds du rôle de *Clytemneſtre* eſt tiré auſſi de *Sophocle*, quoique tempéré par la Clytemneſtre d'*Euripide*. On voit évidemment, dans les deux poëtes grecs, que *Clytemneſtre* eſt ſouvent prête à s'attendrir. Elle ſe juſtifie devant *Electre*, elle entend ſes reproches ; et il eſt certain que, ſi *Electre* lui répondait avec plus de circonſpection et de douceur, il ſerait impoſſible qu'alors *Clytemneſtre* ne fût pas émue et ne ſentît

pas des remords. Ainſi , puiſque l'auteur d'Oreſte, pour ſe conformer plus à nos mœurs, et pour nous toucher davantage, rend *Electre* moins féroce avec ſa mère, il fallait bien qu'il rendît *Clytemneſtre* moins farouche avec ſa fille. L'un eſt la ſuite de l'autre. *Electre* eſt touchée quand ſa mère lui dit :

Mes filles devant moi ne ſont point étrangères;
Même en dépit d'Egiſthe elles m'ont été chères.
Je n'ai point oublié mes premiers ſentimens;
Et, malgré la fureur de ſes emportemens,
Electre dont l'enfance a conſolé ſa mère
Du ſort d'Iphigénie et des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage et qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ſes droits.

Clytemneſtre à ſon tour eſt émue quand ſa fille lui demande pardon de ſes emportemens. Pouvait-elle réſiſter à ces paroles tendres ?

Eh bien, vous déſarmez une fille éperdue;
La nature en mon cœur eſt toujours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches ſanglans trop long-temps eſſuyés,
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egiſthe dans mon cœur je vous ai ſéparée:
Ce ſang que je vous dois ne ſaurait ſe trahir.
J'ai pleuré ſur ma mère, et n'ai pu vous haïr, *&c.*

Mais enſuite quand cette même *Electre*, croyant ſa mère complice de la mort d'*Oreſte*, lui fait des reproches ſanglans, et qu'elle lui dit :

Vous n'avez plus de fils, ſon aſſaſſin cruel
Craint les droits de ſes ſœurs au trône paternel.

Ah ! ſi j'ai quelques droits, s'il eſt vrai qu'il les craigne,
Dans ce ſang malheureux que ſa main les éteigne ;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon ſein,
Et ſi ce n'eſt aſſez, prêtez-lui votre main ;
Frappez, joignez Electre à ſon malheureux frère,
Frappez, dis-je : à vos coups je connaîtrai ma mère.

Y a-t-il rien de plus naturel que de voir *Clytemneſtre* irritée reprendre alors toute ſa dureté, et dire à ſa fille :

Va, j'abandonne Electre au malheur qui la ſuit ;
Va, je ſuis Clytemneſtre, et ſurtout je ſuis reine ;
Le ſang d'Agamemnon n'a de droit qu'à ma haine.
C'eſt trop flatter la tienne, et de ma faible main
Careſſer le ſerpent qui déchire mon ſein.
Pleure, tonne, gémis, j'y ſuis indifférente ;
Je ne verrai dans toi qu'une eſclave imprudente,
Flottante entre la crainte et la témérité,
Sous la puiſſante main de ſon maître irrité.
Je t'aimais malgré toi, l'aveu m'en eſt bien triſte ;
Je ne ſuis plus pour toi que la femme d'Egiſthe ;
Je ne ſuis plus ta mère ; et toi ſeule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémiſſant réclamait la nature,
Que ma fille déteſte, et qu'il faut que j'abjure.

Ces paſſages de la pitié à la colère, ce jeu des paſſions, ne ſont-ils pas véritablement tragiques ? et le plaiſir qu'ils ont conſtamment fait à toutes les repréſentations n'eſt-il pas un témoignage certain que l'auteur, en puiſant également dans l'antiquité et dans la nature, a ſaiſi tout ce que l'une et l'autre pouvaient fournir ?

Mais

Mais quand *Electre* parle au tyran, ſon caractère inflexible eſt tellement ſoutenu qu'elle ne ſe dément pas même en demandant la grâce de ſon frère :

Cruel, ſi vous pouvez pardonner à mon frère,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon père ;)
Mais je pourrais du moins, muette à votre aſpect,
Me forcer au ſilence, et peut-être au reſpect.

Je demande ſi dans l'intrigue d'*Oreſte*, la plus ſimple ſans contredit qu'il y ait ſur notre théâtre, il n'y a pas un heureux artifice à faire aborder *Oreſte* dans ſa propre patrie par une tempête, le jour même que le tyran inſulte aux manes de ſon père ? ſi la rencontre du vieillard *Pammène*, et la ſcène qu'*Oreſte* et *Pylade* ont avec lui, n'eſt pas dans le goût le plus pur de l'antiquité, ſans en être une copie ; et ſi on peut la voir ſans en être attendri ? La dernière ſcène du ſecond acte, entre *Iphiſe* et *Electre*, qui eſt une très-belle imitation de *Sophocle*, produit tout l'effet qu'on en peut attendre.

L'expoſition de la pièce d'*Oreſte* me paraît auſſi pleine qu'on puiſſe la ſouhaiter. Le récit de la mort d'*Agamemnon*, dès la ſeconde ſcène, et que l'auteur a imité d'*Eſchyle*, mettrait ſeul au fait, avec ce qui le précède, le ſpectateur le moins inſtruit. *Electre* peut-elle, après ce récit, exprimer ſon état d'une manière plus préciſe et plus entière qu'elle le fait dans ces trois vers :

Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère ;
Mes mains portent des fers, et mes yeux, pleins de pleurs,
N'ont vu que des forfaits et des perſécuteurs.

Le deſſein de tromper *Electre* pour la venger, et d'apporter les cendres prétendues d'*Oreſte*, eſt entièrement de *Sophocle*. L'oracle avait expreſſément ordonné qu'on vengeât la mort d'*Agamemnon* par la ruſe, δόλοισι, parce que ce meurtre avait été commis de même, et que la vengeance n'aurait pas été complète ſi les aſſaſſins avaient été punis par un autre que par le fils d'*Agamemnon*, et d'une autre manière que celle qu'ils avaient employée en commettant le crime. Dans *Euripide*, *Egiſthe* eſt aſſaſſiné par derrière, tandis qu'il eſt penché ſur une victime, parce qu'il avait frappé *Agamemnon* lorſqu'il changeait de robe pour ſe mettre à table. Cette robe était couſue ou fermée par le haut, de ſorte que le roi ne put ſe dégager ni ſe défendre ; c'eſt ce que le nouvel auteur a déſigné par ces mots de *vêtemens*, de *mort* et de *piége*.

L'auteur français n'a fait qu'ajouter à cet ordre des dieux une menace terrible, en cas qu'*Oreſte* déſobéît et qu'il ſe découvrît à ſa ſœur. Cette ſage défenſe était d'ailleurs néceſſaire pour la réuſſite de ſon projet. La joie d'*Electre* aurait aſſurément éclaté, et aurait découvert ſon frère. D'ailleurs que pouvait en ſa faveur une princeſſe malheureuſe et chargée de fers ? *Pylade* a raiſon de dire à ſon ami que ſa ſœur peut le perdre et ne ſaurait le ſervir ; et dans un autre endroit :

Renferme cette amour et ſi tendre et ſi pure.
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature ?
Ah ! de quels ſentimens te laiſſes-tu troubler ?
Il faut venger Electre, et non la conſoler.

C'eſt cette menace des dieux qui produit le nœud et le dénouement ; c'eſt elle qui retient d'abord *Oreſte*, quand *Electre* s'abandonne au déſeſpoir, à la vue de l'urne qu'elle croit contenir les cendres de ſon frère ; c'eſt elle qui eſt cauſe de la réſolution furieuſe que prend *Electre* de tuer ſon propre frère, qu'elle croit l'aſſaſſin d'*Oreſte ;* c'eſt cette menace des dieux qui eſt accomplie quand ce frère trop tendre a déſobéi ; c'eſt elle enfin qui donne au malheureux *Oreſte* l'aveuglement et le tranſport dans leſquels il tue ſa mère, de ſorte qu'il eſt puni lui-même en la puniſſant.

C'était une maxime reçue chez tous les anciens, que les dieux puniſſaient la moindre déſobéiſſance à leurs ordres comme les plus grands crimes, et c'eſt ce qui rend encore plus beaux ces vers que l'auteur met dans la bouche d'*Oreſte* au troiſième acte.

Eternelle juſtice, abyme impénétrable !
Ne diſtinguez-vous point le faible et le coupable,
Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos lois,
Qui trahit la nature, ou qui cède à ſa voix ?

Ce ne ſont pas là de ces vaines ſentences détachées. Ces vers ſont en ſentiment auſſi-bien qu'en maxime. Ils appartiennent à cette philoſophie naturelle qui eſt dans le cœur, et qui fait un des caractères diſtinctifs des ouvrages de l'auteur.

Quel art n'y a-t-il pas encore à faire paraître les Euménides avant le crime d'*Oreſte*, comme les

divinités vengereſſes du meurtre d'*Agamemnon*, et comme les avant-courrières du crime que ſon fils va commettre? Cela me paraît très-conforme aux idées de l'antiquité, quoique très-neuf. C'eſt inventer comme les anciens l'auraient fait, s'il avaient été obligés d'adoucir le crime d'*Oreſte;* au lieu que dans *Euripide* et dans *Eſchyle*, *Oreſte* eſt livré aux furies, parce qu'il a tué ſa mère : ici *Oreſte* ne tue ſa mère que parce qu'il eſt livré aux furies; et il leur eſt livré parce qu'il a déſobéi aux dieux, en ſe découvrant à ſa ſœur.

Dans quels vers ces Euménides ſont évoquées!

Euménides, venez, ſoyez ici mes dieux;
Accourez de l'enfer en ces horribles lieux,
Dans ces lieux plus cruels et plus remplis de crimes
Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi....
Les voici : je les vois, et les vois ſans terreur:
L'aſpect de mes tyrans m'inſpirait plus d'horreur, &c.

L'auteur de la tragédie d'Oreſte a ſans doute eu tort de tronquer la ſcène de l'urne. Il eſt vrai qu'un excès de délicateſſe empêche quelquefois de goûter et de ſentir des morceaux d'une auſſi grande force, et des traits auſſi mâles et auſſi ſublimes. Près de cinquante vers de lamentations auraient peut-être paru des longueurs à une nation impatiente, et qui n'eſt pas accoutumée aux longues tirades des ſcènes grecques. Cependant l'auteur a perdu le plus beau, et l'endroit le plus pathétique de la pièce. A la vérité il a tâché d'y ſuppléer par une

beauté neuve. L'urne contient, ſelon lui, les cendres de *Pliſtène*, fils d'*Egiſthe*. Ce n'eſt point une urne vide et poſtiche. La mort d'*Agamemnon* eſt déjà à moitié vengée. Le tyran va tenir cet horrible préſent de la main de ſon plus cruel ennemi; préſent qui inſpire et la terreur dans le cœur du ſpectateur qui eſt au fait, et la douleur dans celui d'*Electre* qui n'y eſt pas. Il faut avouer auſſi que la coutume des anciens, de recueillir les cendres des morts, et principalement de ceux qu'ils aimaient le plus tendrement, rendait cette ſcène infiniment plus touchante pour eux que pour nous. Il a fallu ſuppléer au pathétique qu'ils y trouvaient par la terreur que doit inſpirer la vue des cendres de *Pliſtène*, première victime de la vengeance d'*Oreſte*. D'ailleurs la ſituation de l'urne dans les mains d'*Electre* produit un coup de théâtre à l'arrivée d'*Egiſthe* et de *Clytemneſtre*. La douleur même, et les fureurs d'*Electre* perſuadent le tyran de la vérité de ce que *Pammène* vient de lui annoncer.

Le nouvel auteur s'eſt bien gardé de faire un long récit de la mort d'*Oreſte* en préſence d'*Egiſthe*. Ce récit aurait eu, dans notre langue et ſuivant nos mœurs, tous les défauts que les détracteurs de l'antiquité oſent reprocher à celui de *Sophocle*. Le nouvel auteur ſuppoſe qu'*Oreſte* et l'étranger ſe ſont vus à Delphes. *Aiſément*, dit *Pylade*, *les malheureux s'uniſſent; trop promptement liés, aiſément ils s'aigriſſent.* *Oreſte* a dit plus haut à *Egiſthe* qu'il s'eſt vengé ſans implorer le ſecours des rois. Cette ſuppoſition eſt ſimple et tout-à-fait vraiſemblable; et je crois

qu'*Egisthe*, intéressé autant qu'il l'était à cette mort, pouvait s'en contenter sans entrer dans un examen plus approfondi. On croit très - aisément ce que l'on souhaite avec une passion violente. D'ailleurs *Clytemnestre* interrompt cette conversation qui l'accable ; et l'action est ensuite si précipitée, ainsi que dans *Sophocle*, qu'il n'est pas possible à *Egisthe* d'en demander ni d'en apprendre davantage. Cependant comme le caractère d'un tyran est toujours rempli de défiance, il ordonne qu'on aille chercher son fils pour confirmer le récit des deux étrangers.

La reconnaissance d'*Electre* et d'*Oreste*, fondée sur la force de la nature et sur le cri du sang, en même temps que sur les soupçons d'*Iphise*, sur quelques paroles équivoques d'*Oreste*, et sur son attendrissement, me paraît d'autant plus pathétique, qu'*Oreste*, en se découvrant, éprouve des combats qui ajoutent beaucoup à l'attendrissement qui naît de la situation. Les reconnaissances sont toujours touchantes, à moins qu'elles ne soient très-mal-adroitement traitées. Mais les plus belles sont peut-être celles qui produisent un effet qu'on n'attendait pas, qui servent à faire un nouveau nœud, à le resserrer, et qui replongent le héros dans un nouveau péril. On s'intéresse toujours à deux personnes malheureuses qui se reconnaissent après une longue absence et de grandes infortunes. Mais si ce bonheur passager les rend encore plus misérables, c'est alors que le cœur est déchiré, ce qui est le vrai but de la tragédie.

A l'égard de cette partie de la catastrophe que l'auteur d'Oreste a imitée de *Sophocle*, et qu'il n'a

pas, dit-il, ofé faire repréfenter, je fuis d'un avis contraire au fien : je crois que fi ce morceau était joué avec terreur, il en produirait beaucoup.

Qu'on fe figure *Electre*, *Iphife* et *Pylade* faifis d'effroi, et marquant chacun leur furprife aux cris de *Clytemneftre;* ce tableau devrait faire, ce me femble, un auffi grand effet à Paris qu'il en fit à Athènes; et cela avec d'autant plus de raifon que *Clytemneftre* infpire beaucoup plus de pitié dans la pièce françaife que dans la pièce grecque. Peut-être qu'à la première repréfentation, des gens mal intentionnés purent profiter de la difficulté de repréfenter cette action fur un théâtre étroit, et embarraffé par la foule des fpectateurs, pour y jeter quelque ridicule. Mais comme il eft très-certain que la chofe eft bonne en foi, il faudrait néceffairement qu'elle parût bonne à la longue, malgré tous les difcours et toutes les critiques. Il ne ferait pas même impoffible de difpofer le théâtre et les décorations d'une manière qui favorisât ce grand tableau. Enfin, il me paraît que celui qui a heureufement ofé faire paraître une ombre d'après *Efchyle*, et d'après *Euripide*, pourrait fort bien faire entendre les cris de *Clytemneftre* d'après *Sophocle*. Je maintiens que ces coups bien ménagés font la véritable tragédie, qui ne confifte pas dans les fentimens galans, ni dans les raifonnemens, mais dans une action pathétique, terrible, théâtrale, telle que celle-ci.

Electre ne participe point dans Orefte au meurtre de fa mère, comme dans l'Electre de *Sophocle*, et encore plus dans celles d'*Euripide* et d'*Efchyle*. Ce

qu'elle crie à ſon frère, dans le moment de la cataſtrophe, la juſtifie :

. . . . Achève, et ſois inexorable;
Venge-nous, venge-la (*Clytemneſtre*), tranche un nœud ſi coupable:
Frappe, immole à ſes pieds cet infame aſſaſſin.

Je ne comprends pas comment la même nation qui voit tous les jours ſans horreur le dénouement de Rodogune, et qui a ſouffert celui de Thyeſte et d'Atrée, pourrait déſapprouver le tableau que formerait cette cataſtrophe. Rien de moins conſéquent. L'atrocité du ſpectacle d'un père qui voit ſur le théâtre même le ſang de ſon propre fils innocent et maſſacré par un frère barbare, doit cauſer infiniment plus d'horreur que le meurtre involontaire et forcé d'une femme coupable, meurtre ordonné d'ailleurs expreſſément par les dieux.

Oreſte eſt certainement plus à plaindre dans l'auteur français que dans l'athénien, et la Divinité y eſt plus ménagée. Elle y punit un crime par un crime; mais elle punit avec raiſon *Oreſte* qui a déſobéi. C'eſt cette déſobéiſſance qui forme préciſément ce qu'il y a de plus touchant dans la pièce. Il n'eſt parricide que pour avoir trop écouté avec ſa ſœur la voix de la nature, il n'eſt malheureux que pour avoir été tendre: il inſpire ainſi la compaſſion et la terreur; mais il les inſpire épurées et dignes de toute la majeſté du poëme dramatique : ce n'eſt point ici une crainte ridicule qui diminue la fermeté de l'ame, ce n'eſt point une compaſſion mal entendue fondée ſur l'amour le

plus étrange et le plus déplacé, qui ferait auffi abfurde qu'injufte.

Quant au dernier récit que fait *Pylade*, je ne fais ce qu'on y pourrait trouver à redire. Les applaudiffemens redoublés qu'il a reçus le mettent pleinement au-deffus de la critique. Les Grecs ont été charmés de celui d'*Euripide*, où le meurtre d'*Egifthe* eft raconté fort au long. Comment notre nation pourrait-elle improuver celui - ci, qui contient d'ailleurs une révolution imprévue, mais fondée, dont tous les fpectateurs font d'autant plus fatisfaits qu'elle n'eft en aucune façon annoncée, qu'elle eft à la fois étonnante et vraifemblable, et qu'elle conduit naturellement à la cataftrophe ?

Ce n'eft pas un de ces dénouemens vulgaires dont parle M. de *la Bruyère*, et dans lequel les mutins n'entendent point raifon. On voit affez quel art il y a d'avoir amené de loin cette révolution, en fefant dire à *Pammène*, dès le troifième acte :

La race des vrais rois tôt ou tard eft fervie.

Je demande après cela fi la république des lettres n'a pas obligation à un auteur qui reffufcite l'antiquité dans toute fa nobleffe, dans toute fa grandeur et dans toute fa force, et qui y joint les plus grands efforts de la nature, fans aucun mélange des petites faibleffes et des miférables intrigues amoureufes qui déshonorent le théâtre parmi nous?

L'impreffion de la pièce met en liberté de juger du mérite de la diction, des penfées, et des fentimens dont elle eft remplie. On verra fi l'auteur a imité les grands modèles, et de quelle manière il

l'a fait. On y trouvera un grand nombre de penſées tirées de *Sophocle :* cela était inévitable , et d'ailleurs on ne pouvait mieux faire. J'en ai reconnu pluſieurs tirées ou imitées d'*Euripide* , qui ne me paraiſſent pas moins belles dans l'auteur français que dans le grec même. Telles ſont ces penſées de *Clytemneſtre :*

Vous pleurez dans les fers, et moi dans ma grandeur.
Vous frappez une mère, et je l'ai mérité.

. . . . οὐχ οὕτως ἄγαν
χαίρω τι, τέκνον, τοῖς δεδραμένοις ἐμοί. . . .

Et celle-ci d'*Electre*, qui a été ſi applaudie :

Qui pourrait de ces dieux encenſer les autels,
S'ils voyaient ſans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime inſolent, dans ſon heureuſe ivreſſe,
Ecraſait à loiſir l'innocente faibleſſe?

Πέποιθα δ' ἦ χρὴ μηκέθ' ἡγεῖσθαι θεοὺς
εἰ τἄδικ' ἔσται τῆς δίκης ὑπέρτερα.

Les anciens avaient pour maxime de ne faire des acteurs ſubalternes, même de ceux qui contribuaient à la cataſtrophe , que des perſonnages muets , ce qui valait infiniment mieux que les dialogues inſipides qu'on met de nos jours dans la bouche de deux ou trois confidens dans la même pièce. On ne trouve point dans la tragédie d'Oreſte de ces perſonnages oiſifs qui ne ſont qu'écouter des confidences; et plût au ciel que le goût en paſsât! *Sophocle* et *Euripide* ont mieux aimé ne point faire parler *Pylade* que de lui faire dire des choſes inutiles. Dans la nouvelle pièce , tous les rôles ſont intéreſſans et néceſſaires.

TROISIEME PARTIE.

Des défauts où tombent ceux qui s'écartent des anciens, dans les ſujets qu'ils ont traités.

Plus mon zèle pour l'antiquité, et mon eſtime ſincère pour ceux qui en ont fait revivre les beautés, viennent d'éclater, plus la bienſéance me preſcrit de modération et de retenue en parlant de ceux qui s'en ſont écartés. Bien éloigné de vouloir faire de cet écrit une ſatire ni même une critique, je n'aurais jamais parlé de l'Electre de M. de *Crébillon*, ſi je ne m'y trouvais entraîné par mon ſujet ; mais les termes injurieux qu'il a mis dans la préface de cette pièce contre les anciens en général, et en particulier contre *Sophocle*, ne permettent pas à un homme de lettres de garder le ſilence. En effet, puiſque M. de *Crébillon* traite de préjugé l'eſtime qu'on a pour *Sophocle* depuis près de trois mille ans ; puiſqu'il dit en termes formels qu'il croit avoir mieux réuſſi que les trois tragiques grecs à rendre *Electre* tout-à-fait à plaindre ; puiſqu'il oſe avancer que l'Electre de *Sophocle* a plus de férocité que de véritable grandeur, et qu'elle a autant de défauts que la ſienne ; n'eſt-il pas même du devoir d'un homme de lettres de prévenir contre cette invective ceux qui pourraient s'y laiſſer ſurprendre, et de dépoſer en quelque façon à la poſtérité qu'à la gloire de notre ſiècle il n'y a aucun homme de bon goût, aucun véritable

ſavant qui n'ait été révolté de ces expreſſions ? Mon deſſein n'eſt que de faire voir, par l'exemple même de cet auteur moderne, aux détracteurs de l'antiquité, qu'on ne peut, comme je l'ai déjà dit, s'écarter des anciens, dans les ſujets qu'ils ont traités, ſans s'éloigner en même temps de la nature, ſoit dans la fable, ſoit dans les caractères, ſoit dans l'élocution. Le cœur ne penſe point par art ; et ces anciens, l'objet de leur mépris, ne conſultaient que la nature. Ils puiſaient dans cette ſource de la vérité la nobleſſe, l'enthouſiaſme, l'abondance et la pureté. Leurs adverſaires, en ſuivant une route oppoſée, et en s'abandonnant aux écarts de leur imagination déréglée, ne rencontrent que baſſeſſe, que froideur, que ſtérilité et que barbarie.

Je me bornerai ici à quelques queſtions auxquelles tout homme de bon ſens peut aiſément faire la réponſe.

Comment *Electre* peut-elle être chez M. de *Crébillon* plus à plaindre et plus touchante que dans *Sophocle*, quand elle eſt occupée d'un amour froid auquel perſonne ne s'intéreſſe, qui ne ſert en rien à la cataſtrophe, qui dément ſon caractère, qui de l'aveu même de l'auteur ne produit rien, qui jette enfin une eſpèce de ridicule ſur le perſonnage le plus terrible et le plus inflexible de l'antiquité, le moins ſuſceptible d'amour, et qui n'a jamais eu d'autres paſſions que la douleur et la vengeance ? N'eſt-ce pas comme ſi on mettait ſur le théâtre *Cornélie* amoureuſe d'un jeune homme, après la mort de *Pompée* ? Qu'aurait penſé toute l'antiquité, ſi *Sophocle* avait rendu *Chryſothemis* amoureuſe d'*Oreſte*, pour l'avoir

vu une fois combattre ſur des murailles, et ſi *Oreſte* avait dit à cette *Chryſothemis :*

Ah ſi, pour ſe flatter de plaire *à vos beaux yeux*,
Il ſuffiſait d'un bras toujours victorieux,
Peut être à ce bonheur aurais-je pu prétendre,
Avec quelque valeur et l'amour le plus tendre:
Quels efforts, quels travaux, quels illuſtres projets
N'eût point tenté ce cœur *charmé de vos attraits ?*

Qu'aurait-on dit dans Athènes, ſi, au lieu de cette belle expoſition admirée de tous les ſiècles, *Sophocle* avait introduit *Electre* feſant confidence de ſon amour à la nuit ?

Qu'aurait-on dit, ſi, la première fois qu'*Electre* parle à *Oreſte*, cet *Oreſte* lui eût fait confidence de ſon amour pour une fille d'*Egiſthe*, et ſi *Electre* l'avait payé par une autre confidence de ſon amour pour le fils de ce tyran ?

Qu'aurait-on dit, ſi on avait entendu une fille d'*Egiſthe* s'écrier :

Feſons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi ?

Qu'aurait-on dit d'une *Electre* ſurannée, qui, voyant venir le fils d'*Egiſthe*, ſe ſerait adoucie juſqu'à dire:

Hélas! c'eſt lui.... que mon ame éperdue
S'émeut et s'attendrit à cette chère vue!

Qu'aurait-on dit, ſi on avait vu le παιδαγωγὸς, ou gouverneur d'*Oreſte*, devenir le principal perſonnage de la pièce, attirer ſur ſoi toute l'attention, effacer entièrement et avilir celui qui doit faire le principal rôle; de ſorte que la pièce devrait être intitulée *Palamède* plutôt qu'*Electre*.

Qu'aurait-on dit, ſi on avait vu *Oreſte* (ſans ſon ami *Pylade*) devenir général des armées d'*Egiſthe*, gagner des batailles, chaſſer deux rois, ſans que ce gouverneur en fût inſtruit ?

. *Ficta voluptatis cauſâ ſint proxima veris.*

Qu'aurait-on dit du roman étranger à la pièce, que deux actes entiers ne ſuffiſent pas pour débrouiller ?

Qu'aurait-on dit enfin, ſi *Sophocle* avait chargé ſa pièce de deux reconnaiſſances bruſquées l'une et l'autre, et très-mal ménagées? *Electre*, qui ſait ce que *Tydée* a fait pour *Egiſthe*, qui n'ignore pas qu'il eſt amoureux de la fille de ce tyran, peut-elle ſoupçonner un moment, ſans aucun indice, que ce même *Tydée* eſt ſon frère? De plus, comment eſt-il poſſible qu'*Oreſte* ait été ſi peu inſtruit de ſon ſort et de ſon nom?

Horace et tous les Romains, après les Grecs, à la vue de tant d'abſurdités, ſe feraient écriés tous d'une voix :

Quodcumque oſtendis mihi ſic incredulus odi :

et j'oſe aſſurer qu'ils auraient trouvé l'Electre de *Sophocle*, ſi elle avait été compoſée et écrite comme la françaiſe, tout-à-fait déraiſonnable dans le caractère, ſans juſteſſe dans la conduite, ſans véritable nobleſſe dans les ſentimens, et ſans pureté dans l'expreſſion.

Ne voit-on pas évidemment que le mépris des anciens modèles, la négligence à les étudier, et l'indocilité à s'y conformer, mènent néceſſairement à l'erreur et au mauvais goût? et n'eſt-il pas auſſi

néceſſaire de faire remarquer aux jeunes gens, qui veulent faire de bonnes études, les fautes où ſont tombés les détracteurs de l'antiquité, que de leur faire obſerver les beautés anciennes qu'ils doivent tâcher d'imiter? Je ne ſais par quelle fatalité il arrive que les poëtes qui ont écrit contre les anciens, ſans entendre leur langue, ont preſque toujours très-mal parlé la leur; et que ceux qui n'ont pu être touchés de l'harmonie d'*Homère* et de *Sophocle*, ont toujours péché contre l'harmonie, qui eſt une partie eſſentielle de la poëſie.

On n'aurait pas haſardé impunément devant les juges et ſur le théâtre d'Athènes un vers dur, ni des termes impropres. Par quelle étrange corruption ſe pourrait-il faire qu'on ſouffrît parmi nous ce nombre prodigieux de vers dans leſquels la ſyntaxe, la propriété des mots, la juſteſſe des figures, le rhythme ſont éternellement violés?

Il faut avouer qu'il y a peu de pages dans l'Electre de M. de *Crébillon* où les fautes dont je parle ne ſe préſentent en foule. La même négligence qui empêche les auteurs modernes de lire les bons auteurs de l'antiquité, les empêche de travailler avec ſoin leurs propres ouvrages. Ils redoutent la critique d'un ami ſage, ſévère, éclairé, comme ils redoutent la lecture d'*Homère*, de *Sophocle*, de *Virgile* et de *Cicéron*. Par exemple, lorſque l'auteur d'Electre fait parler ainſi *Itys* à *Electre* :

Enfin pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous ſavez ſi jamais j'exigeai rien du roi.

Il prétend qu'avec vous un nœud ſacré m'uniſſe,
Ne m'en imputez point la cruelle injuſtice.
Au prix de tout mon ſang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.
Ah par pitié pour vous, Princeſſe infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hymenée.
Puiſqu'il faut l'achever ou deſcendre au tombeau,
Laiſſez-en à mes feux allumer le flambeau.
Régnez donc avec moi, c'eſt trop vous en défendre....

Je ſuppoſe que l'auteur eût conſulté feu monſieur *Deſpréaux* ſur ces vers, je ne dis pas ſur le fond (car ce grand critique n'aurait pas pu ſupporter une déclaration d'amour à *Electre*), je dis uniquement ſur la langue et ſur la verſification; alors M. *Deſpréaux* lui aurait dit, ſans doute : Il n'y a pas un ſeul de tous ces vers qui ne ſoit à réformer.

Enfin pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous ſavez ſi jamais j'exigeai *rien* du roi.

Ce *rien* n'eſt pas français, et ſert à rendre la phraſe plus barbare; il fallait dire : Vous ſavez ſi jamais j'exigeai du roi qu'il vous forçât à m'épouſer.

Il prétend qu'avec vous un *nœud ſacré* m'uniſſe,
Ne *m'en* imputez point la cruelle injuſtice.

Cet *en* n'eſt pas français, et la *cruelle injuſtice* n'eſt pas raiſonnable dans la bouche d'*Itys* : il ne doit point regarder comme cruel et injuſte un mariage qu'il ne veut faire que pour rendre *Electre* heureuſe.

Au prix de tout mon ſang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.

Au

Au prix de tout mon ſang, veut dire au prix de ma vie ; et il n'y a pas d'apparence qu'on ſe marie quand on eſt mort. *Si c'était votre aveu qui me fît*, eſt proſaïque, plat et dur, même dans la proſe la plus ſimple.

Ah ! par pitié pour vous, Princeſſe infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hymenée.

Ces termes lâches et oiſeux de *princeſſe infortunée*, et de *tendre hymenée*, affaibliraient la meilleure tirade. Il faut éviter ſoigneuſement ces expreſſions fades. *Par pitié pour vous*, n'eſt pas placé ; il fallait dire, tout eſt à craindre ſi vous n'obéiſſez pas au roi ; faites par pitié pour vous ce que vous ne faites pas par amour, par bienveillance, par condeſcendance pour moi.

Puiſqu'il faut l'achever, ou deſcendre au tombeau,
Laiſſez-*en* à mes feux allumer le flambeau.
Régnez *donc* avec moi, c'eſt trop vous en défendre.

Vous devez ſentir vous-même, aurait continué M. *Deſpréaux*, combien ces mots, *puiſqu'il faut....* *laiſſez-en à mes feux*, *régnez donc avec moi*, ont à la fois de dureté et de faibleſſe, combien tout cela manque de pureté, de nobleſſe et de chaleur ; reprenez cent fois le rabot et la lime.

Si M. *Deſpréaux* continuait à lire, ſouffrirait-il les vers ſuivans :

Qu'il *faſſe que ces fers*, dont il *s'eſt tant* promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de ſon fils....
Ta vertu ne te ſert qu'à redoubler ma haine....
Egiſthe ne prétend *te* faire mon époux.....
Bravez-*le*, mais du moins du ſort qui vous accable
N'accuſez *donc* que vous, *Princeſſe inexorable*....

Je voulais, par l'hymen d'Itys et de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le fceptre en fa famille ;
Mais *l'ingrate ne* veut que nous immoler tous....
Madame, quel malheur, troublant votre fommeil,
Vous a fait *de fi loin* devancer le foleil ?

Ce même *Defpréaux* aurait-il pu s'empêcher de rire lorfque *Electre* dit à *Egifthe :*

Pour cet heureux hymen ma main eft toute prête,
Je n'en veux difpofer qu'en faveur de ton fang,
Et je la donne à qui te percera le flanc.

Cette équivoque et cette pointe lui aurait paru précifément de la même efpèce que celle de *Théophile*, qu'il relève fi bien dans une de fes judicieufes préfaces.

Ah voilà ce poignard qui du fang de fon maître
S'eft fouillé lâchement, il en rougit, le traître.

Les vers de l'auteur d'Electre ne font pas moins ridicules : *en faveur de ton fang* fignifie, *en faveur de ton fils*, et non pas *en faveur de ton fang verfé.* Cette pointe *de ton fang*, et de celui qui répandra ton fang, vaut bien la pointe de *Théophile.*

Il eft certain qu'un auteur éclairé par de telles critiques aurait retravaillé entièrement fon ouvrage, et qu'il aurait furtout mis du naturel à la place du bourfouflé. Il n'aurait point fait de ces fautes énormes contre le bon fens et contre la langue ; fon cenfeur lui aurait crié :

Mon efprit n'admet point un pompeux barbarifme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux folécifme.

On n'aurait point vu un héros *voguer au gré de ſes déſirs plus qu'au gré des vents ; la foudre ouvrir le ciel et l'onde à ſillons redoublés, et bouillonner en ſource de feu ; de pâles éclairs s'armer de toutes parts ;* un héros *méditer ſon retour à grands pas ; la ſuprême ſageſſe des dieux, qui brave la crédule faibleſſe des mortels ; un grand cœur qui ne manque à ſon devoir que pour s'en inſtruire mieux ;* un interlocuteur qui dit : *Ne pénétrez-vous pas un ſi triſte ſilence ? des remords d'un cœur né vertueux, qui pour punir ce cœur vont plus loin que les dieux ;* une *Electre* qui dit : *Percez le cœur d'Itys, mais reſpectez le mien.*

Il n'eſt que trop vrai, il faut l'avouer à la honte de notre littérature, que dans la plupart de nos auteurs tragiques on trouve rarement ſix vers de ſuite qui n'aient de pareils défauts, et cela parce qu'ils ont la préſomption de ne conſulter perſonne (*e*), ou l'indocilité de ne profiter d'aucun avis. Le peu de connaiſſance qu'ils ont eux-mêmes des langues ſavantes, de la noble ſimplicité des anciens, de l'harmonie de la tragédie grecque, les leur fait mépriſer. La précipitation et la pareſſe ſont encore des défauts qui les perdent ſans reſſource (*f*). *Xénophon* leur crie en vain que le travail eſt la nourriture du ſage, οἱ πόνοι ὄψον τοῖς ἀγαθοῖς. Enivrés d'un ſuccès paſſager, ils ſe croïent au-deſſus des plus grands maîtres, et des anciens qu'ils ne connaiſſent preſque que de nom. Une bonne

(*e*) .... *In Metii deſcendat judicis aures.* Horat. de Art. poët.

(*f*) .... *Carmen reprehendite quod non*
Multa dies, et multa litura coërcuit, atque
Præſectum decies non caſtigavit ad unguem.
Horat. de Art. poët.

tragédie, ainſi qu'un bon poëme, eſt l'ouvrage d'un eſprit ſublime, *Magnæ mentis opus*, dit *Juvénal*. Ce n'eſt pas un faible effort et un travail médiocre qui font y réuſſir.

L'illuſtre *Racine* joignait à un travail infini une grande connaiſſance de la tragédie grecque, une étude continuelle de ſes beautés et de celles de leur langue et de la nôtre. Il conſultait de plus les juges les plus ſévères, les plus éclairés, et qui lui étaient ſincèrement attachés. Il les écoutait avec docilité. Enfin il ſe feſait gloire, ainſi que *Deſpréaux*, d'être revêtu des dépouilles des anciens; il avait formé ſon ſtyle ſur le leur; c'eſt par là qu'il s'eſt fait un nom immortel. Ceux qui ſuivent une autre route n'y parviendront jamais. On peut réuſſir peut-être mieux que lui dans les cataſtrophes; on peut produire plus de terreur, approfondir davantage les ſentimens, mettre de plus grands mouvemens dans les intrigues; mais quiconque ne ſe formera pas comme lui ſur les anciens, quiconque ſurtout n'imitera pas la pureté de leur ſtyle et du ſien, n'aura jamais de réputation dans la poſtérité.

On joue pendant quelques années des romans barbares, qu'on nomme tragédies; mais enfin les yeux s'ouvrent; on a eu beau louer, protéger ces pièces, elles finiſſent par être, aux yeux de tous les hommes inſtruits, des monumens de mauvais goût.

. . . . *Vos exemplaria græca*
Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ.

Horat. de Arte poët.

ROME SAUVÉE,

OU

CATILINA,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 24 février 1752.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce, ainſi que la Mort de Céſar, eſt d'un genre particulier ; le plus difficile de tous peut-être, mais auſſi le plus utile. Dans ces pièces, ce n'eſt ni à un ſeul perſonnage, ni à une famille qu'on s'intéreſſe ; c'eſt à un grand événement hiſtorique. Elles ne produiſent point ces émotions vives que le ſpectacle des paſſions tendres peut ſeul exciter. L'intérêt de curioſité qu'on éprouve à ſuivre une intrigue, eſt une reſſource qui leur manque. L'effet des ſituations extraordinaires, ou des coups de théâtre, y peut difficilement être employé. Ce qui attache dans ces pièces, c'eſt le développement de grands caractères placés dans des ſituations fortes, le plaiſir d'entendre de grandes idées exprimées dans de beaux vers, et avec un ſtyle auquel l'état des perſonnages, à qui on les prête, permet de donner de la pompe et de l'énergie, ſans s'écarter de la vraiſemblance ; c'eſt le plaiſir d'être témoin, pour ainſi dire, d'une révolution qui fait époque dans l'hiſtoire, d'en voir ſous ſes yeux mouvoir tous les reſſorts. Elles ont ſurtout l'avantage précieux de donner à l'ame de l'élévation et de la force : en ſortant de

ces pièces, on ſe trouve plus diſpoſé à une action de courage, plus éloigné de ramper devant un homme accrédité, ou de plier devant le pouvoir injuſte et abſolu. Elles ſont plus difficiles à faire. Il ne ſuffit pas d'avoir un grand talent pour la poëſie dramatique, il faut y joindre une connaiſſance approfondie de l'hiſtoire, une tête faite pour combiner des idées de politique, de morale et de philoſophie. Elles ſont auſſi plus difficiles à jouer. Dans les autres pièces, pourvu que les principaux perſonnages ſoient bien remplis, on peut être indulgent pour le reſte; mais on ne voit pas ſans dégoût un *Caton*, un *Clodius* même, dire d'une manière gauche des vers qu'il a l'air de ne pas entendre. D'ailleurs, un acteur qui a éprouvé des paſſions, qui a l'ame ſenſible, ſentira toutes les nuances de la paſſion dans un rôle d'amant, de père ou d'ami; mais comment un acteur qui n'a point reçu une éducation ſoignée, qui ne s'eſt point occupé des grands objets qui ont animé les perſonnages qu'il va repréſenter, trouvera-t-il le ton, l'action, les accens qui conviennent à *Cicéron* et à *Céſar* ?

Rome ſauvée fut repréſentée à Paris ſur un théâtre particulier. M. de *Voltaire* y joua le rôle de *Cicéron*. Jamais dans aucun rôle, aucun acteur n'a porté ſi loin l'illuſion. On croyait voir le conſul. Ce n'étaient pas des vers récités

de mémoire qu'on entendait, mais un discours sortant de l'ame de l'orateur. Ceux qui ont assisté à ce spectacle il y a plus de trente ans, se souviennent encore du moment où l'auteur de Rome sauvée s'écriait :

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire,

avec une vérité si frappante qu'on ne savait si ce noble aveu venait d'échapper à l'ame de *Cicéron* ou à celle de *Voltaire.*

Avant lui, la Mort de Pompée était le seul modèle des pièces de ce genre qu'il y eût dans notre langue, on peut dire même dans aucune langue. Ce n'est pas que le Jules-César de *Shakespeare*, ses pièces tirées de l'histoire d'Angleterre, ainsi que quelques tragédies espagnoles, ne soient des drames historiques ; mais de telles pièces, où il n'y a ni unité ni raison, où tous les tons sont mêlés, où l'histoire est conservée jusqu'à la minutie, et les mœurs altérées jusqu'au ridicule, de telles pièces ne peuvent plus être comptées parmi les productions des arts que comme des monumens du génie brut de leurs auteurs, et de la barbarie des siècles qui les ont produites.

PREFACE.

DEUX motifs ont fait choisir ce sujet de tragédie, qui paraît impraticable et peu fait pour les mœurs, pour les usages, la manière de penser et le théâtre de Paris.

On a voulu essayer encore une fois, par une tragédie sans déclarations d'amour, de détruire les reproches que toute l'Europe savante fait à la France, de ne souffrir guère au théâtre que les intrigues galantes; et on a eu surtout pour objet de faire connaître *Cicéron* aux jeunes personnes qui fréquentent les spectacles.

Les grandeurs passées des Romains tiennent encore toute la terre attentive; et l'Italie moderne met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec respect la maison que *Cicéron* occupa. Son nom est dans toutes les bouches, ses écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel chef était à la tête de ses tribunaux il y a cinquante ans, savent en quel temps *Cicéron* était à la tête de Rome. Plus le dernier siècle de la république romaine a été bien connu de nous, plus ce grand homme a été admiré. Nos nations modernes, trop tard civilisées, ont eu longtemps de lui des idées vagues ou fausses. Ses ouvrages servaient à notre éducation; mais on ne savait pas jusqu'à quel point sa personne

était reſpectable. L'auteur était ſuperficiellement connu ; le conſul preſque ignoré. Les lumières que nous avons acquiſes nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes qui ſe ſont mêlés du gouvernement, et qui ont prétendu à l'éloquence.

Il ſemble que *Cicéron* aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Iſſus, où *Alexandre* avait vaincu les Perſes. Il eſt bien vraiſemblable que s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profeſſion qui demande un ſens droit et une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illuſtres capitaines de ſon ſiècle ; mais, comme *Céſar* n'eût été que le ſecond des orateurs, *Cicéron* n'eût été que le ſecond des généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maîtreſſe du monde ; et quel prodigieux mérite ne fallait-il pas à un ſimple chevalier d'*Arpinum* pour percer la foule de tant de grands hommes, pour parvenir ſans intrigue à la première place de l'univers, malgré l'envie de tant de praticiens qui régnaient à Rome ?

Ce qui étonne ſurtout, c'eſt que, dans le tumulte et les orages de ſa vie, cet homme, toujours chargé des affaires de l'Etat et de celles des particuliers, trouvât encore du temps pour être inſtruit à fond de toutes les ſectes des

Grecs, et qu'il fût le plus grand philoſophe des Romains, auſſi-bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de miniſtres, de magiſtrats, d'avocats même un peu employés, qui puiſſent, je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de *Newton*, les idées de *Leibnitz*, comme *Cicéron* rendait compte des principes de *Zénon*, de *Platon* et d'*Epicure*, mais qui puiſſent répondre à une queſtion profonde de philoſophie ?

Ce que peu de perſonnes ſavent, c'eſt que *Cicéron* était encore un des premiers poëtes d'un ſiècle où la belle poëſie commençait à naître. Il balançait la réputation de *Lucrèce*. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous ſont reſtés de ſon poëme ſur *Marius*, et qui font tant regretter la perte de cet ouvrage ?

Sic Jovis altiſoni ſubitò pinnata ſatelles,
Arboris è trunco, ſerpentis ſaucia morſu;
Ipſa feris ſubigit transfigens unguibus anguem
Semianimum, et variâ graviter cervice micantem,
Quem ſe intorquentem lanians roſtroque cruentans,
Jam ſatiata animos, jam duros ultra dolores
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in undas,
Seque obitu à ſolis nitidos convertit ad ortus.

Je ſuis de plus en plus perſuadé que notre langue eſt impuiſſante à rendre l'harmonieuſe énergie des vers latins, comme des vers grecs ; mais j'oſerai donner une légère eſquiſſe de ce

petit tableau, peint par le grand homme que j'ai osé faire parler dans Rome sauvée, et dont j'ai imité en quelques endroits les Catilinaires.

Tel on voit cet oiseau, qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre;
Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.
Le sang tombe des airs. Il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;
Il le percè, il le tient sous ses ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre en expirant se débat, se replie;
Il exhale en poisons les restes de sa vie;
Et l'aigle tout sanglant, fier et victorieux,
Le rejette en fureur, et plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on apercevra dans la faiblesse de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc *Cicéron* passe-t-il pour un mauvais poëte? parce qu'il a plu à *Juvénal* de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule :

O fortunatam natam, me consule, Romam!

C'est un vers si mauvais, que le traducteur, qui a voulu en exprimer les défauts en français, n'a pu même y réussir.

O Rome fortunée,
Sous mon consulat née!

ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers latin.

Je demande s'il eſt poſſible que l'auteur du beau morceau de poëſie que je viens de citer, ait fait un vers ſi impertinent ? Il y a des ſottiſes qu'un homme de génie et de ſens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé, qui n'accorde preſque jamais deux genres à un ſeul homme, fit croire *Cicéron* incapable de la poëſie quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaiſant, quelque ennemi de la gloire de ce grand homme, imagina ce vers ridicule, et l'attribua à l'orateur, au philoſophe, au père de Rome. *Juvénal* dans le ſiècle ſuivant adopta ce bruit populaire, et le fit paſſer à la poſtérité dans ſes déclamations ſatiriques ; et j'oſe croire que beaucoup de réputations bonnes ou mauvaiſes ſe ſont ainſi établies.

On impute, par exemple, au père *Mallebranche* ces deux vers :

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde,
Pour aller à cheval ſur la terre et ſur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un philoſophe peut, quand il veut, être poëte. Quel homme de bon ſens croira que le père *Mallebranche* ait fait quelque choſe de ſi abſurde ? Cependant, qu'un écrivain d'anecdotes. un compilateur littéraire, tranſmette à la poſtérité cette ſottiſe, elle s'accréditera avec le temps ; et ſi le

père *Mallebranche* était un grand homme, on dirait un jour : Ce grand homme devenait un ſot quand il était hors de ſa ſphère.

On a reproché à *Cicéron* trop de ſenſibilité, trop d'affliction dans ſes malheurs. Il confie ſes juſtes plaintes à ſa femme et à ſon ami, et on impute à lâcheté ſa franchiſe. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le ſein de l'amitié les douleurs qu'il cachait à ſes perſécuteurs, je l'en aime davantage. Il n'y a guère que les ames vertueuſes de ſenſibles. *Cicéron*, qui aimait tant la gloire, n'a point ambitionné celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vu des hommes mourir de douleur, pour avoir perdu de très-petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas ; quel mal y a-t-il donc à avouer à ſa femme et à ſon ami qu'on eſt fâché d'être loin de Rome qu'on a ſervie, et d'être perſécuté par des ingrats et par des perfides ? Il faut fermer ſon cœur à ſes tyrans, et l'ouvrir à ceux qu'on aime.

Cicéron était vrai dans toutes ſes démarches ; il parlait de ſon affliction ſans honte, et de ſon goût pour la vraie gloire ſans détour. Ce caractère eſt à la fois naturel, haut et humain. Préférerait-on la politique de *Céſar*, qui dans ſes Commentaires dit qu'il a offert la paix à *Pompée*, et qui dans ſes lettres avoue qu'il ne veut pas

la lui donner? *César* était un grand homme; mais *Cicéron* était un homme vertueux.

Que ce conful ait été un bon poëte, un philofophe qui favait douter, un gouverneur de province parfait, un général habile; que fon ame ait été fenfible et vraie, ce n'eft pas là le mérite dont il s'agit ici. Il fauva Rome malgré le Sénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il fe fit des ennemis de ceux mêmes dont il fut l'oracle, le libérateur et le vengeur. Il prépara fa ruine par le fervice le plus fignalé que jamais homme ait rendu à fa patrie. Il vit cette ruine, et il n'en fut point effrayé. C'eft ce qu'on a voulu repréfenter dans cette tragédie: c'eft moins encore l'ame farouche de *Catilina*, que l'ame généreufe et noble de *Cicéron* qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, et on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée que *Cicéron* eft un des caractères qu'il ne faut jamais mettre fur le théâtre. Les Anglais, qui hafardent tout, fans même favoir qu'ils hafardent, ont fait une tragédie de la confpiration de *Catilina*. *Ben-Johnfon* n'a pas manqué, dans cette tragédie hiftorique, de traduire fept ou huit pages des Catilinaires, et même il les a traduites en profe, ne croyant pas que l'on pût faire parler *Cicéron* en vers. La profe du conful, et les vers des

des autres perſonnages, font à la vérité un contraſte digne de la barbarie du ſiècle de *Ben-Johnſon*; mais pour traiter un ſujet ſi ſévère, dénué de ces paſſions qui ont tant d'empire ſur le cœur, il faut avouer qu'il fallait avoir affaire à un peuple ſérieux et inſtruit, digne en quelque ſorte qu'on mît ſous ſes yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce ſujet n'eſt guère théâtral pour nous qui, ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaiſſance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs ſi fortes. On ne voit avec plaiſir au théâtre que le combat des paſſions qu'on éprouve ſoi-même. Ceux qui ſont remplis de l'étude de *Cicéron* et de la république romaine, ne ſont pas ceux qui fréquentent les ſpectacles. Ils n'imitent point *Cicéron*, qui y était aſſidu. Il eſt étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui; ils ſont ſeulement moins ſenſibles aux beaux arts, ou retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces arts aient fait en France, les hommes choiſis qui les ont cultivés n'ont point encore communiqué le vrai goût à toute la nation. C'eſt que nous ſommes nés moins heureuſement que les Grecs et les Romains. On va aux ſpectacles plus par oiſiveté que par un véritable amour de la littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité, que pour être vue par le parterre. Elle y fut à la vérité applaudie, et beaucoup plus que Zaïre ; mais elle n'eſt pas d'un genre à ſe ſoutenir comme Zaïre ſur le théâtre. Elle eſt beaucoup plus fortement écrite ; et une ſeule ſcène entre *Céſar* et *Catilina* était plus difficile à faire que la plupart des pièces où l'amour domine. Mais le cœur ramène à ces pièces ; et l'admiration pour les anciens Romains s'épuiſe bientôt. Perſonne ne conſpire aujourd'hui, et tout le monde aime.

D'ailleurs les repréſentations de Catilina exigent un trop grand nombre d'acteurs , un trop grand appareil.

Les ſavans ne trouveront pas ici une hiſtoire fidelle de la conjuration de *Catilina*. Ils ſont aſſez perſuadés qu'une tragédie n'eſt pas une hiſtoire ; mais ils y verront une peinture vraie des mœurs de ce temps-là. Tout ce que *Cicéron*, *Catilina*, *Caton*, *Céſar* ont fait dans cette pièce n'eſt pas vrai ; mais leur génie et leur caractère y ſont peints fidellement.

Si on n'a pu y développer l'éloquence de *Cicéron*, on a du moins étalé toute ſa vertu et tout le courage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans *Catilina* ces contraſtes de férocité et de ſéduction qui formaient ſon

caractère ; on a fait voir *César* naissant, factieux et magnanime ; *César* fait pour être à la fois la gloire et le fléau de Rome.

On n'a point fait paraître les députés des Allobroges, qui n'étaient point des ambassadeurs de nos Gaules, mais des agens d'une petite province d'Italie soumise aux Romains, qui ne firent que le personnage de délateurs, et qui par là sont indignes de figurer sur la scène avec *Cicéron*, *César* et *Caton*.

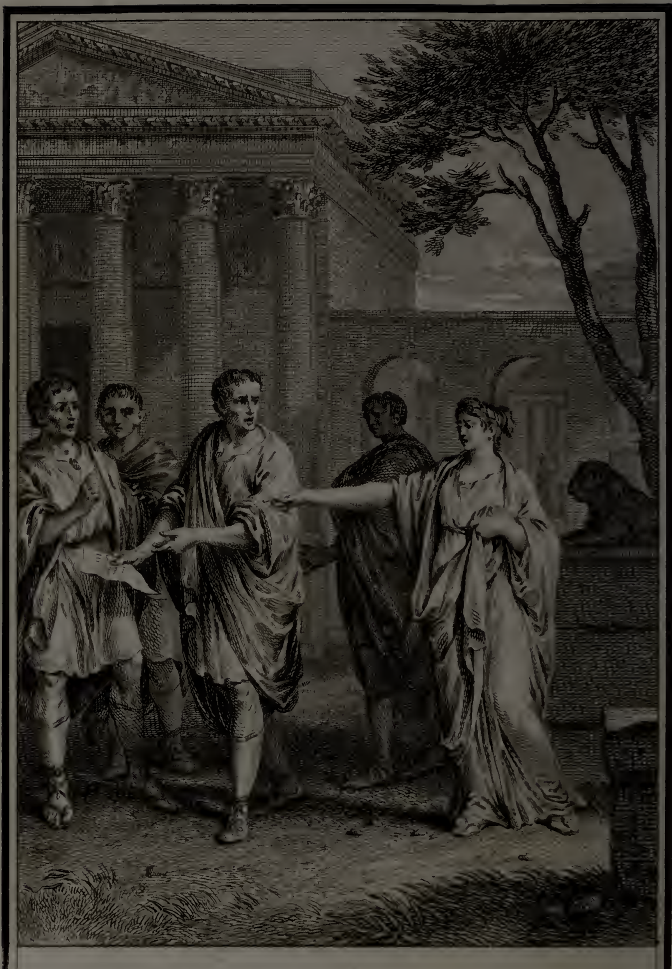
Si cet ouvrage paraît au moins passablement écrit, et s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome, c'est tout ce qu'on a prétendu, et tout le prix qu'on attend.

PERSONNAGES.

CICERON.	CRASSUS.
CESAR.	CLODIUS.
CATILINA.	CETHEGUS.
AURELIE.	LENTULUS-SURA.
CATON.	Conjurés.
LUCULLUS.	Licteurs.

Le théâtre repréſente d'un côté le palais d'Aurélie, de l'autre le temple de Tellus, où s'aſſemble le Sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des ſouterrains qui conduiſent du palais d'Aurélie au veſtibule du temple.





Lis ton ſort et le mien, ton crime et ton arrêt;

Voilà ce qu'on m'écrit. *Catilina Acte 3e. Scene 2e*

J M Moreau le Je. inv 1784. *Simonet Sculp*

CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CATILINA.

(*Soldats dans l'enfoncement.*)

ORATEUR infolent, qu'un vil peuple feconde,
Affis au premier rang des fouverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux infenfé,
Ennemi de ton fiècle, efprit dur et farouche,
Ton terme eft arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de tyrans qui tiens le monde aux fers,
Tes fers font préparés, tes tombeaux font ouverts.
Que ne puis-je en ton fang, impérieux Pompée,
Eteindre de ton nom la fplendeur ufurpée!
Que ne puis-je oppofer à ton pouvoir fatal, (*a*)
Ce Céfar fi terrible, et déjà ton égal!

Quoi! Céſar, comme moi factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'eſt pas d'intelligence?
Mais le piége eſt tendu; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend ſoit préparé par lui.
Il faut employer tout juſqu'à Cicéron même,
Ce Céſar que je crains, mon épouſe que j'aime: (*b*)
Sa docile tendreſſe, en cet affreux moment,
De mes ſanglans projets eſt l'aveugle inſtrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.
Je veux que l'amour même à mon ordre obéiſſe.
Titres chers et ſacrés, et de père, et d'époux,
Faibleſſes des humains, évanouiſſez-vous. (1)

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS, Affranchis et Soldats *dans le lointain.*

CATILINA.

Eh bien, cher Céthégus, tandis que la nuit ſombre
Cache encor nos deſſeins et Rome dans ſon ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés?

CETHEGUS.

Ils viendront dans ces lieux du conſul ignorés,
Sous ce portique même, et près du temple impie
Où domine un Sénat, tyran de l'Italie.
Ils ont renouvelé leurs ſermens et leur foi.
Mais tout eſt-il prévu? Céſar eſt-il à toi?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime?

CATILINA.

Cet eſprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CETHEGUS.

Conſpirer ſans Céſar !

CATILINA.

Ah, je l'y veux forcer.
Dans ce piége ſanglant je veux l'embarraſſer.
Mes ſoldats, en ſon nom, vont ſurprendre Prénefte.
Je ſais qu'on le ſoupçonne, et je réponds du reſte.
Ce conſul violent va bientôt l'accuſer ;
Pour ſe venger de lui, Céſar peut tout oſer.
Rien n'eſt ſi dangereux que Céſar qu'on irrite ;
C'eſt un lion qui dort, et que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille ſon courroux,
Et force ce grand homme à combattre pour nous. (*c*)

CETHEGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneſte eſt le maître ;
Il aime la patrie, et tu dois le connaître :
Tes ſoins pour le tenter ont été ſuperflus.
Que faut-il décider du ſort de Nonnius?

CATILINA.

Je t'entends, tu ſais trop que ſa fille m'eſt chère.
Ami, j'aime Aurélie en déteſtant ſon père.
Quand il ſut que ſa fille avait conçu pour moi (*d*)
Ce tendre ſentiment qui la tient ſous ma loi ;
Quand ſa haine impuiſſante, et ſa colère vaine,
Eurent tenté ſans fruit de briſer notre chaîne ;
A cet hymen ſecret quand il a conſenti,
Sa faibleſſe a tremblé d'offenſer ſon parti.
Il a craint Cicéron ; mais mon heureuſe adreſſe
Avance mes deſſeins par ſa propre faibleſſe.
J'ai moi-même exigé, par un ferment ſacré,
Que ce nœud clandeſtin fût encore ignoré.

Céthégus et Sura ſont ſeuls dépoſitaires
De ce ſecret utile à nos ſanglans myſtères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit;
C'eſt là qu'en ſureté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vaſtes ſuccès mon hymen eſt le gage.
Vous m'avez bien ſervi; l'amour m'a ſervi mieux.
C'eſt chez Nonnius même, à l'aſpect de ſes dieux,
Sous les murs du ſénat, ſous ſa voûte ſacrée,
Que de tous nos tyrans la mort eſt préparée.

(*aux conjurés qui ſont dans le fond.*)

Vous, courez dans Préneſte, où nos amis ſecrets
Ont du nom de Céſar voilé nos intérêts;
Que Nonnius ſurpris ne puiſſe ſe défendre.
Vous, près du capitole allez ſoudain vous rendre.
Songez qui vous ſervez, et gardez vos ſermens.

(*à Céthégus.*)

Toi, conduis d'un coup d'œil tous ces grands mouvemens.

SCENE III.

AURELIE, CATILINA.

AURELIE.

Ah! calmez les horreurs dont je ſuis pourſuivie,
Cher époux, eſſuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel ſpectacle, et quel réveil affreux!
Je vous ſuis en tremblant ſous ces murs ténébreux.
Ces ſoldats que je vois redoublent mes alarmes.
On porte en mon palais des flambeaux et des armes!

Qui peut nous menacer? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, ſont-ils donc revenus?
De ce front ſi terrible éclairciſſez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux triſtes et ſombres.
Au nom de tant d'amour, et par ces nœuds ſecrets
Qui joignent nos deſtins, nos cœurs, nos intérêts,
Au nom de notre fils, dont l'enfance eſt ſi chère,
(Je ne vous parle point des dangers de ſa mère,
Et je ne vois, hélas! que ceux que vous courez)
Ayez pitié du trouble où mes ſens ſont livrés:
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma ſureté, la vôtre, et la cauſe commune, (*e*)
Exigent ces apprêts qui cauſent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, ſi vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vu vos yeux obſervez le ſilence.
Des meilleurs citoyens j'embraſſe la défenſe.
Vous voyez le Sénat, le peuple diviſés,
Une foule de rois l'un à l'autre oppoſés:
On ſe menace, on s'arme; et dans ces conjonctures,
Je prends un parti ſage, et de juſtes meſures.

AURELIE.

Je le ſouhaite au moins. Mais me tromperiez-vous?
Peut-on cacher ſon cœur aux cœurs qui ſont à nous?
En vous juſtifiant, vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur eſt empreinte.
Ciel! que fera mon père alors que dans ces lieux
Ces funeſtes apprêts viendront frapper ſes yeux?
Souvent les noms de fille et de père et de gendre,
Lorſque Rome a parlé, n'ont pu ſe faire entendre.

Notre hymen lui déplut, vous le ſavez aſſez :
Mon bonheur eſt un crime à ſes yeux offenſés.
On dit que Nonnius eſt mandé de Préneſte.
Quels effets il verra de cet hymen funeſte !
Cher époux, quel uſage affreux, infortuné,
Du pouvoir que ſur moi l'amour vous a donné !
Vous avez un parti ; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les dieux ſont du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point ; ne craignez rien de lui.

AURELIE.

Comment ?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra ſe rendre
Que pour y reſpecter et ſa fille et ſon gendre.
Je ne puis m'expliquer, mais ſouvenez-vous bien
Qu'en tout ſon intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes juſtes projets le premier avantage,
Qu'il ſera trop heureux d'abjurer devant moi
Les ſuperbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, et vous devez m'en croire,
Une ſource éternelle et d'honneur et de gloire. (*f*)

AURELIE.

La gloire eſt bien douteuſe, et le péril certain. (2)
Que voulez-vous ? pourquoi forcer votre deſtin ?
Ne vous ſuffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des ſouverains ſous qui tremble la terre ?
Pour tomber de plus haut où voulez-vous monter ?
Les noirs preſſentimens viennent m'épouvanter.

J'ai trop chéri le joug où je me fuis foumife.
Voilà donc cette paix que je m'étais promife,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché :
Les dieux m'en ont punie, et me l'ont arraché.
Dès qu'un léger fommeil vient fermer mes paupières,
Je vois Rome embrafée, et des mains meurtrières,
Des fupplices, des morts, des fleuves teints de fang;
De mon père au Sénat je vois percer le flanc :
Vous-même environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie;
Des torrens de mon fang répandus par vos coups,
Et votre époufe enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres;
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres :
Je vous retrouve, hélas! et vous me replongez
Dans l'abyme des maux qui me font préfagés.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les augures; (*g*)
Et je veux du courage, et non pas des murmures,
Quand je fers et l'Etat, et vous, et mes amis.

AURELIE.

Ah cruel! eft-ce ainfi que l'on fert fon pays?
J'ignore à quels deffeins ta fureur s'eft portée;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais confultée :
Nos communs intérêts femblaient te l'ordonner :
Si tu feins avec moi, je dois tout foupçonner.
Tu te perdras : déjà ta conduite eft fufpecte (*h*)
A ce conful févère, et que Rome refpecte.

CATILINA.

Cicéron refpecté! lui, mon lâche rival!

SCENE IV.

CATILINA, AURELIE, MARTIAN
l'un des conjurés.

MARTIAN.

Seigneur, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par ſon ordre bientôt le Sénat ſe raſſemble :
Il vous mande en ſecret.

AURELIE.

Catilina, je tremble
A cet ordre ſubit, à ce funeſte nom.

CATILINA.

Mon épouſe trembler au nom de Cicéron !
Que Nonnius ſéduit le craigne et le révère ;
Qu'il déshonore ainſi ſon rang, ſon caractère ;
Qu'il ſerve, il en eſt digne, et je plains ſon erreur :
Mais de vos ſentimens j'attends plus de grandeur.
Allez, ſouvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choiſiſſaient autrement leurs conſuls et leurs maîtres.
Quoi, vous femme et romaine, et du ſang d'un Néron,
Vous feriez ſans orgueil et ſans ambition ?
Il en faut aux grands cœurs.

AURELIE.

Tu crois le mien timide ;
La ſeule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oſes reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le conſul va paraître ; adieu, mais connais-moi :
Apprends que cette épouſe à tes lois trop ſoumiſe,
Que tu devais aimer, que ta fierté mépriſe,

Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore!
Cicéron que je vois eſt moins à craindre encore.

SCENE V.

CICERON *dans l'enfonçement*, le chef des licteurs, CATILINA.

CICERON *au chef des licteurs.*

SUIVEZ mon ordre, allez; de ce perfide cœur
Je prétends ſans témoin ſonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi, c'eſt ce plébéien dont Rome a fait ſon maître!

CICERON.

Avant que le Sénat ſe raſſemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau ſur le bord de l'abyme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui vous?

CICERON.

Moi.

CATILINA.

C'eſt ainſi que votre inimitié....

CICERON.

C'eſt ainſi que s'explique un reſte de pitié. (*i*)
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont aſſez fatigué les murs du capitole.

Vous feignez de penſer que Rome et le Sénat
Ont avili dans moi l'honneur du conſulat.
Concurrent malheureux à cette place inſigne,
Votre orgueil l'attendait; mais en étiez-vous digne?
La valeur d'un ſoldat, le nom de vos aïeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux et ces feſtins qu'un vain luxe prépare,
Etaient-ils un mérite aſſez grand, aſſez rare,
Pour vous faire eſpérer de diſpenſer des lois
Au peuple ſouverain qui règne ſur les rois?
A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
Si j'avais vu dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'Etat être un jour le ſoutien;
Mais, pour être conſul, devenez citoyen.
Penſez-vous affaiblir ma gloire et ma puiſſance,
En décriant mes ſoins, mon état, ma naiſſance?
Dans ces temps malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome? il lui faut des vertus.
Ma gloire (et je la dois à ces vertus ſévères)
Eſt de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi: de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finiſſe dans vous.

CATILINA.

Vous abuſez beaucoup, magiſtrat d'une année,
De votre autorité paſſagère et bornée.

CICERON.

Si j'en avais uſé, vous ſeriez dans les fers,
Vous l'éternel appui des citoyens pervers;
Vous qui, de nos autels ſouillant les priviléges,
Portez juſqu'aux lieux ſaints vos fureurs ſacriléges;
Qui comptez tous vos jours, et marquez tous vos pas,
Par des plaiſirs affreux, ou des aſſaſſinats;

Qui ſavez tout braver, tout oſer et tout feindre :
Vous enfin, qui ſans moi ſeriez peut-être à craindre.
Vous avez corrompu tous les dons précieux
Que pour un autre uſage ont mis en vous les dieux;
Courage, adreſſe, eſprit, grâce, fierté ſublime,
Tout dans votre ame aveugle eſt l'inſtrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au deſtin du reſte des mortels.
Ma voix que craint l'audace, et que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore;
Mais devenu plus fier par tant d'impunité,
Juſqu'à trahir l'Etat vous avez attenté.
Le déſordre eſt dans Rome, il eſt dans l'Etrurie;
On parle de Préneſte, on ſoulève l'Ombrie;
Les ſoldats de Sylla de carnage altérés,
Sortent de leur retraite aux meurtres préparés;
Mallius en Toſcane arme leurs mains féroces;
Les coupables ſoutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partiſans déclarés ou ſecrets;
Par-tout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! ſans qu'un jour plus grand éclaire ma juſtice,
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice;
Que j'ai par-tout des yeux, que j'ai par-tout des mains,
Que malgré vous encore il eſt de vrais romains;
Que ce cortége affreux d'amis vendus au crime
Sentira comme vous l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur,
Voyez-y votre juge, et votre accuſateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre (*k*)
Au tribunal des lois qui doivent vous confondre,
Des lois qui ſe taiſaient ſur vos crimes paſſés,
De ces lois que je venge, et que vous renverſez.

CATILINA.

Je vous ai déjà dit, Seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace.
Mais je veux pardonner des ſoupçons ſi honteux,
En faveur de l'Etat que nous ſervons tous deux:
Je fais plus, je reſpecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, et pourtant eſtimable.
Ne me reprochez plus tous mes égaremens,
D'une ardente jeuneſſe impétueux enfans;
Le Sénat m'en donna l'exemple trop funeſte.
Cet emportement paſſe, et le courage reſte.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du temps, et non ceux de mon cœur.
Songez que cette main ſervit la république;
Que ſoldat en Aſie, et juge dans l'Afrique,
J'ai, malgré nos excès et nos diviſions,
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi je la trahirais, moi qui l'ai ſu défendre!

CICERON.

Marius et Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux ſervi l'Etat, et l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelque ombre de vertu;
Ils ſoutiennent les lois avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! ſi vous ſoupçonnez ceux qui ſavent combattre,
Accuſez donc Céſar, et Pompée, et Craſſus.
Pourquoi fixer ſur moi vos yeux toujours déçus?
Parmi tant de guerriers, dont on craint la puiſſance,
Pourquoi ſuis-je l'objet de votre défiance?
Pourquoi me choiſir, moi? par quel zèle emporté?...

CICERON.

Vous-même jugez-vous, l'avez-vous mérité?

CATILINA.

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaiſſer à l'excuſe ;
Et plus je me défends, plus Cicéron m'accuſe.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je ſuis votre ennemi :
Si c'eſt en citoyen, comme vous je crois l'être ;
Et ſi c'eſt en conſul, ce conſul n'eſt pas maître ;
Il préſide au Sénat, et je peux l'y braver.

CICERON.

J'y punis les forfaits ; tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine, à mes yeux mépriſable,
Je t'y protégerai, ſi tu n'es point coupable :
Fuis Rome, ſi tu l'es.

CATILINA.

C'en eſt trop ; arrêtez.
C'eſt trop ſouffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues ſoupçons j'ai dédaigné l'injure ;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous ſachiez que le plus grand de tous
N'eſt pas d'être accuſé, mais protégé par vous.

CICERON *ſeul.*

Le traître penſe-t-il, à force d'inſolence,
Par ſa fauſſe grandeur prouver ſon innocence ?
Tu ne peux m'impoſer, perfide ; ne crois pas
Eviter l'œil vengeur attaché ſur tes pas.

SCENE VI.

CICERON, CATON.

CICERON.

Eh bien, ferme Caton, Rome eſt-elle en défenſe?

CATON.

Vos ordres ſont ſuivis. Ma prompte vigilance
A diſpoſé déjà ces braves chevaliers,
Qui ſous vos étendards marcheront les premiers.
Mais je crains tout du peuple, et du Sénat lui-même

CICERON.

Du Sénat?

CATON.

Enivré de ſa grandeur ſuprême, (l)
Dans ſes diviſions il ſe forge des fers.

CICERON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers. (3)
La vertu diſparaît, la liberté chancelle;
Mais Rome a des Catons, j'eſpère encor pour elle.

CATON.

Ah! qui ſert ſon pays ſert ſouvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le Sénat;
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offenſe.

CICERON.

Les regards de Caton ſeront ma récompenſe.
Au torrent de mon ſiècle, à ſon iniquité,
J'oppoſe ton ſuffrage et la poſtérité.
Feſons notre devoir : les dieux feront le reſte.

CATON.

Eh comment réſiſter à ce torrent funeſte,

Quand je vois dans ce temple, aux vertus élevé,
L'infame trahiſon marcher le front levé?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce tribun des ſoldats, ſubalterne infidelle,
De la guerre civile arborât l'étendard;
Qu'il osât s'avancer vers ce ſacré rempart,
Qu'il eût pu fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était ſoutenu par des mains plus puiſſantes,
Si quelque rejeton de nos derniers tyrans
N'allumait en ſecret des feux plus dévorans?
Les premiers du Sénat nous trahiſſent peut-être;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
Céſar fut le premier que mon cœur ſoupçonna.
Oui, j'accuſe Céſar.

CICERON.

Et moi Catilina. (*m*)
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaſte dans ſes projets, impétueux, perfide,
Plus que Céſar encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, et bien moins généreux.
Je viens de lui parler; j'ai vu ſur ſon viſage,
J'ai vu dans ſes diſcours ſon audace et ſa rage,
Et la ſombre hauteur d'un eſprit affermi,
Qui ſe laſſe de feindre, et parle en ennemi.
De ces obſcurs complots je cherche les complices.
Tous ſes crimes paſſés ſont mes premiers indices.
J'en préviendrai la ſuite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis;
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.
L'armée eſt en Aſie, et le crime eſt dans Rome;
Mais pour ſauver l'Etat il ſuffit d'un grand homme.

CICERON.

Si nous ſommes unis, il ſuffit de nous deux.
La diſcorde eſt bientôt parmi les factieux.
Céſar peut conjurer, mais je connais ſon ame;
Je ſais quel noble orgueil le domine et l'enflamme.
Son cœur ambitieux ne peut être abattu
Juſqu'à ſervir en lâche un tyran ſans vertu.
Il aime Rome encore, il ne veut point de maître;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, et plus de commander,
Ils ſont montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur déſunion Rome ſera ſauvée.
Allons, n'attendons pas que, de ſang abreuvée,
Elle tende vers nous ſes languiſſantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS.

CETHEGUS.

TANDIS que tout s'apprête, et que ta main hardie
Va de Rome et du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui ſe paſſe en ces murs odieux?

CATILINA.

Je ſais que d'un conſul la ſombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.
Sur le vaiſſeau public ce pilote égaré
Préſente à tous les vents un flanc mal aſſuré;
Il s'agite au haſard, à l'orage il s'apprête,
Sans ſavoir ſeulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du Sénat: ce corps faible et jaloux
Avec joie en ſecret l'abandonne à nos coups.
Ce Sénat diviſé, ce monſtre à tant de têtes,
Si fier de ſa nobleſſe, et plus de ſes conquêtes,
Voit avec les tranſports de l'indignation
Les ſouverains des rois reſpecter Cicéron.
Céſar n'eſt point à lui, Craſſus le ſacrifie.
J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie.
C'eſt un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre et tomber dans les bras de la mort.

CETHEGUS.

Il a des envieux, mais il parle, il entraîne;
Il réveille la gloire, il ſubjugue la haine;
Il domine au Sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux;
J'entends avec mépris ſes cris injurieux:
Qu'il déclame à ſon gré juſqu'à ſa dernière heure;
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire et qu'il meure.
De plus cruels ſoucis, des chagrins plus preſſans,
Occupent mon courage, et règnent ſur mes ſens.

CETHEGUS.

Que dis-tu? qui t'arrête en ta noble carrière?
Quand l'adreſſe et la force ont ouvert la barrière,
Que crains-tu?

CATILINA.

Ce n'eſt pas mes nombreux ennemis,
Mon parti ſeul m'alarme, et je crains mes amis,
De Lentulus-Sura l'ambition jalouſe,
Le grand cœur de Céſar, et ſurtout mon épouſe.

CETHEGUS.

Ton épouſe? tu crains une femme et des pleurs?
Laiſſe-lui ſes remords, laiſſe-lui ſes terreurs;
Tu l'aimes, mais en maître, et ſon amour docile
Eſt de tes grands deſſeins un inſtrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils partagent trop ſes vœux.
O Rome, ô nom fatal, ô liberté chérie,
Quoi, dans ma maiſon même on parle de patrie!
Je veux qu'avant le temps fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le Sénat,

Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réſervée ;
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfans,
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
Mais Céſar !

CETHEGUS.

Que veux-tu? Si par ton artifice
Tu ne peux réuſſir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proſcrits faut-il placer ſon nom ?
Faut-il confondre enfin Céſar et Cicéron ?

CATILINA.

C'eſt-là ce qui m'occupe, et s'il faut qu'il périſſe,
Je me ſens étonné de ce grand ſacrifice.
Il ſemble qu'en ſecret reſpectant ſon deſtin,
Je révère dans lui l'honneur du nom romain.
Mais Sura viendra-t-il?

CETHEGUS.

Compte ſur ſon audace ;
Tu ſais comme ébloui des grandeurs de ſa race,
A partager ton règne il ſe croit deſtiné.

CATILINA.

Qu'à cet eſpoir trompeur il reſte abandonné. (*n*)
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil préſomptueux de cet eſprit ſauvage,
Ses chagrins inquiets, ſes ſoupçons, ſon courroux.
Sais-tu que de Céſar il oſe être jaloux?
Enfin j'ai des amis moins aiſés à conduire
Que Rome et Cicéron ne coûtent à détruire.
O d'un chef de parti dur et pénible emploi !

CETHEGUS.

Le ſoupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

Ainsi malgré mes ſoins et malgré ma prière,
Vous prenez dans Céſar une aſſurance entière ;
Vous lui donnez Préneſte ; il devient notre appui.
Penſez-vous me forcer à dépendre de lui ?

CATILINA.

Le ſang des Scipions n'eſt point fait pour dépendre.
Ce n'eſt qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec Céſar, mais ſans m'y confier ;
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer :
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me ſers de ſon nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom eſt-il plus grand que le vôtre et le mien ?
Pourquoi vous abaiſſer à briguer ce ſoutien ?
On le fait trop valoir, et Rome eſt trop frappée
D'un mérite naiſſant qu'on oppoſe à Pompée.
Pourquoi le rechercher alors que je vous ſers ?
Ne peut-on ſans Céſar ſubjuguer l'univers ?

CATILINA.

Nous le pouvons, ſans doute, et ſur votre vaillance
J'ai fondé dès long-temps ma plus forte eſpérance ;
Mais Céſar eſt aimé du peuple et du Sénat ;
Politique, guerrier, pontife, magiſtrat,

Terrible dans la guerre, et grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous eſt néceſſaire.

SURA.

Il nous ſera fatal:
Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran, tel eſt ſon caractère;
Je le crois du parti le plus grand adverſaire.
Peut-être qu'à vous ſeul il daignera céder,
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne ſouffrirai point, puiſqu'il faut vous le dire,
De ſon fier aſcendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon ſervice et ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte ſur moi.

CATILINA.

J'y conſens; faites plus, arrachez-moi la vie,
Je m'en déclare indigne, et je la ſacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre oſe penſer à s'élever ſur nous:
Mais ſouffrez qu'à Céſar votre intérêt me lie;
Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie:
Je ferai plus peut-être, en un mot vous penſez
Que ſur nos intérêts mes yeux s'ouvrent aſſez.

(*à Céthégus.*)

Va, prépare en ſecret le départ d'Aurélie;
Que des ſeuls conjurés ſa maiſon ſoit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ſes pas,
Craignons de ſon amour les funeſtes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre
Vers ces lieux retirés où Céſar va m'entendre.

SURA.

Enfin donc ſans Céſar vous n'entreprenez rien ?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez, j'eſpère en vous plus que dans Céſar même.

CETHEGUS.

Je cours exécuter ta volonté ſuprême,
Et ſous tes étendards à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à ſavoir t'obéir.

SCENE III.

CATILINA, CESAR.

CATILINA.

Eh bien, Céſar, eh bien, toi de qui la fortune
Dès le temps de Sylla me fut toujours commune,
Toi dont j'ai préſagé les éclatans deſtins,
Toi né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier eſclave
Du fameux Plébéïen qui t'irrite et te brave ?
Tu le hais, je le ſais, et ton œil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend ;
Et tu balancerais ? et ton ardent courage
Craindrait de nous aider à ſortir d'eſclavage ?
Des deſtins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et Céſar ſouffrirait qu'on les changeât ſans lui ?
Quoi ! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée ?
Ta haine pour Caton s'eſt-elle diſſipée ?
N'es-tu pas indigné de ſervir les autels,
Quand Cicéron préſide au deſtin des mortels,

Quand l'obſcur habitant des rives du Fibrène
Siége au-deſſus de toi ſur la pourpre romaine ?
Souffriras-tu long-temps tous ces rois faſtueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de ſa gloire, énervé de molleſſe ;
Un Craſſus étonné de ſa propre richeſſe,
Dont l'opulence avide, oſant nous inſulter,
Aſſervirait l'Etat, s'il daignait l'acheter ?
   Ah ! de quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue ;
Vois ces lâches vainqueurs en proie aux factions,
Diſputer, dévorer le ſang des nations.
Le monde entier t'appelle, et tu reſtes paiſible !
Veux-tu laiſſer languir ce courage invincible ?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?
Céſar eſt-il fidelle à ma tendre amitié ?

CESAR.

Oui, ſi dans le Sénat on te fait injuſtice,
Céſar te défendra ; compte ſur mon ſervice.
Je ne peux te trahir ; n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes vœux irréſolus ?
C'eſt à parler pour moi que tu peux te réduire ?

CESAR.

J'ai peſé tes projets, je ne veux pas leur nuire ?
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends : pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvemens ſpectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CESAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fière jaloufie
Des lauriers dont Pompée eft couvert en Afie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à furpaffer leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine et du Tage,
La victoire m'appelle, et voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, et fonge que demain
J'y pourrais avec toi marcher en fouverain.

CESAR.

Ton projet eft bien grand, peut-être téméraire;
Il eft digne de toi; mais, pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il eft fait pour moi.

CATILINA.

Comment ?

CESAR.

Je ne veux pas fervir ici fous toi.

CATILINA.

Ah! crois qu'avec Céfar on partage fans peine.

CESAR.

On ne partage point la grandeur fouveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à fon char
L'heureux Catilina puiffe enchaîner Céfar.
Tu m'as vu ton ami, je le fuis, je veux l'être ;
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en ferait digne, et s'il l'ofe tenter,
Ce bras levé fur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'eftime l'audace, et dont je hais la rage,

Sylla nous a réduits à la captivité :
Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité.
Il ſoumit l'Helleſpont, il fit trembler l'Euphrate,
Il ſubjugua l'Aſie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait ? quels Etats, quels fleuves, quelles mers,
Quels rois par toi vaincus ont adoré nos fers ? (*o*)
Tu peux avec le temps être un jour un grand homme ;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'aſſervir Rome :
Et mon nom, ma grandeur, et mon autorité
N'ont point encor l'éclat et la maturité,
Le poids qu'exigerait une telle entrepriſe.
Je vois que tôt ou tard Rome ſera ſoumiſe.
J'ignore mon deſtin ; mais ſi j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, ſi je puis, leur empire et leur gloire ;
Je ſerai digne d'eux, et je veux que leurs fers,
D'eux-mêmes reſpectés, de lauriers ſoient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre eſt plus aiſé peut-être.
Qu'était donc ce Sylla qui s'eſt fait notre maître ?
Il avait une armée ; et j'en forme aujourd'hui ;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui ;
Il profita des temps, et moi je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot : il fut roi ; veux-tu l'être ?
Veux-tu de Cicéron ſubir ici la loi,
Vivre ſon courtiſan, ou régner avec moi ?

CESAR.

Je ne veux l'un ni l'autre : il n'eſt pas temps de feindre.
J'eſtime Cicéron, ſans l'aimer ni le craindre.
Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas.
Diviſe le Sénat, abaiſſe des ingrats,

Tu le peux, j'y confens; mais fi ton ame afpire
Jufqu'à m'ofer foumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur fera fidelle à tes fecrets deffeins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.

(*il fort.*)

SCENE IV.

CATILINA *feul.*

AH! qu'il ferve, s'il l'ofe, au deffein qui m'anime;
Et s'il n'en eft l'appui, qu'il en foit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connaiffait bien. (*p*)
Son génie en fecret eft l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCENE V.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

CESAR s'eft-il montré favorable ou contraire?

CATILINA.

Sa ftérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut et nous fervir, et nous venger de lui.
Nous avons des foutiens plus sûrs et plus fidelles.
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

SCENE VI.

CATILINA, les Conjurés.

CATILINA.

VENEZ, noble Pifon, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius;

Vous tous, braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable aſſemblage;
Venez, vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens,
Vous tous mes vrais amis, mes égaux, mes ſoutiens.
Encor quelques momens, un dieu qui vous ſeconde,
Va mettre entre vos mains la maîtreſſe du monde.
De trente nations malheureux conquérans,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont ſubjugué Tigrane et Mithridate,
Votre ſang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour énorgueillir d'indignes ſénateurs,
De leurs propres appuis lâches perſécuteurs,
Grands par vos travaux ſeuls, et qui pour récompenſe
Vous permettaient de loin d'adorer leur puiſſance.
Le jour de la vengeance eſt arrivé pour vous.
Je ne propoſe point à votre fier courroux
Des travaux ſans périls et des meurtres ſans gloire:
Vous pourriez dédaigner une telle victoire;
A vos cœurs généreux je promets des combats;
Je vois vos ennemis expirans ſous vos bras:
Entrez dans leurs palais; frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de ſe défendre;
Mais ſurtout qu'un concert unanime et parfait
De nos vaſtes deſſeins aſſure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit ſaiſir Préneſte;
Des ſoldats de Sylla le redoutable reſte,
Par des chemins divers et des ſentiers obſcurs,
Du fond de la Toſcane avance vers ces murs.
Ils arrivent; je ſors, et je marche à leur tête.
Au dehors, au dedans, Rome eſt votre conquête.
Je combats Pétréius, et je m'ouvre en ces lieux,
Au pied du capitole, un chemin glorieux.

C'eſt là que par les droits que vous donne la guerre,
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône ſouillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur ſang, et vengé par vos mains.
Curius et les ſiens doivent m'ouvrir les portes.
(*il s'arrête un moment, puis il s'adreſſe à un conjuré.*)
Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes?
Leur joignez-vous ſurtout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop long-temps?

LENTULUS.

Je dois les amener, ſitôt que la nuit ſombre
Cachera ſous ſon voile et leur marche et leur nombre;
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous aſſuré?

STATILIUS.

Les gardes ſont ſéduits; on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout ſoit mis en cendre,
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce ſignal terrible allumez les flambeaux.
Aux maiſons des proſcrits que la mort ſoit portée.
La première victime à mes yeux préſentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron:
Immolez Céſar même, oui, Céſar et Caton.
Eux morts, le Sénat tombe, et nous ſert en ſilence.
Déjà notre fortune aveugle ſa prudence;
Dans ces murs, ſous ſon temple, à ſes yeux, ſous ſes pas,
Nous diſpoſons en paix l'appareil du trépas.
Surtout avant le temps ne prenez point les armes.
Que la mort des tyrans précède les alarmes;

Que

Que Rome et Cicéron tombent du même fer ;
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le deſtin de la terre;
Ce n'eſt point conſpirer, c'eſt déclarer la guerre,
C'eſt reprendre vos droits, et c'eſt vous reſaiſir
De l'univers dompté qu'on oſait vous ravir.

(*à Céthégus et à Lentulus-Sura.*)

Vous, de ces grands deſſeins les auteurs magnanimes,
Venez dans le Sénat, venez voir vos victimes.
De ce conſul encor nous entendrons la voix;
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du ſang des tyrans (4) ſera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer et par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périſſe le Sénat!

MARTIAN.

Périſſe l'infidelle

Qui pourra différer de venger ta querelle!
Si quelqu'un ſe repent, qu'il tombe ſous nos coups!

CATILINA.

Allez, et cette nuit Rome entière eſt à vous.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS, Affranchis, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.

Tout eſt-il prêt? enfin l'armée avance-t-elle?

MARTIAN.

Oui, Seigneur, Mallius à ſes ſermens fidelle
Vient entourer ces murs aux flammes deſtinés.
Au dehors, au dedans les ordres ſont donnés.
Les conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Preſcrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Sitôt que du Sénat vous me verrez ſortir,
Commencez à l'inſtant nos ſanglans ſacrifices;
Que du ſang des proſcrits les fatales prémices
Conſacrent ſous vos mains ce redoutable jour.
Obſervez, Martian, vers cet obſcur détour,
Si d'un conſul trompé les ardens émiſſaires
Oſeraient épier nos terribles myſtères.

CETHEGUS.

Peut-être avant le temps faudrait-il l'attaquer
Au milieu du Sénat qu'il vient de convoquer;

Je vois qu'il prévient tout, et que Rome alarmée....

CATILINA.

Prévient-il Mallius ? prévient-il mon armée ?
Connaît-il mes projets ? fait-il, dans fon effroi,
Que Mallius n'agit, n'eft armé que pour moi ?
Suis-je fait pour fonder ma fortune et ma gloire
Sur un vain brigandage, et non fur la victoire ?
Va, mes deffeins font grands, autant que mefurés ;
Les foldats de Sylla font mes vrais conjurés.
Quand des mortels obfcurs, et de vils téméraires,
D'un complot mal tiffu forment les nœuds vulgaires,
Un feul reffort qui manque à leurs piéges tendus
Détruit l'ouvrage entier, et l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choifis, et tels que nous le fommes,
Ces deffeins fi profonds, ces crimes des grands hommes,
Cette élite indomptable, et ce fuperbe choix
Des defcendans de Mars et des vainqueurs des rois,
Tous ces refforts fecrets, dont la force affurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée,
Un feu dont l'étendue embrafe au même inftant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore et le couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre :
Voilà notre deftin, dis-moi s'il eft à craindre.

CETHEGUS.

Sous le nom de Céfar Prénefte eft-elle à nous ?

CATILINA.

C'eft-là mon premier pas ; c'eft un des plus grands coups
Qu'au Sénat incertain je porte en affurance.
Tandis que Nonnius tombe fous ma puiffance,
Tandis qu'il eft perdu, je fais femer le bruit
Que tout ce grand complot par lui-même eft conduit.

La moitié du Sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclairciſſe,
Avant que ce Sénat, ſi lent dans ſes débats,
Ait démêlé le piége où j'ai conduit ſes pas,
Mon armée eſt dans Rome, et la terre aſſervie.
Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un ſi grand intérêt.

SCENE II.

AURELIE, CATILINA, CETHEGUS, &c.

AURELIE, *une lettre à la main.*

Lis ton ſort et le mien, ton crime et ton arrêt;
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire....
Eh bien, je reconnais le ſeing de votre père.

AURELIE.

Lis....

CATILINA *lit la lettre.*

(*q*) „ La mort trop long-temps a reſpecté mes jours,
„ Une fille que j'aime en termine le cours.
„ Je ſuis trop bien puni, dans ma triſte vieilleſſe,
„ De cet hymen affreux qu'a permis ma faibleſſe.
„ Je ſais de votre époux les complots odieux.
„ Céſar qui nous trahit veut enlever Préneſte.
„ Vous avez partagé leur trahiſon funeſte.
„ Repentez-vous, ingrate, ou périſſez comme eux....„
Mais comment Nonnius aurait-il pu connaître
Des ſecrets qu'un conſul ignore encor peut-être?

CETHEGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA *à Céthégus.*

Il pourra nous ſervir.

(*à Aurélie.*)

Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir. (*r*)
Je vais armer le monde, et c'eſt pour ma défenſe.
Vous, dans ce jour de ſang marqué pour ma puiſſance,
Voulez-vous préférer un père à votre époux?
Pour la dernière fois dois-je compter ſur vous?

AURELIE.

Tu m'avais ordonné le ſilence et la fuite;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite;
Eh bien, que prétends-tu?

CATILINA.

Partez au même inſtant;
Envoyez au conſul ce billet important.
J'ai mes raiſons, je veux qu'il apprenne à connaître
Que Céſar eſt à craindre, et plus que moi peut-être.
Je n'y ſuis point nommé; Céſar eſt accuſé:
C'eſt ce que j'attendais; tout le reſte eſt aiſé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés
Que quand j'en ſerai maître, et quand vous régnerez.
Notre hymen eſt ſecret: je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie;
Je veux que votre père, humble dans ſon courroux,
Soit le premier ſujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, et laiſſez-vous conduire;
Laiſſez-moi mes dangers, ils doivent me ſuffire,

Et ce n'eſt pas à vous de partager mes ſoins :
Vainqueur et couronné cette nuit je vous joins.

AURELIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage. (*s*)
Tout eſt prêt; on m'attend.

AURELIE.

Commence donc par moi,
Commence par ce meurtre, il eſt digne de toi :
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périſſe,
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre eſprit raffermi....

CETHEGUS.

Ne déſeſpérez point un époux, un ami.
Tout vous eſt confié; la carrière eſt ouverte;
Et reculer d'un pas, c'eſt courir à ſa perte.

AURELIE.

Ma perte fut certaine, au moment où mon cœur
Reçut de vos conſeils le poiſon ſéducteur;
Quand j'acceptai ſa main, quand je fus abuſée,
Attachée à ſon ſort, victime mépriſée;
Vous penſez que mes yeux timides, conſternés,
Reſpecteront toujours vos complots forcenés.
Malgré moi ſur vos pas vous m'avez ſu conduire.
J'aimais; il fut aiſé, cruels, de me ſéduire!
Et c'eſt un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pu ſervir.
Dans mon aveuglement, que ma raiſon déplore,
Ce reſte de raiſon m'éclaire au moins encore.

Il fait rougir mon front de l'abus déteſté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, et je ne veux plus l'être;
Je ne veux point ſervir les attentats d'un maître;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe, et traîne dans Rome embraſée et fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouſe expirante;
Fais périr avec moi l'enfant infortuné
Que les dieux en courroux à mes vœux ont donné;
Et couvert de ſon ſang, libre dans ta furie,
Barbare, aſſouvis-toi du ſang de ta patrie.

CATILINA.

C'eſt donc là ce grand cœur, et qui me fut ſoumis?
Ainſi vous vous rangez parmi mes ennemis?
Ainſi dans la plus juſte et la plus noble guerre
Qui jamais décida du deſtin de la terre,
Quand je brave un conſul, et Pompée, et Caton,
Mes plus grands ennemis ſeront dans ma maiſon?
Les préjugés romains de votre faible père
Arment contre moi-même une épouſe ſi chère?
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi?

AURELIE.

Je menace le crime.... et je tremble pour toi.
Dans mes emportemens vois encor ma tendreſſe,
Frémis d'en abuſer, c'eſt ma ſeule faibleſſe.
Crains....

CATILINA.

Cet indigne mot n'eſt pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur:
C'eſt aſſez m'offenſer. Ecoutez: je vous aime;
Mais ne préſumez pas que, m'oubliant moi-même,

J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes deſſeins, et l'empire avec eux.
Vous n'avez pas oſé regarder la couronne;
Jugez de mon amour, puiſque je vous pardonne;
Mais ſachez....

AURELIE.

La couronne où tendent tes deſſeins,
Cet objet du mépris du reſte des Romains,
Va, je l'arracherais ſur mon front affermie,
Comme un ſigne inſultant d'horreur et d'infamie.
Quoi, tu m'aimes aſſez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oſer outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes?
Et moi, je t'aime aſſez pour arrêter tes crimes.
Et je cours....

SCENE III.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA, AURELIE, &c.

SURA.

C'EN eſt fait, et nous ſommes perdus;
Nos amis ſont trahis, nos projets confondus.
Préneſte entre nos mains n'a point été remiſe;
Nonnius vient dans Rome; il ſait notre entrepriſe.
Un de nos confidens dans Préneſte arrêté
A ſubi les tourmens, et n'a point réſiſté.
Nous avons trop tardé; rien ne peut nous défendre;
Nonnius au Sénat vient accuſer ſon gendre.

Il va chez Cicéron qui n'eſt que trop inſtruit.

AURELIE.

Eh bien, de tes forfaits tu vois quel eſt le fruit.
Voilà ces grands deſſeins où j'aurais dû ſouſcrire,
Ces deſtins de Sylla, ce trône, cet empire!
Es-tu déſabuſé (*t*)? tes yeux ſont-ils ouverts?

CATILINA, *après un moment de ſilence.*

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais.... me trahiriez-vous?

AURELIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais ſervir Rome, en la vengeant d'un traître:
Nos dieux m'en avoûraient. Je ferai plus; je veux
Te rendre à ton pays, et vous ſauver tous deux.
Ce cœur n'a pas toujours la faibleſſe en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger,
Ce danger eſt venu, je veux le partager.
Je vais trouver mon père; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il ſauve la tienne.
Il m'aime, il eſt facile, il craindra devant moi
D'armer le déſeſpoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce conſul qui te craint, ce Sénat où l'on t'aime,
Où Céſar te ſoutient, où ton nom eſt puiſſant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aiſément à ceux qui ſont à craindre.
Repens-toi ſeulement; mais repens-toi ſans feindre;
Il n'eſt que ce parti quand on eſt découvert:
Il bleſſe ta fierté, mais tout autre te perd:
Et je te donne au moins, quoi qu'on puiſſe entreprendre,
Le temps de quitter Rome, ou d'oſer t'y défendre.

Plus de reproche ici ſur tes complots pervers ;
Coupable je t'aimais, malheureux je te ſers :
Je mourrai pour ſauver et tes jours et ta gloire.
Adieu : Catilina doit apprendre à me croire :
Je l'avais mérité.

CATILINA, *l'arrêtant.*

Que faire, et quel danger ?
Ecoutez.... le ſort change, il me force à changer....
Je me rends.... je vous cède.... il faut vous ſatisfaire....
Mais.... ſongez qu'un époux eſt pour vous plus qu'un père,
Et que dans le péril dont nous ſommes preſſés,
Si je prends un parti, c'eſt vous qui m'y forcez.

AURELIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te ſers, c'eſt aſſez. Fille, épouſe, et romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les ſuis ; et le tien
Eſt d'égaler un cœur auſſi pur que le mien.

SCENE IV.

CATILINA, CETHEGUS, Affranchis, LENTULUS-SURA.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre ?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre ?
Eſclave d'une femme, et d'un ſeul mot troublé,
Ce grand cœur s'eſt rendu ſitôt qu'elle a parlé.

CETHEGUS.

Non, tu ne peux changer ; ton génie invincible,
Animé par l'obſtacle en ſera plus terrible.

Sans ressource à Préneste, accusés au Sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'Etat;
Nous le ferions trembler, même dans les supplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illustres complices,
Un parti trop puissant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le signal on peut nous arrêter.
C'est lorsque dans la nuit le Sénat se sépare,
Que le parti s'assemble, et que tout se déclare.
Que faire?

CETHEGUS *à Catilina.*

Tu te tais, et tu frémis d'effroi?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon sort veut de moi.

SURA.

J'attends peu d'Aurélie, et dans ce jour funeste,
Vendre cher notre vie est tout ce qui nous reste.

CATILINA.

Je compte les momens, et j'observe les lieux.
Aurélie en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grâce,
Suspendra pour un temps sa course et sa menace.
Cicéron que j'alarme est ailleurs arrêté;
C'en est assez, amis, tout est en fureté.
Qu'on transporte soudain les armes nécessaires;
Armez tout, affranchis, esclaves et sicaires;
Débarrassez l'amas de ces lieux souterrains,
Et qu'il en reste encore assez pour mes desseins.
Vous, fidelle affranchi, brave et prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius:
Allez; et dans l'instant qu'ils ne se verront plus,

Abordez-le en ſecret de la part de ſa fille ;
Peignez-lui ſon danger, celui de ſa famille ;
Attirez-le en parlant vers ce détour obſcur
Qui conduit au chemin de Tibur et d'Anxur :
Là, ſaiſiſſant tous deux le moment favorable,
Vous.... Ciel, que vois-je?

SCENE V.

CICERON, les Perſonnages précédens.

CICERON.

ARRETE, audacieux coupable ;
Où portes-tu tes pas? Vous, Céthégus, parlez....
Sénateurs, Affranchis, qui vous a raſſemblés?

CATILINA.

Bientôt dans le Sénat nous pourrons te l'apprendre.

CETHEGUS.

De ta pourſuite vaine on ſaura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons ſi toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous oſe interroger.

CICERON.

J'oſe au moins demander qui ſont ces téméraires?
Sont-ils ainſi que vous des romains conſulaires
Que la loi de l'Etat me force à reſpecter,
Et que le Sénat ſeul ait le droit d'arrêter?
Qu'on les charge de fers ; allez, qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'eſt donc toi qui détruis la liberté romaine?

Arrêter des romains ſur tes lâches ſoupçons!

CICERON.

Ils ſont de ton conſeil, et voilà mes raiſons.
Vous-mêmes, frémiſſez. Licteurs, qu'on m'obéiſſe.

(*on emmène Septime et Martian.*)

CATILINA.

Implacable ennemi, pourſuis ton injuſtice;
Abuſe de ta place, et profite du temps.
Il faudra rendre compte, et c'eſt où je t'attends.

CICERON.

Qu'on faſſe à l'inſtant même interroger ces traîtres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainſi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius: il ſait tous tes deſſeins.
J'ai mis Rome en défenſe, et Préneſte en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir;
Je parle de ſupplice, et veux t'en avertir.
Avec les aſſaſſins, ſur qui tu te repoſes,
Viens t'aſſeoir au Sénat, et ſuis-moi, ſi tu l'oſes.

SCENE VI.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

CETHEGUS.

FAUT-IL donc ſuccomber ſous les puiſſans efforts
D'un bras habile et prompt qui rompt tous nos reſſorts?
Faut-il qu'à Cicéron le ſort nous ſacrifie?

CATILINA.

Juſqu'au dernier moment ma fureur le défie.

C'eſt un homme alarmé, que ſon trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, et qui n'eſt pas inſtruit :
Nos amis arrêtés vont accroître ſes peines;
Ils ſauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal Céſar eſt accuſé.
Le Sénat en tumulte eſt déjà diviſé.
Mallius et l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu; marchez, et je ſuis maître.

SURA.

Nonnius du conſul éclaircit les ſoupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas, c'eſt moi qui t'en répons.
Marchez, dis-je; au Sénat parlez en aſſurance,
Et laiſſez-moi le ſoin de remplir ma vengeance.
Allons.... Où vais-je?

CETHEGUS.

Eh bien?

CATILINA.

Aurélie! ah grands Dieux!
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux? (*u*)
Ecartez-la, ſurtout. Si je la vois paraître,
Tout prêt à vous ſervir je tremblerai peut-être.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

Le théâtre doit repréſenter le lieu préparé pour le Sénat. Cette ſalle laiſſe voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'Aurélie au temple de Tellus. Un double rang de ſiéges forme un cercle dans cette ſalle ; le ſiége de Cicéron, plus élevé, eſt au milieu.

SCENE PREMIERE.

CETHEGUS, LENTULUS-SURA.
(*retirés vers le devant.*)

SURA.

Tous ces pères de Rome au Sénat appelés,
Incertains de leur ſort, et de ſoupçons troublés,
Ces monarques tremblans tardent bien à paraître.

CETHEGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuiſſans travaux ſans relâche occupé,
Interroge Septime, et par ſes ſoins trompé,
Il a retardé tout par ſes fauſſes alarmes.

SURA.

Plût au ciel que déjà nous euſſions pris les armes!
Je crains, je l'avoûrai, cet eſprit du Sénat,
Ces préjugés ſacrés de l'amour de l'Etat,
Cet antique reſpect, et cette idolâtrie,
Que réveille en tout temps le nom de la patrie.

CETHEGUS.

La patrie eſt un nom ſans force et ſans effet ;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatiſme uſé des ſiècles héroïques
Se conſerve, il eſt vrai, dans des ames ſtoïques ;
Le reſte eſt ſans vigueur ou fait des vœux pour nous.
Cicéron, reſpecté, n'a fait que des jaloux ;
Caton eſt ſans crédit ; Céſar nous favoriſe :
Défendons-nous ici, Rome ſera ſoumiſe.

SURA.

Mais ſi Catilina, par ſa femme ſéduit,
De tant de nobles ſoins nous raviſſait le fruit !
Tout homme a ſa faibleſſe, et cette ame hardie
Reconnaît en ſecret l'aſcendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la reſpecte, il pourra lui céder.

CETHEGUS.

Sois sûr qu'à ſon amour il ſaura commander.

SURA.

Mais tu l'as vu frémir ; tu ſais ce qu'il en coûte
Quand de tels intérêts....

CETHEGUS, *en le tirant à part.*

Caton approche, écoute.

(*Lentulus et Céthégus s'aſſeyent à un bout de la ſalle.*)

SCENE

SCENE II.

CATON *entre au Sénat avec* LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURENA, CESAR, CATULLUS, MARCELLUS, &c.

CATON, *en regardant les deux conjurés.*

Lucullus, je me trompe, ou ces deux confidens
S'occupent en ſecret de ſoins trop importans.
Le crime eſt ſur leur front qu'irrite ma préſence.
Déjà la trahiſon marche avec arrogance.
Le Sénat qui la voit cherche à diſſimuler.
Le démon de Sylla ſemble nous aveugler.
L'ame de ce tyran dans le Sénat reſpire.

CETHEGUS.

Je vous entends aſſez, Caton; qu'oſez-vous dire?

CATON, *en s'aſſeyant, tandis que les autres prennent place.*

Que les dieux du Sénat, les dieux de Scipion,
Qui contre toi, peut-être, ont inſpiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres;
Qu'ils ont à des tyrans aſſervi nos ancêtres;
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maîtreſſe du monde et le ſort des humains.
J'oſe encore ajouter, que ſon puiſſant génie,
Qui n'a pu qu'une fois ſouffrir la tyrannie,
Pourra dans Céthégus, et dans Catilina,
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CESAR.

Caton, que faites-vous? et quel affreux langage!
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.

Vous révoltez les cœurs au lieu de les gagner.

(*César s'assied.*)

CATON *à César.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toujours facile,
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CESAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats;
Je suis tranquille ici; ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, et je la vois trahie.
O Ciel! pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie
Pompée, en ces périls, soit encore arrêté?

CESAR.

Quand César est pour vous, Pompée est regretté?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

CESAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.

SCENE III.

CICERON, *arrivant avec précipitation, tous les sénateurs se lèvent.*

Ah! dans quels vains débats perdez-vous ces instans?
Quand Rome à son secours appelle ses enfans,
Qu'elle vous tend les bras, et que ses sept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
Qu'on a déjà donné le signal des fureurs,
Qu'on a déjà versé le sang des sénateurs?

LUCULLUS.

O Ciel!

CATON.

Que dites-vous ?

CICERON *debout.*

J'avais d'un pas rapide
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,
Affuré des fecours aux poftes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême,
Aux yeux de Céthégus j'avais furpris moi-même.
Nonnius mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible, en ces temps malheureux,
Pour fauver Rome et vous, arrive de Prénefte.
Il venait m'éclairer dans ce trouble funefte,
M'apprendre jufqu'aux noms de tous les conjurés,
Lorfque de notre fang deux monftres altérés,
A coups précipités frappent ce cœur fidelle,
Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle.
Il tombe mort; on court, on vole, on les pourfuit;
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple qui fe preffe, et qui fe précipite,
Leurs complices enfin favorifent leur fuite.
J'ai faifi l'un des deux qui, le fer à la main,
Egaré, furieux, fe frayait un chemin.
Je l'ai mis dans les fers, et j'ai fu que ce traître
Avait Catilina pour complice et pour maître.

(*Cicéron s'affied avec le Sénat.*)

SCENE IV.

CATILINA *debout entre* CATON *et* CESAR.

CETHEGUS *est auprès de César, le Sénat assis.*

Oui, Sénat, j'ai tout fait, et vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le sein.
Oui, c'est Catilina qui venge la patrie,
C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICERON.

Toi, fourbe, toi, barbare?

CATON.

Oses-tu te vanter?...

CESAR.

Nous pourrons le punir, mais il faut l'écouter.

CETHEGUS.

Parle, Catilina, parle, et force au silence,
De tous tes ennemis l'audace et l'éloquence.

CICERON.

Romains, où sommes-nous?

CATILINA.

Dans les temps du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embrasement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde,
Les neveux de Sylla, séduits par ce grand nom,
Ont osé de Sylla montrer l'ambition. (*x*)
J'ai vu la liberté dans les cœurs expirante,
Le Sénat divisé, Rome dans l'épouvante,

Le déſordre en tous lieux, et ſurtout Cicéron
Semant ici la crainte, ainſi que le ſoupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome eſt affligée:
Il vous parle pour elle; et moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant, je lui prouve aujourd'hui
Que Rome et le Sénat me ſont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame inviſible,
L'eſprit qui gouvernait ce grand corps ſi terrible,
Ce corps de conjurés qui, des monts Apennins,
S'étend juſqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les momens étaient chers, et les périls extrêmes.
Je l'ai ſu, j'ai ſauvé l'Etat, Rome et vous-mêmes.
Ainſi par un ſoldat fut puni Spurius; (5)
Ainſi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'oſera punir d'un ſi juſte homicide?
Qui de vous peut encor m'accuſer?

CICERON.

Moi, perfide;
Moi, qu'un Catilina ſe vante de ſauver;
Moi, qui connais ton crime, et qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent ſe faire entendre:
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre;
Sur un père de Rome il a porté ſes coups;
Et vous ſouffrez qu'il parle, et qu'il s'en vante à vous?
Vous ſouffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime,
Qu'il faſſe inſolemment des vertus de ſon crime?

CATILINA.

Et vous ſouffrez, Romains, que mon accuſateur
Des meilleurs citoyens ſoit le perſécuteur?
Apprenez des ſecrets que le conſul ignore;
Et profitez-en tous, s'il en eſt temps encore.

Sachez qu'en ſon palais, et preſque ſous ces lieux,
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances et d'épées
Que dans des flots de ſang Rome doit voir trempées.
Si Rome exiſte encore, amis, ſi vous vivez,
C'eſt moi, c'eſt mon audace à qui vous le devez.
Pour prix de mon ſervice approuvez mes alarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on ſaiſiſſe ces armes.

CICERON *aux licteurs.*

Courez chez Nonnius, allez, et qu'à nos yeux
On amène ſa fille en ces auguſtes lieux.
Tu trembles à ce nom?

CATILINA.

Moi trembler? je mépriſe
Cette reſſource indigne où ta haine s'épuiſe.
Sénat, le péril croît, quand vous délibérez.
Eh bien, ſur ma conduite êtes-vous éclairés?

CICERON.

Oui, je le ſuis, Romains, je le ſuis ſur ſon crime.
Qui de vous peut penſer qu'un vieillard magnanime
Ait formé de ſi loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits et des aſſaſſinats?
Dans ta propre maiſon ta rage induſtrieuſe
Craignait de mes regards la lumière odieuſe.
De Nonnius trompé tu choiſis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu ſéduit ſa malheureuſe fille.
Ah! cruel, ce n'eſt pas la première famille
Où tu portas le trouble, et le crime, et la mort.
Tu traites Rome ainſi: c'eſt donc là notre ſort!
Et tout couvert d'un ſang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudiſſe, et qu'on te récompenſe.

Artiſan de la guerre, affreux conſpirateur,
Meurtrier d'un vieillard, et calomniateur,
Voilà tout ton ſervice, et tes droits et tes titres.
O vous des nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, ſans force et ſans ſecours,
Qu'un tyran forcené diſpoſe de vos jours?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ſes complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
Vous n'avez qu'un moment; jugez entre elle et lui.

CESAR.

Un jugement trop prompt eſt ſouvent ſans juſtice.
C'eſt la cauſe de Rome; il faut qu'on l'éclairciſſe.
Aux droits de nos égaux eſt-ce à nous d'attenter?
Toujours dans ſes pareils il faut ſe reſpecter.
Trop de ſévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi, Rome eſt d'un côté, de l'autre un aſſaſſin,
C'eſt Cicéron qui parle, et l'on eſt incertain?

CESAR.

Il nous faut une preuve; on n'a que des alarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et ſi de Nonnius le crime eſt avéré,
Catilina nous ſert, et doit être honoré. (6)
(*à Catilina.*)
Tu me connais: en tout je te tiendrai parole.

CICERON.

O Rome! ô ma patrie! ô Dieux du Capitole!
Ainſi d'un ſcélérat un héros eſt l'appui!
Agiſſez-vous pour vous, en nous parlant pour lui?

César, vous m'entendez ; et Rome trop à plaindre
N'aura donc déformais que fes enfans à craindre ?

CLODIUS.

Rome eft en fureté ; Céfar eft citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le fien ?

CICERON.

Clodius, achevez : que votre main feconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en eft trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardens et citoyens glacés.
Catilina l'emporte, et fa tranquille rage
Sans crainte et fans danger médite le carnage.
Au rang des fénateurs il eft encore admis ;
Il profcrit le Sénat, et s'y fait des amis ;
Il dévore des yeux le fruit de tous fes crimes :
Il vous voit, vous menace, et marque fes victimes :
Et lorfque je m'oppofe à tant d'énormités,
Céfar parle de droits et de formalités ;
Clodius à mes yeux de fon parti fe range ;
Aucun ne veut fouffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître eft mort affaffiné.
N'avons-nous pas fur lui le droit qu'il s'eft donné ?
Le devoir le plus faint, la loi la plus chérie,
Eft d'oublier la loi pour fauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

SCENE V.

Le Sénat, AURELIE.

AURELIE.

O vous, facrés vengeurs,
Demi-dieux fur la terre, et mes feuls protecteurs,
Conful, augufte appui, qu'implore l'innocence,
Mon père par ma voix vous demande vengeance : (y)
J'ai retiré ce fer enfoncé dans fon flanc.
(*en voulant fe jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)
Mes pleurs mouillent vos pieds arrofés de fon fang.
Secourez-moi, vengez ce fang qui fume encore,
Sur l'infame affaffin que ma douleur ignore.

CICERON, *en montrant Catilina.*

Le voici.

AURELIE.

Dieux !

CICERON.

C'eft lui, lui qui l'affaffina,
Qui s'en ofe vanter.

AURELIE.

O Ciel ! Catilina !
L'ai-je bien entendu ? Quoi, monftre fanguinaire,
Quoi, c'eft toi, c'eft ta main qui maffacra mon père !
(*des licteurs la foutiennent.*)

CATILINA, *fe tournant vers Céthégus, et fe jetant éperdu entre fes bras.*

Quel fpectacle, grands Dieux ! je fuis trop bien puni.

CETHEGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a faifi ?
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance :
Mais fi tu fervis Rome, attends ta récompenfe.

CATILINA, *fe tournant vers Aurélie.*

Aurélie, il eft vrai.... qu'un horrible devoir....
M'a forcé.... Refpectez mon cœur, mon défefpoir....
Songez qu'un nœud plus faint et plus inviolable....

SCENE VI.

Le Sénat, AURELIE, le Chef des Licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, on a faifi ce dépôt formidable.

CICERON.

Chez Nonnius ?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui font arrêtés
N'accufent que lui feul de tant d'iniquités.

AURELIE.

O comble de la rage et de la calomnie !
On lui donne la mort : on veut flétrir fa vie !
Le cruel dont la main porta fur lui les coups....

CICERON.

Achevez.

AURELIE.

Juftes Dieux, où me réduifez-vous ?

CICERON.

Parlez ; la vérité dans fon jour doit paraître.
Vous gardez le filence à l'afpect de ce traître.

Vous baiſſez devant lui vos yeux intimidés.
Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURELIE.

Ah! je vous ai trahis; c'eſt moi qui ſuis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point....

AURELIE.

Va, monſtre impitoyable;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux! j'ai trop tard connu ma déteſtable erreur.
Sénat; j'ai vu le crime, et j'ai tû les complices;
Je demandais vengeance, il me faut des ſupplices.
Ce jour menace Rome, et vous, et l'univers.
Ma faibleſſe a tout fait, et c'eſt moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abymes,
Tu forças ma tendreſſe à ſervir tous tes crimes.
Périſſe, ainſi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour!
Ce jour où malgré moi ſecondant ta furie,
Fidelle à mes ſermens, perfide à ma patrie,
Conduiſant Nonnius à cet affreux trépas,
Et pour mieux l'égorger le preſſant dans mes bras,
J'ai préſenté ſa tête à ta main ſanguinaire!
(*tandis qu'Aurélie parle au bout du théâtre, Cicéron eſt aſſis plongé dans la douleur.*)
Murs ſacrés, Dieux vengeurs, Sénat, manes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai ſuivi la loi,
Voilà votre ennemi.... Perfide, imite-moi.
(*elle ſe frappe.*)

CATILINA.

Où ſuis-je? malheureux!

CATILINA.

O jour épouvantable !

CICERON, *ſe levant.*

Jour trop digne en effet d'un ſiècle ſi coupable !

AURELIE.

Je devais.... un billet remis entre vos mains....
Conſul.... de tous côtés je vois vos aſſaſſins....
Je me meurs....

(*on emmène Aurélie.*)

CICERON.

S'il ſe peut, qu'on la ſecoure, Aufide ;
Qu'on cherche cet écrit. En eſt-ce aſſez, perfide?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas,
Pour venger tant de ſang, et tant d'aſſaſſinats ?
Il vous impoſe encor. Vous laiſſez impunie
La mort de Nonnius, et celle d'Aurélie ?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait ; c'eſt ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié :
Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuſe à mes deſtins fatale,
M'entraîna dans l'abyme où tu me vois plongé.
Tu cauſas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, et Rome qui l'adore ;
J'ai voulu ta ruine, et je la veux encore.
Je vengerai ſur toi tout ce que j'ai perdu :
Ton ſang paîra ce ſang à tes yeux répandu :
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
D'un eſclave échappé que fait punir ſon maître.
Que tes membres ſanglans dans ta tribune épars,
Des inconſtans Romains repaiſſent les regards.

Voilà ce qu'en partant ma douleur et ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laiſſent pour préſage;
C'eſt le ſort qui t'attend, et qui va s'accomplir,
C'eſt l'eſpoir qui me reſte, et je cours le remplir.

CICERON.

Qu'on ſaiſiſſe ce traître.

CETHEGUS.

En as-tu la puiſſance?

SURA.

Oſes-tu prononcer, quand le Sénat balance?

CATILINA.

La guerre eſt déclarée; amis, ſuivez mes pas.
C'en eſt fait; le ſignal vous appelle aux combats.
Vous, Sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choiſiſſez à loiſir le parti qu'il faut prendre.

(il ſort avec quelques ſénateurs de ſon parti.)

CICERON.

Eh bien, choiſiſſez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains, ô majeſté flétrie!
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie!
Lucullus, Muréna, Céſar même, écoutez!
Rome demande un chef en ces calamités;
Gardons l'égalité pour des temps plus tranquilles:
Les Gaulois ſont dans Rome, il vous faut des Camilles!
Il faut un dictateur, un vengeur, un appui:
Qu'on nomme le plus digne, et je marche ſous lui. (7)

SCENE VII.

LE SENAT, le Chef des Licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, en fecourant la mourante Aurélie,
Que nos foins vainement rappelaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par fon père adreffé.

CICERON, *en lifant.*

Quoi, d'un danger plus grand l'Etat eft menacé!
„ Céfar qui nous trahit veut enlever Prénefte. „
Vous Céfar, vous trempiez dans ce complot funefte!
Lifez, mettez le comble à des malheurs fi grands.
Céfar, étiez-vous fait pour fervir des tyrans?

CESAR.

J'ai lu, je fuis romain, notre perte s'annonce.
Le danger croît, j'y vole, et voilà ma réponfe.
(*il fort.*)

CATON.

Sa réponfe eft douteufe, il eft trop leur appui.

CICERON.

Marchons, fervons l'Etat, contre eux et contre lui.
(*à une partie des fénateurs.*)
Vous, fi les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome fanglante,
Ont réveillé dans vous l'efprit de vos aïeux,
Courez au Capitole, et défendez vos dieux:
Du fier Catilina foutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,

D'avoir pu balancer entre ce monſtre et moi.

(à d'autres ſénateurs.)

Vous, Sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maîtres ;
Amis de la vertu, ſéparez-vous des traîtres.

(Les ſénateurs ſe ſéparent de Céthégus et de Lentulus-Sura.)

Point d'eſprit de parti, de ſentimens jaloux :
C'eſt par là que jadis Sylla régna ſur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embraſement les flammes étincellent.
Dieux, animez ma voix, mon courage et mon bras,
Et ſauvez les Romains, duſſent-ils être ingrats !

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CATON, et une partie des ſénateurs *debout en habit de guerre.*

CLODIUS *à Caton.*

QUOI! lorſque défendant cette enceinte ſacrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand par-tout le Sénat s'expoſant au danger,
Aux ordres d'un ſamnite a daigné ſe ranger;
Cet altier plébéien nous outrage et nous brave:
Il ſert un peuple libre, et le traite en eſclave!
Un pouvoir paſſager eſt à peine en ſes mains,
Il oſe en abuſer, et contre des romains!
Contre ceux dont le ſang a coulé dans la guerre!
Les cachots ſont remplis des vainqueurs de la terre;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du ſort,
Condamne inſolemment ſes maîtres à la mort. (S)
Catilina pour nous ſerait moins tyrannique;
On ne le verrait point flétrir la république.
Je partage avec vous les malheurs de l'Etat;
Mais je ne peux ſouffrir la honte du Sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'eſt que dans vos murmures.
Allez de vos amis déplorer les injures;
Mais ſachez que le ſang de nos patriciens,
Ce ſang des Céthégus et des Cornéliens,

Ce

Ce ſang ſi précieux, quand il devient coupable,
Devient le plus abject et le plus condamnable.
Regrettez, reſpectez ceux qui nous ont trahis;
On les mène à la mort, et c'eſt par mon avis.
Celui qui vous ſauva les condamne au ſupplice.
De quoi vous plaignez-vous? eſt-ce de ſa juſtice?
Eſt-ce elle qui produit cet indigne courroux?
En craignez-vous la ſuite, et la méritez-vous?
Quand vous devez la vie aux ſoins de ce grand homme,
Vous oſez l'accuſer d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez; la mort eſt ſur vos pas.
Il n'eſt pas encor temps de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaiſſance;
Et c'eſt le temps du moins d'avoir de la prudence.
Catilina paraît juſqu'aux pieds du rempart;
On ne ſait point encor quel parti prend Céſar,
S'il veut ou conſerver ou perdre la patrie.
Cicéron agit ſeul, et ſeul ſe ſacrifie;
Et vous conſidérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous ſert vous a trop bien ſervis.

CLODIUS.

Caton, plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtimens plus qu'il ne hait le crime.
Reſpectez le Sénat; ne lui reprochez rien.
Vous parlez en cenſeur; il nous faut un ſoutien.
Quand la guerre s'allume, et quand Rome eſt en cendre,
Les édits d'un Conſul pourront-ils nous défendre?
N'a-t-il contre une armée, et des conſpirateurs,
Que l'orgueil des faiſceaux, et les mains des licteurs?
Vous parlez de dangers? Penſez-vous nous inſtruire
Que ce peuple inſenſé s'obſtine à ſe détruire?

Vous redoutez Céſar ! Et qui n'eſt informé
Combien Catilina de Céſar fut aimé ?
Dans le péril preſſant qui croît et nous obsède,
Vous montrez tous nos maux : montrez-vous le remède ?

CATON.

Oui, j'oſe conſeiller, eſprit fier et jaloux,
Que l'on veille à la fois ſur Céſar et ſur vous.
Je conſeillerais plus ; mais voici votre père.

SCENE II.

CICERON, CATON, une partie des Sénateurs.

CATON *à Cicéron.*

VIENS, tu vois des ingrats. Mais Rome te défère
Les noms, les ſacrés noms de père et de vengeur;
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICERON.

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire;
Des travaux des humains, c'eſt le digne ſalaire.
Sénat, en vous ſervant il la faut acheter :
Qui n'oſe la vouloir, n'oſe la mériter.
Si j'applique à vos maux une main ſalutaire,
Ce que j'ai fait eſt peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le ſang coulait dans Rome : ennemis, citoyens,
Gladiateurs, ſoldats, chevaliers, plébéiens,
Etalaient à mes yeux la déplorable image
Et d'une ville en cendre et d'un champ de carnage.
La flamme, en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés.

Céthégus et Sura s'avançaient à leur tête.
Ma main les a faifis ; leur jufte mort eft prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renaît en cent lieux :
Il faut fendre par-tout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte ;
Et là, fur des amas de mourans et de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il fe fraye un paffage, il vole à fon armée.
J'ai peine à raffurer Rome entière alarmée.
Antoine, qui s'oppofe au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris fous Sylla,
Antoine, que pourfuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit fa force affaiblie ;
Et fon corps accablé, déformais fans vigueur,
Sert mal en ces momens les foins de fon grand cœur ;
Pétréius étonné vainement le feconde.
Ainfi de tous côtés la maîtreffe du monde,
Affiégée au dehors, embrafée au dedans,
Eft cent fois en un jour à fes derniers momens.

CRASSUS.

Que fait Céfar ?

CICERON.

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomptable ;
Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le fien.
Il n'eft pas criminel, il n'eft pas citoyen.
Je l'ai vu diffiper les plus hardis rebelles ;
Mais bientôt ménageant des romains infidelles,
Il s'efforçait de plaire aux efprits égarés,
Aux peuples, aux foldats, et même aux conjurés.

Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laiſſait briller une ſecrète joie :
Sa voix d'un peuple entier ſollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le ſervir un jour.
D'un trop coupable ſang ſa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encore, et veux le publier,
De Céſar en tout temps il faut ſe défier.

SCENE III et dernière.

LE SENAT, CESAR.

CESAR.

Eh bien, dans ce Sénat, trop prêt à ſe détruire,
La vertu de Caton cherche encore à me nuire.
De quoi m'accuſe-t-il ?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorſqu'on le ſoupçonna,
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre,
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CESAR.

Un tel ſang n'eſt pas fait pour teindre mes lauriers.
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que ſont-ils à vos yeux ?

CESAR.

Des mortels mépriſables.

A ma voix, à mes coups ils n'ont pu réſiſter.
Qui ſe ſoumet à moi n'a rien à redouter.
C'eſt maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des ſoldats de Sylla l'élite redoutable
Eſt ſous un chef habile, et qui ſait ſe venger.
Voici le vrai moment où Rome eſt en danger.
Pétréius eſt bleſſé, Catilina s'avance.
Le ſoldat ſous les murs eſt à peine en défenſe.
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, Conſul? et quels ſont vos deſſeins?

CICERON.

Les voici : que le ciel m'entende et les couronne!
Vous avez mérité que Rome vous ſoupçonne.
Je veux laver l'affront dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'Etat votre honneur ſoit vengé.
Au ſalut des Romains je vous crois néceſſaire;
Je vous connais : je ſais ce que vous pouvez faire,
Je ſais quels intérêts vous peuvent éblouir :
Céſar veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous je vous dois mon eſtime.
Partez, juſtifiez l'honneur que je vous fais.
Le monde entier ſur vous a les yeux déſormais.
Secondez Pétréius, et délivrez l'empire.
Méritez que Caton vous aime et vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un général :
Vous l'êtes; c'eſt ſur vous que mon eſpoir ſe fonde;
Céſar, entre vos mains je mets le ſort du monde.

CESAR, *en l'embraſſant.*

Cicéron à Céſar a dû ſe confier;
Je vais mourir, Seigneur, ou vous juſtifier. (*il ſort.*)

CATON.

De ſon ambition vous allumez les flammes !

CICERON.

Va, c'eſt ainſi qu'on traite avec les grandes ames.
Je l'enchaîne à l'Etat, en me fiant à lui.
Ma généroſité le rendra notre appui.
Apprends à diſtinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'eſt pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indompté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même à tant d'horreurs inſtruit,
Eût été Scipion, ſi je l'avais conduit.
Je réponds de Céſar, il eſt l'appui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.
(*Se tournant vers le chef des licteurs, qui entre en armes.*)
Eh bien, les conjurés ?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils ſont punis ;
Mais leur ſang a produit de nouveaux ennemis.
C'eſt le feu de l'Etna qui couvait ſous la cendre ;
Un tremblement de plus va par-tout le répandre ;
Et ſi de Pétréius le ſuccès eſt douteux,
Ces murs ſont embraſés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous aſſiége et nous preſſe ;
D'autant plus redoutable en ſa cruelle adreſſe,
Que juſqu'au ſein de Rome, et parmi ſes enfans,
En creuſant vos tombeaux il a des partiſans.
On parle en ſa faveur dans Rome qu'il ruine ;
Il l'attaque au dehors, au dedans il domine ;

Tout ſon génie y règne, et cent coupables voix
S'élèvent contre vous, et condamnent vos lois.
Les plaintes des ingrats, et les clameurs des traîtres,
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres,
Redemandent le ſang répandu par vos mains:
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux, après tout, que vous deviez entendre,
Par vous ſeul condamnés, n'ayant pu ſe défendre,
Semblent autoriſer....

CICERON.

Clodius, arrêtez;
Renfermez votre envie et vos témérités;
Ma puiſſance abſolue eſt de peu de durée;
Mais tant qu'elle ſubſiſte, elle ſera ſacrée.
Vous aurez tout le temps de me perſécuter;
Mais quand le péril dure il faut me reſpecter.
Je connais l'inconſtance aux humains ordinaire.
J'attends ſans m'ébranler les retours du vulgaire.
Scipion, accuſé ſur des prétextes vains,
Remercia les dieux, et quitta les Romains.
Je puis en quelque choſe imiter ce grand homme.
Je rendrai grâce au ciel, et reſterai dans Rome.
A l'Etat malgré vous j'ai conſacré mes jours;
Et toujours envié je ſervirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me préſente,
Que j'aille intimider une foule inſolente,
Que je vole au rempart, que du moins mon aſpect
Contienne encor Céſar, qui m'eſt toujours ſuſpect.
Et ſi dans ce grand jour la fortune contraire....

CICERON.

Caton, votre préfence eft ici néceffaire.
Mes ordres font donnés, Céfar eft au combat;
Caton de la vertu doit l'exemple au Sénat.
Il en doit foutenir la grandeur expirante.
Reftez.... Je vois Céfar, et Rome eft triomphante.

(*il court au-devant de Céfar.*)

Ah! c'eft donc par vos mains que l'Etat foutenu....

CESAR.

Je l'ai fervi peut-être, et vous m'aviez connu.
Pétréius eft couvert d'une immortelle gloire;
Le courage et l'adreffe ont fixé la victoire.
Nous n'avons combattu fous ce facré rempart,
Que pour ne rien laiffer au pouvoir du hafard,
Que pour mieux enflammer des ames héroïques,
A l'afpect impofant de leurs dieux domeftiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions,
Ont foutenu le poids de leurs auguftes noms.
Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage
Qui fubjugua l'Afie, et détruifit Carthage.
Tous font de la patrie et l'honneur et l'appui.
Permettez que Céfar ne parle point de lui. (9)
Les foldats de Sylla, renverfés fur la terre,
Semblent braver la mort et défier la guerre.
De tant de nations ces triftes conquérans
Menacent Rome encor de leurs yeux expirans.
Si de pareils guerriers la valeur nous feconde,
Nous mettrons fous nos lois ce qui refte du monde.
Mais il eft, grâce au ciel, encor de plus grands cœurs,
Des héros plus choifis, et ce font leurs vainqueurs.
Catilina terrible au milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à fa rage,

Sanglant, couvert de traits, et combattant toujours,
Dans nos rangs éclaircis a terminé ſes jours.
Sur des morts entaſſés l'effroi de Rome expire.
Romain je le condamne, et ſoldat je l'admire.
J'aimai Catilina; mais vous voyez mon cœur;
Jugez ſi l'amitié l'emporte ſur l'honneur.

CICERON.

Tu n'as point démenti mes vœux et mon eſtime.
Va, conſerve à jamais cet eſprit magnanime.
Que Rome admire en toi ſon éternel ſoutien.
Grands Dieux! que ce héros ſoit toujours citoyen.
Dieux! ne corrompez pas cette ame généreuſe;
Et que tant de vertu ne ſoit pas dangereuſe.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DE ROME SAUVEE.

(*a*) MAIS ſurtout que ne puis-je à mes vaſtes deſſeins
Du courageux Céſar aſſocier les mains !
. . . .

(*b*) Ce Céſar que je crains, mon épouſe que j'aime.
Il faut que l'artifice aiguiſe dans mes mains
Ce fer qui va nager dans le ſang des Romains.
Aurélie à mon cœur en eſt encor plus chère ;
Sa tendreſſe docile, empreſſée à me plaire,
Eſt l'aveugle inſtrument d'un ouvrage d'horreurs.
Tout ce qui m'appartient doit ſervir mes fureurs.

(*c*) Crois-moi, quand il verra qu'avec lui je partage
De ces grands changemens le premier avantage,
La fière ambition qu'il couve dans ſon cœur
Lui parlera ſans doute avec plus de hauteur.

(*d*) Ne me reproche rien : l'amour m'a bien ſervi.
C'eſt chez ce Nonnius, c'eſt chez mon ennemi.
Près des murs du Sénat, ſous la voûte ſacrée,
Que de tous nos tyrans la perte eſt préparée.
Ce ſouterrain ſecret au Sénat nous conduit :
C'eſt là qu'en ſureté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
Du ſuccès que j'attends mon hymen eſt le gage,
L'ami de Cicéron, l'auſtère Nonnius,
M'outragea trop long-temps par ſes triſtes vertus.
Contre lui-même enfin j'arme ici ſa famille ;
Je ſéduis tous les ſiens, je lui ravis ſa fille ;
Et ſa propre maiſon, par un heureux effort,
Eſt un rempart ſecret d'où va partir la mort.
Préneſte en ce jour même à mon ordre eſt remiſe.
Nonnius, arrêté dans Préneſte ſoumiſe,
Saura, quand il verra l'univers embraſé,
Quel gendre et quel ami le lâche a refuſé.

(e) CATILINA.

Ma fureté, la vôtre, et la caufe commune
Exigent ces apprêts qui vous glacent d'effroi ;
Mais vous, fi vous fongez que vous êtes à moi,
Tremblez que d'un coup d'œil l'indifcrète imprudence
Ofe de votre époux trahir la confiance.

(f) AURELIE.

Vous nous perdez tous deux ; tout fera reconnu.

CATILINA.

Croyez-moi, dans Prénefte il fera retenu.

AURELIE.

Qui? mon père! ofez-vous.... que votre ame amollie....

CATILINA.

Vous l'affaibliffez trop : je vous aime, Aurélie ;
Mais que votre intérêt s'accorde avec le mien ;
Lorfque j'agis pour vous ne me reprochez rien :
Ce qui fait aujourd'hui votre crainte mortelle,
Sera pour vous de gloire une fource éternelle.

(g) Allez ; Catilina ne craint point les augures.
Etouffez le reproche, et ceffez vos murmures ;
Ils me percent le cœur, mais ils font fuperflus.

(*il prend fur la table le papier qu'il écrivait, et le donne à un foldat qu'il fait approcher.*)

Vous, portez cet écrit au camp de Mallius.
(*à un autre.*)
Vous, courez vers Lecca dans les murs de Prénefte ;
Des vétérans, dans Rome, obfervez ce qui refte.
Allez : je vous joindrai quand il en fera temps ;
Songez qui vous fervez, et gardez vos fermens.
(*les foldats fortent.*)

AURELIE.

Vous me faites frémir ; chaque mot eft un crime.

CATILINA.

Croyez qu'un prompt fuccès rendra tout légitime :
Que je fers et l'Etat, et vous, et mes amis.

(*h*) AURELIE.

. . . .
Tu te perdras; déjà ta conduite eſt ſuſpecte
A ce conſul ſévère et que Rome reſpecte;
Je le crains; ſon génie eſt au tien trop fatal.

CATILINA.

Ne vous abaiſſez pas à craindre mon rival;
Allez, ſouvenez-vous que vos nobles ancêtres, &c.

(*i*) C'eſt ainſi que s'explique un reſte de pitié.
A l'aſpect des faiſceaux dont le peuple m'honore,
Je ſais quel vain dépit vous preſſe et vous dévore;
Je ſais dans quel excès, dans quels égaremens,
Vous ont précipité vos fiers reſſentimens.
Concurrent malheureux à cette place inſigne,
Pour me la diſputer il en faut être digne.
La valeur d'un ſoldat, le rang de vos aïeux, &c.

(*k*) Les ſoupçons du Sénat ſont aſſez légitimes.
Je ne veux point vous perdre, et malgré tous vos crimes,
Je vous protégerai ſi vous vous repentez;
Mais vous êtes perdu ſi vous me réſiſtez.
A qui parlé-je enfin? faut-il que je vous nomme
Un des pères du monde, ou l'opprobre de Rome?
Profitez des momens qui vous ſont accordés:
Tout eſt entre vos mains; choiſiſſez, répondez.

Comme la ſcène entre *Caton* et *Cicéron* précédait la ſcène entre *Catilina* et *Cicéron*, celle-ci était ſuivie de ce monologue, et d'une ſcène entre *Céthégus* et *Catilina*, alors la troiſième du ſecond acte, et qui en eſt actuellement la première avec des changemens.

CATILINA *ſeul.*

Ne crois pas m'échapper, Conſul que je dédaigne:
Tyran par la parole, il faut finir ton règne.
Ton Sénat factieux voit d'un œil courroucé
Un citoyen ſamnite à ſa tête placé;
Ce Sénat qui lui-même, à mes traits eſt en butte,
Me prêtera les mains pour avancer ta chute.
Va, de tous mes deſſeins tu n'es pas éclairci,
Et ce n'eſt pas Verrès que tu combats ici.

CATILINA, CETHEGUS.

CATILINA.

Céthégus, l'heure approche où cette main hardie
Doit de Rome et du monde allumer l'incendie;
Tout presse.

CETHEGUS.

Tout m'alarme; il faudrait commencer.
J'écoutais Cicéron, et j'allais le percer
Si j'avais remarqué qu'il eût eu des indices
Des dangers qu'il soupçonne, et du nom des complices.
Il sera dans une heure instruit de ton dessein.

CATILINA.

En recevant le coup il connaîtra la main.
Une heure me suffit pour mettre Rome en cendre.
Que fera Cicéron? Que peut-il entreprendre ?
Que crains-tu du Sénat? ce corps faible et jaloux ,
Avec joie, en secret, s'abandonne à nos coups.
Ce Sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, et plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
Lucullus, Clodius, les Nérons, César même,
Frémissent comme nous de sa grandeur suprême.
Il a dans le Sénat plus d'ennemis que moi.
Clodius, en secret, m'engage enfin sa foi;
Et nous avons pour nous l'absence de Pompée.
J'attends tout de l'envie, et tout de mon épée.
C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre et tomber dans les bras de la mort.
Je ne crains que César, et peut-être Aurélie.

. . . .

CETHEGUS.

Aurélie en effet a trop ouvert les yeux.
Ses cris et ses remords importunent les dieux.
Pour ce mystère affreux son ame est trop peu faite!
Mais tu sais gouverner sa tendresse inquiète.
Ne pensons qu'à César : nos femmes, nos enfans
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
César trahirait-il Catilina qu'il aime ?

CATILINA.

Je ne fais : mais Céfar n'agit que pour lui-même.

CETHEGUS.

Dans le rang des profcrits faut-il placer fon nom ?
Faut-il confondre enfin Céfar et Cicéron ?

CATILINA.

Sans doute il le faudra, fi par un artifice
Je ne peux réuffir à m'en faire un complice,
Si des foupçons fecrets avec foin répandus
Ne produifent bientôt les effets attendus ;
Si d'un conful trompé la prudence ombrageufe
N'irrite de Céfar la fierté courageufe ;
En un mot fi mes foins ne peuvent le fléchir,
Si Céfar eft à craindre, il faut s'en affranchir.
Enfin je vais m'ouvrir à cette ame profonde,
Voir s'il faut qu'il périffe, ou bien qu'il me feconde.

CETHEGUS.

Et moi je vais preffer ceux dont le sûr appui
Nous fervira peut-être à nous venger de lui.

. . . .

CICERON.

Il eft trop vrai, Caton, nous méritons des maîtres ;
Nous dégénérons trop des mœurs de nos ancêtres ;
Le luxe et l'avarice ont préparé nos fers.
Les vices des Romains ont vengé l'univers.
La vertu difparaît, la liberté chancelle ;
Mais Rome a des Catons, j'efpère encor pour elle.

(*l*) CATON.

Que me fert la juftice ? elle a trop d'ennemis ;
Et je vois trop d'ingrats que vous avez fervis.
Il en eft au Sénat.

CICERON.

Qu'importe ce qu'il penfe.
Les regards de Caton feront ma récompenfe.

(*m*) Et moi, Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautes avide,
Vafte dans fes projets, dans le crime intrépide,
Plus que Céfar encor je le crois dangereux,

Beaucoup plus téméraire et bien moins généreux.
Avec art quelquefois, ſouvent à force ouverte,
Vain rival de ma gloire il conſpira ma perte.
Aujourd'hui qu'il médite un plus grand attentat,
Je ne crains rien pour moi, je crains tout pour l'Etat.
Je vois ſa trahiſon, j'en cherche les complices :
Tous ſes crimes paſſés ſont mes premiers indices.
Il faut tout prévenir. Des chevaliers romains
Déjà du champ de Mars occupent les chemins.
J'ai placé Pétréius à la porte Colline,
Je mets en ſureté Préneſte et Terracine.
J'obſerve le perfide en tout temps, en tous lieux.
Je ſais que ce matin ſes amis odieux
L'accompagnaient en foule au lieu même où nous ſommes....
Martian l'affranchi, miniſtre des forfaits,
S'eſt échappé ſoudain, chargé d'ordres ſecrets.
Ai-je enfin ſur ce monſtre un ſoupçon légitime?

CATON.

Votre œil inévitable a démêlé le crime ;
Mais ſurtout redoutez Céſar et Clodius.
Clodius implacable en ſa ſombre furie,
Jaloux de vos honneurs, hait en vous la patrie.
Du fier Catilina tous deux ſont les amis.
Je crains pour les Romains trois tyrans réunis.
L'armée eſt en Aſie, et le crime eſt dans Rome ;
Mais pour ſauver l'Etat, il ſuffit d'un grand homme.

CICERON.

Sylla pourſuit encor cet Etat déchiré ;
Je le vois tout ſanglant, mais non déſeſpéré.
J'attends Catilina : ſon ame inquiétée (*)
Semble depuis deux jours incertaine, agitée ;
Peut-être qu'en ſecret il redoute aujourd'hui
La grandeur d'un deſſein trop au-deſſus de lui.
Reconnu, découvert, il tremblera peut-être.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.
Toi, ferme et noble appui de notre liberté,
Va de nos vrais romains ranimer la fierté ;

(*) Cette ſcène entre *Caton* et *Cicéron* précédait, dans les premières éditions, la ſcène entre *Cicéron* et *Catilina*, et commençait le ſecond acte.

Rallume leur courage au feu de ton génie,
Et fais, en paraiſſant, trembler la tyrannie.

(*n*) Qu'à cet eſpoir frivole il reſte abandonné.
Conjuré ſans génie, et ſoldat intrépide,
Il eſt fait pour ſervir ſous la main qui le guide.

(*o*) Quels triomphes encore ont ſignalé ta vie ?
Pour oſer dompter Rome, il faut l'avoir ſervie.
Marius a régné : peut-être quelque jour
Je pourrai des Romains triompher à mon tour.
Mais avant d'obtenir une telle victoire ;
. . . .

(*p*) Et s'il en eſt l'appui qu'il en ſoit la victime.
Plus Céſar devient grand, moins je dois l'épargner ;
Et je n'ai point d'amis alors qu'il faut régner.
Sylla dont il me parle, et qu'il prend pour modèle,
Qu'était-il, après tout, qu'un général rebelle ?
Il avait une armée, et j'en forme aujourd'hui ;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui.
Il profita des temps, et moi je les fais naître ;
Il ſubjugua vingt rois, je vais dompter leur maître.
C'eſt-là mon premier pas : le Sénat va périr,
Et Céſar n'aura point le temps de le ſervir.

(*q*) . . . . La mort trop long-temps épargna mes vieux jours :
Vous ſeule, fille ingrate, en terminez le cours.
De nos cruels tyrans vous ſervez la furie :
Catilina, Céſar ont trahi la patrie.
Pour comble de malheur un traître vous ſéduit.
Le fléau de l'Etat, l'eſt donc de ma famille ?
Frémiſſez, malheureuſe ; un père trop inſtruit
Vient ſauver, s'il le peut, ſa patrie et ſa fille.

(*r*) Il n'eſt plus temps de feindre, il faut tout éclaircir ;
Je vais armer le monde, et c'eſt pour ma défenſe.
On pourſuit mon trépas ; je pourſuis ma vengeance.
J'ai lieu de me flatter que tous mes ennemis
Vont périr à mes pieds, ou vont ramper ſoumis.

Et

Et mon ſeul déplaiſir eſt de voir votre père
Jeté par ſon deſtin dans le parti contraire.
Mais un père à vos yeux eſt-il plus qu'un époux ?
Oſez-vous me chérir ? puis-je compter ſur vous ?

AURELIE.

Eh bien, qu'exiges-tu ?

CATILINA.

Qu'à mon ſort engagée,
Votre ame ſoit plus ferme, et ſoit moins partagée.
Souvenez-vous ſurtout que vous m'avez promis
De ne trahir jamais ni moi ni mes amis.

AURELIE.

Je te le jure encor : va, crois-en ma tendreſſe ;
Elle n'a pas beſoin de nouvelle promeſſe.
Quand tu reçus ma foi, tu ſais qu'en ces momens,
Le ſerment que je fis valut tous les ſermens.
Ah ! quelques attentats que ta fureur prépare,
Je ne puis te trahir.... ni t'approuver, barbare.

CATILINA.

Vous approuverez tout, lorſque nos ennemis
Viendront à vos genoux déſarmés et ſoumis,
Implorer, en tremblant, la clémence d'un homme
Dont dépendra leur vie et le deſtin de Rome.
Laiſſez-moi préparer ma gloire et vos grandeurs ;
Eſpérez tout, allez.

AURELIE.

Laiſſe-moi mes terreurs.
Tu n'es qu'ambitieux, je ne ſuis que ſenſible,
Et je vois mieux que toi dans quel état horrible
Tu vas plonger des jours que j'avais crus heureux.
Pourſuis, trame ſans moi tes complots ténébreux,
Mépriſe mes conſeils, accable un cœur trop tendre,
Creuſe à ton gré l'abyme où tu nous fais deſcendre.
J'en vois toute l'horreur, et j'en pâlis d'effroi ;
Mais en te condamnant, je m'y jette après toi.

CATILINA.

Faites plus : Aurélie, écartez vos alarmes,
Jouiſſez avec nous du ſuccès de nos armes,

Prenez des ſentimens tels qu'en avaient conçus
L'épouſe de Sylla, celle de Marius ;
Tels que mon nom, ma gloire et mon cœur les demandent.
Regardez d'un œil ſec les périls qui m'attendent :
Soyez digne de moi. Le ſceptre des humains
N'eſt point fait pour paſſer en de tremblantes mains.
Apprenez que mon camp, qui s'approche en ſilence,
Dans une heure, au plus tard, attend votre préſence.
Que l'auguſte moitié du premier des humains
S'accoutume à jouir des honneurs ſouverains ;
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre ;
Que votre père enfin reconnaiſſe aujourd'hui
Les intérêts ſacrés qui m'uniſſent à lui ;
Qu'il reſpecte ſon gendre, et qu'il n'oſe me nuire.
Mais avant qu'en mon camp je vous faſſe conduire,
Je veux qu'à ce conſul, à mon lâche rival,
Vous faſſiez parvenir ce billet ſi fatal.
J'ai mes raiſons, je veux qu'il apprenne à connaître
Et tout ce qu'eſt Céſar, et tout ce qu'il peut être.
Laiſſez, ſans vous troubler, tout le reſte à mes ſoins :
Vainqueur et couronné, cette nuit je vous joins.

(s) Commence donc par moi, qu'il faudra déſarmer ;
Malheureux, punis-moi du crime de t'aimer.
Tu m'oſes reprocher d'être faible et timide !
Eh bien, cruel époux, dans le crime intrépide,
Frappe ce lâche cœur qui t'a gardé ſa foi,
Qui déteſte ta rage, et qui meurt tout à toi !
Frappe, ingrat, j'aime mieux, avant que tout périſſe,
Voir en toi mon bourreau que d'être ta complice.

CATILINA.

Aurélie ! à ce point pouvez-vous m'outrager ?

AURELIE.

Je t'outrage et te ſers, et tu peux t'en venger.
Oui, je vais arrêter ta fureur meurtrière ;
Et c'eſt moi que tes mains combattront la première.

(*t*) Es-tu défabufé ? tu nous as perdus tous.

CATILINA.

Dans ces affreux momens puis-je compter fur vous ?
Vous ferai-je encor cher ?

AURELIE.

Oui, mais il faut me croire.
Je défendrai tes jours, je défendrai ta gloire.
J'ai haï tes complots, j'en ai craint le danger ;
Ce danger eft venu, je vais le partager.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage ;
L'amour en donne au moins ; et malgré ton outrage,
Malgré tes cruautés, conftant dans fes bienfaits,
Cet amour eft encor plus grand que tes forfaits.

CATILINA.

Eh bien, que voulez-vous ? que prétendez-vous faire ?

AURELIE.

Mourir ou te fauver. Tu fais quel eft mon père :
En moi de fes vieux ans il voit l'unique appui,
Il eft fenfible, il m'aime, et le fang parle en lui.
Je vais lui déclarer le faint nœud qui nous lie,
Il faura que mes jours dépendent de ta vie.
Je peindrai tes remords : il craindra devant moi
D'armer le défefpoir d'un gendre tel que toi ;
Et je te donne au moins, quoi qu'il puiffe entreprendre,
Le temps de quitter Rome, ou d'ofer t'y défendre.
J'arrêterai mon père au péril de mes jours.

CATILINA (*après un moment de recueillement.*)

Je reçois vos confeils ainfi que vos fecours.
Je me rends.... le fort change.... il faut vous fatisfaire.

(*u*) Remords, approchez-vous de ce cœur furieux....
Ecartez-la furtout : fi je la vois paraître,
Tout prêt à vous fervir, je tremblerai peut-être.

CETHEGUS.

Voilà votre chemin.

CATILINA.

Je m'égarais, je fors :
C'eft le chemin du crime, et j'y cours fans remords.

(x) Ont ofé de Sylla montrer l'ambition.
Mallius, un foldat qui n'a que du courage,
Un aveugle inftrument de leur fecrète rage,
Defcend comme un torrent du haut des Apennins;
Jufqu'aux remparts de Rome il s'ouvre les chemins.
Le péril eft par-tout; l'erreur, la défiance,
M'accufaient avec eux de trop d'intelligence.
Je voyais à regret vos injuftes foupçons,
Dans vos cœurs prévenus tenir lieu de raifons.
Mais fi vous m'avez fait cette injure cruelle,
Le danger vous excufe, et furtout votre zèle.
Vous le favez, Céfar, vous le favez, Sénat,
Plus on eft foupçonné, plus on doit à l'Etat.
Cicéron plaint les maux dont Rome eft affligée:
Il vous parlait pour elle, et moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui
Que Rome et le Sénat me font plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame invifible,
L'efprit qui gouvernait ce grand corps fi terrible,
Ce corps de conjurés, qui des monts Apennins
S'étend jufqu'où finit le pouvoir des Romains.
Il venait confommer ce qu'on ofe entreprendre,
Allumer les flambeaux qui mettaient Rome en cendre,
Egorger les confuls à vos yeux éperdus:
Caton était profcrit, et Rome n'était plus.
Les momens étaient chers, et les périls extrêmes.
Je l'ai fu, j'ai fauvé l'Etat, Rome, et vous-mêmes.
Ainfi par Scipion fut immolé Gracchus,
Ainfi par un foldat fut puni Spurius,
Ainfi ce fier Caton qui m'écoute et me brave,
Caton né fous Sylla, Caton né fon efclave,
Demandait une épée, et de fes faibles mains
Voulait, fur un tyran, venger tous les Romains.

(y) Mon père par ma voix vous demande vengeance:
Son fang eft répandu, j'ignore par quels coups;
Il eft mort, il expire, et peut-être pour vous.
C'eft dans votre palais, c'eft dans ce fanctuaire,
Sous votre tribunal, et fous votre œil févère,

Que cent coups de poignard ont épuiſé ſon flanc.

(*en voulant ſe jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)

Mes pleurs mouillent vos pieds arroſés de ſon ſang.
Secourez-moi, vengez ce ſang qui fume encore.
Sur l'infame aſſaſſin que ma douleur ignore.

CICERON, *en montrant Catilina.*

Le voici. . . .

AURELIE.

Dieux! . . .

CICERON.

C'eſt lui, lui qui l'aſſaſſina. . . .
Qui s'en oſe vanter!

AURELIE.

O Ciel! Catilina!
L'ai-je bien entendu? quoi! monſtre ſanguinaire!
Quoi! c'eſt toi. . . . mon époux a maſſacré mon père!

CICERON.

Lui? votre époux!

AURELIE.

Je meurs.

CATILINA.

Oui, les plus ſacrés nœuds,
De ſon père ignorés, nous uniſſent tous deux.
Oui, plus ces nœuds ſont ſaints, plus grand eſt le ſervice.
J'ai fait en frémiſſant cet affreux ſacrifice;
Et ſi des dictateurs ont immolé leurs fils,
Je crois faire autant qu'eux pour ſauver mon pays,
Quand malgré mon hymen et l'amour qui me lie,
J'immole à nos dangers le père d'Aurélie.

AURELIE, *revenant à elle.*

Oſes-tu . . . .

CICERON *au Sénat.*

Sans horreur avez-vous pu l'ouïr?
Sénateurs, à ce point il peut vous éblouir!

LE SENAT, AURELIE, le Chef des licteurs.

LE LICTEUR.

Seigneur, on a faisi ce dépôt formidable....

CICERON.

Chez Nonnius, ô Ciel!

CRASSUS.

Qui des deux eft coupable?

CICERON.

En pouvez-vous douter? Ah! Madame, au Sénat
Nommez, nommez l'auteur de ce noir attentat.
J'ai toute la pitié que votre état demande,
Mais éclairciffez tout, Rome vous le commande.

AURELIE.

Ah! laiffez-moi mourir! Que me demandez-vous?
Ce cruel!... je ne puis accufer mon époux....

CICERON.

C'eft l'accufer affez.

LENTULUS.

C'eft affez le défendre.

CICERON.

Pourfuivez donc, cruels, et mettez Rome en cendre.
Achevez : il vous refte à le déclarer roi.

AURELIE.

Sauvez Rome, Conful, et ne perdez que moi.
Si vous ne m'arrachez cette odieufe vie,
De mes fanglantes mains vous me verrez punie.
Sauvez Rome, vous dis-je, et ne m'épargnez point.

CICERON.

Quoi! ce fier ennemi vous impofe à ce point!
Vous gardez devant lui ce filence timide,
Vous ménagez encore un époux parricide!

CATILINA.

Conful, elle eft d'un fang que l'on doit détefter;
Mais elle eft mon époufe, il la faut refpecter.

CICERON.

Crois-moi, je ferai plus : je la vengerai, traître!

(*à Aurélie.*)
Eh bien, si devant lui vous craignez de paraître,
Daignez de votre père attendre le vengeur,
Et renfermer chez vous votre juste douleur.
Là je vous parlerai.

AURELIE.

Que pourrai-je vous dire ?
Le sang d'un père parle, et devrait vous suffire.
Sénateurs, tremblez tous.... le jour est arrivé....
Je ne le verrai pas.... mon sort est achevé,
Je succombe.

CATILINA.

Ayez soin de cette infortunée.

CICERON.

Allez, qu'en son palais elle soit ramenée.
(*on l'emmène.*)

CATILINA.

Qu'ai-je vu, malheureux ! je suis trop bien puni.

CETHEGUS.

A ce fatal objet, quel trouble t'a saisi ?
Aurélie à nos pieds a demandé vengeance,
Mais si tu servis Rome, attends ta récompense.

CICERON.

Qu'entends-je ! Ah ! Sénateurs, en proie à votre sort,
Ouvrez enfin les yeux que va fermer la mort.
Sur les bords du tombeau, réveille-toi, Patrie !
(*en montrant Catilina.*)
Vous avez déjà vu l'essai de sa furie,
Ce n'est qu'un des ressorts par ce traître employés ;
Tous les autres en foule ici sont déployés.
On lève des soldats jusqu'au milieu de Rome ;
On les engage à lui, c'est lui seul que l'on nomme.
Que font ces vétérans dans la campagne épars ?
Qui va les rassembler aux pieds de nos remparts ?
Que demande Lecca dans les murs de Préneste ?
Traître, je sais trop bien tout l'appui qui te reste.
Mais je t'ai confondu dans l'un de tes desseins ;
J'ai mis Rome en défense, et Préneste en mes mains.

Je te suis en tous lieux, à Rome, en Etrurie ;
Tu me trouves par-tout épiant ta furie,
Combattant tes projets que tu crois nous cacher ;
Chez tous tes confidens ma main va te chercher.
Du Sénat et de Rome il est temps que tu sortes.
Ce n'est pas tout, Romains, une armée est aux portes,
Une armée est dans Rome, et le fer et les feux
Vont renverser sur vous vos temples et vos dieux.
C'est du mont Aventin que partiront les flammes
Qui doivent embraser vos enfans et vos femmes ;
Et sans les fruits heureux d'un travail assidu,
Ce terrible moment serait déjà venu.
Sans mon soin redoublé que l'on nommait frivole,
Déjà les conjurés marchaient au capitole.
Ce temple où nous voyons les rois à nos genoux,
Détruit et consumé périssait avec vous.
Cependant à vos yeux Catilina paisible
Se prépare avec joie à ce carnage horrible :
Au rang des sénateurs il est encore assis ;
Il proscrit le Sénat, et s'y fait des amis ;
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes,
Il vous voit, vous menace, et marque ses victimes.
Et quand ma voix s'oppose à tant d'énormités,
Vous me parlez de droit et de formalités !
Vous respectez en lui le rang qu'il déshonore !
Vos bras intimidés sont enchaînés encore !
Ah ! si vous hésitez, si, méprisant mes soins,
Vous n'osez le punir, défendez-vous du moins.

CATON.

Va, les dieux immortels ont parlé par ta bouche.
Consul, délivrez-nous de ce monstre farouche ;
Tout dégouttant du sang dont il souilla ses mains,
Il atteste les droits des citoyens romains.
Use des mêmes droits pour venger la patrie :
Nous n'avons pas besoin des aveux d'Aurélie.
Tu l'as trop convaincu, lui-même est interdit ;
Et sur Catilina le seul soupçon suffit.

Céthégus nous difait, et bien mieux qu'il ne penfe,
Qu'on doit immoler tout à Rome, à fa défenfe.
Immole ce perfide, abandonne aux bourreaux
L'artifan des forfaits et l'auteur de nos maux :
Frappe malgré Céfar, et facrifie à Rome
Cet homme détefté, fi ce monftre eft un homme.
Je fuis trop indigné qu'aux yeux de Cicéron
Il ait ofé s'affeoir à côté de Caton.

(Caton fe lève et paffe du côté de Cicéron. Tous les fénateurs le fuivent, hors Céthégus, Lentulus, Craffus, Clodius, qui reftent avec Catilina.)

CICERON *au Sénat.*

Courage, Sénateurs, du monde auguftes maîtres,
Amis de la vertu, féparez-vous des traîtres.
Le démon de Sylla femblait vous aveugler :
Allez au Capitole, allez vous raffembler ;
C'eft là qu'on doit porter les premières alarmes.
Mêlez l'appui des lois à la force des armes ;
D'une efcorte nombreufe entourez le Sénat,
Et que tout citoyen foit aujourd'hui foldat.
Créez un dictateur en ces temps difficiles.
Les Gaulois font dans Rome, il vous faut des Camilles.
On attaque fans peine un corps trop divifé ;
Lui-même il fe détruit ; le vaincre eft trop aifé :
Réuni fous un chef, il devient indomptable.
Je fuis loin d'afpirer à ce faix honorable :
Qu'on le donne au plus digne, et je révère en lui
Un pouvoir dangereux, néceffaire aujourd'hui.
Que Rome feule parle, et foit feule fervie ;
Point d'efprit de parti, de cabales, d'envie,
De faibles intérêts, de fentimens jaloux :
C'eft par là que jadis Sylla régna fur vous ;
Par là, fous Marius, j'ai vu tomber vos pères.
Des tyrans moins fameux, cent fois plus fanguinaires,
Tiennent le bras levé, les fers et le trépas ;
Je les montre à vos yeux : ne les voyez-vous pas ?
Ecoutez vous fur moi l'envie et les caprices ?
Oubliez qui je fuis, fongez à mes fervices ;

Songez à Rome, à vous qui vous ſacrifiez,
Non à de vains honneurs qu'on m'a trop enviés.
Allez, ferme Caton, préſidez à ma place.
Céſar, ſoyez fidelle; et que l'antique audace
Du brave Lucullus, de Craſſus, de Céſon,
S'allume au feu divin de l'ame de Caton.
Je cours en tous les lieux où mon devoir m'oblige,
Où mon pays m'appelle, où le danger m'exige.
Je vais combler l'abyme entr'ouvert ſous vos pas,
Et malgré vous, enfin, vous ſauver du trépas.

(*il ſort avec le Sénat.*)

CATILINA *à Cicéron.*

J'atteſte encor les lois que vous oſez enfreindre:
Vous allumez un feu qu'il vous fallait éteindre,
Un feu par qui bientôt Rome s'embraſera;
Mais c'eſt dans votre ſang que ma main l'éteindra.

CETHEGUS.

Viens, le Sénat encore héſite et ſe partage:
Tandis qu'il délibère, achevons notre ouvrage.

Fin des Variantes.

NOTES.

(1) VAINS fantômes d'Etat, évanouiſſez-vous.
(*Vers de Rodogune.*)

(2) La gloire en eſt douteuſe, et le péril certain.
(*Vers de Cinna.*)

(3) *Sævior armis*
Luxuria incubuit, victumque ulciſcitur orbem.
(JUVENAL.)

(4) Tous les tyrans qui ont voulu détruire un gouvernement républicain, ont toujours pris pour prétexte la néceſſité de délivrer le peuple du joug des grands; comme toutes les fois qu'une ariſtocratie a ſuccédé au gouvernement d'un ſeul, elle a pris pour prétexte les abus de l'autorité

arbitraire : et le peuple a toujours été la victime et la dupe de toutes ces révolutions. *Catilina* ne dit nulle part qu'il eſt un ſcelerat ; il veut venger le peuple et les véterans de l'ingratitude du Sénat ; il veut venger ſes propres injures. Il ne commet un crime, que parce que ce crime eſt néceſſaire à ſon ſalut et à celui de ſes amis. M. de *Voltaire* eſt le premier poëte tragique qui ait fait parler les ſcélerats avec vraiſemblance, ſans déclamation et ſans baſſeſſe. C'eſt un pas que l'art n'avait point fait encore du temps de *Racine*.

(5) *Spurius Melius* était un chevalier romain qui, dans un temps de diſette, forma des magaſins de grains, et les diſtribua aux citoyens. Il devint leur idole. Le Senat l'accuſa d'aſpirer à la tyrannie ; et pour oppoſer a la faveur populaire une autorité redoutable au peuple, on nomma dictateur le celebre *Cincinnatus*. Il cita *Spurius* à ſon tribunal, et envoya *Servilius Ahala*, qu'il avait choiſi pour général de la cavalerie, ſommer l'accuſé d'y comparaître. *Melius* refuſa d'obéir, *Servilius* le tua ; et le dictateur approuva ſa conduite. On ſait quel fut le ſort des Gracques. *Catilina* s'excuſe devant le Sénat par des exemples de violence approuvés par le Senat même, et commis pour ſes intérêts.

(6) *Ceſar* avait eu, dans ſa jeuneſſe, des liaiſons avec *Catilina ;* et ceux qui découvrirent la conſpiration à *Cicéron* nommèrent *Céſar* parmi les complices, ſoit que réellement il y eût trempé, ſoit qu'ils euſſent voulu augmenter l'importance de leur ſervice, en mêlant un grand nom aux noms obſcurs ou mepriſés des autres complices. Mais la conduite de *Céſar*, pendant la conjuration, fit ſoupçonner qu'il regrettait qu'elle n'eût pas eu des ſuites qui auraient pu le rendre neceſſaire, et lui ouvrir le chemin à la ſouveraine puiſſance.

(7) C'etait au conſul de jour à nommer le dictateur. *Cicéron* ne pouvait ſe nommer lui-même. *Antoine* ſon collegue était un homme eſtimé comme général, mais obéré et débauché ; ſes goûts et l'état de ſa fortune l'avaient lié avec tout ce que Rome renfermait alors de factieux.

Cicéron n'oſait ſe fier à lui, et s'aſſurer qu'*Antoine* le nommerait. *Craſſus*, *Céſar*, *Lucullus*, étaient plus ou moins ſuſpects. On prit donc le parti de ne point nommer de dictateur, et le Sénat porta le décret : *videant conſules ne quid detrimenti Reſpublica capiat.* Ce décret donnait au conſul une autorité abſolue, ſemblable à celle du dictateur ; mais non pour un temps fixé, et ſeulement tant que le Sénat voulait la continuer. L'exercice des autres magiſtratures n'etait pas ſuſpendu. Enfin on pouvait demander compte aux conſuls de la conduite qu'ils avaient tenue pendant le temps qu'ils avaient joui de cette autorité.

(8) A cette époque, aucun citoyen romain ne pouvait être condamné à mort qu'en violant les lois. *Cicéron*, avant de faire de l'autorité illimitée qu'il avait reçue, un uſage contraire à une loi reſpectée dans Rome, et chère au peuple, conſulta le Sénat. Ce fut dans cette occaſion que *Céſar* et *Caton* prononcèrent deux diſcours : *Caton* pour prouver la neceſſité de faire mourir les conjurés, *Céſar* pour propoſer de les renfermer ſeulement dans quelques villes d'Italie. Ces diſcours nous ont été tranſmis par *Salluſte*. On ignore, à la vérité, ſi ce ſont réellement ceux que *Céſar* et *Caton* ont prononcés dans le Sénat, ou des diſcours de l'invention de *Salluſte*, ſuivant l'uſage des anciens hiſtoriens.

Il eſt à remarquer que *Céſar*, ſouverain pontiſe, dit, en plein Sénat, dans ce diſcours, qu'il ne faut pas punir de mort les conjurés, parce que la mort leur ôtera le ſentiment de toutes les peines, et celui de leur opprobre, qu'elle ſerait une grâce plutôt qu'un ſupplice : il nie hautement les peines après la mort. Soit que *Céſar* ait fait ce diſcours, ſoit que *Salluſte*, auteur contemporain, l'ait attribué au ſouverain pontiſe, il en réſulte également que les idées religieuſes des anciens Romains étaient bien différentes des nôtres. Un auteur qui ne ſerait pas abſolument fou (ce qu'on ne peut ſuppoſer de *Salluſte*) n'introduirait pas dans un livre ſérieux un roi d'Angleterre avançant en plein parlement qu'*il n'y a rien après la mort*, comme une opinion toute ſimple, et qui ne doit ſcandaliſer perſonne.

Le Sénat ſuivit l'avis de *Caton ;* mais le ſuffrage de ce corps ſi puiſſant n'empêcha point que *Cicéron* ne fût recherché dans la ſuite, comme ayant abuſé de ſon pouvoir, et qu'il ne ſubît la peine de l'exil. *Clodius* fut ſon accuſateur.

(9) En ſortant de la première repréſentation de Rome ſauvée, M. d'*Alembert* dit à M. de *Voltaire : Il y a dans votre pièce un vers que j'euſſe voulu retrancher.*

Permettez que Céſar ne parle point de lui.

Si je n'avais eu, répondit l'auteur de la tragédie, *que des hommes tels que vous pour ſpectateurs, je ne l'aurais pas écrit.*

L'ORPHELIN

DE LA CHINE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 20 auguſte 1755.

A MONSEIGNEUR

LE MARECHAL

DUC DE RICHELIEU,

PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, COMMANDANT EN LANGUEDOC, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADEMIE.

JE voudrais, Monfeigneur, vous préfenter de beau marbre comme les Génois, et je n'ai que des figures chinoifes à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous; il n'y a aucun héros dans cette pièce qui ait réuni tous les fuffrages par les agrémens de fon efprit, ni qui ait foutenu une république prête à fuccomber, ni qui ait imaginé de renverfer une colonne anglaife avec quatre canons. Je fens mieux que perfonne le peu que je vous offre; mais tout fe pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être qu'au pied des Alpes, et vis-à-vis des neiges éternelles, où je me fuis retiré, et où je devais n'être que philofophe, j'ai fuccombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant fur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai confulté que mon cœur; il me conduit feul; il a toujours infpiré mes actions et mes paroles; il fe trompe quelquefois, vous le favez, mais ce n'eft pas après des épreuves

ſi longues. Permettez donc que ſi cette faible tragédie peut durer quelque temps après moi, on ſache que l'auteur ne vous a pas été indifférent ; permettez qu'on apprenne que ſi votre oncle fonda les beaux arts en France, vous les avez ſoutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque temps, à la lecture de l'Orphelin de Tchao, tragédie chinoiſe, traduite par le père *Brémare*, qu'on trouve dans le recueil que le père du *Halde* a donné au public. Cette pièce chinoiſe fut compoſée au quatorzième ſiècle, ſous la dynaſtie même de *Gengis-kan*. C'eſt une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine; ils adoptèrent toutes ſes lois.

Voilà un grand exemple de la ſupériorité naturelle que donnent la raiſon et le génie ſur la force aveugle et barbare; et les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorſqu'ils ont conquis encore ce grand empire au commencement du ſiècle paſſé, ils ſe ſont ſoumis une ſeconde fois à la ſageſſe des vaincus; et les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes lois du monde : événement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie chinoiſe, qui porte le nom de l'Orphelin, eſt tirée d'un recueil immenſe des pièces de théâtre de cette nation ; elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes; et d'établir de ces écoles de morale,

où

où l'on enſeigne la vertu en action et en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc long-temps en honneur que dans ce vaſte pays de la Chine, ſéparé et ignoré du reſte du monde, et dans la ſeule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perſes, chez les Indiens, qui paſſent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y eſt jamais parvenu. L'Aſie ſe contentait des fables de *Pilpay* et de *Locman*, qui renferment toute la morale, et qui inſtruiſent en allégories toutes les nations et tous les ſiècles.

Il ſemble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire ſur la ſcène, pour former l'art dramatique: cependant ces peuples ingénieux ne s'en aviſèrent jamais. On doit inférer de là que les Chinois, les Grecs et les Romains ſont les ſeuls peuples anciens qui aient connu le véritable eſprit de la ſociété. Rien, en effet, ne rend les hommes plus ſociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raiſon, que de les raſſembler pour leur faire goûter enſemble les plaiſirs purs de l'eſprit: auſſi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Ruſſie, et bâti Pétersbourg, que les théâtres s'y ſont établis. Plus l'Allemagne s'eſt perfectionnée, et plus nous l'avons vue adopter nos ſpectacles: le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le ſiècle paſſé, n'étaient pas mis au rang des pays civiliſés.

L'Orphelin de Tchao eſt un monument précieux, qui ſert plus à faire connaître l'eſprit de la Chine,

que toutes les relations qu'on a faites, et qu'on fera jamais de ce vaſte empire. Il eſt vrai que cette pièce eſt toute barbare, en comparaiſon des bons ouvrages de nos jours; mais auſſi c'eſt un chef-d'œuvre, ſi on le compare à nos pièces du quatorzième ſiècle. Certainement nos Troubadours, notre Bazoche, la ſociété des Enfans ſans ſouci, et de la Mère-ſotte, n'approchaient pas de l'auteur chinois. Il faut encore remarquer que cette pièce eſt écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé; et qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du temps de *Louis XII* et de *Charles VIII*.

On ne peut comparer l'Orphelin de Tchao qu'aux tragédies françaiſes et eſpagnoles du dix-ſeptième ſiècle, qui ne laiſſent pas encore de plaire au-delà des Pyrénées et de la mer. L'action de la pièce chinoiſe dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monſtrueuſes de *Shakeſpeare* et de *Lopez de Vega*, qu'on a nommées tragédies: c'eſt un entaſſement d'événemens incroyables. L'ennemi de la maiſon de *Tchao* veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant ſur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'inſtinct de découvrir les criminels, comme *Jacques Aymar* parmi nous devinait les voleurs par ſa baguette. Enſuite il ſuppoſe un ordre de l'empereur, et envoie à ſon ennemi *Tchao* une corde, du poiſon, et un poignard; *Tchao* chante ſelon l'uſage, et ſe coupe la gorge, en vertu de l'obéiſſance que tout homme ſur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le perſécuteur fait mourir trois cents perſonnes de la maiſon de *Tchao*. La princeſſe veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la

fureur de celui qui a exterminé toute la maifon, et qui veut encore faire périr au berceau le feul qui refte. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'orphelin foit enveloppé dans la deftruction générale.

On croit lire les Mille et une nuits en action et en fcènes; mais malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; et malgré la foule des événemens, tout eft de la clarté la plus lumineufe : ce font deux grands mérites en tout temps et chez toutes les nations; et ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il eft vrai que la pièce chinoife n'a pas d'autres beautés : unité de temps et d'action, développemens de fentimens, peinture des mœurs, éloquence, raifon, paffion, tout lui manque; et cependant, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage eft fupérieur à tout ce que nous fefions alors.

Comment les Chinois qui, au quatorzième fiècle, et fi long-temps auparavant, favaient faire de meilleurs poëmes dramatiques que tous les Européans, font-ils reftés toujours dans l'enfance groffière de l'art, tandis qu'à force de foins et de temps notre nation eft parvenue à produire environ une douzaine de pièces, qui, fi elles ne font pas parfaites, font pourtant fort au-deffus de tout ce que le refte de la terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres afiatiques, font demeurés aux premiers élémens de la poëfie, de l'éloquence, de la phyfique, de l'aftronomie, de la peinture, connus par eux fi long-temps avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres

peuples, pour ne faire enſuite aucun progrès. Ils ont reſſemblé aux anciens Egyptiens qui, ayant d'abord enſeigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs diſciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permiſſion de leur apporter l'argent de l'Europe, et de venir les inſtruire, ne ſavent pas encore à quel point nous leur ſommes ſupérieurs; ils ne ſont pas aſſez avancés pour oſer ſeulement vouloir nous imiter. Nous avons puiſé dans leur hiſtoire des ſujets de tragédie, et ils ignorent ſi nous avons une hiſtoire.

Le célèbre abbé *Metaſtaſio* a pris pour ſujet d'un de ſes poëmes dramatiques le même ſujet à peu-près que moi, c'eſt-à-dire un orphelin échappé au carnage de ſa maiſon, et il a puiſé cette aventure dans une dynaſtie qui régnait neuf cents ans avant notre ère.

La tragédie chinoiſe de l'Orphelin de Tchao eſt tout un autre ſujet. J'en ai choiſi un tout différent encore des deux autres, et qui ne leur reſſemble que par le nom. Je me ſuis arrêté à la grande époque de *Gengis-kan*, et j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares et des Chinois. Les aventures les plus intéreſſantes ne ſont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs; et cette peinture, qui eſt un des plus grands ſecrets de l'art, n'eſt encore qu'un amuſement frivole, quand elle n'inſpire pas la vertu.

J'oſe dire que depuis la Henriade juſqu'à Zaïre, et juſqu'à cette pièce chinoiſe, bonne ou mauvaiſe, tel a été toujours le principe qui m'a inſpiré; et que

dans l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV* j'ai célébré mon roi et ma patrie ſans flatter ni l'un ni l'autre. C'eſt dans un tel travail que j'ai conſumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur chinois, traduit en eſpagnol par le célèbre *Navarette :*

„ Si tu compoſes quelque ouvrage, ne le montre „ qu'à tes amis ; crains le public, et tes confrères ; „ car on falſifiera, on empoiſonnera ce que tu auras „ fait, et on t'imputera ce que tu n'auras pas fait. „ La calomnie, qui a cent trompettes, les fera ſonner „ pour te perdre, tandis que la vérité qui eſt muette „ reſtera auprès de toi. Le célèbre *Ming* fut accuſé „ d'avoir mal penſé du *Tien* et du *Li*, et de l'empereur „ *Vang ;* on trouva le vieillard moribond qui achevait „ le panégyrique de *Vang*, et un hymne au *Tien* „ et au *Li ; &c.* „

PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, empereur tartare.

OCTAR, } guerriers tartares.
OSMAN, }

ZAMTI, mandarin lettré.

IDAMÉ, femme de *Zamti.*

ASSELI, attachée à *Idamé.*

ETAN, attaché à *Zamti.*

La scène est dans un palais des Mandarins, qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pékin.



Tiens, ſois libre avec moi; frappe et d'livre-nous.

L'Orphelin de la Chine Act 5 Sc 5

J. M. Moreau le J.e inv. *1786* *De Longueil Sculp.*

L'ORPHELIN DE LA CHINE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

Se peut-il qu'en ce temps de désolation,
En ce jour de carnage et de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?

ASSELI.

Eh, qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune,
Les tristes sentimens de sa propre infortune?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils?
Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,
Où le roi dérobait à la publique vue
Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprètes des lois, ministres des autels,

Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible et timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre et les tempêtes.
Le dernier coup approche, et vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune! ô pouvoir au-dessus de l'humain!
Chère et triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire?

ASSELI.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois.
C'est ce fier Gengis-kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar, son lieutenant, déjà dans sa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer et les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet Etat la fin se précipite,
Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,
Est un scythe, un soldat dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climats qu'un ciel épais ne couvre que d'orages?
C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort et puissant, tantôt persécuté,

Vint jadis à tes yeux, dans cette augufte ville,
Aux portes du palais demander un afile.
Son nom eft Témugin; c'eft t'en apprendre affez.

ASSELI.

Quoi! c'eft lui dont les vœux vous furent adreffés!
Quoi! c'eft ce fugitif, dont l'amour et l'hommage
A vos parens furpris parurent un outrage!
Lui qui traîne après lui tant de rois fes fuivans,
Dont le nom feul impofe au refte des vivans!

IDAMÉ.

C'eft lui-même, Afféli : fon fuperbe courage,
Sa future grandeur brillaient fur fon vifage;
Tout femblait, je l'avoue, efclave auprès de lui;
Et lorfque de la cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait; et mon cœur s'en applaudit peut-être: (1)
Peut-être qu'en fecret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur fauvage,
D'inftruire à nos vertus fon féroce courage,
Et de le rendre enfin, grâces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût fervi l'Etat, qu'il détruit par la guerre:
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.
De nos arts, de nos lois l'augufte antiquité,
Une religion de tout temps épurée,
De cent fiècles de gloire une fuite avérée,
Tout nous interdifait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations,
Enfin un autre hymen, un plus faint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon fuffrage.

Qui l'eût cru, dans ces temps de paix et de bonheur,
Qu'un ſcythe mépriſé ſerait notre vainqueur ?
Voilà ce qui m'alarme, et qui me déſeſpère.
J'ai refuſé ſa main ; je ſuis épouſe et mère :
Il ne pardonne pas ; il ſe vit outrager,
Et l'univers ſait trop s'il aime à ſe venger.
Etrange deſtinée, et revers incroyable !
Eſt-il poſſible, ô Dieu, que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire ſans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas ?

ASSELI.

Les Coréens, dit-on, raſſemblaient une armée ;
Mais nous ne ſavons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des deſtructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs ;
J'ignore à quel excès parviennent nos miſères ;
Si l'empereur encore au palais de ſes pères
A trouvé quelque aſile, ou quelque défenſeur ;
Si la reine eſt tombée aux mains de l'oppreſſeur ;
Si l'un et l'autre touche à ſon heure fatale.
Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux Enfant, à nos ſoins confié,
Excite encor ma crainte, ainſi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire ;
Une ombre de reſpect pour ſon ſaint miniſtère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui rempliſſent de ſang la terre intimidée,
Ont d'un dieu cependant conſervé quelque idée ;

Tant la nature même, en toute nation,
Grava l'Etre ſuprême et la religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun reſpect les touche.
La crainte eſt dans mon cœur, et l'eſpoir dans ma bouche.
Je me meurs. . . .

SCENE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSELI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné?
Notre ſort ſans retour eſt-il déterminé?
Hélas! qu'avez-vous vu?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur eſt au comble; il n'eſt plus, cet empire:
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a ſervi d'adorer la vertu?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les légiſlateurs et l'exemple du monde.
Vainement par nos lois l'univers fut inſtruit:
La ſageſſe n'eſt rien; la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de ſang ſe frayant une entrée
Sur les corps entaſſés de nos frères mourans,
Portant par-tout le glaive et les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguſte,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juſte,
D'un front majeſtueux attendait le trépas.
La reine évanouie était entre ſes bras.

De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Etaient déjà tombés fous le fer inhumain.
Il reftait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faibleffe et des pleurs pour défenfe :
On les voyait encore autour de lui preffés,
Tremblans à fes genoux qu'ils tenaient embraffés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;
J'approche en frémiffant de ce malheureux père ;
Je vois ces vils humains, ces monftres des déferts,
A notre augufte maître ofant donner des fers,
Traîner dans fon palais, d'une main fanguinaire,
Le père, les enfans et leur mourante mère.

IDAMÉ.

C'eft donc là leur deftin ! Quel changement, ô Cieux !

ZAMTI.

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue facrée,
Du conquérant Tartare et du peuple ignorée :
Conferve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez fi mes fermens et mon cœur l'ont promis ;
Jugez de mon devoir quelle eft la voix preffante.
J'ai fenti ranimer ma force languiffante ;
J'ai revolé vers vous. Les raviffeurs fanglans
Ont laiffé le paffage à mes pas chancelans ;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur fuperbe mépris ait détourné les yeux ;
Soit que cet ornement d'un miniftre des cieux,
Ce fymbole facré du grand dieu que j'adore,
A la férocité puiffe impofer encore ;

Soit qu'enfin ce grand dieu, dans ſes profonds deſſeins,
Pour ſauver cet enfant qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou ſuſpendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il ferait temps encor de le ſauver:
Qu'il parte avec mon fils; je les puis enlever.
Ne déſeſpérons point, et préparons leur fuite.
De notre prompt départ qu'Etan ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triſte univers.
La terre a des déſerts et des antres ſauvages;
Portons-y ces enfans, tandis que les rivages
N'inondent point encor ces aſiles ſacrés,
Eloignés du vainqueur et peut-être ignorés.
Allons; le temps eſt cher, et la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas! le fils des rois n'a pas même un aſile!
J'attends les Coréens; ils viendront, mais trop tard:
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saiſiſſons, s'il ſe peut, le moment favorable
De mettre en ſureté ce gage inviolable.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, ETAN.

ZAMTI.

ETAN, où courez-vous, interdit, conſterné?

IDAMÉ.

Fuyons de ce ſéjour au Scythe abandonné.

ETAN.

Vous êtes obſervés ; la fuite eſt impoſſible.
Autour de notre enceinte une garde terrible
Aux peuples conſternés offre de toutes parts
Un rempart hériſſé de piques et de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'eſclavage en ſilence
Obéit à leurs voix dans cette ville immenſe.
Chacun reſte immobile et de crainte et d'horreur,
Depuis que ſous le glaive eſt tombé l'empereur.

ZAMTI.

Il n'eſt donc plus !

IDAMÉ.

O Cieux !

ETAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image ?
Son épouſe, ſes fils ſanglans et déchirés....
O famille de dieux ſur la terre adorés !
Que vous dirai-je, hélas ! leurs têtes expoſées
Du vainqueur inſolent excitent les riſées.
Tandis que leurs ſujets, tremblans de murmurer,
Baiſſent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux ſoldats les phalanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuiſſantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs aſſervis,
Laſſés de leur victoire et de ſang aſſouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'eſclavage.
Mais d'un plus grand déſaſtre on nous menace encor ;
On prétend que ce roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les ſeuls lieutenans oppriment cet empire,

Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, et toujours indigné,
Consommer sa colère et venger son injure.
Sa nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes et des chars;
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense.
De nos arts, de nos lois la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si long-temps admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance,
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître!

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés: le juste ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce tartare?

IDAMÉ.

O Ciel, prends ma défense.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Esclaves, écoutez; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos rois;

C'eſt vous qui l'élevez : votre ſoin téméraire
Nourrit un ennemi dont il faut ſe défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains :
Je vais l'attendre, allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le ſang et le carnage
Vont de mon maître encor ſignaler le couroux,
Et la deſtruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit; vous, avant qu'il finiſſe,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéiſſe.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Ou ſommes-nous réduits ? O monſtres ! ô terreur !
Chaque inſtant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits, dont l'ame intimidée
Juſqu'à ce jour de ſang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien : vos ſoupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain ſont adreſſés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on ſacrifie
Aux ordres d'un ſoldat ton innocente vie ?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conſerver ſes jours.

IDAMÉ.

De quoi lui ſerviront vos malheureux ſecours ?
Qu'importent vos ſermens, vos ſtériles tendreſſes ?
Etes-vous en état de tenir vos promeſſes ?
N'eſpérons plus.

ZAMTI.

ZAMTI.

Ah Ciel! Et quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours ſacrifiés?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penſer ſans des torrens de larmes;
Et ſi je n'étais mère, et ſi dans mes alarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un deſtin
Néceſſaire à mon fils élevé dans mon ſein,
Je vous dirais, mourons; et lorſque tout ſuccombe
Sur les pas de nos rois, deſcendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne ſort,
Qui pourrait redouter et refuſer la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, et marche au-devant d'elle;
Le ſage qui l'attend la reçoit ſans regrets. (2)

IDAMÉ.

Quels ſont en me parlant vos ſentimens ſecrets?
Vous baiſſez vos regards, vos cheveux ſe hériſſent,
Vous pâliſſez, vos yeux de larmes ſe rempliſſent;
Mon cœur répond au vôtre, il ſent tous vos tourmens.
Mais que réſolvez-vous?

ZAMTI.

De garder mes ſermens
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre?

SCENE VI.

ZAMTI, ETAN.

ETAN.

Seigneur, votre pitié ne peut le conſerver.
Ne ſongez qu'à l'Etat que ſa mort peut ſauver.
Pour le ſalut du peuple il faut bien qu'il périſſe.

ZAMTI.

Oui.... je vois qu'il faut faire un triſte ſacrifice.
Ecoute : cet empire eſt-il cher à tes yeux?
Reconnais-tu ce dieu de la terre et des cieux,
Ce dieu que ſans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le Bonze, inſulté par nos maîtres?

ETAN.

Dans nos communs malheurs il eſt mon ſeul appui;
Je pleure la patrie, et n'eſpère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par ſon nom, par ſa toute-puiſſance,
Que tu conſerveras dans l'éternel ſilence
Le ſecret qu'en ton ſein je dois enſevelir.
Jure-moi que tes mains oſeront accomplir
Ce que les intérêts, et les lois de l'empire,
Mon devoir et mon dieu, vont par moi te preſcrire.

ETAN.

Je le jure, et je veux, dans ces murs déſolés,
Voir nos malheurs communs ſur moi ſeul aſſemblés,
Si trahiſſant vos vœux, et démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidelle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'eſt plus permis de reculer.

ETAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas! de tant de maux les atteintes cruelles
Laiſſent donc place encore à des larmes nouvelles!

ZAMTI.

On a porté l'arrêt! rien ne peut le changer!

ETAN.

On preſſe, et cet enfant, qui vous eſt étranger....

ZAMTI.

Etranger! Lui, mon roi!

ETAN.

Notre roi fut ſon père;
Je le ſais, j'en frémis: parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obſcurité.
De ce dépôt ſacré tu ſais quel eſt l'aſile:
Tu n'es point obſervé; l'accès t'en eſt facile.
Cachons pour quelque temps cet enfant précieux
Dans le ſein des tombeaux bâtis par nos aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut ſauver mon roi. Je prends ſur moi le reſte.

ETAN.

Et que deviendrez-vous ſans ce gage funeſte?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité?

ZAMTI.

J'ai de quoi ſatisfaire à ſa férocité.

ETAN.

Vous, Seigneur?

ZAMTI.

O nature! ô devoir tyrannique!

ETAN.

Eh bien?

ZAMTI.

Dans ſon berceau ſaiſis mon fils unique.

ETAN.

Votre fils!

ZAMTI.

Songe au roi que tu dois conſerver.
Prends mon fils.... que ſon ſang.... je ne puis achever.

ETAN.

Ah! que m'ordonnez-vous?

ZAMTI.

Reſpecte ma tendreſſe,
Reſpecte mon malheur, et ſurtout ma faibleſſe:
N'oppoſe aucun obſtacle à cet ordre ſacré;
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ETAN.

Vous m'avez arraché ce ſerment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il ſatisfaire?
J'admire avec horreur ce deſſein généreux;
Mais ſi mon amitié....

ZAMTI.

C'en eſt trop, je le veux.
Je ſuis père; et ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en eſt dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.

J'ai fait taire le ſang, fais taire l'amitié.
Pars.

ETAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laiſſe-moi par pitié.

SCENE VII.

ZAMTI *ſeul.*

J'AI fait taire le ſang! Ah, trop malheureux père!
J'entends trop cette voix ſi fatale et ſi chère.
Ciel, impoſe ſilence aux cris de ma douleur!
Mon épouſe, mon fils me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la bleſſure.
L'homme eſt trop faible, hélas! pour dompter la nature:
Que peut-il par lui-même? Achève, ſoutiens-moi;
Affermis la vertu prête à tomber ſans toi.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMTI *seul.*

ETAN auprès de moi tarde trop à se rendre :
Il faut que je lui parle ; et je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils, mon cher fils! as tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encore assez pour cacher mes alarmes ?

SCENE II.

ZAMTI, ETAN.

ZAMTI.

VIENS, ami... je t'entends... je sais tout par tes larmes.

ETAN.

Votre malheureux fils. . . .

ZAMTI.

Arrête ; parle-moi
De l'espoir de l'empire, et du fils de mon roi :
Est-il en sureté ?

ETAN.

Les tombeaux de ses pères
Cachent à nos tyrans sa vie et ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés;
Présent fatal peut-être!

ZAMTI.

Il vit : c'en est assez.
O vous, à qui je rends ces services fidelles,
O mes rois, pardonnez mes larmes paternelles.

ETAN.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté?

ZAMTI.

Où porter ma douleur, et ma calamité?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur!

ETAN.

On a ravi son fils dans sa fatale absence:
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au royal orphelin, dont on poursuit les jours.

ZAMTI.

Ah! du moins, cher Etan, si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sureté!
Imposons quelque temps à sa crédulité.
Hélas! la vérité si souvent est cruelle!
On l'aime; et les humains sont malheureux par elle. (3)
Allons.... Ciel! elle-même approche de ces lieux;
La douleur et la mort sont peintes dans ses yeux.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QU'AI-JE vu? Qu'a-t-on fait? Barbare, eſt-il poſſible?
L'avez-vous commandé ce ſacrifice horrible?
Non, je ne puis le croire; et le ciel irrité
N'a pas dans votre ſein mis tant de cruauté.
Non, vous ne ſerez point plus dur et plus barbare
Que la loi du vainqueur, et le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi ſongez à ſauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle eſt notre misère:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi! ſur toi la nature a ſi peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir:
Et je dois plus au ſang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, et ce trône abattu,

J'ai pleuré de nos rois les difgrâces affreufes;
Mais par quelles fureurs, encor plus douloureufes,
Veux-tu, de ton époufe avançant le trépas,
Livrer le fang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces rois enfevelis, difparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre?
A ces dieux impuiffans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le ferment d'affaffiner ton fils?
Hélas! grands et petits, et fujets, et monarques,
Diftingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel eft chargé de fa propre douleur:
Sa peine lui fuffit, et dans ce grand naufrage,
Raffembler nos débris, voilà notre partage.
Où ferais-je, grand Dieu! fi ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas préfenté?
Auprès du fils des rois fi j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée:
Je ceffais d'être mère; et le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'inftinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs;
Mes mains l'ont arraché des mains des raviffeurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé foudain cette efclave fidelle,
Qui foutient de fon lait fes miférables jours,
Ces jours qui périffaient fans moi, fans mon fecours;
J'ai confervé le fang du fils et de la mère,
Et j'ofe dire encor, de fon malheureux père.

ZAMTI.

Quoi, mon fils eft vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends grâces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie.
O ma chère Idamé, ces momens seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De soldats entourés nous n'avons plus d'asiles:
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure;
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas!... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, et crains mon désespoir,
Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.

C'eſt mon ſang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le ſang d'un époux trempez vos mains perfides;
Allez, ce jour n'eſt fait que pour des parricides.
Rendez vains mes ſermens, ſacrifiez nos lois,
Immolez votre époux, et le ſang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre;
Je ne dois point mon ſang en tribut à leur cendre:
Va; le nom de ſujet n'eſt pas plus ſaint pour nous
Que ces noms ſi ſacrés et de père et d'époux.
La nature et l'hymen! voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières:
Ces lois viennent des dieux; le reſte eſt des humains. (4)
Ne me fais point haïr le ſang des ſouverains:
Oui, ſauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le ſauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ſes jours;
Loin de l'abandonner, je vole à ſon ſecours:
Je prends pitié de lui; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de ſa mère qui t'aime.
Je ne menace plus: je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher et cruel époux!
Pour qui j'ai mépriſé, tu t'en ſouviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le ſort a fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce ſang,
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc;
Et ne réſiſte point au cri terrible et tendre,
Qu'à tes ſens déſolés l'amour a fait entendre. (5)

ZAMTI.

Ah! c'eſt trop abuſer du charme et du pouvoir
Dont la nature et vous combattez mon devoir.

Trop faible épouse, hélas ! si vous pouviez connaître....

IDAMÉ.

Je suis faible, oui, pardonne ; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, et qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mère,
Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien ;
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Quoi ! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?
Soldats, suivez leurs pas, et me répondez d'eux :
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre empereur en ces lieux va paraître.
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir.

Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on faſſe retirer cette femme hardie.
Voici votre empereur; ayez ſoin d'empêcher
Que tous ces vils captifs oſent en approcher.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de guerriers.

GENGIS.

On a pouſſé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive ſe cache, et que la mort s'arrête :
Je veux que les vaincus reſpirent déſormais.
J'envoyai la terreur, et j'apporte la paix :
La mort du fils des rois ſuffit à ma vengeance.
Etouffons dans ſon ſang la fatale ſemence
Des complots éternels, et des rebellions,
Qu'un fantôme de prince inſpire aux nations.
Sa famille eſt éteinte; il vit; il doit la ſuivre.
Je n'en veux qu'à des rois; mes ſujets doivent vivre.
Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les temps;
Reſpectez-les; ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage
Ces archives de lois, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile. (6)
Octar, je vous deſtine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le ſoleil renaît du ſein des eaux.

(*à un de ses suivans.*)
Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidelle interprète;
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils,
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure, Octar.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien, pouvais-tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire?
Je foule aux pieds ce trône; et je règne en des lieux
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville,
Où caché dans la foule, et cherchant un asile,
J'essuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un scythe; et la honte et l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main,
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre-humain.

OCTAR.

Quoi, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé!

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.

Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'eſt le ſeul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faibleſſe et d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur;
Il n'eſt point dans l'éclat dont le ſort m'environne :
La gloire le promet; l'amour, dit-on, le donne.
J'en conſerve un dépit trop indigne de moi ;
Mais au moins je voudrais qu'elle connût ſon roi,
Que ſon œil entrevît, du ſein de la baſſeſſe,
De qui ſon imprudence outragea la tendreſſe;
Qu'à l'aſpect des grandeurs qu'elle eût pu partager,
Son déſeſpoir ſecret ſervît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire et de la renommée,
Au bruit des murs fumans renverſés ſous vos pas,
Et non à ces diſcours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainſi confondue,
Mon cœur s'eſt déſormais défendu ſans retour
Tous ces vils ſentimens qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impreſſion que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos ſtériles champs,
Il n'eſt point de beauté qui ſubjugue nos ſens.
De nos travaux groſſiers les compagnes ſauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poiſon tout nouveau me ſurprit en ces lieux;
La tranquille Idamé le portait dans ſes yeux :
Ses paroles, ſes traits reſpiraient l'art de plaire.
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère;

Son mépris diſſipa ce charme ſuborneur,
Ce charme inconcevable et ſouverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu ; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaſte carrière.
J'ai ſubjugué le monde, et j'aurais ſoupiré !
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offenſée.
Je bannis ſans regret cette lâche penſée.
Une femme ſur moi n'aura point ce pouvoir ;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir.
Qu'elle pleure à loiſir ſa fierté trop rebelle ;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des ſoins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me ſouviens trop de tant d'égaremens.

SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, Seigneur, allait être égorgée ;
Une garde autour d'elle était déjà rangée ;
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, et ſuſpend ſon trépas :
Une femme éperdue, et de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée ;
Et nous ſurprenant tous par ſes cris forcenés,
Arrêtez, c'eſt mon fils que vous aſſaſſinez ;

C'eſt

C'eſt mon fils; on vous trompe au choix de la victime.
Le déſeſpoir affreux qui parle et qui l'anime,
Ses yeux, ſon front, ſa voix, ſes ſanglots, ſes clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ſes pleurs,
Tout ſemblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, et le cœur d'une mère.
Cependant ſon époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, et non moins accablé,
Mais ſombre et recueilli dans ſa douleur funeſte,
De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reſte;
Frappez: voilà le ſang que vous me demandez.
De larmes en parlant ſes yeux ſont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel ſaiſie,
Long-temps ſans mouvement, ſans couleur et ſans vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreur appeſantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé ſon fils.
Le menſonge n'a point des douleurs ſi ſincères;
On ne verſa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, et je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres abſolus.

GENGIS.

Je ſaurai démêler un pareil artifice;
Et qui m'a pu tromper eſt sûr de ſon ſupplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler?
Et veut on que le ſang recommence à couler?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance;
Aux enfans de ſon maître on s'attache aiſément.
Le danger, le malheur ajoute au ſentiment.
Le fanatiſme alors égale la nature;
Et ſa douleur ſi vraie ajoute à l'impoſture.

Bientôt de ſon ſecret perçant l'obſcurité,
Vos yeux ſur cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle eſt donc cette femme?

OCTAR.

On dit qu'elle eſt unie
A l'un de ces lettrés que reſpectait l'Aſie,
Qui, trop énorgueillis du faſte de leurs lois,
Sur leur vain tribunal oſaient braver cent rois.
Leur foule eſt innombrable; ils ſont tous dans les chaînes;
Ils connaîtront enfin des lois plus ſouveraines:
Zamti, c'eſt-là le nom de cet eſclave altier,
Qui veillait ſur l'enfant qu'on doit ſacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable;
Tirez la vérité de leur bouche coupable;
Que nos guerriers ſurtout, à leur poſte fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés:
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de ſurpriſe;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entrepriſe;
Vers les rives du fleuve on a vu des ſoldats.
Nous ſaurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et ſi l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, troupe de Guerriers.

GENGIS.

A-T-ON de ces captifs éclairci l'impofture?
A-t-on connu leur crime, et vengé mon injure?
Ce rejeton des rois à leur garde commis
Entre les mains d'Octar eft-il enfin remis?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce fombre myftère.
A l'afpect des tourmens, ce mandarin févère
Perfifte en fa réponfe avec tranquillité.
Il femble fur fon front porter la vérité.
Son époufe en tremblant nous répond par des larmes:
Sa plainte, fa douleur augmente encor fes charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient furpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de fi beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous? cette femme éperdue
A vos facrés genoux demande à fe jeter.
„ Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter:
„ Il pourra d'un enfant protéger l'innocence;
„ Malgré fes cruautés j'efpère en fa clémence:
„ Puifqu'il eft tout-puiffant, il fera généreux;
„ Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux?„
C'eft ainfi qu'elle parle; et j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce myſtère enfin je dois être éclairci.
(*à ſa ſuite.*)
Oui, qu'elle vienne; allez, et qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne penſe pas que par de vaines plaintes,
Des ſoupirs affectés, et quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puiſſe en impoſer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuſer.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles,
Et mon cœur dès long-temps s'eſt affermi contre elles,
Elle cherche un honneur dont dépendra ſon ſort;
Et vouloir me tromper, c'eſt demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je? eſt-il poſſible? ô Ciel, ô deſtinée!
Ne me trompé-je point? eſt-ce un ſonge, une erreur?
C'eſt Idamé, c'eſt elle, et mes ſens....

SCENE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, Gardes.

IDAMÉ.

Ah! Seigneur,
Tranchez les triſtes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y ſuis attendue;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Raſſurez-vous; ſortez de cet effroi preſſant....

Ma ſurpriſe, Madame, eſt égale à la vôtre....
Le deſtin qui fait tout nous trompa l'un et l'autre.
Les temps ſont bien changés; mais ſi l'ordre des cieux
D'un habitant du Nord, mépriſable à vos yeux,
A fait un conquérant ſous qui tremble l'Aſie,
Ne craignez rien pour vous; votre empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux eſſuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au deſtin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie.
Le repos de l'Etat me demande ſa vie;
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt ſoit livré.
Votre cœur ſur un fils doit être raſſuré.
Je le prends ſous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je reſpire.

GENGIS.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'inſtruire.
Quel indigne artifice oſe-t-on m'oppoſer?
De vous, de votre époux, qui prétend m'impoſer?

IDAMÉ.

Ah! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous ſavez ſi je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur!

GENGIS.

J'en dis trop, et plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux;
Vous me l'avez promis: ſa grâce eſt prononcée.

GENGIS.

Sa grâce eſt dans vos mains: ma gloire eſt offenſée,

Mes ordres méprifés, mon pouvoir avili;
En un mot vous favez jufqu'où je fuis trahi.
C'eft peu de m'enlever le fang que je demande,
De me défobéir alors que je commande :
Vous êtes dès long-temps inftruite à m'outrager ;
Ce n'eft pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux ! ... ce feul nom le rend affez coupable.
Quel eft donc ce mortel pour vous fi refpectable,
Qui fous fes lois, Madame, a pu vous captiver ?
Quel eft cet infolent qui penfe me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux et fidelle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit fon dieu, fon roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui ! . . . lui ? . . . . mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds ?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le fort qui vous feconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends ; depuis le jour que je fus outragé,
Depuis que de vous deux je dus être vengé,
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN *d'un côté*, IDAMÉ, ZAMTI *de l'autre*, Gardes.

GENGIS.

Parle; as-tu fatisfait à ma loi fouveraine?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir: c'en eft fait; oui, Seigneur.

GENGIS.

Tu fais fi je punis la fraude et l'infolence;
Tu fais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance,
Que fi le fils des rois par toi m'eft enlevé,
Malgré ton impofture il fera retrouvé;
Que fon trépas certain va fuivre ton fupplice.
(*à fes gardes.*)
Mais je veux bien le croire. Allez, et qu'on faififfe
L'enfant que cet efclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux père!

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains!
Ah, Seigneur, eft-ce ainfi que la pitié vous preffe?
Eft-ce ainfi qu'un vainqueur fait tenir fa promeffe?

GENGIS.

Eft-ce ainfi qu'on m'abufe, et qu'on croit me jouer?
C'en eft trop; écoutez, il faut tout m'avouer.

Sur cet enfant, Madame, expliquez vous ſur l'heure,
Inſtruiſez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien, mon fils l'emporte, et ſi, dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Eſt encore à vos yeux une offenſe nouvelle;
S'il faut toujours du ſang à votre ame cruelle,
Frappez ce triſte cœur qui cède à ſon effroi,
Et ſauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il eſt trop vrai que notre auguſte maître,
Qui ſans vos ſeuls exploits n'eût point ceſſé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt reſpectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, aſſez d'horreurs ſuivaient votre victoire,
Aſſez de cruautés terniſſaient tant de gloire.
Dans des fleuves de ſang tant d'innocens plongés,
L'empereur et ſa femme, et cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévaſtant cet empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous ſuffire.
Un barbare en ces lieux eſt venu demander
Ce dépôt précieux, que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique eſpérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en ſa fidélité,
N'a vu que ſon devoir, et n'a point héſité;
Il a livré ſon fils. La nature outragée
Vainement déchirait ſon ame partagée;
Il impoſait ſilence à ſes cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce ſacrifice affreux.
J'ai dû plus reſpecter ſa fermeté ſévère.
Je devais l'imiter; mais enfin je ſuis mère.

Mon ame eſt au-deſſous d'un ſi cruel effort :
Je n'ai pu de mon fils conſentir à la mort.
Hélas ! au déſeſpoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aiſément pouvait ſe reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend ſon ſalut que de ſon innocence,
Et l'autre eſt reſpectable, alors qu'il vous offenſe.
Ne puniſſez que moi, qui trahis à la fois,
Et l'époux que j'admire, et le ſang de mes rois.
Digne époux ! digne objet de toute ma tendreſſe !
La pitié maternelle eſt ma ſeule faibleſſe ;
Mon ſort ſuivra le tien ; je meurs ſi tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir ſauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné ; je n'ai plus à me plaindre :
Pour le ſang de mon roi je n'ai plus rien à craindre :
Ses jours ſont aſſurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le ſont pas ;
Va réparer ton crime, ou ſubir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime eſt d'obéir à des ordres injuſtes.
La ſouveraine voix de mes maîtres auguſtes
Du ſein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, et tu n'es pas mon roi ;
Si j'étais ton ſujet, je te ſerais fidelle.
Arrache-moi la vie, et reſpecte mon zèle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler :
Penſes-tu que pour moi je puiſſe encor trembler ?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez....

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon empereur, mon fils et mon époux?
Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie!

GENGIS.

Allez, ſuivez l'époux à qui le ſort vous lie.
Eſt-ce à vous de prétendre encore à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ.

Ah! je l'avais prévu : je n'ai plus d'eſpérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé : ſi jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer,
Vous ſentez quels affronts il faudrait réparer.

SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'OU vient que je gémis? d'où vient que je balance?
Quel dieu parlait en elle et prenait ſa défenſe?
Eſt-il dans les vertus, eſt-il dans la beauté
Un pouvoir au-deſſus de mon autorité?

Ah ! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore :
Il me faut un ami ; je n'en eus point encore ;
Mon cœur en a befoin.

OCTAR.

Puifqu'il faut vous parler,
S'il eft des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieufe,
Dans fes derniers rameaux, la tige dangereufe,
Précipitez fa perte ; il faut que la rigueur,
Trop néceffaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe fans intervalle un coup sûr et rapide.
C'eft un torrent qui paffe en fon cours homicide,
Le temps ramène l'ordre et la tranquillité.
Le peuple fe façonne à la docilité.
De fes premiers malheurs l'image eft affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, et même il les oublie.
Mais lorfque goutte à goutte on fait couler le fang,
Qu'on ferme avec lenteur, et qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaiffans ramènent le carnage,
Le défefpoir tient lieu de force et de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus foumis.

GENGIS.

Quoi ! c'eft cette Idamé ! quoi ! c'eft-là cette efclave !
Quoi ! l'hymen l'a foumife au mortel qui me brave !

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'eft point de pitié ;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle
Fut d'un feu paffager la légère étincelle.
Ses imprudens refus, la colère et le temps
En ont éteint dans vous les reftes languiffans.

Elle n'eſt à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obſcur épouſe mépriſable.

GENGIS.

Il en ſera puni; je le dois, je le veux;
Ce n'eſt pas avec lui que je ſuis généreux.
Moi laiſſer reſpirer un vaincu que j'abhorre!
Un eſclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
Vous êtes tout-puiſſant, et n'êtes point vengé!

GENGIS.

Juſte Ciel, à ce point mon cœur ſerait changé!
C'eſt ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,
Vaincu par la beauté, déſarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, et mes ſoupirs honteux!
Moi rival d'un eſclave, et d'un eſclave heureux!
Je ſouffre qu'il reſpire, et cependant on l'aime.
Je reſpecte Idamé juſqu'en ſon époux même;
Je crains de la bleſſer en enfonçant mes coups
Dans le cœur déteſté de cet indigne époux.
Eſt-il bien vrai que j'aime? eſt-ce moi qui ſoupire?
Qu'eſt-ce donc que l'amour? a-t-il donc tant d'empire?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher ſous vos lois,
Mes chars et mes courſiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes paſſions, et ma ſeule ſcience.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence;
Je connais ſeulement la victoire et nos mœurs:
Les captives toujours ont ſuivi leurs vainqueurs.
Cette délicateſſe importune, étrangère,
Dément votre fortune et votre caractère.

Et qu'importe pour vous qu'une efclave de plus
Attende en gémiffant vos ordres abfolus ?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jufqu'où va ma puiffance ?
Je puis, je le fais trop, ufer de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoifonné,
D'affujettir un cœur qui ne s'eft point donné,
De ne voir en des yeux, dont on fent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs et d'éternelles craintes,
Et de ne pofféder, dans fa funefte ardeur,
Qu'une efclave tremblante à qui l'on fait horreur.
Les monftres des forêts qu'habitent nos tartares,
Ont des jours plus fereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire ; Idamé prit fur moi
Un fecret afcendant, qui m'impofait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en fouvienne.
J'en étais indigné ; fon ame eut fur la mienne,
Et fur mon caractère, et fur ma volonté,
Un empire plus sûr, et plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire,
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire :
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chaffer de mon efprit ;
Je me rends tout entier à ma grandeur fuprême ;
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, et j'aime.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

Eh bien! que résout-elle? et que m'apprenez-vous?

OSMAN.

Elle est prête à périr auprès de son époux,
Plutôt que découvrir l'asile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable.
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras;
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice:
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux pleure et frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah! rassurez son ame, et faites-lui connaître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son maître.
C'en est assez: volez.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât ſon enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait....

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ſes rois conſerver ce qui reſte?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive : ordonne tout le reſte.
Va la trouver. Mais non. Cher Octar, hâte-toi
De forcer ſon époux à fléchir ſous ma loi.
C'eſt peu de cet enfant, c'eſt peu de ſon ſupplice;
Il faut bien qu'il me faſſe un plus grand ſacrifice.

OCTAR.

Lui?,

GENGIS.

Sans doute : oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel eſt votre eſpoir?

GENGIS.

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir; tu vois ma faibleſſe nouvelle.
Emporté malgré moi par de contraires vœux,
Je frémis, et j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troiſième acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, Troupe de guerriers tartares.

GENGIS.

AINSI la liberté, le repos et la paix,
Ce but de mes travaux, me fuira pour jamais?
Je ne puis être à moi! D'aujourd'hui je commence
A fentir tout le poids de ma trifte puiffance.
Je cherchais Idamé: je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.
(à fa fuite.)
Allez; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre;
L'infolent Coréen ne pourra nous furprendre.
Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux,
Et fa tête à la main, je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéiffe:
J'ai trop de cet enfant différé le fupplice.
(il refte feul.)
Allez. Ces foins cruels, à mon fort attachés,
Gênent trop mes efprits d'un autre foin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire;
Que tout pèfe à mon cœur en fecret tourmenté!
Ah! je fus plus heureux dans mon obfcurité.

SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien, vous avez vu ce mandarin farouche ?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice ;
Il répète les noms de devoir, de justice ;
Il brave la victoire : on dirait que sa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des lois.
Confondez avec lui son épouse rebelle ;
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle ;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise ?
Quels sont ces sentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, et ne soupçonnions pas ?
A son roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte et sans murmure ;
L'autre pour son époux est prête à s'immoler ;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée et captive,

Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers.
Je vois que ſes travaux ont inſtruit l'univers;
Je vois un peuple antique, induſtrieux, immenſe;
Ses rois ſur la ſageſſe ont fondé leur puiſſance;
De leurs voiſins ſoumis heureux légiſlateurs,
Gouvernant ſans conquête, et régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage;
Nos arts ſont les combats, détruire eſt notre ouvrage.
Ah! de quoi m'ont ſervi tant de ſuccès divers?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers?
Nous rougiſſons de ſang le char de la victoire:
Peut-être qu'en effet il eſt une autre gloire.
Mon cœur eſt en ſecret jaloux de leurs vertus;
Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faibleſſe?
Quel mérite ont des arts enfans de la molleſſe,
Qui n'ont pu les ſauver des fers et de la mort?
Le faible eſt deſtiné pour ſervir le plus fort.
Tout cède ſur la terre aux travaux, au courage;
Mais c'eſt vous qui cédez, qui ſouffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne ſais quels fers inconnus parmi nous;
Vous qui vous expoſez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux paſſés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés?
Leur grand cœur s'en indigne, et leurs fronts en rougiſſent;
Leurs clameurs juſqu'à vous par ma voix retentiſſent:
Je vous parle en leur nom comme au nom de l'Etat.
Excuſez un tartare, excuſez un ſoldat,

Blanchi ſous le harnois, et dans votre ſervice,
Qui ne peut ſupporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez....

GENGIS.

Obéis.
De ton zèle hardi réprime la rudeſſe;
Je veux que mes ſujets reſpectent ma faibleſſe.

SCENE III.

GENGIS *ſeul.*

A mon ſort à la fin je ne puis réſiſter;
Le ciel me la deſtine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur ſuprême?
J'ai fait des malheureux, et je le ſuis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur ſang,
Un ſeul a-t-il jamais, arrêtant ma penſée,
Diſſipé les chagrins de mon ame oppreſſée?
Tant d'Etats ſubjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur laſſé de tout demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chaſſer la nuit profonde,
Et qui me conſolât ſur le trône du monde. (7)
Par ſes triſtes conſeils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas enſanglanté

De monſtres affamés, et d'aſſaſſins ſauvages,
Diſciplinés au meurtre, et formés aux ravages.
Ils ſont nés pour la guerre, et non pas pour ma cour.
Je les prends en horreur, en connaiſſant l'amour :
Qu'ils combattent ſous moi, qu'ils meurent à ma ſuite ;
Mais qu'ils n'oſent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point.... c'eſt elle, je la voi.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi ! vous voulez jouir encor de mon effroi !
Ah ! Seigneur, épargnez une femme, une mère ;
Ne rougiſſez-vous pas d'accabler ma misère ?

GENGIS.

Ceſſez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut ſe rendre ; on peut lui pardonner.
J'ai déjà ſuſpendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous ſeule a connu la clémence.
Peut-être ce n'eſt pas ſans un ordre des cieux,
Que mes proſpérités m'ont conduit à vos yeux ;
Peut-être le deſtin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon ſort en naiſſant m'a jeté.
Vous m'entendez, je règne, et vous pourriez reprendre
Un pouvoir que ſur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce en un mot par mes lois eſt permis ;
Et le vainqueur du monde à vous ſeule eſt ſoumis.

S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes;
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes. (8)
L'intérêt de l'Etat, et de vos citoyens,
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage, sans doute, a de quoi vous surprendre.
Sur les débris fumans des trônes mis en cendre,
Le destructeur des rois, dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée:
Par un rival indigne elle fut usurpée:
Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains;
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, et je ne puis comprendre
Dans vos yeux interdits ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour à tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, si je le puis, reprendre mes esprits;
Et quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du temps et de la vie obscure
Où le ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des nations n'était que Témugin;
L'univers n'était pas, Seigneur, en votre main:
Elle était pure alors, et me fut présentée.
Apprenez qu'en ce temps je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô Ciel! vous m'aimeriez!
Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux, que vous me présentiez,

N'auraient point révolté mon ame aſſujettie,
Si les ſages mortels à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens ſur nous vous ſavez le pouvoir;
Du dieu que nous ſervons ils ſont la vive image;
Nous leur obéiſſons en tout temps, en tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé ſur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, ſur l'honneur, la juſtice,
Le reſpect des ſermens; et s'il faut qu'il périſſe,
Si le ſort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'eſprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos deſtins ſont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'eſt à vous de connaître
Que ce ſerait encore une raiſon de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen eſt un nœud formé par le ciel même;
Mon époux m'eſt ſacré; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais reſpectez nos mœurs.
Ne penſez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter ſur vous cette illuſtre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces juſtes refus qui ne m'ont point coûté:
Je remplis mon devoir, et je me rends juſtice;
Je ne fais point valoir un pareil ſacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me propoſez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a mépriſés;

Et puifqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il ferait moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il fait mes fentimens, Madame; il faut les fuivre;
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en eft incapable; et fi dans les tourmens
La douleur égarait fes nobles fentimens,
Si fon ame vaincue avait quelque molleffe,
Mon devoir et ma foi foutiendraient fa faibleffe.
De fon cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En atteftant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux! eft-il croyable?
Quoi! lorfque envers vous-même il s'eft rendu coupable,
Lorfque fa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort!

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère;
Il penfait en héros, je n'agiffais qu'en mère:
Et fi j'étais injufte affez pour le haïr,
Je me refpecte affez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous; mais auffi tout m'outrage:
J'adore avec dépit cet excès de courage;
Je vous aime encor plus, quand vous me réfiftez.
Vous fubjuguez mon cœur, et vous le révoltez.

Redoutez-moi ; ſachez que, malgré ma faibleſſe,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendreſſe.

IDAMÉ.

Je ſais qu'ici tout tremble ou périt ſous vos coups.
Les lois vivent encore, et l'emportent ſur vous.

GENGIS.

Les lois, il n'en eſt plus : quelle erreur obſtinée
Oſe les alléguer contre ma deſtinée ?
Il n'eſt ici de lois que celles de mon cœur,
Celles d'un ſouverain, d'un ſcythe, d'un vainqueur ;
Les lois que vous ſuivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorſque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos ſentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainſi malgré vos cruautés)
Quand tout nous uniſſait, vos lois, que je déteſte,
Ordonnèrent ma honte, et votre hymen funeſte ;
Je les anéantis, je parle, c'eſt aſſez ;
Imitez l'univers, Madame, obéiſſez.
Vos mœurs que vous vantez, vos uſages auſtères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me ſont contraires.
Mes ordres ſont donnés, et votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur et vous.
Leurs jours me répondront de votre obéiſſance.
Penſez-y, vous ſavez juſqu'où va ma vengeance ;
Et ſongez à quel prix vous pouvez déſarmer
Un maître qui vous aime, et qui rougit d'aimer.

SCENE V.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choiſir leur perte ou l'infamie.
O pur ſang de mes rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre ſort,
Ma voix ſans balancer vous condamne à la mort.

ASSELI.

Ah ! reprenez plutôt cet empire ſuprême,
Qu'aux beautés, aux vertus, attacha le ciel même ;
Ce pouvoir qui ſoumit ce ſcythe furieux
Aux lois de la raiſon qu'il liſait dans vos yeux.
Long-temps accoutumée à dompter ſa colère,
Que ne pouvez-vous point, puiſque vous ſavez plaire !

IDAMÉ.

Dans l'état où je ſuis, c'eſt un malheur de plus.

ASSELI.

Vous ſeule adouciriez le deſtin des vaincus.
Dans nos calamités, le ciel, qui vous ſeconde,
Veut vous oppoſer ſeule à ce tyran du monde.
Vous avez vu tantôt ſon courage irrité
Se dépouiller pour vous de ſa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant reſpire après l'avoir bravé ;
A ſon épouſe encore il n'eſt point enlevé :

On vous refpecte en lui ; ce vainqueur fanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin fouvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il fentit le premier le pouvoir de vos yeux ;
Son amour autrefois fut pur et légitime.

IDAMÉ.

Arrête : il ne l'eft plus ; y penfer eft un crime.

SCENE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

Ah ! dans ton infortune, et dans mon défefpoir,
Suis-je encor ton époufe, et peux-tu me revoir ?

ZAMTI.

On le veut : du tyran tel eft l'ordre funefte ;
Je dois à fes fureurs ce moment qui me refte.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes triftes jours, et ceux de l'Orphelin ?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laiffons notre infortune.
Un citoyen n'eft rien dans la perte commune ;
Il doit s'anéantir. Idamé, fouviens-toi
Que mon devoir unique eft de fauver mon roi ;
Nous lui devions nos jours, nos fervices, notre être,
Tout jufqu'au fang d'un fils qui naquit pour fon maître ;

Mais l'honneur eſt un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas ;
Mes ſoins l'ont enfermé dans ces aſiles ſombres
Où des rois ſes aïeux on révère les ombres :
La mort, ſi nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Etan, de ſon ſalut ce miniſtre fidelle,
Etan, ainſi que moi, ſe voit chargé de fers.
Toi ſeule à l'Orphelin reſtes dans l'univers ;
C'eſt à toi maintenant de conſerver ſa vie,
Et ton fils, et ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne ; que veux-tu? que faut-il?

ZAMTI.

M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout ſacrifier.
Ma mort, en éteignant les flambeaux d'hymenée,
Eſt un arrêt des cieux qui fait ta deſtinée.
Il n'eſt plus d'autres ſoins, ni d'autres lois pour nous.
L'honneur d'être fidelle aux cendres d'un époux
Ne ſaurait balancer une gloire plus belle.
C'eſt au prince, à l'Etat qu'il faut être fidelle.
Rempliſſons de nos rois les ordres abſolus ;
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce tartare,
Eteins ſur mon tombeau les foudres du barbare : (9)
Je commence à ſentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet uſurpateur.
Je fais en frémiſſant ce ſacrifice impie ;
Mais mon devoir l'épure, et mon trépas l'expie :

Il était néceſſaire autant qu'il eſt affreux.
Idamé, ſers de mère à ton roi malheureux;
Règne, que ton roi vive, et que ton époux meure;
Règne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux....

IDAMÉ.

Demeure.

Me connais-tu? veux-tu que ce funeſte rang
Soit le prix de ma honte, et le prix de ton ſang?
Penſes-tu que je ſois moins épouſe que mère?
Tu t'abuſes, cruel; et ta vertu ſévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature et l'amour.
Barbare envers ton fils, et plus envers moi-même,
Ne te ſouvient-il plus qui je ſuis, et qui t'aime?
Crois-moi : dans nos malheurs il eſt un ſort plus beau,
Un plus noble chemin pour deſcendre au tombeau.
Soit amour, ſoit mépris, le tyran qui m'offenſe,
Sur moi, ſur mes deſſeins, n'eſt pas en défiance.
Dans ces remparts fumans, et de ſang abreuvés,
Je ſuis libre, et mes pas ne ſont point obſervés.
Le chef des Coréens s'ouvre un ſecret paſſage,
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le pourſuit fut caché par tes mains;
De ces tombeaux ſacrés je ſais tous les chemins;
Je cours y ranimer ſa languiſſante vie,
Le rendre aux défenſeurs armés pour la patrie,
Le porter dans mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un préſent d'un dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le ſais; mais tout couverts de gloire;
Nous laiſſerons de nous une illuſtre mémoire.
Mettons nos noms obſcurs au rang des plus grands noms,
Et juge ſi mon cœur a ſuivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inſpires, grand Dieu, que ton bras la ſoutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte ſur la mienne.
Toi ſeule as mérité que les cieux attendris
Daignent ſauver par toi ton prince et ton pays.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

ASSELI.

Quoi! rien n'a réfifté! tout a fui fans retour!
Quoi ! je vous vois deux fois fa captive en un jour!
Fallait-il affronter ce conquérant fauvage?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers fans vertu!
Que pouviez-vous? hélas!

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Tremblante pour mon fils, fans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
Son afpect a d'abord animé les foldats;
Mais Gengis a marché; la mort fuivait fes pas;
Et des enfans du Nord la horde enfanglantée
Aux fers dont je fortais m'a foudain rejetée.
C'en eft fait.

ASSELI.

Ainfi donc ce malheureux enfant
Retombe entre fes mains, et meurt prefque en naiffant:
Votre époux avec lui termine fa carrière.

IDAMÉ.

L'un et l'autre bientôt voit fon heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'eft point porté contre eux,
C'eft pour leur préparer des tourmens plus affreux.

Mon fils, ce fils ſi cher, va les ſuivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître;
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble, et pour mieux m'accabler.
Ses regards inſpiraient l'horreur et l'épouvante.
Vingt fois il a levé ſa main toute ſanglante
Sur le fils de mes rois, ſur mon fils malheureux.
Je me ſuis en tremblant jetée au-devant d'eux;
Toute en pleurs à ſes pieds je me ſuis proſternée;
Mais lui, me repouſſant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, et détournant les yeux,
Il eſt ſorti penſif, et rentré furieux;
Et s'adreſſant aux ſiens d'une voix oppreſſée,
Il leur criait vengeance, et changeait de penſée,
Tandis qu'autour de lui ſes barbares ſoldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSELI.

Penſez-vous qu'il donnât un ordre ſi funeſte?
Il laiſſe vivre encor votre époux qu'il déteſte;
L'Orphelin aux bourreaux n'eſt point abandonné.
Daignez demander grâce, et tout eſt pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour eſt tourné tout en rage.
Ah! ſi tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'aſſurer de ſa haine, inſulter à mes pleurs!

ASSELI.

Et vous doutez encor d'aſſervir ſes fureurs?
Ce lion ſubjugué, qui rugit dans ſa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïſſe, il eſt temps d'achever
Des jours que ſans horreur je ne puis conſerver.

ASSELI.

ASSELI.

Ah ! que réſolvez-vous ?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il perſécute a comblé la misère,
Il les ſoutient ſouvent dans le ſein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je ſuis parvenue
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains ;
Je dépendrai de moi : mon ſort eſt dans mes mains.

ASSELI.

Mais ce fils, cet objet de crainte et de tendreſſe,
L'abandonnerez-vous ?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faibleſſe,
Tu me perces le cœur. Ah ! ſacrifice affreux !
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux !
Mais Gengis, après tout, dans ſa grandeur altière,
Environné de rois couchés dans la pouſſière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré ;
Ou peut-être il verra d'un regard moins ſévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet eſpoir au moins mon triſte cœur ſe rend :
C'eſt une illuſion que j'embraſſe en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en ſerai-je opprimée ?
Pourſuivra-t-il mon fils ?

SCENE II.

IDAMÉ, ASSELI, OCTAR.

OCTAR.

Idamé, demeurez :
Attendez l'empereur en ces lieux retirés.
(*à sa suite.*)
Veillez sur ces enfans ; et vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre et ne sorte.
(*à Asséli.*)
Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir !
J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hasarde une prière vaine :
La victoire est chez vous implacable, inhumaine ;
Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas ?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable ?

OCTAR.

Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs lois.

D'autres temps, d'autres mœurs : ici règnent les armes,
Nous ne connaiſſons point les prières, les larmes.
On commande, et la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.

SCENE III.

IDAMÉ *ſeule.*

DIEU des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités ſoutenez mon courage;
Verſez du haut des cieux, dans ce cœur conſterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS.

NON, je n'ai point aſſez déployé ma colère,
Aſſez humilié votre orgueil téméraire,
Aſſez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime;
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime;
Vous que j'avais aimée, et que je dus haïr,
Vous qui me trahiſſiez, et que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne puniſſez que moi; c'eſt la grâce dernière
Que j'oſe demander à la main meurtrière

Dont j'eſpérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon ſang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à ſon devoir fidelle;
Finiſſez ſes tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle;
Les miens ſont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi, pardonner? à vous! non, craignez ma vengeance:
Je tiens le fils des rois, le vôtre, en ma puiſſance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez je lui dois le trépas:
Il me trahit, me brave, il oſe être rebelle.
Mille morts puniſſaient ſa fraude criminelle.
Vous retenez mon bras, et j'en ſuis indigné;
Oui, juſqu'à ce moment le traître eſt épargné.
Mais je ne prétends plus ſupplier ma captive.
Il le faut oublier, ſi vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuſe à préſent votre cœur obſtiné:
Il n'eſt plus votre époux, puiſqu'il eſt condamné.
Il a péri pour vous; votre chaîne odieuſe
Va ſe rompre à jamais par une mort honteuſe.
C'eſt vous qui m'y forcez; et je ne conçois pas
Le ſcrupule inſenſé qui le livre au trépas.
Tout couvert de ſon ſang, je devais ſur ſa cendre,
A mes vœux abſolus vous forcer de vous rendre;
Mais ſachez qu'un barbare, un ſcythe, un deſtructeur,
A quelques ſentimens dignes de votre cœur.
Le deſtin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre;
Et mon ame a l'orgueil de régner ſur la vôtre.
Abjurez votre hymen; et dans le même temps,
Je place votre fils au rang de mes enfans.

Vous tenez dans vos mains plus d'une deſtinée ;
Du rejeton des rois l'enfançe condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le deſtin de ſon fils, le vôtre, le mien même ;
Tout dépendra de vous, puiſque enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor ; mais ne préſumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas ;
Gardez-vous d'inſulter à l'excès de faibleſſe
Que déjà mon courroux reproche à ma tendreſſe.
C'eſt un danger pour vous que l'aveu que je fais :
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance eſt trop accoutumée ;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encore en ſoupirant,
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend :
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet empire ;
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire :
Prononcez ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'un et l'autre aujourd'hui ſerait trop condamnable ;
Votre haine eſt injuſte, et votre amour coupable :
Cet amour eſt indigne et de vous et de moi ;
Vous me devez juſtice ; et ſi vous êtes roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je ſuis loin de braver votre grandeur ſuprême ;
Je la rappelle en vous, lorſque vous l'oubliez ;
Et vous-même en ſecret vous me juſtifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez ; vous choiſiſſez ma haine,
Vous l'aurez ; et déjà je la retiens à peine.

Je ne vous connais plus; et mon jufte courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, et votre fils, cruelle,
Vont payer de leur fang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés;
C'en eft fait, et c'eft vous qui les affaffinez.

IDAMÉ.

Barbare!

GENGIS.

Je le fuis; j'allais ceffer de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi fanglant, féroce, fans pitié,
Dont la haine eft égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce maître févère.
Le ciel l'a fait mon roi: Seigneur, je le révère;
Je demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS.

Inhumaine, eft-ce à vous d'en attendre aujourd'hui?
Levez-vous: je fuis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un fentiment plus tendre?
Que voulez-vous? parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il foit permis
Qu'en fecret mon époux près de moi foit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous!

IDAMÉ.

Ecoutez ma prière.
Cet entretien fera ma reffource dernière:

Vous jugerez après ſi j'ai dû réſiſter.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait conſulter ;
Mais je veux bien encor ſouffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raiſon ſon ame enfin rendue
N'oſera plus prétendre à cet honneur fatal
De me déſobéir, et d'être mon rival.
Il m'enleva ſon prince, il vous a poſſédée.
Que de crimes! ſa grâce eſt encore accordée :
Qu'il la tienne de vous, qu'il vous doive ſon ſort ;
Préſentez à ſes yeux le divorce ou la mort :
Oui, j'y conſens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, ſuivez-moi. Quel ſoin m'abaiſſe et me tranſporte!
Faut-il encore aimer? eſt-ce là mon deſtin!

(*il ſort.*)

IDAMÉ *ſeule.*

Je renais, et je ſens s'affermir dans mon ſein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O toi qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus reſpectable, et plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des dieux!
L'horreur de nos deſtins ne t'eſt que trop connue ;
La meſure eſt comblée, et notre heure eſt venue.

ZAMTI.

Je le ſais.

IDAMÉ.

C'eſt en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penſer, l'eſpérance eſt perdue;
De tes devoirs ſacrés tu remplis l'étendue :
Je mourrai conſolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils?
Pardonne encor ce mot à mes ſens attendris,
Pardonne à ces ſoupirs; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos rois ſont au tombeau, tout eſt dans l'eſclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés
Qu'à reſpirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuſe eſt ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute; et j'attendais les ordres du barbare :
Ils ont tardé long-temps.

IDAMÉ.

Eh bien, écoute-moi :
Ne ſaurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi?
Les taureaux aux autels tombent en ſacrifice;
Les criminels tremblans ſont traînés au ſupplice;
Les mortels généreux diſpoſent de leur ſort :
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance?
De nos voiſins altiers imitons la conſtance;
De la nature humaine ils ſoutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, et meurent à leur choix.

Un affront leur fuffit pour fortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonais n'attend pas qu'au cercueil
Un defpote infolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enfeigné ces braves infulaires ;
Apprenons d'eux enfin des vertus néceffaires;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve, et je crois
Que le malheur extrême eft au-deffus des lois.
J'avais déjà conçu tes deffeins magnanimes;
Mais feuls et défarmés, efclaves et victimes,
Courbés fous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ, *en tirant un poignard.*

Tiens, fois libre avec moi; frappe, et délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel!

IDAMÉ.

Déchire ce fein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât fur moi-même un coup mal affuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage une époufe fidelle;
Tout couvert de mon fang, tombe et meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embraffe mon époux;
Que le tyran le voie, et qu'il en foit jaloux.

ZAMTI.

Grâce au ciel jufqu'au bout ta vertu perfévère;
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne époufe, reçois mes éternels adieux;
Donne ce glaive, donne, et détourne les yeux.

IDAMÉ, *en lui donnant le poignard.*

Tiens, commence par moi; tu le dois: tu balances!

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenſes.

Frappe, et tourne ſur toi tes bras enſanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite-moi.

IDAMÉ, *lui ſaiſiſſant le bras.*

Frappe, dis-je....

SCENE VI et dernière.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, Gardes.

GENGIS, *accompagné de ſes gardes, et déſarmant Zamti.*

Arretez,

Arrêtez, malheureux! O Ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,

A tant d'atrocités dérober notre ſort,

ZAMTI.

Veux-tu nous envier juſques à notre mort?

GENGIS.

Oui... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adreſſe,

Témoin de mes affronts, témoin de ma faibleſſe,

Toi qui mis à mes pieds tant d'Etats, tant de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits?
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore,
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouſe à mes yeux, victime de ſa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à ſouffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire?

ZAMTI.

Quel eſt ce nouveau trait de l'inhumanité?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'eſt pas encor porté?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, et vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez juſtice, et je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu:
Tous deux je vous admire, et vous m'avez vaincu.
Je rougis, ſur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-deſſous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai ſu me ſignaler;
Vous m'avez avili; je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût ſe dompter lui-même;
Je l'apprends; je vous dois cette gloire ſuprême:
Jouiſſez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir, je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, ſur l'inn.cente vie
De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie;
Par le droit des combats j'en pouvais diſpoſer;
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuſer.

Croyez qu'à cet enfant, heureux dans ſa misère,
Ainſi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez ſi l'on peut ſe fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.

(*à Zamti.*)

Soyez ici des lois l'interprète ſuprême,
Rendez leur miniſtère auſſi ſaint que vous-même;
Enſeignez la raiſon, la juſtice et les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
Que la ſageſſe règne, et préſide au courage;
Triomphez de la force, elle vous doit hommage:
J'en donnerai l'exemple, et votre ſouverain
Se ſoumet à vos lois les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendre? hélas! puis-je vous croire?

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire?
Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui peut vous inſpirer ce deſſein?

GENGIS.

Vos vertus.

Fin du cinquième et dernier acte.

NOTES.

(1) On peut comparer ces vers à ceux que dit *Aricie* dans la Phedre de *Racine :*

> Phèdre en vain s'honorait des ſoupirs de Théſée :
> Pour moi je ſuis plus fière, et fuis la gloire aiſée
> D'arracher un hommage à mille autres offert,
> Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert;
> Mais de faire flechir un courage inflexible,
> De porter la douleur dans une ame inſenſible,
> D'enchaîner un captif de ſes fers étonné,
> Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné;
> Voilà ce qui me plaît, voilà ce qui m'irrite.
> Hercule a déſarmer coûtait moins qu'Hippolyte;
> Et, vaincu plus ſouvent, et plutôt ſurmonté,
> Preparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.

Quelle difference entre la coquetterie bourgeoiſe d'*Aricie*, qui ſe plaît *à porter la douleur dans une ame inſenſible*, et le noble orgueil d'*Idamé*, qui tire une vanité ſecrète *d'adoucir ce lion dans ſes fers arrêté, et d'inſtruire aux vertus ſon féroce courage!*

Comment l'habitude avait-elle pu familiariſer *Racine* avec le goût d'une galanterie ridicule, au point d'introduire dans une tragédie une princeſſe qui prefère un jeune héros à *Hercule*, parce qu'*Hercule préparait moins de gloire aux yeux qui l'avaient dompté. Idamé* ne parle point *de la gloire de ſes yeux. Un refus a cauſé les malheurs de la terre.*

(2) *Catilina*, dans la pièce de *Crébillon*, dit :

> La mort n'eſt qu'un inſtant
> Que le grand cœur defie, et que le lâche attend.

C'eſt un ſoldat romain qui ſe donne la mort pour ſe dérober au ſupplice : *Zamti* eſt un philoſophe chinois, réſigné à la mort.

(3) L'abbé *Mongant* était très-vaporeux. Employé dans l'éducation du duc d'*Orléans*, fils du régent, comme l'abbé *Dubois* l'avait été dans celle du régent, il n'avait eu qu'une abbaye; et *Dubois* était devenu cardinal, premier miniſtre, quoique l'abbé *Mongant* lui fût ſupérieur en naiſſance, en eſprit, en lumières, et en probité. Il eut la faibleſſe d'être malheureux de la deſtinée du cardinal, et il n'aurait pas voulu ſans doute l'acheter au même prix. Un jour on lui demandait ce que c'etait que les vapeurs dont il ſe plaignait : *c'eſt une terrible maladie*, répondit il ; *elle fait voir les choſes telles qu'elles ſont*. C'eſt dans ce même ſens que ces vers de *Zamti* ſont vrais.

(4) On etait accoutumé ſur notre théâtre à voir des ſujets immoler

leurs enfans pour ſauver ceux de leurs rois ; et l'on fut étonné d'entendre dans l'Orphelin le cri de la nature. *Zamti* ne devait pas ſacrifier ſon fils pour le fils de l'empereur. Un particulier, une nation même, n'a pas le droit de livrer un innocent à la mort pour des vues d'utilite politique. Mais *Zamti*, en immolant ſon fils unique, feſait, à ce qu'il regardait comme ſon devoir, le ſacrifice le plus grand qu'un homme puiſſe faire. En ſacrifiant un étranger, il n'eût été qu'odieux ; en ſacrifiant ſon fils, il eſt intéreſſant, quoique injuſte.

(5) On peut comparer cette ſituation à celle de *Clytemneſtre*. Obſervons que dans Iphigenie, un père égorge ſa fille pour faire changer le vent, qu'aucun perſonnage dans la pièce ne s'élève contre cet abſurde fanatiſme ; que *Clytemneſtre* trouve qu'il ferait plus naturel d'immoler la fille d'*Helène*, puiſque enfin c'eſt *Hélène* qui eſt coupable ; tant les idées ſuperſtitieuſes, qu'on a reçues dans l'enfance, familiariſent les hommes avec les principes les plus abſurdes, non-ſeulement des ſuperſtitions régnantes, mais même des ſuperſtitions qui n'exiſtent plus.

(6) On a pendant quelque temps retranché ces huit vers. La police de Paris ne voulait pas que *Gengis* apprît aux Pariſiens qu'il lui était utile de laiſſer aux Chinois certaines erreurs qui entraînaient leur docilité.

(7) On peut comparer cette ſituation de *Gengis* à celle d'*Auguſte*, et ces vers de l'Orphelin à ceux-ci de Cinna :

Et comme notre eſprit juſqu'au dernier ſoupir
Toujours vers quelque objet pouſſe quelque deſir,
Il ſe ramène en ſoi n'ayant plus où ſe prendre ;
Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.

Rien ne forme plus le goût, comme le remarque M. de *Voltaire*, que ces comparaiſons, lorſque ſurtout deux hommes d'un génie égal, mais très-différent, ont à exprimer un même fonds d'idées, dans des circonſtances, et avec des acceſſoires qui ne ſont pas les mêmes. Ici l'un peint un tyran, et la ſatiété d'une ame épuiſée par des paſſions violentes ; et l'autre peint un conquérant, et le vide d'un cœur qui a conſervé ſa ſenſibilité et ſon énergie.

(8) *Egée* dit à *Eglé*, dans l'opéra de Théſée :

C'eſt peut-être un peu tard m'offrir à vos beaux yeux ;
Je ne ſuis plus au temps de l'aimable jeuneſſe ;
Mais je ſuis roi, belle Princeſſe,
Et roi victorieux.

(9) Dans les premières éditions on liſait :

Paſſe ſur mon tombeau dans les bras du barbare.

Fin des Notes.

TANCREDE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 3 ſeptembre 1760.

A MADAME
LA MARQUISE
DE POMPADOUR.

MADAME,

TOUTES les épîtres dédicatoires ne ſont pas de lâches flatteries, toutes ne ſont pas dictées par l'intérêt ; celle que vous reçûtes de M. *Crébillon*, mon confrère à l'académie, et mon premier maître dans un art que j'ai toujours aimé, fut un monument de ſa reconnaiſſance ; le mien durera moins, mais il eſt auſſi juſte. J'ai vu dès votre enfance les grâces et les talens ſe développer; j'ai reçu de vous, dans tous les temps, des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque cenſeur pouvait déſapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, Madame, et je dois le dire. J'oſe encore plus, j'oſe vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artiſtes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales ſont affreuſes, je le ſais ; la littérature en ſera toujours troublée, ainſi que tous les autres états de la vie. On calomniera toujours les gens de lettres comme les gens en place ; et j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui ſeule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même temps que vous n'avez jamais

écouté aucune de ces petites factions, que jamais vous ne reçûtes d'impreſſion de l'impoſture ſecrète qui bleſſe ſourdement le mérite, ni de l'impoſture publique qui l'attaque inſolemment. Vous avez fait du bien avec diſcernement, parce que vous avez jugé par vous-même; auſſi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune perſonne ſans prévention, qui ne rendît juſtice à votre caractère, non-ſeulement en public, mais dans les converſations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, Madame, que c'eſt quelque choſe que le ſuffrage de ceux qui ſavent penſer.

De tous les arts que nous cultivons en France, l'art de la tragédie n'eſt pas celui qui mérite le moins l'attention publique; car il faut avouer que c'eſt celui dans lequel les Français ſe ſont le plus diſtingués. C'eſt, d'ailleurs, au théâtre ſeul que la nation ſe raſſemble, c'eſt là que l'eſprit et le goût de la jeuneſſe ſe forment : les étrangers y viennent apprendre notre langue; nulle mauvaiſe maxime n'y eſt tolérée, et nul ſentiment eſtimable n'y eſt débité ſans être applaudi; c'eſt une école toujours ſubſiſtante de poëſie et de vertu.

La tragédie n'eſt pas encore peut-être tout-à-fait ce qu'elle doit être; ſupérieure à celle d'Athènes en pluſieurs endroits, il lui manque ce grand appareil que les magiſtrats d'Athènes ſavaient lui donner.

Permettez-moi, Madame, en vous dédiant une tragédie, de m'étendre ſur cet art des *Sophocle* et des *Euripide*. Je ſais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une penſée ſublime, ou un ſentiment; de même que la parure n'eſt preſque rien ſans la

beauté. Je fais bien que ce n'eft pas un grand mérite de parler aux yeux ; mais j'ofe être sûr que le fublime et le touchant portent un coup beaucoup plus fenfible, quand ils font foutenus d'un appareil convenable, et qu'il faut frapper l'ame et les yeux à la fois. Ce fera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'eft dans cet efprit, Madame, que je deffinai la faible efquiffe que je foumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je fus que le théâtre de Paris était changé, et devenait un vrai fpectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la repréfentèrent avec moi fur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit, les acteurs ne furent point gênés ; tout fut exécuté facilement ; ces boucliers, ces devifes, ces armes qu'on fufpendait dans la lice, fefaient un effet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action devenait une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'euffe pu éviter les longs récits, que les vers euffent été faits avec plus de foin. Mais le temps où nous nous étions propofé de nous donner ce divertiffement, ne permettait pas de délai ; la pièce fut faite et apprife en deux mois. (*a*)

Mes amis me mandent que les comédiens de Paris ne l'ont repréfentée que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidelles. Il a donc fallu la laiffer paraître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger. Mais ces défauts même

inftruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût. (*b*)

Il y a encore dans cette pièce une autre nouveauté qui me paraît mériter d'être perfectionnée; elle eft écrite en vers croifés. Cette forte de poëfie fauve l'uniformité de la rime; mais auffi ce genre d'écrire eft dangereux, car tout a fon écueil. Ces grands tableaux, que les anciens regardaient comme une partie effentielle de la tragédie, peuvent aifément nuire au théâtre de France en le réduifant à n'être prefque qu'une vaine décoration; et la forte de vers que j'ai employés dans Tancrède approche peut-être trop de la profe. Ainfi, il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la fcène françaife, on la gâterait entièrement. Il fe peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque, il fe peut qu'on la corrompe.

J'infifte feulement fur une chofe, c'eft la variété dont on a befoin dans une ville immenfe, la feule de la terre qui ait jamais eu des fpectacles tous les jours. Tant que nous faurons maintenir par cette variété le mérite de notre fcène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples; c'eft ce qui fait que des perfonnes de la plus haute diftinction repréfentent fouvent nos ouvrages dramatiques, en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre, tandis que nous voyons dans nos provinces des falles de fpectacle magnifiques, comme on voyait des cirques dans toutes les provinces romaines; preuve inconteftable du goût qui fubfifte parmi nous, et preuve de nos reffources dans les temps les plus difficiles. C'eft en vain que plufieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout

genre. Je ne ſuis pas de l'avis de ceux qui, au ſortir d'un ſpectacle, dans un ſouper délicieux, dans le ſein du luxe et du plaiſir, diſent gaiement que tout eſt perdu ; je ſuis aſſez près d'une ville de province, auſſi peuplée que Rome moderne, et beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, et qui vient de conſtruire en même temps le plus bel hôpital du royaume, et le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela exiſterait-il ſi les campagnes ne produiſaient que des ronces ?

J'ai choiſi pour mon habitation un des moins bons terrains qui ſoient en France, cependant rien ne nous y manque. Le pays eſt orné de maiſons qu'on eût regardées autrefois comme trop belles ; le pauvre qui veut s'occuper y ceſſe d'être pauvre ; cette petite province eſt devenue un jardin riant : il vaut mieux, ſans doute, fertiliſer ſa terre, que de ſe plaindre à Paris de la ſtérilité de ſa terre. (1)

Me voilà, Madame, un peu loin de Tancrède ; j'abuſe du droit de mon âge, j'abuſe de vos momens, je tombe dans les digreſſions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'eſt pas là le caractère de votre eſprit ; mais je ſerais plus diffus ſi je m'abandonnais aux ſentimens de ma reconnaiſſance. Recevez, avec votre bonté ordinaire, Madame, mon attachement et mon reſpect que rien ne peut altérer jamais.

PERSONNAGES.

ARGIRE, TANCREDE, ORBASSAN, LOREDAN, CATANE, } chevaliers.

ALDAMON, ſoldat.

AMENAIDE, fille d'*Argire*.

FANIE, ſuivante d'*Aménaïde*.

Pluſieurs Chevaliers aſſiſtans au conſeil.

Ecuyers, Soldats, Peuple.

La ſcène eſt à Syracuſe, d'abord dans le palais d'Argire et dans une ſalle du conſeil, enſuite dans la place publique ſur laquelle cette ſalle eſt conſtruite. L'époque de l'action eſt de l'année 1005. Les Sarrazins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvième ſiècle ; Syracuſe avait ſecoué leur joug. Des gentilshommes normands commençaient à s'établir vers Salerne dans la Pouille. Les empereurs grecs poſſédaient Meſſine ; les Arabes tenaient Palerme et Agrigente.



. . . . Ciel ! ô ciel ! qui vois-je à ſes côtés ?
Eſt-ce lui ? . . . je me meurs.

Tancrede act 3 Scene 6.e

J. M. Moreau le jeune Del. 1784 *L. Dalbon Sculp.*

TANCREDE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

ILLUSTRES Chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,
Vous aſſembler chez moi pour chaſſer nos tyrans,
Et former un Etat triomphant et tranquille;
Syracuſe en ſes murs a gémi trop long-temps
Des deſſeins avortés d'un courage inutile.
Il eſt temps de marcher à ces fiers Muſulmans,
Il eſt temps de ſauver d'un naufrage funeſte
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reſte,
Le droit le plus ſacré des mortels généreux,
La liberté : c'eſt là que tendent tous nos vœux.
Deux puiſſans ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les Céſars de Byzance, et les fiers Sarrazins,
Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces deſpotes altiers, partageant l'univers,
Se diſputent l'honneur de nous donner des fers.

Le Grec a ſous ſes lois les peuples de Meſſine ;
Le hardi Solamir inſolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna ;
Et tout de Syracuſe annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous ;
Ils ont perdu leur force en diſputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie ;
Le moment eſt propice, il en faut profiter.
La grandeur muſulmane eſt à ſon dernier âge ;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Eſpagne un Pélage,
Le grand Léon (*a*) dans Rome, armé d'un ſaint courage,
Nous ont aſſez appris comme on peut la dompter.
Je ſais qu'aux factions Syracuſe livrée
N'a qu'une liberté faible et mal aſſurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces temps
Où nous tournions ſur nous nos armes criminelles,
Où l'Etat répandait le ſang de ſes enfans.
Etouffons dans l'oubli nos indignes querelles.

(*a*) Par le grand *Léon* M. de *Voltaire* entend *Léon IV*, et non le pape *Léon I*, connu dans les cloîtres ſous le nom de ſaint *Leon*, de *Leon le grand*. Ce ſaint *Léon* eſt le premier pape qui ait approuvé le ſupplice des hérétiques. Il dit dans ſes lettres que le tyran *Maxime* en puniſſant de mort *Priſcillien* a rendu un grand ſervice à l'Egliſe ; et il pourſuivit avec violence ce qui reſtait de priſcillianiſtes en Eſpagne. Les légendaires racontent qu'un jour une femme lui ayant baiſé la main, il ſentit un mouvement de concupiſcence ; qu'en conſéquence il ſe coupa la main. Mais la Vierge la lui rendit quelques jours après, afin qu'il pût célébrer la meſſe. C'eſt depuis ce temps qu'on baiſe les pieds du pape, attendu que le pied étant enveloppé dans une pantoufle, le ſaint père court moins de riſque d'être obligé de ſe le couper. On ſent bien que ce n'eſt pas à ce pape que M. de *Voltaire* a pu donner le nom de grand. D'ailleurs ſaint *Léon* vivait pluſieurs ſiècles avant l'époque où la tragédie de Tancrède eſt placée.

Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, et du salut de tous.
Que de notre union l'Etat puisse renaître;
Et si de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
Vivons et périssons sans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions
Ont régné trop long-temps entre nos deux maisons:
L'Etat en fut troublé; Syracuse n'aspire
Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille;
Je servirai l'Etat, vous et votre famille;
Et du pied des autels où je vais m'engager,
Je marche à Solamir, et je cours vous venger.
Mais ce n'est pas assez de combattre le Maure;
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux;
Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
Que peut-être un vil peuple ose chérir encore.
De quel droit les Français portant par-tout leurs pas,
Se sont-ils établis dans nos riches climats?
De quel droit un Coucy (*b*) vint-il dans Syracuse,
Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuse?
D'abord modeste et simple, il voulut nous servir,
Bientôt fier et superbe, il se fit obéir.
Sa race accumulant d'immenses héritages,
Et d'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
Osa sur ma famille élever sa grandeur.
Nous l'en avons punie, et malgré sa faveur
Nous voyons ses enfans bannis de nos rivages.

(*b*) Un seigneur de *Coucy* s'établit en Sicile, du temps de *Charles le chauve.*

Tancrède (*c*), un rejeton de ce ſang dangereux,
Des murs de Syracuſe éloigné dès l'enfance,
A ſervi, nous dit-on, les Céſars de Byzance;
Il eſt fier, outragé, ſans doute valeureux;
Il doit haïr nos lois, il cherche la vengeance.
Tout français eſt à craindre : on voit même en nos jours
Trois ſimples écuyers (*d*), ſans bien et ſans ſecours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neuſtrie (*e*)
Aux champs (*f*) apuliens ſe faire une patrie;
Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chaſſer les poſſeſſeurs, et fonder des Etats.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore;
Et nos champs, malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice et la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord et de l'Aurore.
Nous devons nous défendre enſemble et nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracuſe trahie;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer,
Elle condamne à perdre et l'honneur et la vie
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce ſecret, fatal à ſon pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le ſexe ni l'âge.
Veniſe ne fonda ſa fière autorité
Que ſur la défiance et la ſévérité :

(*c*) Ce n'eſt pas *Tancrède de Hauteville*, qui n'alla en Italie que quelque temps après.

(*d*) Les premiers normands qui paſsèrent dans la Pouille, *Drogon*, *Bateric* et *Ripoſtel*.

(*e*) La Normandie.

(*f*) Le pays de Naples.

Imitons ſa ſageſſe en perdant les coupables.

LOREDAN.

Quelle honte en effet dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un maure, un chef des muſulmans,
Dans la Sicile encore ait tant de partiſans!
Que par-tout dans cette île et guerrière et chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des ſujets corrompus vendus à ſes bienfaits!
Tantôt chez les Céſars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuſe ayant ſu s'introduire,
Nous préparant la guerre et nous offrant la paix,
Et pour nous déſunir ſoigneux de nous ſéduire!
Un ſexe dangereux dont les faibles eſprits
D'un peuple encor plus faible attirent les hommages,
Toujours des nouveautés et des héros épris,
A ce maure impoſant prodigua ſes ſuffrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus
Pour ces arts ſéduiſans (*g*) que l'Arabe cultive!
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais chevaliers noblement inconnus.
Que notre art ſoit de vaincre, et je n'en veux point d'autre.
J'eſpère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;
Et j'approuve ſurtout cette ſévérité
Vengereſſe des lois et de la liberté.
Pour détruire l'Eſpagne il a ſuffi d'un traître; (*h*)
Il en fut parmi nous; chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité;
Au ſalut de l'Etat que toute pitié cède:
Combattons Solamir, et proſcrivons Tancrède.

(*g*) En ces temps les Arabes cultivaient ſeuls les ſciences en Occident, et ce ſont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

(*h*) Le comte *Julien*, ou l'archevêque *Opas*.

Tancrède né d'un ſang parmi nous déteſté
Eſt plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans le dernier conſeil un décret juſte et ſage
Dans les mains d'Orbaſſan remit ſon héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancrède en ſecret attachés;
Du vaillant Orbaſſan c'eſt le juſte partage,
Sa dot, ſa récompenſe.

CATANE.

Oui, nous y ſouſcrivons.
Que Tancrède, s'il veut, ſoit puiſſant à Byzance;
Qu'une cour odieuſe honore ſa vaillance;
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède, en ſe donnant un maître deſpotique,
A renoncé lui-même à nos ſacrés remparts:
Plus de retour pour lui; l'eſclave des Céſars
Ne doit rien poſſéder dans une république.
Orbaſſan de nos lois eſt le plus ferme appui,
Et l'Etat qu'il ſoutient ne pouvait moins pour lui;
Tel eſt mon ſentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre;
Ma fille m'eſt bien chère, il eſt vrai; mais enfin,
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin.
Vous ſavez qu'à regret on m'y vit condeſcendre.

LOREDAN.

Blâmez-vous le Sénat?

ARGIRE.

Non, je hais la rigueur;
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens ſont à l'Etat, l'Etat ſeul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus : hâtons cet heureux hymenée;
Qu'il amène demain la brillante journée,
Où ce chef arrogant d'un peuple deſtructeur,
Solamir, à la fin doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il oſa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre; (*i*)
Il penſait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez.... dans tous les temps triomphez d'un rival :
Mes amis, ſoyons prêts.... ma faibleſſe et mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander;
A mon gendre Orbaſſan vous daignez l'accorder.
Vous ſuivre eſt pour mes ans un aſſez beau partage;
Je ſerai près de vous; j'aurai cet avantage;
Je ſentirai mon cœur encor ſe ranimer,
Mes yeux ſeront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vus vaincre avant de ſe fermer.

LOREDAN.

Nous combattrons ſous vous, Seigneur, nous oſons croire
Que ce jour, quel qu'il ſoit, nous ſera glorieux;
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur conſolant de mourir à vos yeux.

(*i*) Il était très-commun de marier des chrétiens à des muſulmans; et *Abdaliſe*, le fils de *Muſa*, conquérant de l'Eſpagne, épouſa la fille du roi *Rodrigue* : cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuſes.

SCENE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

Eh bien, brave Orbaſſan, ſuis-je enfin votre père?
Tous vos reſſentimens ſont-ils bien effacés?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère?
Dois-je compter ſur vous?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit aſſez:
J'aime l'Etat, Argire; il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, et la raiſon nous lie;
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle, à jamais aſſoupie,
Mon cœur qui vous haït ne vous eût eſtimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
Mais un ſi noble hymen ne ſera point le fruit
D'un feu né d'un inſtant, qu'un autre inſtant détruit,
Que ſuit l'indifférence, et trop ſouvent la haine.
Ce cœur, que la patrie appelle aux champs de Mars,
Ne ſait point ſoupirer au milieu des haſards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naiſſante à tous deux néceſſaire,
La ſplendeur de l'Etat, votre intérêt, le mien;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il pourra reſſerrer un ſi noble lien;
Mais ſa voix doit ici ſe taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'eſtime en un ſoldat cette mâle fierté;
Mais la franchiſe plaît, et non l'auſtérité.
J'eſpère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'eſt peu d'être un guerrier; la modeſte douceur
Donne un prix aux vertus, et ſied à la valeur.
Vous ſentez que ma fille au ſortir de l'enfance,
Dans nos temps orageux de trouble et de malheur,
Par ſa mère élevée à la cour de Byzance,
Pourrait s'effaroucher de ce ſévère accueil,
Qui tient de la rudeſſe, et reſſemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard et d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même, pardonnez à mon humeur auſtère:
Elevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politeſſes vaines,
A cet art de flatter, à cet eſprit des cours,
La groſſière vertu des mœurs républicaines.
Mais je ſais reſpecter la naiſſance et le rang
D'un eſtimable objet formé de votre ſang.
Je prétends par mes ſoins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, et m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

SCENE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMENAIDE.

ARGIRE.

Le bien de cet Etat, les voix de Syracuſe,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne ſouffrent point d'excuſe.
Ce noble chevalier, qui ſe rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connaiſſez ſon nom, ſon rang, ſa renommée;
Puiſſant dans Syracuſe, il commande l'armée;
Tous les droits de Tancrède entre ſes mains remis....

AMENAIDE, *à part.*

De Tancrède!

ARGIRE.

A mes yeux ſont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore aſſez, Seigneur; et ſa préſence
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
Puiſſé-je, en méritant vos bontés et ſon choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'eſpérance!

AMENAIDE.

Mon père, en tous les temps, je ſais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, et voulut mon bonheur.
Votre choix me deſtine un héros en partage;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grâce à votre ſageſſe, ont terminé leurs cours,

Du

Du nœud qui vous rejoint votre fille eſt le gage ;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbaſſan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un ſort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le ſein de ſon père.

ORBASSAN.

Vous le devez, Madame ; et loin de m'oppoſer
A de tels ſentimens, dignes de mon eſtime,
Loin de vous détourner d'un ſoin ſi légitime,
Des droits que j'ai ſur vous je craindrais d'abuſer.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête ;
C'eſt peu d'un tel hymen, il le faut mériter ;
La victoire en rend digne ; et j'oſe me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCENE IV.

ARGIRE, AMENAIDE.

ARGIRE.

Vous ſemblez interdite ; et vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obſcurcis, ſe détournent de moi.
Vos ſoupirs étouffés ſemblent me faire injure :
La bouche obéit mal lorſque le cœur murmure.

AMENAÏDE.

Seigneur, je l'avoûrai, je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs, et de ſi longs débats,
Le parti d'Orbaſſan dût être un jour le vôtre ;
Que mes tremblantes mains uniraient l'un et l'autre ;
Et que votre ennemi dût paſſer dans mes bras.

Je n'oublîrai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asile;
Que ma mère à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ses tristes destins dans Byzance attachée,
J'ai partagé long-temps les maux qu'elle a soufferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers:
J'appris sous une mère, abandonnée, errante,
A supporter l'exil et le sort des proscrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fausse pitié, pire que les mépris.
Dans un sort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
Roseau faible et tremblant, n'ayant d'appui que moi.
Votre destin changea. Syracuse en alarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglans repoussa ses vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rappelée;
Un malheur inoui m'en avait exilée:
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime;
Mais de vos ennemis je me vis la victime.
Je suis enfin la vôtre; et ce jour dangereux
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

Il sera fortuné, c'est à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, et j'aime votre gloire.

On a trop murmuré quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Ofa me propofer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à préfent notre appui.

AMENAÏDE.

Quel appui ! vous vantez fa fuperbe fortune ;
Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune.
Je voudrais qu'un héros fi fier et fi puiffant
N'eût point pour s'agrandir dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du confeil, il eft vrai, la prudence févère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère.
Elle abufa long-temps de fon autorité;
Elle a trop d'ennemis.

AMENAÏDE.

Seigneur, ou je m'abufe,
Ou Tancrède eft encore aimé dans Syracufe.

ARGIRE.

Nous rendons tous juftice à fon cœur indompté ;
Sa valeur a, dit-on, fubjugué l'Illyrie ;
Mais plus il a fervi fous l'aigle des Céfars,
Moins il doit efpérer de revoir fa patrie :
Il eft par un décret chaffé de nos remparts.

AMENAÏDE.

Pour jamais ! lui Tancrède ?

ARGIRE.

Oui, l'on craint fa préfence,
Et fi vous l'avez vu dans les murs de Byzance,
Vous favez qu'il nous hait.

AMENAÏDE.

Je ne le croyais pas.
Ma mère avait penſé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuſe, et le vainqueur du Maure;
Et lorſque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbaſſan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, et qu'ils vous opprimèrent.
Tancrède aurait pour vous affronté le trépas.
C'eſt tout ce que j'ai ſu.

ARGIRE.

C'eſt trop, Aménaïde:
Rendez-vous aux conſeils d'un père qui vous guide,
Conformez-vous au temps, conformez-vous aux lieux.
Solamir et Tancrède, et la cour de Byzance,
Sont tous également en horreur à nos yeux.
Votre bonheur dépend de votre complaiſance.
J'ai pendant ſoixante ans combattu pour l'Etat;
Je le ſervis injuſte, et le chéris ingrat:
Je dois penſer ainſi juſqu'à ma dernière heure.
Prenez mes ſentimens; et devant que je meure,
Conſolez mes vieux ans, dont vous faites l'eſpoir.
Je ſuis prêt à finir une vie orageuſe:
La vôtre doit couler ſous les lois du devoir;
Et je mourrai content, ſi vous vivez heureuſe.

AMENAÏDE.

Ah, Seigneur! croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la cour d'un empereur.
Je vous ai conſacré mes ſentimens, ma vie;
Mais pour en diſpoſer, attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbaſſan trop d'intérêt vous lie;
Ce crédit ſi vanté doit-il durer toujours?

Il peut tomber : tout change ; et ce héros peut-être
S'eſt trop tôt déclaré votre gendre et mon maître.

ARGIRE.

Comment ? que dites-vous ?

AMENAÏDE.

Cette témérité
Vous offenſe peut-être, et vous ſemble une injure.
Je ſais que dans les cours mon ſexe plus flatté,
Dans votre république a moins de liberté :
A Byzance on le ſert ; ici la loi plus dure
Veut de l'obéiſſance, et défend le murmure.
Les Muſulmans altiers, trop long-temps vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs ;
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

ARGIRE.

Vous ſeule, vous, ma fille, en abuſant trop d'elles.
De tout ce que j'entends mon eſprit eſt confus :
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud ſi légitime ; (c)
La parole eſt donnée, y manquer eſt un crime.
Vous me l'avez bien dit, je ſuis né malheureux :
Jamais aucun ſuccès n'a couronné mes vœux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puiſſant ! détournez ces funeſtes préſages ;
Et puiſſe Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins triſtes que les miens !

SCENE V.

AMENAIDE *seule.*

TANCREDE, cher amant! moi j'aurais la faiblesse
De trahir mes sermens pour ton persécuteur!
Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
Je pourrais....

SCENE VI.

AMENAIDE, FANIE.

AMENAÏDE.

Viens, approche, ô ma chère Fanie!
Vois le trait détesté qui m'arrache la vie.
Orbassan par mon père est nommé mon époux!

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous.
J'ai vu vos sentimens, j'en ai connu la force:
Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce
Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.
Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.
Tancrède et Solamir, touchés de vos appas,
Dans la cour des Césars en secret soupirèrent;
Mais celui que vos yeux justement distinguèrent,

Qui ſeul obtint vos vœux, qui ſut les mériter,
En ſera toujours digne; et puiſque dans Byzance
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbaſſan dans ces lieux ne pourra l'emporter;
Votre ame eſt trop conſtante.

AMENAÏDE.

Ah! tu n'en peux douter.
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage:
C'eſt le ſort d'un héros d'être perſécuté;
Je ſens que c'eſt le mien de l'aimer davantage.
Ecoute; dans ces murs Tancrède eſt regretté;
Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans ſon enfance,
De ſon père oublié les faſtueux amis
Ont bientôt à ſon ſort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'abſence.
A leurs ſeuls intérêts les grands ſont attachés.
Le peuple eſt plus ſenſible.

AMENAÏDE.

Il eſt auſſi plus juſte.

FANIE.

Mais il eſt aſſervi: nos amis ſont cachés;
Aucun n'oſe parler pour ce proſcrit auguſte.
Un Sénat tyrannique eſt ici tout-puiſſant.

AMENAÏDE.

Oui, je ſais qu'il peut tout, quand Tancrède eſt abſent.

FANIE.

S'il pouvait ſe montrer, j'eſpérerais encore:
Mais il eſt loin de vous.

AMENAÏDE.

Juſte Ciel, je t'implore!

(*à Fanie.*)

Je me confie à toi. Tancrède n'eſt pas loin ;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne ſoin,
Lorſque la tyrannie au comble eſt parvenue,
Il eſt temps qu'il paraiſſe, et qu'on tremble à ſa vue.
Tancrède eſt dans Meſſine.

FANIE.

Eſt-il vrai ? juſtes Cieux !
Et cet indigne hymen eſt formé ſous ſes yeux !

AMENAÏDE.

Il ne le ſera pas.... non, Fanie ; et peut-être
Mes oppreſſeurs et moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Viens... je t'apprendrai tout... mais il faut tout oſer ;
Le joug eſt trop honteux : ma main doit le briſer.
La perſécution enhardit ma faibleſſe. (*d*)
Le trahir eſt un crime, obéir eſt baſſeſſe.
S'il vient, c'eſt pour moi ſeule, et je l'ai mérité :
Et moi, timide eſclave à ſon tyran promiſe,
Victime malheureuſe indignement ſoumiſe,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité !
Non, l'amour à mon ſexe inſpire le courage ;
C'eſt à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il eſt des dangers que ma crainte enviſage,
Ces dangers me ſont chers, ils naiſſent de l'amour.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMENAIDE *feule.*

Ou porté-je mes pas?... d'où vient que je friffonne?
Moi des remords!... qui! moi? le crime feul les donne...
Ma caufe eft jufte.... O Cieux! protégez mes deffeins!
(à Fanie qui entre.)
Allons, raffurons-nous.... Suis-je en tout obéie?

FANIE.

Votre efclave eft parti, la lettre eft dans fes mains.

AMENAÏDE.

Il eft maître, il eft vrai, du fecret de ma vie;
Mais je connais fon zèle : il m'a toujours fervie.
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'aïeux mufulmans chez les Syracufains,
Inftruit dans les deux lois, et dans les deux langages,
Du camp des Sarrazins il connaît les paffages,
Et des monts de l'Etna les plus fecrets chemins; (*e*)
C'eft lui qui découvrit, par une courfe utile,
Que Tancrède en fecret a revu la Sicile;
C'eft lui par qui le ciel veut changer mes deftins.
Ma lettre par fes foins remife aux mains d'un maure,
Dans Meffine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures et des Grecs les befoins mutuels
Ont toujours confervé, dans cette longue guerre,
Une correfpondance à tous deux néceffaire;
Tant la nature unit les malheureux mortels!

FANIE.

Ce pas eſt dangereux ; mais le nom de Tancrède,
Ce nom ſi redoutable à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'eſt point dans cette lettre à Tancrède adreſſée.
Si vous l'avez toujours préſent à la penſée,
Vous avez ſu du moins le taire en écrivant.
Au camp des Sarrazins votre lettre portée
Vainement ſerait lue, ou ſerait arrêtée.
Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne fut mieux ſe voiler dans l'ombre du myſtère,
Et ne fut plus hardi ſans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMENAÏDE.

Le ciel juſqu'à préſent ſemble veiller ſur moi :
Il ramène Tancrède, et tu veux que je tremble ?

FANIE.

Hélas ! qu'en d'autres lieux ſa bonté vous raſſemble !
La haine et l'intérêt s'arment trop contre lui :
Tout ſon parti ſe tait ; qui ſera ſon appui ?

AMENAÏDE.

Sa gloire. Qu'il ſe montre ; il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs ;
Il les anime tous quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival eſt à craindre.

AMENAÏDE.

Ah ! combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un et l'autre à ſes derniers momens ;
Que Trancrède eſt à moi ; qu'aucune loi contraire

Ne peut rien ſur nos vœux, et ſur nos ſentimens.
Hélas! nous regrettions cette île ſi funeſte,
Dans le ſein de la gloire et des murs des Céſars;
Vers ces champs trop aimés, qu'aujourd'hui je déteſte,
Nous tournions triſtement nos avides regards.
J'étais loin de penſer que le ſort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppreſſeur de Tancrède;
Et que j'aurais pour dot l'exécrable préſent
Des biens qu'un raviſſeur enlève à mon amant.
Il faut l'inſtruire au moins d'une telle injuſtice,
Qu'il apprenne de moi ſa perte et mon ſupplice,
Qu'il hâte ſon retour et défende ſes droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah! ſi je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père, et reſpecte ſon âge;
Mais je voudrais armer nos peuples ſoulevés
Contre cet Orbaſſan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier ſa conduite eſt indigne.
Intéreſſé, cruel, il prétend à l'honneur!
Il croit d'un peuple libre être le protecteur!
Il ordonne ma honte, et mon père la ſigne!
Et je dois la ſubir, et je dois me livrer
Au maître impérieux qui penſe m'honorer!
Hélas! dans Syracuſe on hait la tyrannie;
Mais la plus exécrable, et la plus impunie,
Eſt celle qui commande et la haine et l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le ſort en eſt jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMENAÏDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même eſt aujourd'hui porté;
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMENAÏDE.

Je le ſais, mon eſprit en fut épouvanté ;
Mais l'amour eſt bien faible alors qu'il eſt timide.
J'adore, tu le ſais, un héros intrépide;
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, ſerait-elle écoutée?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMENAÏDE.

Elle attaque Tancrède; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouſe eſt digne de nos maîtres!
Ce n'était point ainſi que ſes braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illuſtres vainqueurs,
Subjuguaient l'Italie, et conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchiſe, on redoutait leurs armes;
Les ſoupçons n'entraient point dans leurs eſprits altiers.
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers;
Chez les ſeuls ennemis ils portaient les alarmes;
Et le peuple, amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire et pour ſa liberté.
Ils abaiſſaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un Sénat ombrageux,
Toujours en défiance, et toujours orageux,
Qui lui-même ſe craint, et que le peuple abhorre.
Je ne ſais ſi mon cœur eſt trop plein de ſes feux;

Trop de prévention peut-être me poſsède;
Mais je ne puis ſouffrir ce qui n'eſt pas Tancrède:
La foule des humains n'exiſte point pour moi;
Son nom ſeul en ces lieux diſſipe mon effroi,
Et tous ſes ennemis irritent ma colère.

SCENE II.

AMENAIDE, FANIE, *ſur le devant;* ARGIRE, les Chevaliers *au fond.*

ARGIRE.

CHEVALIERS.... je ſuccombe à cet excès d'horreur.
Ah! j'eſpérais du moins mourir ſans déshonneur.
(*à ſa fille avec des ſanglots mêlés de colère.*)
Retirez-vous.... ſortez. (*f*)

AMENAÏDE.

Qu'entends-je! vous, mon père?

ARGIRE.

Moi, ton père!.... eſt-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton ſang, ton pays, ta maiſon?

AMENAÏDE, *feſant un pas, appuyée ſur Fanie.*

Je ſuis perdue!....

ARGIRE.

Arrête.... ah! trop chère victime,
Qu'as-tu fait!....

AMENAÏDE, *en pleurant.*

Nos malheurs....

ARGIRE.

Pleures-tu ſur ton crime?

AMENAÏDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi ! tu démens ton ſeing ?

AMENAÏDE.

Non....

ARGIRE.

Tu vois que le crime eſt écrit de ta main.
Tout ſert à m'accabler, tout ſert à te confondre.
Ma fille !... il eſt donc vrai ?... tu n'oſes me répondre.
Laiſſe au moins dans le doute un père au déſeſpoir.
J'ai vécu trop long-temps.... Qu'as-tu fait ?...

AMENAÏDE.

Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre ?

ARGIRE.

Ah ! c'en eſt trop, cruelle !
Oſes-tu te vanter d'être ſi criminelle ?
Laiſſe-moi, malheureuſe ! ôte-toi de ces lieux :
Va, ſors.... une autre main ſaura fermer mes yeux.

AMENAÏDE *ſort preſque évanouie entre les bras de Fanie.*

Je me meurs !

SCENE III.

ARGIRE, les Chevaliers.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure....
Après ſon aveu même.... après ce crime affreux....
Excuſez d'un vieillard les ſanglots douloureux....

Je dois tout à l'Etat.... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos févères voix mêle fa voix tremblante.
Aménaïde, hélas ! ne peut être innocente ;
Mais figner à la fois mon opprobre et fa mort,
Vous ne le voulez pas.... c'eft un barbare effort ;
La nature en frémit, et j'en fuis incapable.

LOREDAN.

Nous plaignons tous, Seigneur, un père refpectable ;
Nous fentons fa bleffure, et craignons de l'aigrir ;
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable,
L'efclave la portait au camp de Solamir ;
Auprès de ce camp même on a furpris le traître,
Et l'infolent Arabe a pu le voir punir. (*g*)
Ses odieux deffeins n'ont que trop fu paraître.
L'Etat était perdu. Nos dangers, nos fermens
Ne fouffrent point de nous de vains ménagemens :
Les lois n'écoutent point la pitié paternelle ;
L'Etat parle ; il fuffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends.
Je fais ce qu'on prépare à cette criminelle ;
Mais elle était ma fille.... et voilà fon époux....
Je cède à ma douleur.... je m'abandonne à vous....
Il ne me refte plus qu'à mourir avant elle.

(*il fort.*)

SCENE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

DEJA de la faisir l'ordre est donné par nous.
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
Les grâces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermés au tombeau. (*h*)
Mais telle est parmi nous la loi de l'hymenée;
C'est la religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidelle en nos murs appelle l'étranger!
La Gréce et la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos lois pour ces fiers Musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, et par-tout nos tyrans:
Mais que d'un chevalier la fille respectée,
(*à Orbassan.*)
Sur le point d'être à vous, et marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche et si cruel!
De ce crime nouveau Syracuse infectée
Veut de notre justice un exemple éternel.

LOREDAN.

Je l'avoue en tremblant; sa mort est légitime:
Plus sa race est illustre, et plus grand est le crime.
On sait de Solamir l'espoir ambitieux,
On connaît ses desseins, son amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper et de plaire,
D'imposer

D'impofer aux efprits, et d'éblouir les yeux.
C'eft à lui que s'adreffe un écrit fi funefte,
Régnez dans nos Etats : ces mots trop odieux
Nous révèlent affez un complot manifefte.
Pour l'honneur d'Orbaffan je fupprime le refte ;
Il nous ferait rougir. Quel eft le chevalier
Qui daignera jamais, fuivant l'antique ufage,
Pour ce coupable objet fignaler fon courage,
Et hafarder fa gloire à le juftifier ?

CATANE.

Orbaffan, comme vous nous fentons votre injure ;
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen : oubliez la parjure.
Son fupplice vous venge, et ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me confterne au moins.... et coupable ou fidelle,
Sa main me fut promife.... On approche.... c'eft elle
Qu'au féjour des forfaits conduifent des foldats....
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offenfe :
Laiffez-moi lui parler.

SCENE V.

Les Chevaliers *fur le devant*, AMENAIDE *au fond*, *entourée de gardes*.

AMENAÏDE *dans le fond*.

O céleste Puiffance,
Ne m'abandonnez point dans ces momens affreux.
Grand Dieu! vous connaiffez l'objet de tous mes vœux,
Vous connaiffez mon cœur ; eft-il donc fi coupable?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable ?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons; parlez-lui, mais ſongez
Que les lois, les autels, l'honneur, ſont outragés :
Syracuſe à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le ſais comme vous : un même ſoin m'anime.
Eloignez-vous, ſoldats.

SCENE VI.

AMENAIDE, ORBASSAN.

AMENAÏDE.

Qu'osez-vous attenter ?
A mes derniers momens venez-vous inſulter ?

ORBASSAN.

Ma fierté juſque-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main, je vous avais choiſie,
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne ſais ſi mon cœur s'en ſouviendrait encore,
Ou s'il eſt indigné d'avoir connu ſes lois;
Mais il ne peut ſouffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penſer qu'Orbaſſan ſoit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre;
Ce crime eſt trop indigne, il eſt trop inoui;

Et pour vous. pour l'Etat, et furtout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, et pretends ne rien croire.
Syracufe aujourd'hui voit en moi votre époux :
Ce titre me fuffit, je me refpecte en vous ;
Ma gloire eft offenfée, et je prends fa défenfe.
Les lois des chevaliers ordonnent ces combats ;
Le jugement de Dieu (*) dépend de notre bras ;
C'eft le glaive qui juge et qui fait l'innocence.
Je fuis prêt.

AMENAÏDE.

Vous?

ORBASSAN.

Moi feul, et j'ofe me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entreprife,
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorife)
Un cœur qui m'était dû me faura mériter.
Je n'examine point fi votre ame furprife
Ou par mes ennemis, ou par un féducteur,
Un moment aveuglée eut un moment d'erreur,
Si votre averfion fuyait mon hymenée.
Les bienfaits peuvent tout fur une ame bien née ;
La vertu s'affermit par un remords heureux.
Je fuis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'eft point affez : j'ai le droit de prétendre
(Soit fierté, foit amour) un fentiment plus tendre.
Les lois veulent ici des fermens folennels ;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faibleffe, en impofe à la crainte,
Qu'en fe trompant foi-même on prodigue aux autels :
A ma franchife altière il faut parler fans feinte ;

(*) On fait affez qu'on appelait ces combats, *le jugement de Dieu.*

Prononcez. Mon cœur s'ouvre, et mon bras eſt armé ;
Je puis mourir pour vous, mais je dois être aimé.

AMENAÏDE.

Dans l'abyme effroyable où je ſuis deſcendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait ſous mes pas.
Vous me forcez, Seigneur, à la reconnaiſſance ;
Et tout près du ſépulcre, où l'on va m'enfermer,
Mon dernier ſentiment eſt de vous eſtimer.
Connaiſſez-moi, ſachez que mon cœur vous offenſe ;
Mais je n'ai point trahi ma gloire et mon pays :
Je ne vous trahis point ; je n'avais rien promis.
Mon ame envers la vôtre eſt aſſez criminelle ;
Sachez qu'elle eſt ingrate, et non pas infidelle....
Je ne peux vous aimer ; je ne peux à ce prix
Accepter un combat pour ma cauſe entrepris.
Je ſais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du faſtueux effort
De voir ſans m'alarmer les apprêts de ma mort....
Je regrette la vie.... elle dut m'être chère.
Je pleure mon deſtin, je gémis ſur mon père ; (2)
Mais, malgré ma faibleſſe, et malgré mon effroi,
Je ne puis vous tromper ; n'attendez rien de moi.
Je vous parais coupable après un tel outrage ;
Mais ce cœur, croyez-moi, le ſerait davantage,
Si juſqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
Je ne veux (pardonnez à ce triſte langage)
De vous, pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé ; jugez, et vengez votre offenſe. (*i*)

ORBASSAN.

Je me borne, Madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défenfe ;
Mais quitte envers ma gloire, auffi-bien qu'envers vous,
Je ne fuis plus qu'un juge à fon devoir fidelle,
Soumis à la loi feule, infenfible comme elle,
Et qui ne doit fentir ni regrets ni courroux. (*k*)

SCENE VII.

AMENAIDE, Soldats *dans l'enfoncement.*

AMENAÏDE.

J'AI donc dicté l'arrêt.... et je me facrifie !...
O toi feul des humains qui méritas ma foi,
Toi pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie,
Je fuis donc condamnée !... Oui, je le fuis pour toi ;
Allons.... je l'ai voulu.... mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé, dont les jours vont finir !
Des liens, des bourreaux.... ces apprêts d'infamie!
O mort ! affreufe mort! puis-je vous foutenir?
Tourmens, trépas honteux... tout mon courage cède...
Non, il n'eft point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.
Quoi! je meurs en coupable?... un père! une patrie!
Je les fervais tous deux, et tous deux m'ont flétrie!
Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'horreur,
Que mon feul témoignage, et la voix de mon cœur!

(à Fanie qui entre.)

Quels momens pour Tancrède ! O ma chère Fanie !

(Fanie lui baiſe la main en pleurant, et Aménaïde l'embraſſe.)

La douceur de te voir ne m'eſt donc point ravie !

FANIE.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux !

AMENAÏDE.

Ah ! . . . je vois s'avancer ces monſtres odieux. . . .

(Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.)

Porte un jour au héros à qui j'étais unie,
Mes derniers ſentimens, et mes derniers adieux,
Fanie. . . . il apprendra ſi je mourus fidelle.
Je coûterai du moins des larmes à ſes yeux ;
Je ne meurs que pour lui. . . . ma mort eſt moins cruelle.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE *ſuivi de deux écuyers qui portent ſa lance, ſon écu, &c.* ALDAMON.

TANCREDE.

A tous les cœurs bien nés que la patrie eſt chère !
Qu'avec raviſſement je revois ce ſéjour !
Cher et brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'eſt toi dont l'heureux zèle a ſervi mon retour.
Que Tancrède eſt heureux ! que ce jour m'eſt proſpère !
Tout mon ſort eſt changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'oſe dire, et plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'eſt trop vanter mes ſervices vulgaires,
Et c'eſt trop relever un ſort tel que le mien ;
Je ne ſuis qu'un ſoldat, un ſimple citoyen....

TANCREDE.

Je le ſuis comme vous : les citoyens ſont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient ſous vous j'ai combattu ;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres,
J'admirai d'aſſez près votre haute vertu ;
C'eſt-là mon ſeul mérite. Elevé par mes maîtres,
Né dans votre maiſon, je vous ſuis aſſervi.
Je dois....

TANCREDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
Ces murs toujours ſacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, et dont je ſuis banni !
Apprends-moi dans quels lieux reſpire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où ſon père réſide;
Cette place y conduit; plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguſte, où l'on voit aſſemblés
Ces vaillans chevaliers, ce Sénat intrépide,
Qui font les lois du peuple et combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le muſulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs deviſes,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La ſplendeur de leurs faits, leurs nobles entrepriſes.
Votre nom ſeul ici manquait à ces grands noms.

TANCREDE.

Que ce nom ſoit caché, puiſqu'on le perſécute;
Peut-être en d'autres lieux il eſt célèbre aſſez.
(*à ſes écuyers.*)
Vous, qu'on ſuſpende ici mes chiffres effacés;
Aux fureurs des partis qu'ils ne ſoient plus en butte;
Que mes armes ſans faſte, emblème des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce ſimple bouclier, ce caſque ſans couleurs,
Soient attachés ſans pompe à ces triſtes murailles.
(*Les écuyers ſuſpendent ſes armes aux places vides, au milieu des autres trophées.*)
Conſervez ma deviſe, elle eſt chère à mon cœur;

Elle a dans mes combats ſoutenu ma vaillance,
Elle a conduit mes pas et fait mon eſpérance;
Les mots en ſont ſacrés; c'eſt, *l'amour et l'honneur.*
Lorſque les chevaliers deſcendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les ſuivre aux combats dans leurs murs eſt venu,
Et qu'à les imiter il borne ſon audace.
(*à Aldamon.*)
Quel eſt leur chef, ami ?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez ſu, le reſpectable Argire.

TANCREDE, *à part.*

Père d'Aménaïde!...

ALDAMON.

On le vit trop long-temps
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin ſa juſte autorité :
On reſpecte ſon rang, ſon nom, ſa probité;
Mais l'âge l'affaiblit. Orbaſſan lui ſuccède.

TANCREDE.

Orbaſſan! l'ennemi, l'oppreſſeur de Tancrède!
Ami, quel eſt le bruit répandu dans ces lieux ?
Ah! parle, eſt-il bien vrai que cet audacieux
D'un père trop facile ait ſurpris la faibleſſe,
Que de ſon alliance il ait eu la promeſſe,
Que ſur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait oſé prétendre à s'unir avec elle?

ALDAMON.

Hier confuſément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort,
Où je vous ai reçu, grâce à mon heureux ſort,

A mon poste attaché, j'avoûrai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre ;
On vous y persécute, ils sont affreux pour moi.

TANCREDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi ;
Cours chez Aménaïde, et parais devant elle :
Dis-lui qu'un inconnu brûlant du plus beau zèle
Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
Pour les prospérités de sa noble maison,
Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
D'un entretien secret lui demande la grâce.

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès.
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au ciel qu'on eût vu le pur sang des Français
Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire !
Quel que soit le dessein, Seigneur, qui vous inspire,
Puisque vous m'envoyez, je réponds du succès.

SCENE II.

TANCREDE, ses Ecuyers *au fond.*

TANCREDE.

Il sera favorable ; et ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
Et qui dans tous les temps accorda sa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur,
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.

Aménaïde m'aime, et ſon cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des camps des Céſars, et loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au ſein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, et qui dans mon malheur
Après Aménaïde eſt ſi chère à mon cœur !
J'arrive ; un autre ici l'obtiendrait de ſon père !
Et ſa fille à ce point aurait pu me trahir !
Quel eſt cet Orbaſſan? quel eſt ce téméraire ?
Quels ſont donc les exploits dont il doit s'applaudir ?
Qu'a-t-il fait de ſi grand qui le puiſſe enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
Qui des plus grands héros ſerait la récompenſe,
Qui m'appartient du moins par les droits de l'amour?
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même elle ſerait fidelle. (*l*)
L'oppreſſeur de mon ſang ne peut régner ſur elle.
Oui, ton cœur m'eſt connu, je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde, il eſt tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte et d'inconſtance.

SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON.

TANCREDE.

Ah ! trop heureux ami, tu ſors de ſa préſence ;
Tu vois tous mes tranſports ; allons, conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funeſtes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

TANCREDE.

Que me dis-tu? les pleurs inondent ton visage!

ALDAMON.

Ah! fuyez pour jamais ce malheureux rivage.
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obscur que je suis.

TANCREDE.

Comment?...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime;
La gloire vous attend aux tentes des Césars;
Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts:
Fuyez, vous n'y verriez que la honte et le crime.

TANCREDE.

De quels traits inouis viens-tu percer mon cœur!
Qu'as-tu vu? que t'a dit, que fait Aménaïde?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos desseins.... Oubliez-la, Seigneur.

TANCREDE.

Ciel! Orbassan l'emporte, Orbassan! la perfide!
L'ennemi de son père, et mon persécuteur!

ALDAMON.

Son père a ce matin signé cet hymenée;
Et la pompe fatale en était ordonnée....

TANCREDE.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur!

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos aïeux.

TANCREDE.

Le lâche ! il m'enlevait ce qu'un héros mépriſe.
Aménaïde, ô Ciel ! en ſes mains eſt remiſe ?
Elle eſt à lui !

ALDAMON.

Seigneur, ce ſont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer ſur vous.

TANCREDE.

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie,
Achève.... parle.... hélas !

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier perſécuteur de vos jours glorieux,
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorſqu'on a reconnu quelle eſt ſa perfidie ;
C'eſt peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux,
L'infidelle, Seigneur, vous trahiſſait tous deux.

TANCREDE.

Pour qui ?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppreſſeur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCREDE.

O Ciel ! ô trop funeſte nom !
Solamir !... Dans Byzance il ſoupira pour elle,
Mais il fut dédaigné, mais je fus ſon vainqueur ;
Elle n'a pu trahir ſes ſermens et mon cœur.
Tant d'horreur n'entre point dans une ame ſi belle ;
Elle en eſt incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé;
Mais ce ſecret horrible eſt par-tout révélé.

TANCREDE.

Ecoute, je connais l'envie et l'impoſture:
Eh! quel cœur généreux échappe à leur injure!
Proſcrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui ſuis mon ouvrage,
Qui d'Etats en Etats ai porté mon courage,
Qui par-tout de l'envie ai ſenti la fureur,
Depuis que je ſuis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de ſa bouche impunie,
Chez les républicains, comme à la cour des rois.
Argire fut long-temps accuſé par ſa voix;
Il ſouffrit comme moi: cher ami, je m'abuſe,
Ou ce monſtre odieux règne dans Syracuſe.
Ses ſerpens ſont nourris de ces mortels poiſons
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'eſprit de parti je ſais quelle eſt la rage;
L'auguſte Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons: je veux la voir, l'entendre et m'éclairer.

ALDAMON.

Ah! Seigneur, arrêtez; il faut donc tout vous dire:
On l'arrache des bras du malheureux Argire;
Elle eſt aux fers.

TANCREDE.

Qu'entends-je?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux ſupplice.

TANCREDE.

Aménaïde !

ALDAMON.

Hélas ! ſi c'eſt une juſtice,
Elle eſt bien odieuſe ; on oſe en murmurer,
On pleure ; mais, Seigneur, on ſe borne à pleurer.

TANCREDE.

Aménaïde ! ô Cieux ! . . . crois-moi, ce ſacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ſes pas ;
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide :
Et d'un cruel ſpectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compaſſion,
Il s'agite en tumulte autour de la priſon.
Etrange empreſſement de voir des miſérables !
On hâte en gémiſſant ces momens formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déſerts,
De nombreux citoyens ſeront bientôt couverts.
Eloignez-vous, venez.

TANCREDE.

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs ?
Ses ſuivans conſternés imitent ſes douleurs.

ALDAMON.

C'eſt Argire, Seigneur, c'eſt ce malheureux père. . . .

TANCREDE.

Retire-toi . . . . ſurtout ne me découvre pas.
Que je le plains !

SCENE IV.

ARGIRE *dans un des côtés de la ſcène*, TANCREDE *ſur le devant*, ALDAMON *loin de lui dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O Ciel! avance mon trépas.
O mort! viens me frapper, c'eſt ma ſeule prière!

TANCREDE.

Noble Argire, excuſez un de ces chevaliers
Qui contre le croiſſant déployant leur bannière,
Dans de ſi ſaints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais.... pardonnez.... dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiſcrètes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le ſeul qui m'oſiez conſoler,
Tout le reſte me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon déſordre extrême.
A qui parlé-je? hélas!

TANCREDE.

Je ſuis un étranger,
Plein de reſpect pour vous, touché comme vous-même,
Honteux et frémiſſant de vous interroger;
Malheureux comme vous.... Ah! par pitié.... de grâce
Une ſeconde fois excuſez tant d'audace.
Eſt-il vrai?... votre fille!... eſt-il poſſible?...

ARGIRE.

Hélas!
Il eſt trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

TANCREDE.

TANCREDE.

Elle eſt coupable ?

ARGIRE, *avec des ſoupirs et des pleurs.*

Elle eſt.... la honte de ſon père.

TANCREDE.

Votre fille !... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je penſais, ſur le bruit de ſon nom glorieux,
Que ſi la vertu même habitait ſur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était ſon ſanctuaire.
Elle eſt coupable ! ô jour ! ô déteſtables bords !
Jours à jamais affreux !

ARGIRE.

Ce qui me déſeſpère,
Ce qui creuſe ma tombe, et ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait deſcendre,
C'eſt qu'elle aime ſon crime, et qu'elle eſt ſans remords.
Auſſi, nul chevalier ne cherche à la défendre.
Ils ont en gémiſſant ſigné l'arrêt mortel ;
Et malgré notre uſage antique et ſolennel,
Si vanté dans l'Europe, et ſi cher au courage,
De défendre en champ clos le ſexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'oſe ſecourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente ;
Tout frémit, tout ſe tait, aucun ne ſe préſente.

TANCREDE.

Il s'en préſentera ; gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel eſpoir, Seigneur, daignez-vous me flatter ?

TANCREDE.

Il s'en préſentera, non pas pour votre fille,
Elle eſt loin d'y prétendre et de le mériter,
Mais pour l'honneur ſacré de ſa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, et pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh, qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous ſommes en horreur, on eſt glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'oſe m'en flatter.... qui combattra?

TANCREDE.

Qui? moi,
Moi, dis-je; et ſi le ciel ſeconde ma vaillance,
Je demande de vous, Seigneur, pour récompenſe,
De partir à l'inſtant ſans être retenu,
Sans voir Aménaïde, et ſans être connu.

ARGIRE.

Ah! Seigneur, c'eſt le ciel, c'eſt Dieu qui vous envoie.
Mon cœur triſte et flétri ne peut goûter de joie;
Mais je ſens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je ſavoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de reſpect et de reconnaiſſance?
Tout annonce à mes yeux votre haute naiſſance.
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCREDE.

Vous voyez un vengeur.

SCENE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCREDE, Chevaliers, Suite.

ORBASSAN *à Argire.*

L'ETAT eſt en danger. ſongeons à lui, Seigneur.
Nous prétendions demain ſortir de nos murailles ;
Nous ſommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis
Sans doute avertiſſaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le deſtin des batailles ;
Nous marcherons à lui. Vous, ſi vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un ſpectacle funeſte,
Inſupportable, horrible à nos ſens effrayés.

ARGIRE.

Il ſuffit, Orbaſſan ; tout l'eſpoir qui me reſte,
C'eſt d'aller expirer au milieu des combats.
(*montrant Tancrède.*)
Ce brave chevalier y guidera mes pas ;
Et malgré les horreurs dont ma race eſt flétrie,
Je périrai du moins en ſervant ma patrie.

ORBASSAN.

Des ſentimens ſi grands ſont bien dignes de vous.
Allez, aux Muſulmans portez vos derniers coups ;
Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, et déjà qu'on prépare.
On approche.

ARGIRE.

Ah ! grand Dieu !

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent ſe détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, et mon devoir ſévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire ;
L'inexorable loi ne ſait rien ménager :
Tout horrible qu'elle eſt, je la dois protéger.
Mais vous qui n'avez point cet affreux miniſtère,
Qui peut vous retenir, et qui peut vous forcer
A voir couler le ſang que la loi va verſer ?
On vient, éloignez-vous.

TANCREDE *à Argire.*

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous ?

TANCREDE.

Votre ennemi, Seigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être ſon vengeur,
Peut-être autant que vous, à l'Etat néceſſaire.

SCENE VI.

La ſcène s'ouvre : on voit AMENAIDE *au milieu des gardes ;* les Chevaliers, le Peuple *rempliſſent la place.*

ARGIRE *à Tancrède.*

GENEREUX inconnu, daignez me ſoutenir ;
Cachez-moi ces objets.... c'eſt ma fille elle-même.

TANCREDE.

Quels momens pour tous trois !

AMENAÏDE.

O juſtice ſuprême !

Toi qui vois le paſſé, le préſent, l'avenir,
Tu lis ſeule en mon cœur, toi ſeule es équitable;
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle et juge en aveugle, et condamne au haſard.
Chevaliers, Citoyens, vous qui tous avez part
Au ſanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'eſt pas devant vous que je me juſtifie:
Que ce ciel qui m'entend juge entre vous et moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Oui, j'offenſais un père, il a forcé mes vœux.
J'offenſais Orbaſſan, qui, fier et rigoureux,
Prétendait ſur mon ame une injuſte puiſſance.
Citoyens, ſi la mort eſt due à mon offenſe,
Frappez; mais écoutez; ſachez tout mon malheur.
Qui va répondre à Dieu parle aux hommes ſans peur. (3)
Et vous, mon père, et vous, témoin de mon ſupplice,
Qui ne deviez pas l'être, et de qui la juſtice

(*apercevant Tancrède.*)

Aurait pu.... Ciel! ô Ciel! qui vois-je à ſes côtés?
Eſt-ce lui?... je me meurs.

(*elle tombe évanouie entre les gardes.*)

TANCREDE.

Ah! ma ſeule préſence
Eſt pour elle un reproche! il n'importe.... arrêtez,
Miniſtres de la mort, ſuſpendez la vengeance;
Arrêtez, Citoyens, j'entreprends ſa défenſe,
Je ſuis ſon chevalier. Ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, et non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la ſeule valeur rende ici des arrêts;

Des dignes chevaliers c'eſt le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage ;
Que les juges du camp faſſent tous les apprêts.
Toi, ſuperbe Orbaſſan, c'eſt toi que je défie ;
Viens mourir de mes mains ou m'arracher la vie.
Tes exploits et ton nom ne ſont pas ſans éclat ;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne :
Je jette devant toi le gage du combat,

(il jette ſon gantelet ſur la ſcène.)

L'oſes-tu relever ?

ORBASSAN.

Ton arrogance inſigne
Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur :

(il fait ſigne à ſon écuyer de ramaſſer le gage de bataille.)

Je le fais à moi-même ; et conſultant mon cœur,
Reſpectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi deſcendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oſer défier.
Quel eſt ton rang, ton nom ? Ce ſimple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCREDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, et tel eſt mon deſſein ;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'inſtant même on ouvre la barrière,
Qu'Aménaïde ici ne ſoit plus priſonnière,
Juſqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, ſachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, et je défends l'Etat.

D'un combat ſingulier la gloire eſt périſſable;
Mais ſervir la patrie eſt l'honneur véritable.

TANCREDE.

Viens : et vous, Chevaliers, j'eſpère qu'aujourd'hui
L'Etat ſera ſauvé par d'autres que par lui.

SCENE VII.

ARGIRE *ſur le devant;* AMENAIDE *au fond, à qui l'on a ôté les fers.*

AMENAÏDE, *revenant à elle.*

CIEL! que deviendra-t-il? Si l'on ſait ſa naiſſance,
Il eſt perdu.

ARGIRE.

Ma fille....

AMENAÏDE, *appuyée ſur Fanie, et ſe retournant vers ſon père.*

Ah! que me voulez-vous?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O deſtins en courroux!
Voulez-vous, ô mon Dieu qui prenez ſa défenſe,
Ou pardonner ſa faute, ou venger l'innocence?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder?
Eſt-ce juſtice ou grâce? Ah! je tremble et j'eſpère.
Qu'as-tu fait? et comment dois-je te regarder!
Avec quels yeux, hélas!

AMENAÏDE.

Avec les yeux d'un père.

Votre fille eſt encore au bord de ſon tombeau.
Je ne ſais ſi le ciel me ſera favorable.
Rien n'eſt changé, je ſuis encor ſous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle eſt inaltérable.
Mais ſi vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule inſultante
Qui ſur mon infortune arrête ici ſes yeux,
Obſerve mes affronts, et contemple des larmes,
Dont la cauſe eſt ſi belle.... et qu'on ne connaît pas.

ARGIRE.

Viens; mes tremblantes mains raſſureront tes pas.
Ciel! de ſon défenſeur favoriſez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas!

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE, LOREDAN, Chevaliers.

Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.

LOREDAN.

Seigneur, votre victoire eſt illuſtre et fatale ;
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
Dont le cœur à l'Etat ſe livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale.
Ne pouvons-nous ſavoir votre nom, votre ſort ?

TANCREDE, *dans l'attitude d'un homme penſif et affligé.*

Orbaſſan ne l'a ſu qu'en recevant la mort ;
Il emporte au tombeau mon ſecret et ma haine.
De mon ſort malheureux ne ſoyez point en peine ;
Si je puis vous ſervir, qu'importe qui je ſois ?

LOREDAN.

Demeurez ignoré, puiſque vous voulez l'être ;
Mais que votre vertu ſe faſſe ici connaître
Par un courage utile et de dignes exploits.
Les drapeaux du croiſſant dans nos champs vont paraître ;
Défendez avec nous notre culte et nos lois ;
Voyez dans Solamir un plus grand adverſaire :
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
Rendez-nous le héros que vous nous raviſſez ;
Le vainqueur d'Orbaſſan nous devient néceſſaire.
Solamir vous attend.

TANCREDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis ;
Je tiendrai ma parole; et Solamir peut-être
Eſt plus mon ennemi que celui de l'Etat.
Je le hais plus que vous; mais, quoi qu'il en puiſſe être,
Sachez que je ſuis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance;
Attendez tout auſſi de la reconnaiſſance
Que devra Syracuſe à votre illuſtre bras.

TANCREDE.

Il n'en eſt point pour moi, je n'en exige pas ;
Je n'en veux point, Seigneur; et cette triſte enceinte
N'a rien qui déſormais ſoit l'objet de mes vœux.
Si je verſe mon ſang, ſi je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompenſe ni plainte,
Ni gloire ni pitié. Je ferai mon devoir;
Solamir me verra, c'eſt-là tout mon eſpoir.

LOREDAN.

C'eſt celui de l'Etat; déjà le temps nous preſſe.
Ne ſongeons qu'à l'objet qui tous nous intéreſſe,
A la victoire; et vous qui l'allez partager,
Vous ſerez averti quand il faudra vous rendre
Au poſte où l'ennemi croit bientôt nous ſurprendre.
Dans le ſang muſulman tout prêts à nous plonger,
Tout autre ſentiment nous doit être étranger.
Ne penſons, croyez-moi, qu'à ſervir la patrie.

(*les chevaliers ſortent.*)

TANCREDE.

Qu'elle en ſoit digne ou non, je lui donne ma vie.

SCENE II.

TANCREDE, ALDAMON.

ALDAMON.

Ils ne connaiſſaient pas quel trait envenimé
Eſt caché dans ce cœur trop noble et trop charmé.
Mais malgré vos douleurs, et malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indiſpenſable uſage
De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit ſon honneur, ſes jours, ſa liberté;
Et de lui préſenter, de vos mains triomphantes,
D'Orbaſſan terraſſé les dépouilles ſanglantes?

TANCREDE.

Non, ſans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh quoi, pour la ſervir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCREDE.

Et ſon cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point ſon crime vous irrite.
Mais pour ce crime, enfin, vous avez combattu.

TANCREDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il eſt vrai, je l'ai dû.
Je n'ai pu, cher ami, malgré ſa perfidie,
Supporter ni ſa mort, ni ſon ignominie.
Et l'euſſé-je aimé moins, comment l'abandonner?
J'ai dû ſauver ſes jours, et non lui pardonner.
Qu'elle vive, il ſuffit, et que Tancrède expire.

Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire...
A quel excès, ô Ciel! je lui fus aſſervi!
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je penſais adorer la vertu la plus pure,
Je croyais les ſermens, les autels moins ſacrés,
Qu'une ſimple promeſſe, un mot d'Aménaïde....

ALDAMON.

Tout eſt-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
A la proſcription vos jours furent livrés,
La loi vous perſécute, et l'amour vous outrage.
Eh bien, s'il eſt ainſi, fuyons de ce rivage:
Je vous ſuis aux combats, je vous ſuis pour jamais,
Loin de ces murs affreux, trop ſouillés de forfaits.

TANCREDE.

Quel charme, dans ſon crime, à mes eſprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi qui me fais deſcendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieuſe coupable.... et peut-être adorée!
Toi qui fais mon deſtin juſqu'au dernier moment;
Ah! s'il était poſſible, ah! ſi tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître!
Non, ce n'eſt qu'en mourant que je puis l'oublier;
Ma faibleſſe eſt affreuſe.... il la faut expier,
Il faut périr.... mourons, ſans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, diſiez-vous, au menſonge eſt livré;
La calomnie y règne.

TANCREDE.

Ah! tout eſt avéré,

Tout eſt approfondi dans cet affreux myſtère.
Solamir en ces lieux adora ſes attraits,
Il demanda ſa main pour le prix de la paix.
Hélas! l'eût-il oſé, s'il n'avait pas ſu plaire?
Ils ſont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur,
En vain j'avais douté; je dois en croire un père:
Le père le plus tendre eſt ſon accuſateur;
Il condamne ſa fille; elle-même s'accuſe;
Enfin mes yeux l'ont vu ce billet plein d'horreur:
Puiſſiez-vous vivre en maître au ſein de Syracuſe,
Et régner dans nos murs ainſi que dans mon cœur!
Mon malheur eſt certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie,
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCREDE.

Et pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer!
Au plus grand des humains elle a cru ſe livrer!
Que cette idée encor m'accable et m'humilie!
L'Arabe impérieux domine en Italie;
Et le ſexe imprudent, que tant d'éclat ſéduit,
Ce ſexe à l'eſclavage en leurs Etats réduit,
Frappé de ce reſpect que des vainqueurs impriment,
Se livre par faibleſſe aux maîtres qui l'oppriment!
Il nous trahit pour eux, nous, ſon ſervile appui,
Qui vivons à ſes pieds, et qui mourons pour lui!
Ma fierté ſuffirait, dans une telle injure,
Pour déteſter ma vie, et pour fuir la parjure.

SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON, plufieurs Chevaliers.

CATANE.

Nos chevaliers font prêts; le temps eft précieux.

TANCREDE.

Oui, j'en ai trop perdu; je m'arrache à ces lieux;
Je vous fuis, c'en eft fait.

SCENE IV.

TANCREDE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE, Chevaliers.

AMENAÏDE, *arrivant avec précipitation.*

O mon dieu tutélaire!
Maître de mon deftin, j'embraffe vos genoux.
(*Tancrède la relève, mais en fe détournant.*)
Ce n'eft point m'abaiffer; et mon malheureux père
A vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre augufte préfence?
Qui pourra condamner ma jufte impatience?
Je m'arrache à fes bras.... mais ne puis-je, Seigneur,
Me permettre ma joie et montrer tout mon cœur?
Je n'ofe vous nommer.... et vous baiffez la vue....
Ne puis-je vous revoir, en cet affreux féjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour?
Vous êtes confterné.... mon ame eft confondue;

Je crains de vous parler.... quelle contrainte, hélas!
Vous détournez les yeux.... vous ne m'écoutez pas.

TANCREDE, *d'une voix entrecoupée.*

Retournez.... confolez ce vieillard que j'honore;
D'autres foins plus preffans me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix.... je n'ai point d'autre efpoir;
Trop de reconnaiffance eft un fardeau peut-être,
Mon cœur vous en dégage.... et le vôtre eft le maître
De pouvoir à fon gré difpofer de fon fort.
Vivez heureufe.... et moi je vais chercher la mort.

SCENE V.

AMENAIDE, FANIE.

AMENAÏDE.

VEILLÉ-JE? et du tombeau fuis-je en effet fortie?
Eft-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie?
Ce jour, ce trifte jour éclaire-t-il mes yeux?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie,
Eft un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les lois qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'un et l'autre eft horrible à mon ame étonnée. (*m*)

AMENAÏDE.

Eft-ce Tancrède, ô Ciel! qui vient de me parler?
As-tu vu fa froideur altière, aviliffante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'ofe accabler?
Fanie, avec horreur il voyait fon amante!

Il m'arrache à la mort, et c'eſt pour m'immoler !
Qu'ai-je donc fait, Tancrède ? ai-je pu vous déplaire ?

FANIE.

Il eſt vrai que ſon front reſpirait la colère,
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs ;
Il détournait les yeux, mais il cachait ſes pleurs.

AMENAÏDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce et m'outrage !
Quel changement affreux a formé cet orage ?
Que veut-il ? quelle offenſe excite ſon courroux ?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?
Oui, je lui dois la vie, et c'eſt toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux il eſt mon ſeul appui.
Je mourais, je le ſais, ſans lui, ſans ſa victoire ;
Mais s'il ſauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer ; la voix publique entraîne ;
Même en s'en défiant, on lui réſiſte à peine.
Cet eſclave, ſa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de ſa vaillance,
L'offre de ſon hymen, l'audace de ſes feux,
Tout parlait contre vous, juſqu'à votre ſilence,
Ce ſilence ſi fier, ſi grand, ſi généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuſte vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux ?
Le préjugé l'emporte, et l'on croit l'apparence.

AMENAÏDE.

Lui, me croire coupable !

FANIE.

FANIE.

Ah! s'il peut s'abuser,
Excusez un amant.

AMENAÏDE, *reprenant sa fierté et ses forces.*

Rien ne peut l'excuser....
Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime.
Sur son jugement seul un grand homme appuyé,
A l'univers séduit oppose son estime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié!
Cet opprobre est affreux, et j'en suis accablée.
Hélas! mourant pour lui, je mourais consolée;
Et c'est lui qui m'outrage et m'ose soupçonner!
C'en est fait; je ne veux jamais lui pardonner.
Ses bienfaits sont toujours présens à ma pensée,
Ils resteront gravés dans mon ame offensée;
Mais s'il a pu me croire indigne de sa foi,
C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.
Ah! de tous mes affronts c'est le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connaît pas....

AMENAÏDE.

Il devait me connaître,
Il devait respecter un cœur tel que le mien;
Il devait présumer qu'il était impossible
Que jamais je trahisse un si noble lien.
Ce cœur est aussi fier que son bras invincible;
Ce cœur était en tout aussi grand que le sien,
Moins soupçonneux sans doute, et surtout plus sensible.
Je renonce à Tancrède, au reste des mortels;
Ils sont faux ou méchans, ils sont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés; et ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oublîra tout le monde.

SCENE VI.

ARGIRE, AMENAIDE, Suite.

ARGIRE, *ſoutenu par ſes écuyers.*

Mes amis, avancez, ſans plaindre mes tourmens :
On va combattre, allons, guidez mes pas tremblans.
Ne pourrai-je embraſſer ce héros tutélaire ?
Ah ! ne puis-je ſavoir qui t'a ſauvé le jour ?

AMENAÏDE, *plongée dans ſa douleur, appuyée d'une main ſur Fanie, et ſe tournant à moitié vers ſon père.*

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'oſais nommer, que vous aviez proſcrit ;
Le ſeul et cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguſte,
Le plus grand des humains, hélas ! le plus injuſte ;
En un mot, c'eſt Tancrède.

ARGIRE.

O Ciel ! que m'as-tu dit ?

AMENAÏDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui, Tancrède !

AMENAÏDE.

Et quel autre eût été mon appui ?

ARGIRE.

Tancrède qu'opprima notre Sénat barbare !

AMENAÏDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui!
Nous lui raviſſions tout, biens, dignités, patrie,
Et c'eſt lui qui pour nous vient prodiguer ſa vie!
O juges malheureux, qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive et la balance,
Combien nos jugemens ſont injuſtes et vains,
Et combien nous égare une fauſſe prudence!
Que nous étions ingrats! que nous étions tyrans!

AMENAÏDE.

Je puis me plaindre à vous, je le ſais.... mais, mon père,
Votre vertu ſe fait des reproches ſi grands,
Que mon cœur déſolé tremble de vous en faire.
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis,
A qui je dois tes jours?

AMENAÏDE.

Ils ſont trop avilis;
Ils ſont trop malheureux. C'eſt en vous que j'eſpère;
Réparez tant d'horreur et tant de cruauté;
Ah! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbaſſan n'a ſauvé que ma vie;
Venez, que votre voix parle et me juſtifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMENAÏDE.

Je vole ſur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMENAÏDE.

Moi, refter! je vous fuis aux combats.
J'ai vu la mort de près, et je l'ai vue horrible;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle eft bien moins terrible
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduifiez.
Seigneur, il n'eft plus temps que vous me refufiez;
J'ai quelques droits fur vous; mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité fur toi;
J'en avais abufé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel eft ce deffein qui me glace d'effroi?
Crains les égaremens de ton ame éperdue.
Ce n'eft point en ces lieux, comme en d'autres climats,
Où le fexe, élevé loin d'une trifte gêne,
Marche avec les héros, et s'en diftingue à peine:
Et nos mœurs et nos lois ne le permettent pas.

AMENAÏDE.

Quelles lois! quelles mœurs, indignes et cruelles!
Sachez qu'en ce moment je fuis au-deffus d'elles;
Sachez que dans ce jour d'injuftice et d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la loi de mon cœur.
Quoi! ces affreufes lois, dont le poids vous opprime,
Auront pris dans vos bras votre fang pour victime!
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infames liens,
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père et défende ma gloire!

Et le ſexe en ces lieux, conduit aux échafauds,
Ne pourra ſe montrer qu'au milieu des bourreaux!
L'injuſtice à la fin produit l'indépendance. (4)
Vous frémiſſez, mon père; ah! vous deviez frémir
Quand de vos ennemis careſſant l'inſolence,
Au ſuperbe Orbaſſan vous pûtes vous unir
Contre le ſeul mortel qui prend votre défenſe,
Quand vous m'avez forcée à vous déſobéir.

ARGIRE.

Va, c'eſt trop accabler un père déplorable;
N'abuſe point du droit de me trouver coupable;
Je le ſuis, je le ſens, je me ſuis condamné.
Ménage ma douleur; et ſi ton cœur encore
D'un père au déſeſpoir ne s'eſt point détourné,
Laiſſe-moi ſeul mourir par les flèches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, et tu n'en peux douter.
Vous, obſervez ſes pas.

SCENE VII.

AMENAIDE *ſeule.*

QUI pourra m'arrêter?
Tancrède qui me hais, et qui m'as outragée,
Qui m'oſes mépriſer après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre et t'imiter,
Des traits ſur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups.... en garantir ta tête,
Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi,
Punir ton injuſtice en expirant pour toi,

Surpaffer, s'il fe peut, ta rigueur inhumaine,
Mourante entre tes bras t'accabler de ma haine,
De ma haine trop jufte, et laiffer, à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima, le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, et l'horreur qui m'accable.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Les Chevaliers et leurs écuyers, *l'épée à la main;* des soldats *portant des trophées;* le Peuple *dans le fond.*

LOREDAN.

Allez et préparez les chants de la victoire,
Peuple, au Dieu des combats prodiguez votre encens;
C'eſt lui qui nous fait vaincre, à lui ſeul eſt la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras ſont impuiſſans.
Il a briſé les traits, il a rompu les piéges
Dont nous environnaient ces brigands ſacriléges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout ſanglans érigez vos trophées;
Et foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des tréſors du Croiſſant ornez nos ſaints autels.
Que l'Eſpagne opprimée, et l'Italie en cendre,
L'Egypte terraſſée, et la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut ſe défendre
Contre ces fiers tyrans, l'effroi de l'univers.
C'eſt à nous maintenant de conſoler Argire;
Que le bonheur public apaiſe ſes douleurs;
Puiſſions-nous voir en lui, malgré tous ſes malheurs,
L'homme d'Etat heureux, quand le père ſoupire!
Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le ſuccès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'eſt-il point revenu?
Ce triomphe à ſes yeux a-t-il ſi peu de charmes?

Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux ?
Nous sommes assez grands pour être sans envie.
Veut-il fuir Syracuse après l'avoir servie ?
(*à Catane.*)
Seigneur, il a long-temps combattu près de vous ;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune,
Il ne partage point l'allégresse commune ?

CATANE.

Apprenez-en la cause, et daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage,
Placé loin de vos yeux, j'étais vers le rivage
Où nos fiers ennemis osaient nous résister ;
Je l'ai vu courir seul et se précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable et calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef et ce don d'un grand cœur :
Un désespoir affreux égarait sa valeur ;
Sa voix entrecoupée et son regard farouche
Annonçaient la douleur qui troublait ses esprits.
Il appelait souvent Solamir à grands cris ;
Le nom d'Aménaïde échappait de sa bouche ;
Il la nommait parjure ; et, malgré ses fureurs,
De ses yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs.
Il cherchait à mourir, et toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
Tout cédait à nos coups, et surtout à son bras ;
Nous revenions vers vous conduits par la victoire ;
Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,
Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance,
Il l'embrasse, il lui parle, et loin de nous s'élance,
Aussi rapidement qu'il avait combattu.

C'eſt pour jamais, dit-il : ces mots nous laiſſent croire
Que ce grand chevalier, ſi digne de mémoire,
Veut être à Syracuſe à jamais inconnu.
Nul ne peut ſoupçonner le deſſein qui le guide.
Mais dans le même inſtant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des ſoldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée;
Son père en gémiſſant ſuit à peine ſes pas.
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes;
C'eſt Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de ſi grands exploits,
Ce vengeur de l'Etat, vengeur d'Aménaïde,
C'eſt lui que ce matin, d'une commune voix,
Nous déclarions rebelle et nous nommions perfide;
C'eſt ce même Tancrède exilé par nos lois.
Amis, que faut-il faire, et quel parti nous reſte?

LOREDAN.

Il n'en eſt qu'un pour nous, celui du repentir.
Perſiſter dans ſa faute eſt horrible et funeſte;
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna ſouvent la vertu, le mérite;
Mais quand ils ſont connus, il les faut honorer.

SCENE II.

Les Chevaliers, ARGIRE, AMENAIDE *dans l'enfoncement, ſoutenue par ſes femmes.*

ARGIRE, *arrivant avec précipitation.*

IL les faut ſecourir, il les faut délivrer.
Tancrède eſt en péril, trop de zèle l'excite;
Tancrède s'eſt lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui ſeul unis.
Hélas! j'accuſe en vain mon âge qui me glace.
O vous de qui la force eſt égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, diſſipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

LOREDAN.

C'eſt nous en dire trop, le temps eſt cher, volons,
Secourons ſa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous déſapprouvons.

SCENE III.

ARGIRE, AMENAIDE.

ARGIRE.

O Ciel! tu prends pitié d'un père qui t'adore;
Tu m'as rendu ma fille, et tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.
(*Aménaïde entre.*)
Ma fille, un juſte eſpoir dans nos cœurs doit renaître.

J'ai caufé tes malheurs, je les ai partagés ;
Je les termine enfin : Tancrède va paraître.
Ne puis-je confoler tes efprits affligés ?

AMENAÏDE.

Je me confolerai quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède
Aura plus de juftice, et fera fans danger ;
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit fans m'outrager,
Et lorfque fes remords expîront mes injures.

ARGIRE.

Je reffens ton état : fans doute il doit t'aigrir.
On n'effuya jamais des épreuves plus dures.
Je fais ce qu'il en coûte, et qu'il eft des bleffures
Dont un cœur généreux peut rarement guérir :
La cicatrice en refte, il eft vrai ; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré,
Apprends qu'il eft chéri, glorieux, honoré ;
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de fa gloire et de tant de fervices,
L'excès où fes rivaux portaient leurs injuftices.
Le vulgaire eft content s'il remplit fon devoir.
Il faut plus au héros, il faut que fa vaillance
Aille au-delà du terme et de notre efpérance :
C'eft ce que fait Tancrède, il paffe notre efpoir.
Il te verra conftante, il te fera fidelle.
Le peuple en ta faveur s'élève et s'attendrit ;
Tancrède va fortir de fon erreur cruelle ;
Pour éclairer fes yeux, pour calmer fon efprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMENAÏDE.

Et ce mot n'eft pas dit.

Que m'importe à préfent ce peuple et fon outrage,
Et fa faveur crédule, et fa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas ?
D'un feul mortel, d'un feul, dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas
Que de vivre un moment fans en être eftimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promeffes ;
Sa dernière prière a béni nos tendreffes ;
Elle joignit nos mains, qui fermèrent fes yeux,
Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,
Par fes manes, par vous, vous, trop malheureux père,
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur.... les échafauds ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas funefte,
Et l'horreur de ma honte eft tout ce qui me refte.
Voilà mon fort.

ARGIRE.

Eh bien, ce fort eft réparé ;
Et nous obtiendrons plus que tu n'as efpéré.

AMENAÏDE.

Je crains tout.

SCENE IV.

ARGIRE, AMENAIDE, FANIE.

FANIE.

Partagez l'allégreſſe publique,
Jouiſſez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu ; Tancrède a diſſipé
Le reſte d'une armée au carnage échappé.
Solamir eſt tombé ſous cette main terrible,
Victime dévouée à notre Etat vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Surtout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle ;
Ce peuple ivre de joie, et volant après lui,
Le nomme ſon héros, ſa gloire, ſon appui,
Parle même du trône où ſa vertu l'appelle.
Un ſeul de nos guerriers, Seigneur, l'avait ſuivi ;
C'eſt ce même Aldamon qui ſous vous a ſervi.
Lui ſeul a partagé ſes exploits incroyables ;
Et quand nos chevaliers, dans un danger ſi grand,
Lui ſont venus offrir leurs armes ſecourables,
Tancrède avait tout fait, il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent ſa vaillance ?
On l'élève au-deſſus des héros de la France,
Des Rolands, des Liſois, dont il eſt deſcendu.
Venez de mille mains couronner ſa vertu,
Venez voir ce triomphe, et recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop long-temps attendu.
Tout vous rit, tout vous ſert, tout venge votre outrage ;
Et Tancrède à vos vœux eſt pour jamais rendu.

AMENAÏDE.

Ah ! je refpire enfin ; mon cœur connaît la joie.
Ah ! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouis, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourmens fa bonté nous délivre !
Ce n'eft qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur eft au comble, hélas ! il m'eft bien dû.
Je veux tout oublier ; pardonnez-moi mes plaintes,
Mes reproches amers et mes frivoles craintes.
Oppreffeurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à fes pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne effuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidelle Aldamon,
Qui fuivait feul Tancrède et fecondait fes armes :
C'eft lui, c'eft ce guerrier fi cher à ma maifon.
De nos profpérités la nouvelle eft certaine.
Mais d'où vient que vers nous il fe traîne avec peine ?
Eft-il bleffé ? fes yeux annoncent la douleur.

SCENE V.

ARGIRE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE.

AMENAÏDE.

PARLEZ, cher Aldamon, Tancrède eft donc vainqueur ?

ALDAMON.

Sans doute, il l'eft, Madame.

AMENAÏDE.

A ces chants d'allégreffe,

A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux?

ALDAMON.

Ces chants vont fe changer en des cris de trifteffe.

AMENAÏDE.

Qu'entends-je? Ah malheureufe !

ALDAMON.

Un jour fi glorieux
Eft le dernier des jours de ce héros fidelle.

AMENAÏDE.

Il eft mort !

ALDAMON.

La lumière éclaire encor fes yeux,
Mais il eft expirant d'une atteinte mortelle;
Je vous apporte ici de funeftes adieux.
Cette lettre fatale, et de fon fang tracée,
Doit vous apprendre, hélas ! fa dernière penfée :
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune ! ô jour du défefpoir !

AMENAÏDE, *revenant à elle.*

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre;
Il m'eft cher.... ô Tancrède ! ô maître de mon fort !
Ton ordre, quel qu'il foit, eft l'ordre de te fuivre;
J'obéirai..... Donnez votre lettre et la mort.

ALDAMON.

Lifez donc, pardonnez ce trifte miniftère.

AMENAÏDE.

O mes yeux ! lirez-vous ce fanglant caractère?

Le pourrai-je? il le faut.... c'eſt mon dernier effort.

(*elle lit.*)

„ Je ne pouvais ſurvivre à votre perfidie ;
„ Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
„ J'aurais voulu, cruelle, en m'expoſant pour vous,
„ Vous avoir conſervé la gloire avec la vie..... „
Eh bien, mon père!

(*elle ſe rejette dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Enfin, les deſtins déſormais
Ont aſſouvi leur haine, ont épuiſé leurs traits:
Nous voilà maintenant ſans eſpoir et ſans crainte.
Ton état et le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde! avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois déteſter,
Que j'apprenne du moins à ma triſte patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie;
Que dans l'horrible excès de ma confuſion,
J'apprenne à l'univers à reſpecter ton nom.

AMENAÏDE.

Eh, que fait l'univers à ma douleur profonde?
Que me fait ma patrie et le reſte du monde?
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMENAÏDE.

Tancrède meurt, ô Ciel! ſans être détrompé!
Vous en êtes la cauſe.... Ah! devant qu'il expire....
Que vois-je? mes tyrans!

SCENE

SCENE VI *et dernière.*

LOREDAN, Chevaliers, Suite, AMENAIDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON, TANCREDE *dans le fond, porté par des ſoldats.*

LOREDAN.

O malheureux Argire!
O fille infortunée! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté ſon aveugle furie,
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce ſang précieux verſé pour la patrie
Nos ſecours empreſſés ont ſuſpendu les flots;
Cette ame, qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde;
Il la nomme; les pleurs coulent de tous les yeux,
Et d'un juſte remords je ne puis me défendre.

(*Pendant qu'il parle on approche lentement Tancrède vers Aménaïde, preſque évanouie entre les bras de ſes femmes; elle ſe débarraſſe précipitamment des femmes qui la ſoutiennent, et ſe retournant avec horreur vers Lorédan, dit:*)

Barbares, laiſſez là vos remords odieux.

(*puis courant à Tancrède et ſe jetant à ſes pieds.*)

Tancrède, cher amant, trop cruel et trop tendre,
Dans nos derniers inſtans, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux appeſantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnais-moi, connais mon déſeſpoir.

Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse;
C'est-là le seul honneur dont mon ame est jalouse.
Ce nom sacré m'est dû; tu me l'avais promis;
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis.
Honore d'un regard ton épouse fidelle....

(*il la regarde.*)

C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle!...
De ton cœur généreux son cœur est-il haï?
Peux-tu me soupçonner?

TANCREDE, *se soulevant un peu.*

Ah! vous m'avez trahi!

AMENAÏDE.

Qui! moi? Tancrède!

ARGIRE, *se jetant aussi à genoux de l'autre côté, et embrassant Tancrède, puis se relevant.*

Hélas! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos lois, nos chevaliers, un tribunal auguste,
Nous avons failli tous; elle seule était juste.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCREDE.

Aménaïde!... ô Ciel! est-il vrai? vous m'aimez!

AMENAÏDE.

Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux dont tu m'as su tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

TANCREDE, *en reprenant un peu de force, et élevant la voix.*

Vous m'aimez ! ô bonheur plus grand que mes revers !
Je ſens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie était horrible ! hélas ! et je la perds
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuſe.

AMENAÏDE.

Ce n'eſt donc, juſte Dieu ! que dans cette heure affreuſe,
Ce n'eſt qu'en le perdant que j'ai pu lui parler !
Ah, Tancrède !

TANCREDE.

Vos pleurs devraient me conſoler ;
Mais il faut vous quitter, ma mort eſt douloureuſe !
Je ſens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi :
Voilà le digne objet qui me donna ſa foi,
Voilà de nos ſoupçons la victime innocente,
A ſa tremblante main joignez ma main ſanglante ;
Que j'emporte au tombeau le nom de ſon époux.
Soyez mon père.

ARGIRE, *prenant leurs mains.*

Hélas ! mon cher fils, puiſſiez-vous
Vivre encore adoré d'une épouſe chérie !

TANCREDE.

J'ai vécu pour venger ma femme et ma patrie ;
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
De toutes deux aimé.... j'ai rempli tous mes vœux....
Ma chère Aménaïde !...

AMENAÏDE.

Eh bien !

TANCREDE.

Gardez de ſuivre
Ce malheureux amant.... et jurez-moi de vivre....

(*il retombe.*)

CATANE.

Il expire.... et nos cœurs de regrets pénétrés....
Qui l'ont connu trop tard....

AMENAÏDE, *ſe jetant ſur le corps de Tancrède.*

Il meurt et vous pleurez....
Vous, cruels ; vous, tyrans, qui lui coûtez la vie !

(*elle ſe relève et marche.*)

Que l'enfer engloutiſſe et vous et ma patrie !
Et ce Sénat barbare, et ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des lois !
Que ne puis-je expirer dans Syracuſe en poudre,
Sur vos corps tout ſanglans écraſés par la foudre !

(*elle ſe rejette ſur le corps de Tancrède.*)

Tancrède, cher Tancrède !

(*elle ſe relève en fureur.*)

Il meurt, et vous vivez !
Vous vivez, je le ſuis.... je l'entends, il m'appelle....
Il ſe rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laiſſe aux tourmens qui vous ſont réſervés.

(*elle tombe dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Ah, ma fille !

AMENAÏDE, *égarée et le repouſſant.*

Arrêtez.... vous n'êtes point mon père,
Votre cœur n'en eut point le ſacré caractère ;

Vous fûtes leur complice.... ah! pardonnez, hélas!
Je meurs en vous aimant.... j'expire entre tes bras,
Cher Tancrède....

(elle tombe à côté de lui.)

ARGIRE.

O ma fille, ô ma chère Fanie!
Qu'avant ma mort, hélas! on la rende à la vie.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DE TANCREDE.

(*a*) ,, Elle fut jouée par des français et par des étrangers
,, réunis; c'eſt peut-être le ſeul moyen d'empêcher que la
,, pureté de la langue ne ſe corrompe, et que la pronon-
,, ciation ne s'altère dans les pays où l'on nous fait
,, l'honneur de parler français. ,,

(*b*) ,, Je ne ſaurais trop recommander qu'on cherche à
,, mettre ſur notre ſcène quelques parties de notre hiſtoire
,, de France. On m'a dit que les noms des anciennes
,, maiſons qu'on retrouve dans Zaïre, dans le Duc de
,, Foix, dans Tancrède, ont fait plaiſir à la nation. C'eſt
,, encore peut-être un nouvel aiguillon de gloire pour
,, ceux qui deſcendent de ces races illuſtres. Il me ſemble
,, qu'après avoir fait paraître tant de héros étrangers ſur
,, la ſcène, il nous manquait d'y montrer les nôtres. J'ai
,, eu le bonheur de peindre le grand, l'aimable *Henri IV*,
,, dans un poëme qui ne déplaît pas aux bons citoyens.
,, Un temps viendra que quelque génie plus heureux
,, l'introduira ſur la ſcène avec plus de majeſté. ,,

(*c*) Edition de 1761:

Rien ne ſaurait plus rompre un nœud ſi légitime.

(*d*) Le ſeul nom de Tancrède enhardit ma faibleſſe.

(*e*) C'eſt lui par qui le ciel veut changer mes deſtins,
C'eſt lui qui découvrit, dans une courſe utile,
Que Tancrède en ſecret a revu la Sicile;
Mais craignant de lui nuire en cherchant à le voir,
Il crut que m'avertir était ſon ſeul devoir:
Ma lettre par ſes ſoins, &c.

(*f*) ARGIRE *à Aménaïde.*
Eloignez-vous, ſortez.

AMENAÏDE.

Qu'entends-je ? vous ! mon père !

ARGIRE.

Vous n'êtes plus ma fille, ôtez-vous de ces lieux,
Rougiſſez, et tremblez de vos fureurs ſecrètes :
Vous hâtez mon trépas, perfide que vous êtes ;
Allez, une autre main ſaura fermer mes yeux.

AMENAÏDE.

Où ſuis-je ? ô juſte Ciel ! quel eſt ce coup de foudre ?
Soutiens-moi. . . .

(Fanie l'aide à ſortir.)

SCENE III.

ARGIRE, les Chevaliers.

ARGIRE.

MES amis, c'eſt à vous de réſoudre
Quel parti l'on doit prendre après ce crime affreux.
De l'Etat et de vous je ſens quelle eſt l'injure ;
Je dois tout à la loi, mais tout à la nature, &c.

(*g*) Plutôt que de ſe rendre, il a voulu mourir.

(*h*) Avec tant d'infamie enfermés au tombeau ;
Telle eſt dans nos Etats la loi de l'hymenée, &c.

(*i*) Puniſſez ma franchiſe et vengez votre offenſe.

(*k*) Et qui ne doit ſentir ni regrets ni courroux.
Sans daigner pénétrer au fond de ce myſtère,
Je veux à vos dédains oppoſer mes mépris ;
A votre aveuglement vous laiſſer ſans colère,
Marcher à Solamir et venger mon pays.

SCENE VII.

AMENAIDE, Soldats *dans l'enfoncement.*

Il me faut donc mourir, et dans l'ignominie !
On croit qu'à Solamir mon cœur se sacrifie !
O toi, seul des humains qui méritas ma foi,
Seul objet de mes pleurs, objet de leur envie,
Je meurs en criminelle : oui, je le suis pour toi ;
Je le veux, je dois l'être. Eh quoi ? cette infamie,
Ces apprêts, ces bourreaux, puis-je les soutenir ?
Mort honteuse ! à ton nom tout mon courage cède.
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.
Quoi ! je parais trahir mon père et ma patrie !
. . . .
. . . .
. . . .
Porte un jour au héros pour qui je perds la vie
Mes derniers sentimens et mes derniers adieux.
Peut-être il vengera son amante fidelle.
Enfin je meurs pour lui ; ma mort est moins cruelle.

(*l*) Elle serait fidelle, après mon trépas même !
Oui, j'ose m'en flatter, oui, c'est ainsi qu'elle aime,
C'est ainsi que j'adore un cœur tel que le sien ;
Il est inébranlable, il est digne du mien :
Incapable d'effroi, de crainte et d'inconstance.

(*m*) FANIE.
Craint-il de s'expliquer ; vous a-t-il soupçonnée ?

Fin des Variantes.

NOTES.

NOTES.

(1) La France était alors obérée et furchargée d'impôts ; mais les campagnes étaient cultivées, et fi l'on avait comparé la maffe des impôts avec la fomme du produit net des terres, peut-être l'aurait-on trouvée dans une moindre proportion que du temps de *Charles IX*, de *Henri III*, ou même de *Henri IV*. Si on avait compare de même la fomme de ce produit net au nombre des hommes employés à la culture, on l'aurait trouvée dans un rapport plus grand. Il réfulte de cette feconde comparaifon, qu'il pouvait y avoir en 1760 plus de valeurs réelles qu'on pouvait employer à payer la main-d'œuvre des travaux d'induftrie et de conftruction, que dans des temps regardés comme plus heureux. L'impôt eft injufte lorfqu'il excède les dépenfes néceffaires, et ftrictement néceffaires à la profpérité publique : il eft alors un véritable vol aux contribuables. Il eft injufte encore lorfqu'il n'eft pas diftribué proportionnellement aux proprietés de chacun. Il eft tyrannique lorfque fa forme affujettit les citoyens à des gênes ou à des vexations inutiles ; mais il n'eft deftructeur de la richeffe nationale que lorfque, foit par fa grandeur, foit par fa forme, il diminue l'intérêt de former des entreprifes de culture, ou qu'il les fait négliger. Il n'etait pas encore parvenu à ce point en 1760 ; et quoiqu'il y eût en France beaucoup de malheureux, quoique le peuple gémît fous le poids de la fifcalité, le royaume était encore riche et bien cultivé. Tout était fi peu perdu à cette époque, que quelques années d'une bonne adminiftration euffent alors fuffi pour tout reparer. Ce que dit ici M. de *Voltaire* etait donc très-vrai ; mais ce n'etait en aucune manière une excufe pour ceux qui gouvernaient.

(2) *Iphigenie*, près d'être immolée, dit à fon père :

D'un œil auffi content, d'un cœur auffi foumis
Que j'acceptais l'epoux que vous m'aviez promis,
Je faurai, s'il le faut, victime obeiffante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

Cette réfignation paraît exagérée : le fentiment d'*Aménaïde* eft plus vrai et auffi touchant ; mais dans cette comparaifon ce n'eft point *Racine* qui eft inferieur a *Voltaire*, c'eft l'art qui a fait des progrès. Pour rendre les vertus dramatiques plus impofantes, on les a d'abord exagérées ; mais le comble de l'art eft de les rendre à la fois naturelles et héroïques. Cette perfection ne pouvait être que le fruit du temps, de l'étude des grands modèles, et furtout de l'etude de leurs fautes.

(3) Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à diffimuler.

M. de *Voltaire*, dans la Comteſſe de Givry, dit en parlant d'un vieux ſoldat :

Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.

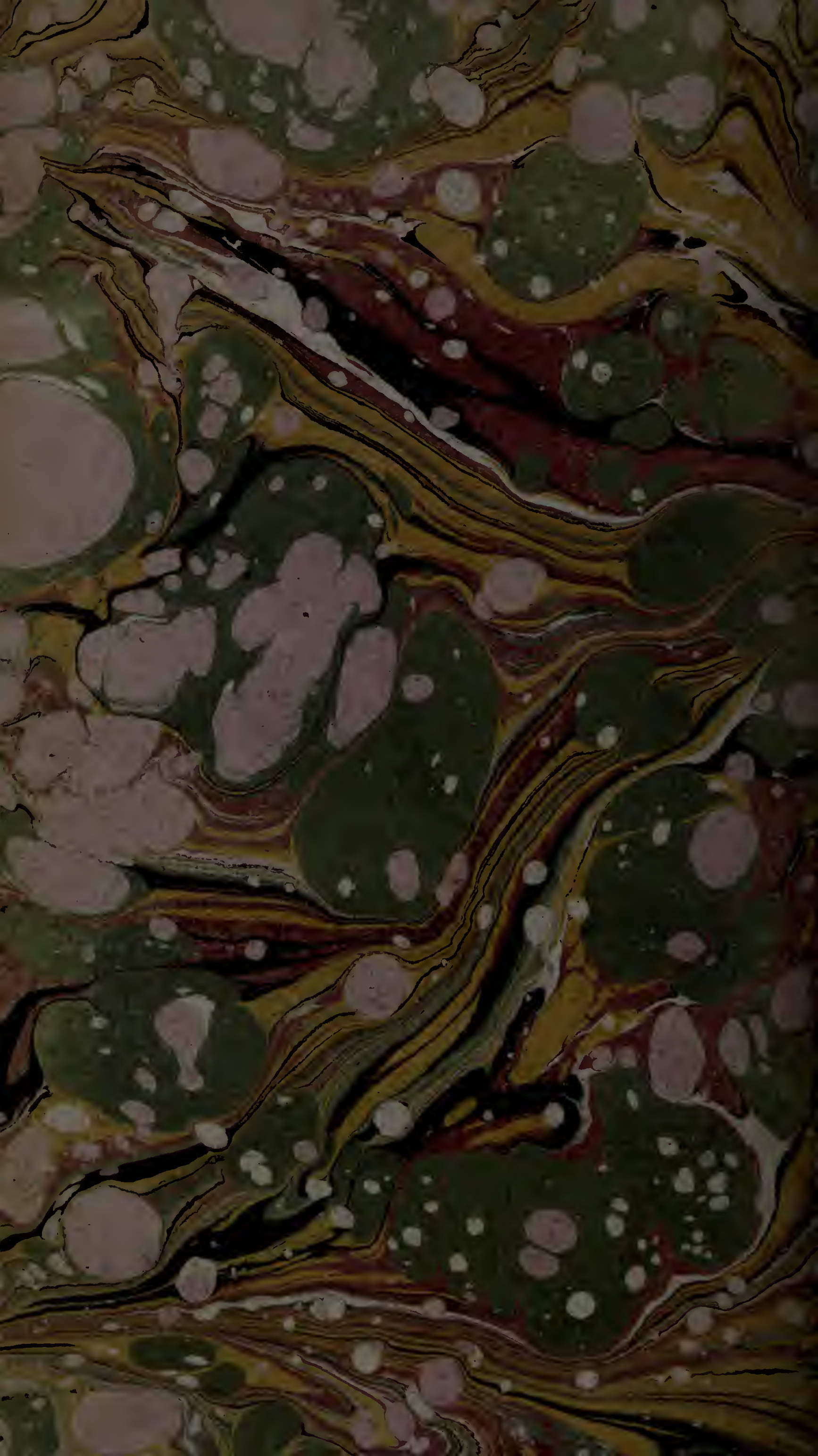
(4) On a cru reconnaître dans ce vers le ſentiment qu'une longue ſuite d'injuſtices avait dû produire dans l'ame de l'auteur: comme dans ceux-ci :

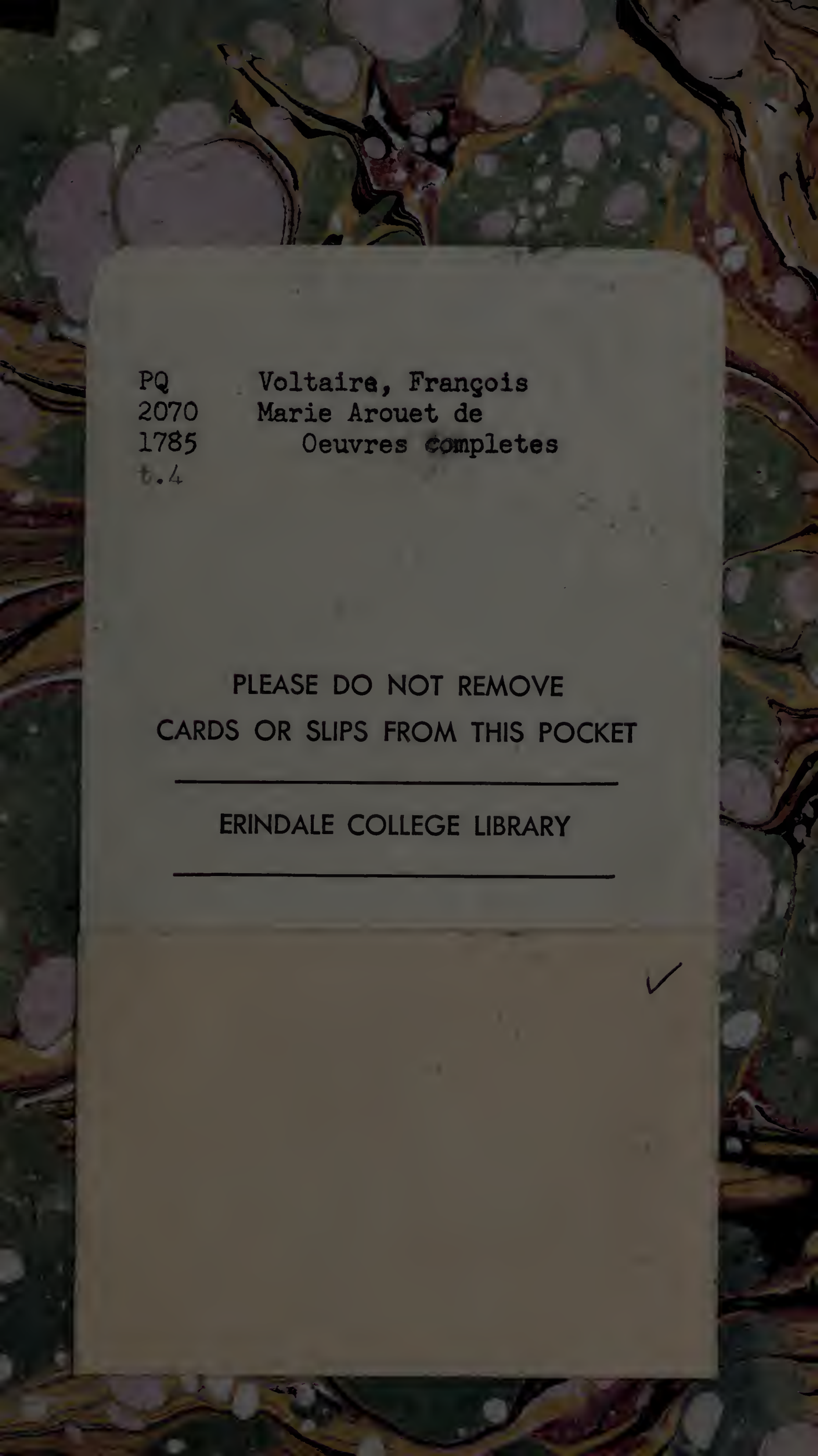
Proſcrit dès le berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui ſuis mon ouvrage,
Qui d'Etats en Etats ai porté mon courage,
Qui par-tout de l'envie ai ſenti la fureur,
Depuis que je ſuis né j'ai vu la calomnie,
Exhaler les venins de ſa bouche impunie,
Chez les républicains comme à la cour des rois.

on a cru reconnaître encore le ſentiment d'un grand homme qui, après avoir été privé de la liberté dans ſa jeuneſſe pour des vers qu'il n'avait point faits, forcé de fuir en Angleterre la haine des bigots, d'aller oublier à Berlin les cabales des gens de lettres et la haine que les gens en place portent ſourdement à tout homme ſupérieur, avait été enſuite obligé de quitter Berlin par les intrigues d'un géomètre médiocre, jaloux d'un grand poëte, et retrouvait à Genève les monſtres qui l'avaient perſécuté à Paris et à Berlin, la ſuperſtition et l'envie.

Remarquons ici que c'eſt vraiſemblablement au goût de M. de *Voltaire* pour l'*Arioſte* que nous devons Tancrède. Il était impoſſible qu'un auſſi grand artiſte ne vît dans l'hiſtoire d'*Ariodant* et de *Genèvre* un bloc précieux d'où devait ſortir une belle tragédie. C'eſt une des pièces du théâtre français qui fait le plus d'effet à la repréſentation, et peut-être celle de toutes où l'on trouve un plus grand nombre de vers de ſituation et d'une ſenſibilité profonde et paſſionnée.

Fin du Tome quatrième.





PQ 2070 1785 t.4
Voltaire, François Marie Arouet de
Oeuvres completes
PLEASE DO NOT REMOVE CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
ERINDALE COLLEGE LIBRARY

